
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731080 9





# ŒUVRES

# DE LA HARPE.

## TOME XI.

*CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.*

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET
DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

# ŒUVRES

# DE LA HARPE,

## DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

## TOME XI.



A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

# CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A SON A. I. Mgr LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789.

*Et mihi res, non me rebus submittere conor.* (HOR.)

## LETTRE LXXX.

Les représentations de *Mustapha* sont très-peu suivies et très-peu applaudies. Les samedis, le grand jour de nos spectacles pendant l'hiver, se soutiennent assez par l'avantage de la saison et l'ascendant de la mode; mais les lundis et les mercredis, où l'on ne pourrait aller au spectacle

que pour la pièce, il n'y a personne. Rien ne prouve mieux que toute la protection et toute la faveur possible ne peuvent faire réussir un ouvrage dont le fond est mauvais. On se fait louer tant qu'on veut ; mais la difficulté est de se faire lire dans le cabinet, et d'attirer du monde au spectacle.

La tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Alexis Commène*, a été lue aux comédiens, et reçue avec tout le respect que l'on doit à l'âge et au génie d'un grand homme. Cette pièce sera jouée après *Mustapha*; mais dans l'intervalle on jouera une petite comédie en un acte, intitulée l'*Aveugle par crédulité*, dont l'auteur est mort il y a quelques années; car la mode commence à venir de ne pouvoir être joué qu'après sa mort.

Parmi les livres estimables que l'on réimprime, il faut compter les œuvres de M. de Saint-Foix, dont on vient de faire une très-belle édition en six volumes in-8°. Quoique cet écrivain ait été beaucoup trop loué, c'était un homme de mérite, et il a laissé des ouvrages qui resteront. L'*Oracle* et *les Graces* se recommandent par la délicatesse des idées, et par des tableaux riants et voluptueux, quoique ce genre de féerie et de mythologie soit très-inférieur, non-seulement au comique de caractère, mais aux moindres petites pièces où il a y de la gaieté et de l'intrigue. L'ouvrage le plus lu de M. de Saint-Foix, est sans contredit son livre des *Essais sur Paris* :

quoiqu'il ne suppose pas un grand talent, il est d'un esprit sage, et ce recueil de faits et d'anecdotes racontés quelquefois d'une manière piquante, semés, quoique sobrement, de réflexions et d'idées, offre une lecture amusante et instructive. C'est d'ailleurs un de ces livres qu'on peut prendre et quitter quand on veut, et ce ne sont pas ceux auxquels on revient le moins souvent.

## LETTRE LXXXI.

L'abbé Millot est venu prendre séance à l'académie le 19 de ce mois. Il est difficile, il faut l'avouer, de faire un discours plus plat; aussi l'a-t-on entendu d'un bout à l'autre sans donner la plus légère marque de satisfaction. En récompense, la réponse de d'Alembert, qui faisait les fonctions de directeur en l'absence des officiers de trimestre, fut singulièrement applaudie, et le méritait. C'est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de cet écrivain, l'un des meilleurs esprits de notre siècle. On ne pouvait relever avec plus d'adresse et d'intérêt la médiocrité du récipiendaire, et faire plus valoir l'utilité de ses ouvrages, qu'il ne pouvait guères louer autrement. L'article des Mémoires de Noailles lui a fourni l'occasion d'apprécier Louis XIV dont le règne, trop exalté par l'idolâtrie de son siècle,

trop dénigré par la philosophie du nôtre, avait besoin d'être pesé par une main sûre et impartiale, et a trouvé dans celle de M. d'Alembert l'équilibre de la justice et de la vérité. Les talents de Gresset ont été ensuite caractérisés avec goût : le discours se relevait de temps en temps par la grace des tournures, et même par l'intérêt des mouvements.

On n'a pas été si content de l'*Éloge de Fléchier*, dont il fit ensuite la lecture. On y remarqua beaucoup de longueurs et de lieux communs, un parallèle très-déplacé entre Fléchier et Racine, et un autre entre Corneille et Bossuet, espèce de hors-d'œuvre appelés de loin, et qui ne rachetaient point par l'exécution le défaut d'être mal amenés. La comparaison entre Corneille et Bossuet était la moins défectueuse, parce que ces deux hommes, d'un génie élevé, offraient quelques traits de rapprochement assez bien saisis. Mais on a généralement désapprouvé qu'on eût pu établir aucun parallèle entre un orateur du second ordre, tel que Fléchier, et un aussi grand poëte que Racine. M. d'Alembert a mieux réussi à peindre Fléchier comme évêque, et il a rappelé des traits touchants de bonté et de vertu dont l'effet est toujours sûr.

Marmontel lut un discours en vers sur l'histoire, dans lequel on applaudit de beaux vers et quelques morceaux bien tournés, mais dont la marche en général est un peu lourde, les tran-

sitions forcées, la diction trop souvent prosaïque et vague : ces défauts au surplus sont beaucoup plus sensibles à l'impression qu'au débit. Le manuscrit doit m'être confié, et j'en transcrirai les meilleurs morceaux dans le premier envoi.

La nouvelle année a donné lieu, comme de coutume, à quelques petites pièces de société. Il est assez d'usage que les dames se donnent pour étrennes des bagatelles en tissus d'or qui leur servent à parfiler. Madame Dudeffant avait donné un capucin de cette espèce à madame la maréchale de Luxembourg ; M. de Saint-Lambert y a joint les couplets suivants, sur l'air de *tous les capucins du monde*, qu'on ne pouvait choisir plus à propos.

Je quitte pour vous la sandale,
Le cordon, le capuchon sale;
La toilette des capucins.
Je m'ennuyais dans mon repaire :
Nous apprenons l'art d'être saints :
Je viens apprendre l'art de plaire.

Banquet divin, gloire infinie,
Une auréole, une autre vie,
Voilà les biens qu'on m'a promis ;
Sur d'autres mon espoir se fonde.
Près de vous est le paradis,
Je veux en jouir dans ce monde.

Du ciel vous eûtes en partage
Un esprit doux, brillant et sage,

Un cœur sensible et généreux,
C'était peu pour vous d'être aimable;
Si vous charmez les gens heureux,
Vous consolez le misérable.

Ces deux derniers vers sont excellents.

Madame de Luxembourg, de son côté, a envoyé pour étrennes à madame Dudeffant le portrait de Tonton, petit chien qu'elle aime beaucoup, et un exemplaire des œuvres de Voltaire. Elle y a joint les deux couplets suivants qu'elle m'avait demandés, sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie;* car je ne fais point de scrupule des complaisances de société.

Il faut, dit-on, pour satisfaire
Votre cœur et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton.

Le premier n'est pas peu d'affaire;
Mais j'ai ma revanche au second;
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton.

On sait combien il est de mode, depuis quelques années, de jouer la comédie en société. Les femmes de la première distinction ont même osé risquer des productions de leur esprit sur ces petits théâtres, espèce de lice moins publique et moins périlleuse que la scène française. Madame

de Montesson et madame de Genlis ont travaillé toutes deux dans ce genre avec tout le succès qu'on peut y avoir. Madame de Genlis sur-tout, qui peut-être est la femme de Paris qui a le plus d'esprit, non contente de se produire sur une scène particulière, a imprimé un volume de pièces écrites avec beaucoup de délicatesse et d'agrément, et dont l'une, intitulée *la Mère rivale*, est même assez intéressante et assez bien faite pour réussir sur le Théâtre-Français, si l'auteur voulait courir les risques de la représentation. La plupart des pièces que cette dame joue chez elle, sont des moralités mises en action, et qui ont pour but l'éducation de ses deux filles, dont la plus âgée n'a *que dix* ans. Elles ne manquent jamais de jouer dans les pièces de leur mère, et de trouver dans leur rôle l'image des défauts qu'elles doivent éviter et des bonnes qualités qu'elles doivent acquérir. C'est un spectacle d'autant plus intéressant, que dans ces sortes de proverbes moraux, quoique composés pour des enfants, il y a assez de graces et d'esprit pour amuser des hommes faits. M. le chevalier de Châtellux a adressé à ce sujet des couplets ingénieux à madame de Genlis, aussi aimable comme actrice que comme auteur.

Lise, à vos spectacles charmants
Qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
Et l'on n'y voit que vos enfants.

De vous-même heureuse rivale,
Et féconde dans le printemps,
Vous voulez que l'enfance égale
Et vos appas et vos talents.

Pourtant en voyant ces prodiges,
Dont nos Garriks seraient jaloux,
On sent que leurs plus doux prestiges
Sont encore *émanés* de vous.

Ainsi dans vos jeux, le plus sage,
Sans le savoir, peut s'engager;
En n'admirant que votre image,
Il croit vous aimer sans danger.

Eh! peut-on voir dans la prairie
L'onde errer sur de verts gazons,
Sans chercher la nymphe chérie
Qui les enrichit de ses dons?

Ah! suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables ruisseaux.
Qui voit en paix couler leurs eaux,
Pourrait s'enivrer à la source.

On a fait une épigramme ces jours derniers contre Cadet l'apothicaire, l'un des auteurs du journal de Paris, et regardé comme un de nos bons chimistes. On a jugé à propos, je ne sais pourquoi, de m'y faire parler, quoique assurément je n'y aie aucune part. C'est d'ailleurs de la grosse gaieté, et depuis la bonne plaisanterie de Molière,

qui prétend qu'un apothicaire n'est pas fait *pour parler à des visages*, il me semble qu'il n'y a rien eu d'aussi bon à dire sur le même sujet. De plus, dans un siècle de philosophie, on devrait se souvenir qu'un bon apothicaire est un savant très-estimable. Aujourd'hui même la plupart sont riches, ce qui est encore un genre de considération plus sûre et plus générale.

## LETTRE LXXXII.

Le concours aussi singulier qu'imprévu de deux événements très-différents, et tous deux bien importants dans la littérature, a répandu ici en même temps la tristesse et la joie. M. de Voltaire arrivait à Paris, précisément le jour même où l'on enterrait Lekain.

Le grand acteur, celui qui a porté le plus loin le sentiment et l'expression de la tragédie, est mort dans sa quarante-neuvième année, et a été enlevé tout-à-coup à sa gloire, à nos plaisirs et à nos espérances. Depuis long-temps sa santé était affaiblie par un dépôt d'humeurs qui avait formé un abcès dans ses reins, et qui lui causait de temps en temps des maladies longues et douloureuses. On en attribuait le principe à ce mal trop commun parmi nous, et qui est la suite des plaisirs. Quoi qu'il en soit, ces mêmes plaisirs ont occasionné sa mort. A la suite d'une représenta-

tion de *Vendôme*, la dernière où il ait paru, et dans laquelle il sembla se surpasser lui-même, il passa la nuit avec une femme qu'il aimait passionnément, et qu'il se proposait même d'épouser. Cette double fatigue lui causa une fièvre qui fut suivie d'une inflammation d'entrailles, et bientôt de la gangrène, sans que tout l'art de Tronchin pût y porter remède. Il mourut le dimanche 8 de février, sur les deux heures. Le soir même le parterre demanda de ses nouvelles à l'acteur qui annonçait, et qui ne répondit que par ces mots: *Il est mort.* Ces mots furent répétés par toute la salle avec un cri de douleur, auquel succéda un silence de consternation. Cette perte a mis le théâtre et la littérature en deuil : je la crois irréparable.

L'arrivée de M. de Voltaire a tempéré la tristesse de ce malheureux événement. Il est arrivé avec Madame Denis et M. et Madame de Villette. Il avait, comme tout le monde l'a su, marié M. de Villette cet hiver avec la fille d'un gentilhomme, qui était belle, honnête et pauvre. Cette bonne action a un peu réhabilité le mari dans l'esprit des honnêtes gens, en faisant la fortune de la femme. M. de Voltaire est venu loger chez lui, et se propose de faire jouer sa tragédie d'*Alexis*, qu'il a corrigée, autant qu'il a pu, sur les avis de ses amis. Il n'est plus guères question d'examiner la pièce ; jouée devant M. de Voltaire, elle sera toujours bonne. Sa présence et son nom inspirent

ici le plus vif enthousiasme. Le lendemain de son arrivée, la cour et la ville, la beauté, les grandeurs, les talents, tout a été lui rendre des hommages qu'il a reçus en robe de chambre et en bonnet de nuit. Je ne l'avais point vu depuis dix ans, et je ne l'ai trouvé ni changé ni vieilli. Lui-même nous a lu le cinquième acte de sa tragédie; il est encore tout plein de vie; son esprit, sa mémoire, n'ont rien perdu. L'académie lui a envoyé une députation composée de trois de ses membres, M. le prince de Beauveau, MM. de Saint-Lambert et Marmontel, pour le féliciter sur son retour. Il est question de donner pour lui une séance publique extraordinaire, ce qui est jusque ici sans exemple; mais il est bien fait pour être une exception en tout. Un jour bien remarquable sera celui où il ira à la comédie française. On ne sait pas encore quelle espèce de triomphe on lui décernera; pour moi, je voudrais qu'il fût couronné sur le théâtre. Peut-on accumuler trop d'honneurs et de jouissances sur les derniers jours d'un grand homme qui a tant de fois charmé la nation?

La tragédie de *Mustapha* qui a toujours été en déclinant sur la scène, et que le public a abandonnée, ne s'est pas relevée à la lecture, malgré les éloges dont quelques amis de l'auteur ont rempli les journaux. Ces amis indiscrets ont poussé le délire jusqu'à nommer ensemble *Zaïre* et *Mustapha*, Voltaire et M. de Champfort. La lec-

ture de la pièce a démenti ces ridicules adulations. En la comparant avec une pièce de Bélin, faite il y a 70 ans, sur le même sujet, on a vu qu'il en avait copié les premiers actes de scène en scène, et que quand il quitte Bélin, il reste fort au-dessous de lui pour l'intrigue théâtrale et la connaissance de l'art. Il est vrai qu'il lui est fort supérieur dans l'art d'écrire; mais le style même, en général pur et quelquefois élégant, ne s'élève que dans deux ou trois endroits, et dans tout le reste manque de chaleur et d'énergie. Il est proportionné aux conceptions de l'auteur, qui sont petites et froides. Sa diction correcte et soignée est le plus souvent au-dessous de la tragédie, comme ses moyens et ses combinaisons. *Mustapha* sera oublié à jamais dans la foule des pièces qui n'ont servi qu'à prouver qu'avec de l'esprit et même quelque talent pour écrire, on est encore bien loin de savoir faire une tragédie.

On a joué une petite comédie en un acte, intitulée *l'Aveugle par crédulité*. L'auteur est un commis nommé M. de Fournel, mort l'année dernière; la pièce est une farce sans vraisemblance, dans laquelle il y a quelque gaieté, et cette gaieté l'a fait tolérer à la représentation. C'est un vieux tuteur amoureux et jaloux de sa pupille. Cette jeune personne a donné un rendez-vous à son amant dans l'appartement même du vieillard, pendant qu'il fait sa méridienne, et après avoir eu la précaution de fermer les portes et les fenêtres, de

manière que le jour n'entre pas dans l'appartement. Cependant le bonhomme se réveille étonné de cette obscurité profonde, et Frontin, un fripon de valet, gagné par les deux amants, lui persuade qu'il est devenu aveugle. Il lui indique en même temps un oculiste italien qui pourra le guérir, et lui-même un moment après fait ce personnage grotesque. Cependant la fourberie se déclare, et le vieillard pardonne au valet et aux deux amants.

On va jouer incessamment *l'Homme personnel*, comédie en cinq actes, de M. Barthe, et ensuite *Irène*, tragédie de M. de Voltaire. Toute la comédie a été voir ce grand homme à son arrivée à Paris, et Bellecourt portant la parole, lui a dit : *monsieur, vous voyez les restes de la comédie.* Ces paroles sont un bel éloge de Lekain. *Messieurs*, leur a dit M. de Voltaire, *je ne veux plus vivre que pour vous et par vous.*

Parmi les nouveautés des différents genres, on peut distinguer *l'Origine des graces*, espèce de poëme en prose par mademoiselle Dionis, écrit avec pureté et délicatesse, et accompagné de quelques pastorales dans le goût de Gessner; un ouvrage en six volumes, qui s'appelle *l'Origine des lois, des arts et des métiers*, compilation instructive; mais sur-tout des poésies érotiques de M. le chevalier de Parny, pleines de naturel, de grace et d'élégance, et les meilleures qu'on ait faites depuis Chaulieu.

Voici une chanson de Marmontel qui cour depuis quelque temps, et qui a été mise en musique par Albanèse.

Lise voyait deux pigeons se baiser,
Son cœur ému ne pouvait s'appaiser;
Le couple heureux s'envola vers la plaine;
L'instant d'après parut le beau Myrtil.
Ce fut trop tard, Lise était incertaine;
Myrtil n'osa lui parler de sa peine :
Un peu plus tôt que ne paraissait-il?

Un autre jour, assez loin du hameau,
Lise dormait à l'ombre d'un ormeau.
Un songe heureux la séduit et l'enchante :
A ses genoux elle croit voir Myrtil.
Tout en rêvant elle l'entend qui chante;
Elle s'éveille, et se lève tremblante :
Un peu plus tôt que ne l'éveillait-il!

Un autre jour sur un sable léger
Elle traçait le nom de son berger.
Il la surprit : alors plus de mystère,
Elle avoua sa défaite à Myrtil.
Il triomphait de sa rigueur sévère.
Lise à l'instant voit arriver sa mère :
Un peu plus tôt que ne triomphait-il!

Loin du hameau Myrtil s'en est allé;
Trois mois après il se voit rappelé.
On les unit, et ce fut le plus sage.
Qui fut content? Ce fut Lise et Myrtil.
Mais de l'amour quand vint le premier gage,

On se disait tout bas dans le village :
Un peu plus tôt que ne l'épousait-il!

Myrtil s'en fut dans les pays lointains;
Ah! combien Lise accusa les destins!
Enfin Lucas consola la bergère.
Deux ans après revint le beau Myrtil.
Le lendemain, elle le rendit père.
Il calculait, il jurait; mais qu'y faire?
Neuf mois plus tôt que ne revenait-il!

## LETTRE LXXXIII.

*L'homme personnel,* comédie en cinq actes, de M. Barthe, a été fort mal reçu à la première représentation. L'intrigue est froide et obscure, la marche de la pièce embarrassée; il y a un rôle de valet qui a servi long-temps *l'Homme personnel*, et qui demande sans cesse un bureau de tabac, comme le précepteur demandait *sa pension* dans *l'Égoïste* de Cailhava, et encore plus mal-à-propos. Ce rôle de valet a paru plein de détails de mauvais goût; celui de l'oncle de *l'Homme personnel,* dont l'auteur a fait le meilleur dés hommes et le plus bienfaisant, pour le faire contraster avec son neveu, est rempli de déclamations déplacées et de lieux communs très-médiocres. Le dénouement est mal amené, et ne produit aucun effet. Tant de défauts sont peu compensés par quelques détails ingénieux répan-

de Villevieille, un de ses amis intimes. Il a dit à quelqu'un qui semblait surpris de cette conduite : *Quand on meurt à Surate, il faut tenir la queue d'une vache dans sa main.* Je vois au moins dans tout cela deux choses qui me font plaisir, la confiance où il est de vivre encore, et l'intention de vivre à Paris. Le jour même qu'il s'était confessé, j'allai chez lui de la part de l'académie, m'informer de sa santé, et lui dire qu'on avait arrêté et mis sur les registres, que, tant que sa maladie durerait, on enverrait à toutes les séances savoir de ses nouvelles. *Hélas!* me dit-il, *je n'ai pas cru pouvoir mieux reconnaître les bontés de l'académie, qu'en remplissant tous mes devoirs de chrétien, afin d'être enterré en terre sainte, et d'avoir un service aux cordeliers* (1). Il faut savoir qu'il est d'usage de faire un service aux cordeliers pour tous les académiciens qui meurent.

Il ne faut pas croire que dans ce pays-ci il y ait aucune gloire sans contradiction; les épigrammes se mêlent toujours aux louanges. M. de Voltaire a trop d'ennemis pour cesser d'être en butte à leurs traits dans aucun moment de sa vie, et le plus beau est toujours le plus attaqué. Voici des vers qui ont couru contre M. de Villette et contre lui, et qui ont été avidement recueillis. Je ne me fais point de scrupule de les transcrire, parce

(1) Il se trompait; il ne l'eut pas.

qu'ils sont plus malins que méchants, et que d'ailleurs ces sortes d'attaques, en amusant la curiosité, sont à-peu-près sans conséquence.

Au Public. — *Avis important.*

Le sieur Villette, dit marquis,
Successeur des Jodelles,
Facteur de vers, de prose et d'autres bagatelles,
Au public donne avis,
Qu'il possède dans sa boutique
Un animal plaisant, unique,
Arrivé récemment
De Genève en droiture,
Vrai phénomène de nature,
Cadavre, *squelette* ambulant.
Il a l'œil très-vif, la voix forte;
Il vous mord, vous caresse, il est doux, il s'emporte.
Tantôt il parle comme un dieu,
Tantôt il parle comme un diable:
Son regard est malin, son esprit est tout feu.
Cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le sourd, et quelquefois le mort.
Sa machine se monte et démonte à ressort,
Et la tête lui tourne au seul nom de *grand homme*.
Du mont Crapak tel est l'original en somme.
On le verra tous les matins
Au bout du quai des Théatins.
Par un salut profond, beaucoup de modestie,
Les grands seigneurs paieront leur curiosité.
Porte ouverte à l'académie,
A tous acteurs de comédie
Qui flatteront sa vanité,

Et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés, portant étole,
Verront de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ses griffes et ses dents.
Tout poëte entrera pour quelques grains d'encens.

Voici des stances agréables et faciles que m'a adressées, dans le journal de Paris, M. François de Neufchâteau, à qui j'avais reproché de se servir un peu trop de sa mémoire, et d'emprunter trop souvent des vers à nos auteurs les plus connus. Lui-même ne les tourne pas trop mal; mais il manque d'idées et d'ensemble. Il répondit d'abord à ma critique par une lettre où il y avait un peu d'humeur. Ma réponse fut également honnête et convaincante, et il crut devoir réparer sa première vivacité par les stances suivantes, qui lui ont fort bien réussi.

Je m'applaudis de ma colère;
Votre réponse en est le fruit.
Elle m'honore, elle m'instruit;
Doublement elle doit me plaire.

Hier, dans mon premier accès,
J'ai pu trop vîte vous maudire.
Tout plaideur qui perd son procès,
De la justice ose médire.

Sur votre extrait si j'ai pris feu,
Ce feu s'évapore en fumée;
Mais la poule la mieux plumée
A le droit de crier un peu.

Ma pauvre muse mal vêtue,
Se voit par vous déshabiller.
En public vous la mettez nue;
Sa pudeur a dû batailler.

Mais dès que sa plainte vous touche,
D'un mot vous calmez son courroux.
Elle n'ouvre aujourd'hui la bouche,
Qu'afin de se louer de vous.

Que ses atours vrais ou postiches
Relèvent ou non ses appas;
Eh! mon dieu, ne nous battons pas
Pour rattraper des hémistiches.

Vous parlez de propriété;
C'est un grand mot; mais je m'oppose
A ce qu'un grand mot soit cité,
Quand il s'agit de peu de chose.

Les Voltaires, les Saint-Lamberts,
Posséderont-ils moins leur gloire,
Quand ma receleuse mémoire
Leur aura pris trois demi-vers?

Si ce larcin considérable
Scandalise au sacré vallon,
Aux pieds de ces fils d'Apollon,
J'en veux faire amende honorable.

Mais vous-même, aux pieds de Régnier,
Vous viendrez, mon cher Aristarque,
Comme voleur de plus de marque,
Vous mettre à genoux le premier.

Donnez-moi l'exemple, de grace;
Soyez au Pinde mon patron.
Si je peux vous suivre à la trace,
Je me croirai le bon larron.

Sur ce talent chacun se fonde;
Chacun vit d'emprunt aujourd'hui.
Il n'est point de fortune au monde,
Sans quelque peu de bien d'autrui (1).

## LETTRE LXXXIV.

M. de Voltaire est toujours dans un état inquiétant. Son crachement de sang continue, et ne lui a pas encore permis de quitter sa chambre. Il est d'une extrême faiblesse, et n'a pu même assister à la première représentation de sa tragédie d'*Irène*. L'affluence a été telle que personne ne se souvenait d'en avoir vu de semblable. Le public a très-bien fait son devoir; il a applaudi toutes les traces de talent qui s'offraient dans cet ouvrage, où l'on voit une belle nature affaiblie,

(1) Ces vers sont sans comparaison les plus jolis que l'auteur ait faits en sa vie. Il y a de l'esprit et de la grace, et les tournures ne sont pas pillées par-tout : ce qu'on ne peut dire des bagatelles rimées que l'auteur a publiées de temps à autre, et encore moins de celles qui voulaient être sérieuses, poétiques, *philosophiques*, *patriotiques*, etc., et ils ne sont rien de tout cela.

et a gardé dans tout le reste un silence de respect, à quelques murmures près qui ont été assez légers. La cabale des Gilbert, des Clément, des Fréron, était contenue par la foule des honnêtes gens qui remplissaient le parterre, devenu ce jour-là le rendez-vous de la bonne compagnie, qui s'était fait un devoir de défendre la vieillesse d'un grand homme contre les outrages de l'envie. On ne peut nier que cette tragédie d'*Irène*, quoique le fond en soit très-défectueux et n'ait pu produire d'intérêt, ne soit encore étonnante par des beautés qui semblent démentir l'âge de l'auteur. Il y a des traits de sensibilité et de beaux vers qui rappellent son bon temps; par *exemple*, lorsque Léonce, père d'Irène, veut la déterminer à s'enfermer dans un cloître après la mort de son époux Nicéphore, à renoncer à Alexis qu'elle aime; lorsqu'il lui dit :

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous :

Irène lui répond :

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

Ce vers est heureux; on en a applaudi d'autres qui ont paru d'une tournure ferme et tragique, sur les révolutions de la cour de Bysance.

Dans ce palais sanglant, séjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Souvent il a suffi pour changer tout l'état,
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un soldat.

Ailleurs Irène promet d'employer toute sa force à combattre son amour :

Si la force est possible à la faiblesse humaine,

dit-elle. On reconnaît toujours M. de Voltaire à ces traits de philosophie morale, puisés dans le sentiment, et qui ne sont point étrangers à la situation. Cette pièce occupera sans doute le théâtre jusqu'à la clôture; l'accueil qu'on lui a fait, et la curiosité qu'excitent le nom et l'âge de l'auteur, et son séjour dans la capitale, suffisent pour soutenir l'ouvrage, qu'il ne serait pas juste de juger avec rigueur. Je ne sais si M. de Voltaire pourra venir à quelqu'une des représentations. Il en a grande envie; mais peut-être il y aurait du danger à l'exposer à une grande émotion, et il vaut mieux lui rendre moins d'honneurs pour le conserver plus long-temps. Le public a demandé de ses nouvelles à l'acteur qui annonçait la seconde représentation d'*Irène :* c'était Monvel. On lui a crié du parterre, *Comment se porte M. de Voltaire? Pas aussi bien, messieurs,* a-t-il dit, *que nous le voudrions pour nos intérêts et pour vos plaisirs.* Je ne serais pas étonné que le succès d'*Irène* le déterminât à donner *Agathocle*, et encore moins qu'il commençât une nouvelle tragédie. Le théâtre a toujours été sa plus forte passion, et elle le suivra jusqu'à son dernier soupir.

On a fait des vers fort jolis sur l'abbé Gautier

qui est chapelain des Incurables, et confesseur de l'abbé Lattaignant, et qui a confessé M. de Voltaire.

Voltaire et Lattaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille.
Mais Gautier cependant me semble mieux trouvé:
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Le même jour que l'on jouait *Irène*, Carlin, qui s'est rendu célèbre dans le rôle d'Arlequin, a reparu, après une longue maladie, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, dans *Arlequin cru mort*, pièce qui allait à merveille à sa situation. Il a commencé son rôle par un petit compliment au public, tourné à sa manière, et qui a été fort goûté. Cet homme a un talent précieux, et au-dessus de son personnage; il a dans tous ses mouvements une grace et une facilité qui peuvent servir de modèle aux meilleurs comédiens; et comme depuis trente ans qu'il est au théâtre, aucun de ceux qui se sont présentés dans le même rôle, n'a paru en approcher, on peut croire que ce sera le dernier des Arlequins, et que la Comédie-Italienne finira avec lui.

Si quelque chose peut donner une idée de la multitude de personnes qui suivent le spectacle à Paris, c'est que le même jour où la Comédie-

Française et la Comédie-Italienne regorgeaient de monde, l'Opéra, qui donnait l'*Alceste* de Gluck pour la capitation, n'était pas moins plein, et il s'y passa une petite scène assez amusante. Le duc de Bourbon arriva dans le moment où Vestris dansait; on reçut le prince qui est fort aimé, avec des battements de mains multipliés. Vestris prit pour lui tous les applaudissements, et redoubla ses efforts d'une manière si marquée que le public s'en aperçut et en rit beaucoup. Vestris était même si animé qu'il dansa encore quelques instants après que les violons eurent cessé. Cette aventure rappelle celle d'un comédien de Rome, du temps d'Auguste, qui est racontée dans les fables de Phèdre.

Voici quatre vers sur *Larive*, qui finissent par un calembourg; mais ce calembourg est un bon mot dont l'application est juste.

Qui me consolera du malheur qui m'arrive,
Disait Melpomène à Caron?
Lorsque tu fis passer à Lekain l'Achéron,
Que ne déposait-il ses talents sur *Larive*?

La littérature a perdu M. Lebeau, ancien professeur d'éloquence au collége des Grassins, et secrétaire de l'académie des belles-lettres. C'était un homme honnête et un savant laborieux, qui a laissé des ouvrages utiles et justement estimés, propres aux études classiques. Il est connu surtout par une *Histoire du Bas-Empire*, qui est

une continuation de l'histoire des empereurs de Crévier. Il y règne une critique judicieuse, et dont le mérite est d'autant plus grand qu'il fallait souvent concilier des écrivains qui ne s'accordent pas entre eux, suppléer de vastes lacunes, et rassembler des débris informes. S'il n'a pas su en faire un monument, il a du moins préparé et mis en ordre les matériaux qui peuvent servir à l'élever, et qui seront peut-être mis en œuvre par quelque écrivain qui possédera mieux l'éloquence de l'histoire : celle de M. Lebeau est plus d'un rhéteur que d'un historien.

M. Larcher, son confrère à l'académie des Inscriptions, vient de publier une assez bonne traduction de l'ouvrage de Xénophon, qui traite de l'*expédition du jeune Cyrus* en Asie. C'est le même Larcher que M. de Voltaire a si durement traité dans la *Défense de mon Oncle*, ouvrage d'un ton qui donnerait tort à un homme qui aurait raison, et que les amis de M. de Voltaire ont d'autant plus blâmé que Larcher ne méritait pas d'être traité ainsi. Il avait relevé M. de Voltaire sur des méprises de plus d'une sorte, et en cela même il avait fait son métier d'érudit. D'ailleurs Larcher, dont M. de Voltaire s'est obstiné à faire un répétiteur au collége Mazarin, est un académicien qui cultive les lettres dans la retraite, et n'a jamais répondu aux outrages de M. de Voltaire : du moins la seule réponse qu'il fit, fut très-douce et très-philosophique. Il se mit à rire

de la colère et des injures de son adversaire, et il parut n'en voir que le côté plaisant. *Il sera toujours gai*, disait-il; ce fut là toute sa vengeance. Dans ce moment, ce me semble, le savant fut au-dessus du grand poëte.

Je joindrai ici un petit conte fort joliment narré, dont le fond est tiré d'un mot très-connu et que M. François de Neufchâteau avait défiguré dans l'almanach des muses de cette année. Le voici beaucoup mieux traité; mais j'en ignore l'auteur.

A deux genoux, d'un air humble et soumis,
Au père Oudart, un jour la prude Alix
De ses péchés contait la litanie.
Tout le menu passe sur le tapis,
Propos malin, orgueil et jalousie.
Mais il advint un point plus chatouilleux:
La belle aimait, la belle était aimée,
Et de l'amour bien connaissait les jeux.
De tel aveu la prude est alarmée.
Fille rougit, quand il faut confesser
Cas si plaisant. Alix voudrait glisser
Sur tel sujet; mais en femme avisée
Elle répond : « Sachez ma destinée;
« J'estime, hélas! Alain mon serviteur. »
Lors le pater : « Eh! dites-moi, ma sœur,
« Combien de fois vous a-t-il estimée? »

M. de Voltaire est revenu à la comédie le jour de la clôture; il a entendu le compliment d'usage. Mais s'il a dû être content des louanges qu'on

lui donnait, il n'a pas pu l'être du style. C'était Molé qui prononçait ce compliment, et qui en était l'auteur. Il n'était pas d'un homme sans esprit; mais il est impossible de noyer ses idées dans un plus long galimatias, et de joindre plus de prétention à plus de verbiage. Une chose encore plus honteuse dans un homme accoutumé à répéter la prose et les vers de nos meilleurs écrivains, c'est l'ignorance totale de la langue, et la multitude de solécismes. En faudrait-il conclure qu'une tête remplie des idées d'autrui, s'accoutume moins à se rendre compte des siennes, et que lorsqu'on a la mémoire chargée de tant d'ouvrages, on néglige d'apprendre la langue dans laquelle ils ont été faits?

Quoi qu'il en soit, ce discours roulait sur trois objets intéressants, la mort de Lekain, le triomphe de M. de Voltaire, et une représentation de *Cinna*, donnée au profit d'un descendant du grand Corneille. Ce parent de Corneille est celui dont M. de Voltaire a marié la fille, et pour qui l'on donna, en 1760, une représentation de *Rodogune*.

Il y a quelque temps que madame la duchesse de Lauzun, et madame la comtesse Amélie de Boufflers, toutes deux d'une figure charmante, se trouvant dans le cabinet de M. de Voltaire avec madame de Villette, qui a aussi de la beauté et sur-tout une physionomie aimable, je fis sur-le-champ des vers que je hasarde de transcrire ici.

Quels sont ces objets ravissants
Que je vois du génie orner le sanctuaire?
Trois divinités chez Voltaire,
Viennent lui porter cet encens
Que brûle à leurs genoux le reste de la terre.
Que ce prix qu'il reçoit doit charmer ses vieux ans!
Ses lauriers, que leur main caresse,
Lui deviennent plus chers, et semblent plus brillants.
Venez voir la beauté sourire à la vieillesse,
Les graces à la gloire, et l'amour aux talents.
Rendez à la nature un hommage équitable,
Et jouissez en admirant
Ce qu'elle a fait de plus aimable,
Ce qu'elle a produit de plus grand.

A propos de vers, je ne dois pas omettre ici un quatrain très-agréable de madame la comtesse d'Houdetot, sur les honneurs rendus à M. de Voltaire.

D'un triomphe si mérité,
La mémoire est insigne, et doit être éternelle.
La Gloire qui n'eut point d'amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

## LETTRE LXXXV.

Les comédiens français ont donné pour la rentrée de leur théâtre une représentation d'*Alzire*. M. de Voltaire y était en loge grillée, mais l'auteur s'est trahi dans un endroit où l'acteur ayant

bien joué, il s'est écrié dans son enthousiasme paternel, *Ah! que c'est bien!* Le public l'a reconnu à ce cri sorti des entrailles du poëte. On a demandé à le voir, et les acclamations n'ont pas cessé, jusqu'à ce qu'il se fût montré un moment.

Son voyage de Ferney n'aura plus lieu; on l'a déterminé à ne plus quitter Paris, et bientôt il habitera la maison qu'il a achetée. Il a assisté en dernier lieu à un spectacle particulier dont il a été fort content et avec raison : c'est celui de madame de Montesson. Il y a vu jouer *l'Amant romanesque*, comédie en cinq actes, dont cette dame est l'auteur, et qui a été généralement applaudie, non pas avec cette complaisance que l'on a pour une pièce de société et pour une maîtresse de maison qui joue sur son théâtre, mais avec le plaisir vrai que procure un ouvrage ingénieux et bien joué. Le principal caractère est peut-être un peu forcé; du moins les modèles n'en sont pas communs. C'est un homme qu'on peut appeler le don Quichotte de l'amour; il ne fait aucun cas d'une femme qui consentirait à épouser son amant avant cinq à six ans d'épreuve pour le moins, et si elle va jusqu'à douze ou quinze, c'est alors un modèle de perfection. On juge bien qu'un pareil homme ne trouve pas aisément la maîtresse qu'il cherche; mais ce caractère singulier, mêlé d'ailleurs de beaucoup de noblesse, produit des incidents et

des scènes assez comiques, et qui font beaucoup rire, mérite qui devient tous les jours plus rare. Un autre mérite tout aussi remarquable, c'est que tous les ressorts de l'intrigue tiennent au principal caractère, et qu'il produit tous les événements de la pièce. Le dialogue d'ailleurs en est naturel et facile : la pièce est écrite en prose, et je crois qu'elle ne déplairait pas sur le Théâtre-Français.

La nouvelle administration de l'Opéra a donné pour l'ouverture de son théâtre, une espèce de prologue intitulé, *les Trois Ages de l'Opéra*, dont l'objet est de représenter les différentes révolutions qu'a éprouvées la musique parmi nous. Le genre de Lulli, celui de Rameau, celui de Gluck et de Piccini, sont caractérisés par leurs différents attributs, et par des morceaux tirés de leurs ouvrages. Cette bigarrure imaginée par Grétry, a peu réussi. On continue de donner les grands jours *Armide* et *Roland* en concurrence, et tous deux avec succès.

M. de Voltaire a assisté à la rentrée de l'académie des sciences après les vacances de Pâques. On y a lu plusieurs éloges historiques, composés par M. le marquis de Condorcet : il s'y est prodigieusement ennuyé. Les éloges étaient ceux de M. de Trudaine, de M. de Jussieu, et de M. Verdelin. Il a trouvé très-ridicule qu'on louât un botaniste, un médecin, un intendant des finances, *du même ton dont on louerait le grand*

*Condé*. C'est un des ridicules de notre siècle; et M. de Condorcet, quoique philosophe, ne s'en est pas garanti. *Ce n'est pas ainsi que Fontenelle louait*, a dit M. de Voltaire.

On croit que la place de M. Lebeau, vacante à l'académie des belles-lettres, sera remplie par M. Larcher, homme très-savant en grec, et d'une profonde érudition. Il est d'usage de présenter toujours au roi deux sujets, et celui qui a obtenu ce qu'on appelle les secondes voix, est ordinairement désigné pour la première place qui vient à vaquer. M. Larcher les a eues en dernier lieu, ce qui fait présumer qu'il aura la place cette fois-ci. On croit que les secondes voix seront données à M. l'abbé Guénée, ancien professeur de l'université, homme qui joint l'esprit au savoir, et qui passe pour être l'auteur des *Lettres des Juifs portugais*, contre M. de Voltaire, ouvrage dans lequel on disputait contre ce grand homme avec plus d'avantage et de politesse que n'en ont eu communément ses adversaires. Il est question d'antiquités et d'érudition, et sur ces matières qui demandent une attention scrupuleuse et un travail continu, un homme plein d'imagination et occupé d'autres objets, est plus excusable qu'un autre de s'être mépris.

Parmi les nouveautés qui abondent toujours, on peut distinguer une brochure qui a pour titre, le *Génie de Pétrarque*, qui contient la vie de ce poëte, et une imitation en vers français

d'une partie de ses ouvrages. Cette vie est trop longue, cette traduction est médiocre, la prose est un peu trop fleurie et les vers trop négligés; cependant tout ce volume n'est point d'une mauvaise littérature; il est curieux par les faits et assez agréable à lire.

Il paraît un énorme *in*-8° de 5 à 600 pages dont voici le titre : *Le Tartuffe épistolaire démasqué, ou Épître très-familière à M. le marquis de Caraccioli, colonel* in partibus, *éditeur, et comme qui dirait auteur des lettres attribuées au pape Clément XIV, Ganganelli*, etc. On y prouve très-bien ce dont les gens éclairés ne doutaient pas, que la plupart de ces lettres sont supposées, et que toute l'entreprise est une imposture de librairie, qui a été poussée aussi loin qu'elle pouvait l'être. Car l'auteur s'est donné la peine de traduire ou de faire traduire en italien sa prose française, pour faire croire au public que c'était l'original des lettres de Ganganelli; peine très-gratuite, puisque, s'il avait en effet ces lettres originales entre les mains, il suffisait de les déposer authentiquement à la Bibliothèque-du-Roi, ou chez un homme public. Mais n'ayant pas pris cette précaution, l'impression des lettres italiennes ne prouve rien qu'une seconde imposture ajoutée à la première. C'est même ce que je lui observai, lorsqu'il m'apporta son livre pour en rendre compte; il se défendit fort mal, et par la manière dont j'en parlai dans le *Jour-*

*nal de Littérature*, on s'aperçut aisément de ce que je pensais de ces prétendues lettres du pape. D'autres journalistes en parlèrent plus affirmativement, et la dispute s'échauffait, lorsqu'on défendit au censeur des journaux d'y laisser traiter cette question. Cette singulière défense prouve que cela devenait une affaire de parti, et ce dernier ouvrage le prouve plus que jamais. Il est plein du fiel le plus amer, et des plus grossières invectives; c'est évidemment l'ouvrage de quelques jésuites irrités, qui, abhorrant la mémoire de Ganganelli, destructeur de leur ordre, ne voient dans M. de Caraccioli que le panégyriste de leur ennemi, et pour tout dire en un mot, un janséniste. Aussi ce gros volume est-il tout farci d'injures, et écrit d'un bout à l'autre du style de Garasse. Toute cette querelle n'a servi qu'à faire parler un peu de l'écrivain pseudonyme, qui n'est point parent des bons Caraccioli de Naples, et qui n'avait fait jusque-là que des ouvrages de morale extrêmement médiocres. Le succès de ses lettres qu'on croyait être de Ganganelli, prouve qu'il faut à un pape moins de talent qu'à un autre pour réussir comme auteur; et qu'un degré de raison fort commun à Paris, paraît merveilleux au-delà des monts.

## LETTRE LXXXVI.

La traduction complète des œuvres de Sénèque le philosophe, en six volumes *in*-12, ouvrage posthume de M. de Lagrange, vient de paraître, publiée et commentée par M. N**. Cette traduction est fort au-dessous de celle que le même auteur a faite de Lucrèce, il y a quelques années, et dans laquelle le baron d'Holbach et ses amis l'avaient, dit-on, beaucoup aidé, du moins pour les notes qui sont très-instructives. M. de Lagrange était gouverneur des enfants du baron d'Holbach, distingué par son amour pour les sciences, par ses connaissances philosophiques et par ses vertus bienfaisantes. Il aida la famille de M. de Lagrange de ses bienfaits, comme il l'avait aidé lui-même de ses lumières. Lagrange est mort avant de pouvoir mettre au jour son Sénèque. M. N** son ami s'est chargé de ce soin; mais quelques éloges qu'il prodigue dans sa préface à l'original et au traducteur, il n'est pas moins vrai que Sénèque, quoique avec beaucoup d'esprit, est souvent un sophiste fatigant, et que la traduction, quoique assez fidèle pour le sens, manque d'élégance, de clarté, de précision, soit que M. de Lagrange n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage, soit que sa mauvaise santé ne lui ait pas permis de le travailler assez.

C'est cependant un ouvrage utile, et il est bon qu'il y ait dans notre langue une traduction complète de Sénèque.

Son éditeur, M. N**, est un homme assez singulier. Il a de l'érudition et il en fait métier; mais il a dans ce siècle les ridicules des savants en *us*, dont Molière s'est si bien moqué. Il est le singe de Diderot, dont il répète sans cesse la conversation, comme il copie son ton et ses manières. Il joint d'ailleurs à la gravité d'un savant la coiffure d'un petit-maître, et les précautions d'une mauvaise santé, avec l'air de la force. C'est ce qui a donné lieu au couplet suivant qui est assez plaisant.

Je suis un savant, je m'en pique,
Et tout le monde le sait.
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon;
Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis monsieur N**.

Cela n'empêche pas que ce ne soit un bibliographe instruit, et qu'il n'ait mis des articles dans l'*Encyclopédie*, entre autres l'article *Unitaires*, qui prouvent des connaissances.

A propos de savants, l'abbé Foucher est mort. Il était de l'académie des inscriptions; sa place sera donnée probablement à l'abbé Guénée, qui

vient d'avoir les secondes voix, lorsqu'on a élu M. Larcher à la place de M. Lebeau.

M. de Sauvigny vient d'imprimer sa tragédie de *Gabrielle d'Étrées*, qu'il avait pris le parti de faire jouer par la troupe de Versailles, dont mademoiselle Montansier est la directrice. Cette pièce est une plate copie d'un excellent original, de la *Bérénice* de Racine. Il n'y est question d'autre chose que d'un projet de mariage entre Henri IV et Gabrielle d'Étrées, mariage qui ne peut intéresser personne, puisque, soit qu'il ait lieu ou non, rien n'empêche les deux amants de vivre ensemble comme ils y ont vécu jusque alors; au lieu que dans *Bérénice* il s'agit de savoir s'ils seront unis ou séparés pour jamais. Le résultat de cette différence que M. de Sauvigny n'a pas sentie, c'est que *Bérénice* est de l'intérêt le plus touchant, et que *Gabrielle d'Étrées* est de la plus insipide froideur. La différence du style est encore plus grande; elle est telle qu'elle peut se trouver entre le plus parfait de nos poëtes et un de nos plus médiocres rimeurs. M. de Sauvigny est un ancien garde du feu roi de Pologne, Stanislas; il commença par écrire contre le poëme de la *loi naturelle* de M. de Voltaire; ensuite il fit des odes prétendues anacréontiques, oubliées en naissant, comme toutes les misères de cette espèce. Il donna au Théâtre-Français *la mort de Socrate* et *Hirza*, deux déclamations dramatiques qui eurent quelques représentations, et qui sont

tombées dans l'oubli, et la comédie du *Persifleur* qui n'a pas eu un meilleur sort. Les comédiens n'ont pas voulu jouer sa *Gabrielle*. La protection de madame la duchesse de Chartres lui a fait donner la place de censeur de la police, qu'ont eue les deux Crébillon, père et fils. Mais comme il n'avait ni la confiance du lieutenant de police, ni celle des comédiens, ni celle des auteurs qui travaillent pour le théâtre, il est resté à-peu-près sans autre fonction que d'approuver les affiches et les chansons du Pont-Neuf. Il a fallu nommer un autre censeur du théâtre, qui est M. Suard de l'académie française.

L'académie va travailler à un nouveau plan de dictionnaire que désiraient depuis long-temps plusieurs de ses membres les plus éclairés, et que M. de Voltaire a demandé avec une ardeur qui en a inspiré à tous les autres. Notre dictionnaire en effet est pauvre et sec, ne contient que la langue parlée, et devrait contenir la langue écrite. En conséquence, ce nouveau dictionnaire contiendra l'étymologie de chaque mot, prouvée ou du moins probable; la prononciation; la prosodie, les variations de l'orthographe, les expressions figurées dans le langage familier, oratoire et poétique, appuyées d'exemples tirés des meilleurs écrivains, les règles de grammaire à chaque mot didactique qui en fournira l'occasion; la nomenclature des dérivés au-dessous du

terme radical, les termes vieillis que l'on pourrait rajeunir, et ceux que les étrangers nous ont pris. D'après ce plan, nous aurons un dictionnaire comme celui de *della Crusca*, que l'on pourrait lire, non-seulement avec fruit, mais encore avec plaisir.

## LETTRE LXXXVII.

Un événement qui dans ce moment-ci semble faire oublier tous les autres, c'est la mort de M. de Voltaire. Ce grand homme, que l'on se flattait de conserver encore long-temps, a terminé sa carrière le samedi 30 mai (1778), à onze heures du soir, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, quoique âgé de 84 ans, il paraît avoir lui-même abrégé sa vie par des imprudences, et avoir perdu par sa faute ce que la nature lui destinait encore de jours.

Quelques jours avant sa mort, tout occupé du projet d'un nouveau dictionnaire qu'il proposait à l'académie, et dont l'exécution souffrait quelques difficultés, il prit beaucoup de café, avant de se rendre à l'assemblée, afin de se donner plus de force et de ressort. En effet il parla avec une extrême vivacité, et en sortant, il m'avoua qu'il était épuisé. De retour chez lui, l'irritation qu'il s'était procurée augmenta beaucoup les douleurs d'une strangurie à laquelle il était sujet depuis long-temps, et qui exigeait un régime

doux. Il se mit au lit dont il n'est plus sorti. Il souffrait tant et avec tant d'impatience, qu'il fallut avoir recours aux calmants. Tronchin lui ordonna du *laudanum*, sorte d'opium tempéré, à des doses et à des distances réglées. Cette potion n'agissant pas assez tôt, le maréchal de Richelieu qui vint le voir, lui proposa un breuvage narcotique dont lui-même faisait usage dans ses douleurs de goutte; il le lui envoya un moment après. M. de Voltaire en prit beaucoup, et non content de cela, il envoya un domestique au milieu de la nuit chez l'apothicaire chercher une nouvelle potion de *laudanum*. L'effet du jus de pavot pris avec si peu de mesure, ne tarda pas à se faire sentir; le matin sa *tête était* perdue, et il fut quarante-huit heures dans le délire. Tronchin combattit l'opium, autant qu'il le put, par des acides administrés avec précaution, de peur d'irriter la strangurie. Sa tête revint peu-à-peu; il retrouva un moment sa raison. Je l'entretins un quart-d'heure, et il parlait presque comme à son ordinaire, quoique avec quelque peine, et fort lentement. Mais bientôt l'accablement parut augmenter; et ce qui décida sa perte, l'estomac se trouva paralysé par l'opium. Il ne pouvait plus supporter ni aucune nourriture ni aucune boisson. Le fatal narcotique avait épuisé le principe de vie qui lui restait, et qui à 84 ans est toujours si peu de chose. Sa faiblesse augmentait de moment en moment, et trois jours avant qu'il mourût, les

médecins ne dissimulèrent pas qu'il n'y avait plus d'espérance, et que la vie allait s'éteindre chez lui, sans qu'aucune des ressources de l'art pût le ranimer. Lui-même parut sentir sa fin prochaine : *On ne peut pas fuir sa destinée*, me dit-il, *je suis venu à Paris pour y mourir.* Cependant sa tête recommençait à s'affaiblir ; bientôt sa raison n'eut plus que des lueurs fugitives. M. de Voltaire, dans les derniers jours de sa vie, n'était plus qu'une machine affaissée et plaintive ; il souffrait toujours de la vessie et ne prenait rien qu'un peu de gelée d'orange, ou suçait de petits morceaux de glace pour appaiser la chaleur qui le dévorait. La veille du jour où il expira, il sembla retrouver un instant sa raison et sa force, et voici à quelle occasion. Le conseil du roi venait de revoir le procès du malheureux Lally, condamné, il y a quinze ans, par le parlement de Paris, à être décapité. Quoique Lally fût un homme odieux, son arrêt blessait évidemment toutes les formes de la justice : cet arrêt portait une peine capitale, sans énoncer un seul fait capital. Cette condamnation arbitraire qui fait honte à notre jurisprudence, avait frappé tous les gens sages et éclairés ; M. de Voltaire avait écrit sur ce sujet. Un fils (1) de M. de Lally avait demandé justice et l'obtint enfin.

(1) Celui qui est devenu si célèbre dans la révolution de 1789, et qui apparemment était destiné à ne l'être que par des malheurs ou publics, ou particuliers.

L'arrêt fut cassé, et l'on statua que le procès sera revu par un tribunal de maréchaux de France et de conseillers d'état. Cette nouvelle ranima M. de Voltaire agonisant ; il dicta une lettre de trois lignes pour le fils de Lally, et fit attacher à sa tapisserie un papier sur lequel il fit écrire : *Le 26 mai, l'assassinat juridique commis par Pasquier (conseiller au parlement), en la personne de Lally, a été vengé par le conseil du roi.* Ce fut là son dernier effort ; peu de temps après, la gangrène se mit à la vessie, et il cessa de souffrir. Il s'éteignait doucement, et ne reconnaissait plus qu'avec beaucoup de peine les personnes qui s'approchaient de son lit. Lorsque l'abbé Gautier qui l'avait confessé il y a deux mois, et le curé de Saint-Sulpice, entrèrent chez lui, on les lui annonça : il fut quelque temps avant d'entendre ; enfin il répondit : *Assurez-les de mes respects.* Le curé s'approcha et lui dit ces propres paroles : *M. de Voltaire, vous êtes au dernier terme de votre vie : reconnaissez-vous la divinité de Jésus-Christ ?* Le mourant répéta deux fois *Jésus-Christ ! Jésus-Christ !* et étendant sa main et repoussant le curé : *Laissez-moi mourir en paix. Vous voyez bien qu'il n'a pas sa tête*, dit très-sagement le curé au confesseur, et ils sortirent tous deux. Sa garde s'avança vers son lit : il lui dit avec une voix assez forte, en montrant de la main les deux prêtres qui sortaient : *Je suis mort*, et six heures après il expira.

Malgré l'acte de sa confession et de sa profession de foi, déposé, il y a deux mois, chez le curé de Saint-Sulpice, on avait résolu de lui refuser la sépulture, et il était convenu entre l'archevêque de Paris et le curé, qu'il ne serait ni administré ni enseveli, s'il ne signait une rétractation formelle et détaillée de tous ses écrits. L'abbé Gautier l'avait apportée toute dressée; mais, comme M. de Voltaire n'avait pas sa tête, ils ne pensèrent pas à la lui proposer, sur-tout après la manière dont il avait repoussé le curé. M. d'Hornoy et l'abbé Mignot, neveux de M. de Voltaire, l'un conseiller au parlement, l'autre au grand conseil, instruits des dispositions du clergé, s'étaient adressés au ministère. M. Amelot, ministre de Paris, en parla au curé, qui, appuyé de l'archevêque, répondit qu'aucune puissance ne le contraindrait à donner la sépulture chrétienne à l'ennemi du christianisme. On sut d'ailleurs que le roi avait dit qu'*Il fallait laisser faire les prêtres*. Le ministre conseilla aux parents d'éviter le scandale d'un procès qui compromettrait la mémoire de leur oncle et eux-mêmes. Il fut convenu que le curé de Saint-Sulpice signerait un écrit par lequel il renonçait à ses droits curiaux, et consentait que le corps de M. de Voltaire fût transporté à sa terre de Ferney. Mais, comme on craignait de la part de l'évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel se trouve Ferney, les mêmes oppositions que de la part

de l'archevêque de Paris, l'abbé Mignot s'engagea à le faire transporter dans son abbaye de Sellières en Champagne, et à l'enterrer dans son église abbatiale.

Tous ces arrangements se prenaient avant que M. de Voltaire eût les yeux fermés. Le lendemain de sa mort on l'embauma; on le mit en robe de chambre et en bonnet de nuit dans une chaise de poste. Il fut conduit à l'abbaye de Sellières, où son neveu l'abbé Mignot lui a fait un très-beau service, et l'a fait enterrer à la porte de la nef. Il est écrit dans l'acte mortuaire qu'il n'est déposé là qu'en attendant qu'il puisse être transporté à sa terre de Ferney.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il y a eu défense à tous les papiers publics qui dépendent du ministère, de faire aucune mention de la mort de M. de Voltaire, et que le Journal de Paris qui annonce toutes les morts, n'a pas annoncé la sienne.

On a joué à la Comédie-Italienne une pièce de féerie intitulée *Zulima*, de feu Lanoue, ouvrage froid, qui, malgré la musique agréable de Dezèdes, a eu peu de succès.

On prépare à la Comédie-Française la tragédie des *Barmécides*.

Le Code des Gentoux, *in*-4°, traduit de l'anglais de M. Hastings, est du petit nombre des livres utiles et instructifs qu'on imprime de temps en temps parmi la multitude des inutilités. C'est

un précis de la doctrine et de la législation des brames; c'est le pendant de l'ouvrage de Hyde, *de religione Persarum*.

Il m'est tombé entre les mains de très-jolis vers de M. de l'Isle, officier de dragons, faits à Londres, il y a quelques années, et dont voici l'occasion. Lady Spencer, jeune femme très-aimable, ne pouvait pas se résoudre à prendre un bain froid, et disait qu'elle y mourrait. M. de l'Isle lui dit en plaisantant, qu'en ce cas il ferait son épitaphe; elle prit le bain et s'en porta mieux. Quelque temps après, en se promenant dans la campagne, on la mena sans affectation vers un petit tombeau couvert de fleurs, où elle trouva ces vers:

Lady Spencer, objet d'éternelles douleurs,
Aux graces, à l'hymen, à l'amitié fidèle,
Ici repose sous des fleurs,
Que Zéphyre en pleurant arrose et renouvelle.
Au pouvoir de l'amour elle fut trop rebelle;
Il fit pour l'enflammer un impuissant effort,
Et sa vengeance fut cruelle;
Dans une onde glacée elle trouva la mort.
Passant, toi qui l'aimas, ou qui l'aurais aimée,
Et vous, jeunes beautés qu'attire ce séjour,
Voici ce que vous dit sa cendre inanimée:
Soupirez sur ma tombe, et cédez à l'amour.

## LETTRE LXXXVIII.

M. de Villette a obtenu, lorsqu'on a ouvert et embaumé M. de Voltaire, la permission de prendre son cœur; il compte le faire déposer dans la chapelle du château de Villette, enfermé dans un vase de marbre avec cette inscription:

Son esprit est par-tout, et son cœur est ici.

M. de Voltaire a institué madame Denis sa légataire universelle. Elle hérite de quatre-vingt mille livres de rentes viagères qui avaient été placées *sur sa tête*, de quarante mille livres de rentes foncières en terres et en contrats, de deux cent quarante mille livres en argent comptant, et de la bibliothèque de Ferney à laquelle le nom et les notes de M. de Voltaire donnent un prix considérable, sans compter la maison de la rue de Richelieu que M. de Voltaire avait achetée à vie pour lui et pour elle. Le testament d'ailleurs ne renferme que très-peu de dispositions; il est tout entier olographe et ne tient pas plus de deux petites pages. Ses deux neveux, M. d'Hornoy et l'abbé Mignot, ont chacun cent mille francs en contrats à quatre pour cent; ses domestiques une année de leurs gages; et Vagnières son secrétaire huit cents livres de rente viagère, ses habits de *velours* et ses *vestes de brocard:* tels

sont les termes du testament. Il lègue trois cents livres pour les pauvres de Ferney, en ajoutant: *S'il y a des pauvres.* On a gardé jusqu'ici le silence le plus absolu sur sa mort; elle a seulement été annoncée dans la Gazette de France, au bout de huit à dix jours; mais d'ailleurs nous n'avons vu ni prose ni vers sur la mort d'un homme qui a tant fait faire de l'un et de l'autre. Les censeurs ont eu défense de rien approuver en ce genre, et les comédiens de jouer ses pièces pendant trois semaines.

Quand l'académie a envoyé commander aux cordeliers le service qu'elle a coutume de faire pour tous ses membres, les cordeliers, par ordre de l'archevêque, ont refusé. Nous nous sommes adressés au grand-aumônier, M. le prince Louis de Rohan, aujourd'hui cardinal de Guémené, et un de nos confrères. Nous attendons la réponse du roi par l'organe de ce prélat, et nous l'insérerons dans nos registres.

On s'épuise en conjectures sur le successeur que nous donnerons à M. de Voltaire; mais il est bien plus aisé de dire qui ce ne sera pas, que de savoir qui ce sera.

La nouvelle administration de l'Opéra a fait paraître enfin les Bouffons. Ce spectacle a commencé avec quatre sujets, deux hommes et deux femmes; l'un est le signor Caribaldi, un des bons chanteurs d'Italie dans le genre bouffon; l'autre, le signor Focchetti qui n'a ni voix ni talent. Les

deux femmes ont aussi fort peu de voix ; mais elles chantent à merveille, sur-tout la signora Chiavaci. On a été très-content de leur chant et très-ennuyé de la pièce; c'était *le finte Gemelle*, ou *les Jumelles supposées* de Piccini. Cet opéra-comique avait été réduit, par la disette d'acteurs, de trois actes à deux, et de sept personnages à quatre. Cette réduction n'a pas paru à beaucoup près suffisante pour le théâtre de Paris. Une langue qu'on n'entend pas, une pièce qui n'intéresserait pas davantage quand on l'entendrait, un long récitatif insipide, deux actes entiers presque sans accompagnement, sans chœur et sans danse; tout cela ne peut pas remplir le théâtre de l'Opéra ni plaire à des Français. Comme ce genre de spectacle n'a d'autre mérite que le chant, qui est réellement d'une perfection rare, il faut réduire ces intermèdes à un acte, et les entremêler de danses. Alors cet acte précédé de deux autres actes français, et suivi d'un ballet, pourrait former un spectacle varié et amusant: si on ne prend pas ce parti, il faudra renoncer aux Bouffons.

M. Devismes, chargé aujourd'hui de la direction de l'Opéra, a eu un démêlé avec Marmontel au sujet des opéras de Quinault. Il a prétendu qu'il ne devait pas payer des opéras raccommodés comme des ouvrages absolument neufs. Marmontel n'a point voulu reconnaître cette différence. Leurs lettres respectives ont été imprimées

dans le Journal de Paris qui imprime tout, et cela n'empêche pas que Piccini ne travaille actuellement sur *Atys*, sans savoir ce que cet opéra deviendra.

La faillite de Lacombe a fait passer le Mercure entre les mains du libraire Pankoucke, qui en a réuni le privilége à celui du *Journal de Littérature et de Politique*, de manière que les deux ouvrages n'en feront plus qu'un, toujours sous le titre de *Mercure de France*. Il y a réuni en même temps *le Journal français* que faisaient Palissot et Clément, et qui n'a pu se soutenir plus de deux ans, et *le Journal des Dames* de M. Dorat, qui n'a pas même pu aller si loin. Le Mercure dans sa nouvelle forme, paraîtra désormais tous les dix jours, comme le journal auquel il succède, et sera composé de cinq feuilles *in*-12, trois de littérature et deux de politique; c'est trente-six feuilles de plus qu'il n'avait auparavant. La partie politique est toujours entre les mains de M. de Fontanelle : je demeure chargé de toute la partie littéraire, des spectacles et de la rédaction générale du Mercure. Mais pour la partie des sciences nous aurons de grands secours qu'auparavant le Mercure n'avait pas lorsque Lacombe le faisait en société avec son frère. M. Daubenton, garde du cabinet du roi, nous fournira des articles d'histoire naturelle; messieurs Macquer et Buquet des articles de chimie et de médecine; M. l'abbé Baudeau des articles d'économie politique; mes-

sieurs l'abbé Remy et Guyot des articles de jurisprudence ; M. Imbert qui s'est exercé dans le genre des contes en prose, et qui en a fait quelques-uns d'agréables, s'est engagé à nous en fournir. M. Berquin nous donnera des romances et des idylles, et pour faire plaisir aux petites-maîtresses de province, M. Dorat nous enverra des poésies fugitives. Indépendamment de cette association, messieurs d'Alembert, Marmontel, le marquis de Condorcet et autres m'ont promis de me donner de temps en temps des morceaux de leur composition ; ainsi le Mercure formera désormais une espèce d'Encyclopédie périodique (1).

L'abbé *Garnier* vient de faire paraître les tomes 25 et 26 de l'Histoire de France, contenant le règne de François Ier. C'est la suite de celle qui a été commencée par l'abbé Velly, et continuée par Villaret. L'un était un écrivain froid et précieux, l'autre un rhéteur ampoulé. L'abbé Garnier qui vaut mieux que tous les deux, est un homme d'un fort bon esprit, qui écrit sainement et qui a porté dans ses recherches une critique judicieuse et une ardeur infatigable. Il a fait un dépouillement des manuscrits les plus

(1) Tout cela était bon pour des annonces, suivant l'usage ; mais suivant l'usage aussi, tout cela se réduisit à fort peu de chose, et la plupart des prétendus coopérateurs ne fournirent guère que leur nom.

utiles et des monuments les plus instructifs; mais il est encore bien au-dessous de la dignité et de l'énergie qui doivent caractériser l'éloquence historique, et il n'a rien par-dessus les autres que d'avoir rassemblé de meilleurs matériaux pour la main qui saura les mettre en œuvre, et qui jusqu'ici manque à notre Histoire.

M. Bret, auteur de la Gazette de France, et coopérateur du Journal encyclopédique, qui n'est plus guère lu que sur nos frontières et dans l'Allemagne, vient de publier ses œuvres dramatiques en deux volumes *in*-8°. Il est resté de lui au Théâtre deux petites comédies infiniment médiocres, *l'École amoureuse* et *la Double extravagance;* tout le reste ou n'a pas été joué, ou est tombé. C'est un très-honnête homme qui a eu le malheur de s'obstiner à écrire sans talent pendant quarante ans.

## LETTRE LXXXIX.

On a donné au Théâtre-Italien le *Jugement de Midas*, opéra-comique dont les paroles sont d'un Anglais nommé M. d'Hèle, et la musique de Grétry. Cette pièce a eu un grand succès; elle avait déja été essayée sur le théâtre de madame de Montesson. Les paroles en sont agréables et d'une facilité étonnante dans un étranger (1). Il

(1) On a su depuis que deux autres personnes fournissaient les vers des pièces de d'Hèle.

y a de la gaieté et de l'esprit; c'est, pour le fond, le trait connu de l'ancienne mythologie, dont on a fait une allégorie satirique contre la musique française. Midas est un bailli de village, grand musicien dans le vieux genre, et qui a formé deux élèves dignes de lui, Pan et Marsyas. Apollon, sous la figure d'un berger, se fait aimer des maîtresses de ces deux paysans, et l'on convient de donner la palme à celui qui chantera le mieux. Le bailli est choisi pour juge, et il ne manque pas d'applaudir dans ses deux élèves le plain-chant monotone de nos opéras, et tous les refrains de nos vaudevilles populaires. Au contraire, il siffle le chant d'Apollon, et à l'instant il lui vient des oreilles d'âne. La musique de cet ouvrage est, dit-on, plus savante que tout ce que Grétry a fait jusqu'ici; mais en s'appliquant davantage à l'harmonie, il semble un peu avoir négligé la partie dans laquelle il est supérieur, la mélodie. Le chant d'Apollon n'est pas ce qu'il devrait être, surtout dans le dernier acte. Cependant la pièce a beaucoup réussi, et doit consoler Grétry, autant qu'il est possible, des chagrins et des contradictions qu'il éprouve depuis quelque temps. On n'est pas toujours heureux, et nul compositeur ne l'a été d'abord plus que Grétry. Toutes ses pièces ont réussi au Théâtre-Italien, et il n'avait point éprouvé de dégoût jusqu'au moment où il a voulu faire un grand opéra. *Céphale* est tombé précisément dans le temps même où Gluck s'em-

paraît du théâtre lyrique. Les succès de l'auteur d'*Orphée* ont paru éclipser Grétry chez un peuple qui n'a jamais eu qu'une idole à-la-fois. Piccini est venu encore lui susciter une rivalité plus dangereuse et plus sensible, en réussissant dans un genre plus rapproché de celui de Grétry. Celui-ci a voulu prendre sa revanche dans un opéra d'*Andromaque* qu'il a mis en musique, mais qui aux répétitions n'a pas paru en état d'être joué. Peut-être le talent de Grétry ne s'élève-t-il pas jusqu'à ce genre; au surplus, il doit être content de la place qu'il a dans le sien, et *Lucile*, *Sylvain*, *Zémire et Azor*, *le Tableau parlant*, etc., sont des chefs-d'œuvre qui vivront. Mais le succès de *Midas* ne le dédommagera pas de trente mille livres qu'il perd dans la banqueroute de Lacombe, son beau-frère, et qui étaient le fruit et la récompense d'un long travail.

L'académie des inscriptions a nommé à la place vacante par la mort de l'abbé Foucher, M. l'abbé Guénée, et a donné les secondes voix à M. Vauvilliers (1), professeur de langue grecque au collége royal. Cette élection est remarquable, en ce que la recommandation de Monsieur, frère du roi, a échoué dans une académie dépendante du ministère, et qui n'a pas, comme l'académie

(1) Celui-là même qui, dans ces derniers temps, a été deux ou trois fois proscrit, sans avoir fait autre chose que d'être honnête homme et religieux.

française, la liberté absolue de ses suffrages, puisque les sujets présentés doivent toujours être agréés par le ministre. Monsieur s'intéressait vivement pour l'avocat Moreau, et l'avait recommandé par une lettre expresse, non-seulement à cette élection, mais à la précédente. Moreau est celui qui avait fait autrefois *l'Observateur hollandais*: c'est un homme d'esprit; mais qui s'en est servi beaucoup plus pour sa fortune que pour sa réputation, et qui, avec quelque crédit à la cour, n'a jamais eu de considération dans le monde, et encore moins parmi les gens de lettres, sur-tout depuis qu'il parut s'être attaché au chancelier de Maupeou. C'est dans ce temps-là qu'on lui donna le sobriquet de *Moreau préambule*(1), qui lui est resté. Une anecdote très-singulière, c'est que deux jours avant l'élection, on imprima dans le journal de Paris l'extrait d'un éloge du duc d'Orléans, régent de France, dans lequel on rapportait que Monsieur, frère de Louis XIV, en recommandant à l'académie française l'abbé Têtu, avait dit un moment après: *Est-ce qu'ils le recevront?* Cet à-propos a été saisi par tout le public, d'une manière qui annonçait ce qui devait se passer le lendemain à l'académie des inscriptions.

J'ai cru devoir transcrire d'une lettre écrite de

(1) Parce qu'il composait les préambules des édits du roi.

Lisbonne par un homme considérable de notre pays, les détails suivants qui m'ont paru très-curieux.

M. de**, chargé de visiter les manufactures établies par M. de Pombal, et d'examiner leur utilité, assemble les membres qui les composent, et les harangue ainsi : *Quand Dieu créa les hommes, il distribua à chaque nation ce qui lui convenait pour se tirer d'affaire en ce monde; aux Français il donna l'industrie, aux Germains la quincaillerie, aux Anglais la marine, aux Hollandais le fromage, et aux Espagnols, ainsi qu'à nous, l'or et l'argent pour acheter l'industrie des uns, la quincaillerie des autres, la marine de ceux-ci, le fromage de ceux-là; d'où je conclus que les manufactures sont très-inutiles dans ce pays, et que ce serait visiblement résister au ciel que d'en établir.*

Voici une romance du jeune M. de Murville, celui qui eut le prix de l'académie française, il y a deux ans.

Un soir d'été dans le vallon,
J'aperçus le berger Sylvandre;
Il répétait une chanson,
Et je pris plaisir à l'entendre.
Il chantait : Amusez-vous, mais,
Pour être heureux, n'aimez jamais.

Profitant de cette leçon,
Et piqué des rigueurs d'Ismène,

Moi, je me mis à l'unisson,
Et ma voix répéta sans peine,
Folâtrez, amusez-vous; mais,
Pour être heureux, n'aimez jamais.

En chantant, je vis près de nous
S'asseoir la coquette Thémire;
Elle eut beau faire les yeux doux,
Et s'armer d'un plus doux sourire.
J'osai lui prendre un baiser, mais
En lui disant, N'aimons jamais.

Le lendemain sous un ormeau,
Je te vis, jeune Sylvanire,
Je jouais de mon chalumeau,
Et soudain je me mis à dire:
Je voulais braver l'amour, mais
Je te vois, j'aime pour jamais.

Voici des vers qui ont couru sur la mort de M. de Voltaire.

Non, non, il ne meurt pas, quoiqu'il quitte la terre.
(Le secret en est révélé)
Une seconde fois de l'Olympe exilé,
Apollon parmi nous était nommé Voltaire,
Et le maître des dieux enfin l'a rappelé.

J'apprends dans ce moment la mort du célèbre Rousseau. Il est mort presque subitement à Ermenonville, chez M. de Girardin qui lui avait fait bâtir dans son parc une petite maison rustique,

avec cette inscription : *Maison de Jean-Jacques*. Il était né en 1708, et par conséquent était âgé de soixante-dix ans. Il a survécu de bien peu à Voltaire. Il y a quelque temps que le bruit s'est répandu que les mémoires de sa vie, composés par lui-même, couraient imprimés dans Paris; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il n'a pas encore été possible d'approfondir si ce bruit est fondé ou non; je n'ai rencontré personne qui pût dire, Je les ai vus. Il est bien sûr que ces mémoires existent manuscrits, puisque nombre de gens en ont entendu la lecture; mais l'impression est encore une chose problématique. Au surplus, ils ne tarderont pas à être publiés, si le gouvernement n'a pas pris des précautions secrètes pour s'en emparer, comme on a fait pour l'histoire de France qu'avait écrite feu M. Duclos. Le sculpteur Houdon est parti tout de suite pour aller modeler Rousseau à Ermenonville, ce qui fait croire que la mort ne l'a pas défiguré.

## LETTRE XC.

La première représentation des *Barmécides* a été tumultueuse; la mauvaise volonté des ennemis de l'auteur profita de quelques longueurs du quatrième acte pour troubler l'effet de la pièce, et cependant ne put le détruire; le cinquième acte sur-tout a été très-applaudi. Les représen-

tations ont été continuées malgré l'excessive chaleur, et applaudies de plus en plus : on en est à la sixième. Je m'occupe sans cesse à corriger l'ouvrage, et dès qu'il sera imprimé, je m'empresserai d'en faire hommage à V. A. I., en priant M. le prince Baratinski de vouloir bien le lui faire parvenir.

L'opéra bouffon des *deux Comtesses* a eu beaucoup plus de succès que celui des *Fausses Jumelles*, non que le fond soit beaucoup meilleur; il paraît que ces sortes de pièces sont toutes jetées dans le même moule. Il y a toujours un personnage ridicule dont les folies prêtent à la musique bouffonne; mais cette gaieté même, quelle qu'elle soit, manquait aux *Fausses Jumelles*, et se trouve du moins dans quelques scènes des *deux Comtesses*. D'ailleurs la musique en a paru charmante, et c'est un des chefs-d'œuvre de Paësiello. Le signor Caribaldi a été applaudi avec enthousiasme dans le rôle du *Chevalier de la Plume;* et en effet son jeu et la perfection de son chant méritaient les témoignages flatteurs que le public lui a prodigués. Cette manière de chanter à-la-fois facile et brillante, n'était guère connue sur le théâtre de l'Opéra français. La signora Chiavaci a été très-accueillie dans le rôle de la comtesse des *Belles-Couleurs;* la Rosina, autre actrice buffe, a paru aussi avoir du talent; mais le reste des bouffons est de la plus grande médiocrité, et on n'a pas mis assez de soin à for-

mer ce spectacle, de manière à le montrer d'abord sous le jour le plus avantageux. Sans Caribaldi, les bouffons n'auraient pas été soufferts.

Le chevalier Gluck nous prépare pour l'hiver prochain un opéra d'*Iphigénie en Tauride*, qui n'est pas celui de Duché, et dans lequel on fait usage, dit-on, de la scène grecque qui représente Oreste tourmenté par les Furies pendant son sommeil. Piccini de son côté travaille sur *Atys*, et nous verrons encore une fois ces deux champions aux prises. Leur rivalité réchauffera encore les querelles de musique qui sont bien loin d'être amorties, et qui ont allumé des divisions et des haines qu'il semble que rien ne doive jamais éteindre. C'est une chose bien remarquable que, dans une nation qui a paru jusque ici sentir la musique moins vivement que toute autre, cet art ait été cependant une source de discorde si furieuse, et pour ainsi dire une affaire d'état, depuis J. J. Rousseau et le *Petit Prophète*, jusqu'aux enthousiastes de Gluck et de Piccini.

Malgré le peu de goût que l'on a aujourd'hui pour les sermons, on a pourtant distingué ceux de l'abbé Poulle, que l'on vient d'imprimer. Cet abbé, qui n'a pás fait plus de dix ou douze sermons, a été dès son début le plus célèbre prédicateur de ce siècle depuis Massillon; et ce qui lui est particulier, il n'a jamais écrit aucun de ses sermons jusque aujourd'hui, et les a toujours composés de mémoire sans les oublier jamais :

ce fait est très-extraordinaire. Ses succès furent d'abord si grands qu'il obtint une abbaye fort riche du ministre des bénéfices : dès-lors il suivit le penchant naturel qu'il avait à la paresse, et qui était égal à sa facilité pour composer. Il ne prêcha plus que très-rarement et dans des assemblées de cérémonie ; aussi disait-on de lui *que la poule ne chantait plus depuis qu'on l'avait engraissée*. Moins avide de renommée qu'amoureux du repos, il n'a jamais voulu livrer ses ouvrages à l'impression. Enfin, aujourd'hui que la vieillesse ne lui permet plus de prêcher, les instances de ses amis qui craignaient que ses sermons ne fussent perdus avec lui, l'ont déterminé à les dicter à son neveu qui vient de les publier; ils forment deux petits volumes. Plusieurs ne sont pas au-dessous de la réputation de l'auteur, et peuvent passer pour de très-beaux discours; telle est entre autres l'exhortation sur *l'aumône*, et une autre faite en faveur des *Enfants-trouvés*. Il y a peu de ses sermons où l'on ne trouve des beautés; mais plusieurs aussi sont faibles et peu approfondis. En général, il me paraît avoir réussi sur-tout par la rapidité et le mouvement de son style, par une foule d'idées ingénieuses et d'heureuses applications de l'Écriture, par une élocution vive et pittoresque, enfin par quelques morceaux d'une éloquence entraînante. Mais dans les formes de son style, on remarque souvent de l'affectation et le retour des mêmes figures.

Il procède trop volontiers par l'énumération et l'analyse, et sa diction n'est pas toujours pure, ni son goût toujours sain. Neuville et lui me paraissent les premiers dans le second rang des sermonnaires : Bourdaloue et Massillon restent seuls au premier.

Madame le marquise de Boufflers a fait le quatrain suivant sur la mort de son ancien ami Voltaire. On y trouve la tournure piquante et originale de l'esprit de cette dame.

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars (1) d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

En voici quatre autres de la même main et sur le même sujet, mais qui sont bien moins ingénieux, et qui roulent sur l'opposition trop usée des mots d'*autel* et de *tombeau*.

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice,
Et pourquoi l'enterrer ? N'est-il pas immortel ?
Sans doute à ce grand homme on peut avec justice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Voici quelques poésies courantes qui m'ont paru agréables.

---

(1) Allusion à l'empereur Joseph II, qui, passant près de Ferney où il était attendu, ne s'y arrêta pas.

*A madame***, qui se plaignait de vieillir.*

Quand on plaît, on est toujours belle,
Et la vieillesse est un printemps.
Ne craignez rien; l'Amour a dit au Temps
Que vous étiez une immortelle.
S'il arrive qu'un jour les dieux
Veuillent nous enlever Thémire,
Thémire introduite chez eux,
Ne fera que changer d'empire.

## Le Vin de Bourgogne.

*Vers à ma bouteille.*

O mère des bons mots, des ris et des amours,
Toi qui par les plaisirs sais embellir nos jours,
Fais couler dans mon sang cette aimable folie,
Qui met au rang des dieux le mortel qui s'oublie.
D'un docteur empesé tu peux faire un Piron,
Un Ovide d'Arnaud, d'un Anglais un bouffon.
Le pauvre, sous le poids d'une affreuse indigence,
Brave, le verre en main, l'orgueil de l'opulence.
Un poltron, quand tu veux, des Bourbons suit les pas;
La valeur le conduit, il s'élance au trépas.
Un écrivain buveur, dans sa bachique emphase,
Monté sur son tonneau, croit l'être sur Pégase.
Horace, en savourant tes suaves odeurs,
Aurait de son Falerne abjuré les saveurs.
Oui, du frêle vieillard tu parfumes l'haleine,
Tu soutiens de son corps la démarche incertaine,
Dans son sang rajeuni ton nectar velouté
Ramène doucement la joie et la santé.

Des graves médecins l'homicide science
Maudit plus d'une fois ta bénigne influence.
Le galant Richelieu, consumé de langueur,
Dans tes sucs bienfaisants retrouve sa vigueur,
Et peut encore unir, dignes de sa couronne,
Les myrtes de Cypris aux lauriers de Bellone.
Lattaignant, quand il boit, devient un Adonis;
Le plaisir qu'il rappelle anime ses esprits;
Et nourri de ton lait, souvent le vieux Voltaire
Sut encor nous toucher, nous instruire et nous plaire.
Dans mes reins déchirés un dépôt douloureux
N'est pas le fruit tardif de ton suc dangereux.
La triste et lente goutte, *à la marche inégale*,
La fille des plaisirs, aux financiers fatale,
N'a jamais circulé dans mes membres oisifs;
Tu rends mon corps agile et mes bras plus actifs.
Crésus voit s'arrondir sa large corpulence;
Il digère à loisir les trésors de la France;
Mais si de ses festins le soutien et l'honneur,
Tu ne viens y verser la joie et le bonheur,
D'un fermier bourguignon la table un peu rustique
Flatterait plus mon goût que son luxe persique;
Et sous l'humble chaumière, un champêtre repas,
Si tu viens l'égayer, a pour moi plus d'appas (1).

---

(1) Il y a dans cette pièce beaucoup de vers bien tournés; il y en a beaucoup de trop faibles, et le défaut général est la forme trop fréquente des distiques.

## LETTRE XCI.

La tragédie des *Barmécides* a été retirée après onze représentations dans la saison la plus défavorable du théâtre; elle est imprimée depuis quelques jours avec des changements considérables; et j'ai prié M. le prince Baratinski de vouloir bien faire parvenir à V. A. I. l'exemplaire dont je lui dois l'hommage. La pièce est dédiée à M. le comte de Schowalow, à qui je suis redevable des bontés dont V. A. I. m'a comblé jusqu'à ce jour.

Pendant qu'on jouait *les Barmécides* sur le Théâtre-Français, on donnait aux boulevards une pantomime-farce qui avait pour titre, *la Complainte des Barmécides*, espèce de parodie burlesque de cette tragédie. On finissait par l'enterrement du prince Aménor, le fils du calife, qui est tué dans la pièce. On creusait une fosse et on y jetait *une harpe*, ce qui faisait beaucoup rire la populace, et même des gens qui n'étaient pas peuple; car les petites animosités littéraires se glissent quelquefois en bonne compagnie. Ces platitudes ne m'ont paru que ce qu'elles étaient; mais, quoique je ne m'en sois pas plaint, les honnêtes gens en ont été si révoltés que la police les a défendues.

M. Rétif de la Bretonne, auteur et prote ou

correcteur d'imprimerie, qui a fait trente ou quarante volumes de mauvais romans, et entre autres *le Paysan perverti*, le seul où il y eût du moins quelques lueurs d'imagination au milieu de cent mille extravagances; le volumineux M. Rétif, qui croit que pour faire un livre, il suffit d'accumuler pages sur pages, comme on entasse caractères sur caractères dans une planche d'imprimerie, vient de donner un nouveau roman en quatre volumes, intitulé, *le Nouvel Abailard, ou Lettres de deux Amants qui ne se sont jamais vus.* Ce *Nouvel Abailard* rappelle d'abord la nouvelle Héloïse de Rousseau; mais c'est la seule ressemblance qu'il ait avec elle. L'idée première de cet ouvrage est le projet d'inspirer une inclination réciproque à deux jeunes gens destinés l'un pour l'autre dès l'enfance par leurs parents qui ne leur permettent pas de se voir, mais qui les engagent à s'écrire avec liberté, et excitent en eux par degrés l'intérêt le plus vif, jusqu'au moment qu'ils ont marqué pour leur union. Cette idée bien exécutée pouvait être heureuse entre les mains d'un homme d'esprit et de talent; mais M. Rétif qui a le grand défaut de croire que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a appris, mérite d'être imprimé, ne nous a donné que ce qu'on appelle un pot-pourri, un amas indigeste d'histoires amoureuses et morales, dont le fond est aussi commun que les détails en sont négligés, de contes-bleus qui n'ont point de fin

et qui n'ont point de sens, de dissertations physiques et métaphysiques qui n'apprennent rien. C'est ainsi que l'on parvient sans peine à faire quatre gros volumes qui coûtent d'autant plus à lire qu'ils ont coûté moins à faire.

Parmi les livres qui peuvent servir, il faut compter les Tablettes chronologiques de Lenglet-Dufrénoi, que l'on vient de réimprimer; une histoire de la maison d'Autriche, par M. le comte de Gercour, en six volumes *in*-12, qui est assez bien faite, quoique faiblement écrite; des anecdotes sur l'empire romain, *in*-8°; suite d'une collection d'anecdotes de tous les peuples, entreprise il y a quelques années; un abrégé d'histoire naturelle en un volume, livre élémentaire fait pour les jeunes gens; un voyage pittoresque de Paris, ouvrage utile aux étrangers, même aux nationaux qui le plus souvent ne connaissent pas à beaucoup près toutes les richesses de leur capitale. Les amateurs de la poésie française peuvent joindre à ces nouveautés les *Annales poétiques*, recueil qui doit avoir soixante volumes, et dont il n'en paraît encore que quatre, et qui contiendra des extraits de nos plus anciens poëtes, avec une notice de leur vie et de leurs ouvrages. Nous avions déja un petit recueil de ce genre en six volumes, fait par Fontenelle; mais ce n'était qu'une légère esquisse en comparaison de la collection qu'on entreprend aujourd'hui.

L'académie ne donnera point cette année de prix de poésie. Le sujet était la traduction du commencement du seizième livre de *l'Iliade*. Elle n'a été contente d'aucun des ouvrages qu'on lui a présentés, quoiqu'il y eût soixante pièces de concours, et que quelques-unes annonçassent du talent. C'est qu'en effet ce travail est au-dessus des jeunes gens, et demande à-la-fois le talent le plus exercé et le goût le plus sûr avec une grande connaissance des deux langues; aussi l'académie ne proposera-t-elle plus de traduction d'Homère.

Une anecdote très-remarquable et dont j'ai la certitude, c'est que M. de Voltaire avait envoyé au concours une pièce sous le nom du marquis de Villette. Cette pièce s'est trouvée la cinquième du concours, et a été jugée très-faible, quoique facile. On n'en sera pas étonné si on fait réflexion que le talent de la haute poésie demande une force qui n'est pas celle de quatre-vingt-quatre ans. Mais quelle étrange avidité de gloire, de venir à cet âge disputer le prix de l'académie aux jeunes poëtes! Ce trait, peut-être unique, peint bien le caractère de cet homme en qui tout a été un excès, et sur-tout l'amour de la gloire. Dépositaire de ce secret que m'avait confié le marquis de Villette, et qui aujourd'hui n'en est plus un, j'observais avec curiosité, je l'avoue, l'effet que produirait la pièce de Voltaire sur des juges qui n'en connaîtraient pas l'auteur : elle

ne fit aucune sensation. A peine y vit-on un beau vers, et on eut peine à aller jusqu'à la fin. Elle n'aurait pas même obtenu une mention, si je n'avais, en opinant, ramené mes confrères à mon avis, et si je ne leur eusse représenté qu'elle était écrite du moins assez purement, mérite que l'académie doit toujours encourager. Mais je me disais à moi-même : Si vous saviez quel homme vous jugez en ce moment! si vous saviez que vous balancez à relire un ouvrage qui est de l'auteur de *Zaïre* et de *la Henriade!* Voilà ce que je pensais intérieurement, et je plaignais le sort de l'humanité qui méconnaît sa faiblesse, et le sort du génie qui vieillit.

Voici une épigramme assez gaie contre Mercier. Son libraire Ruault a fait afficher tous ses drames à deux sous et demi la pièce; ce qui a fourni à un plaisant les vers que voici :

Un jour Ruault fit mettre en la gazette,
Que pour dix sous il vendrait au public
*Le Brouetteur, le Juge, Childéric,*
*Jean Hennuyer :* un homme les achète.
En s'en allant, de son marché tout fier,
Il disait : Ma foi, ce n'est pas cher.
Mais en chemin ouvrant un exemplaire,
Il parcourut un peu Jean Hennuyer;
Puis brusquement empochant son Mercier,
Il s'écria : Le fripon de libraire!

## LETTRE XCII.

Comme il y a beaucoup de livres, et que cependant on lit peu, la plupart des auteurs et imprimeurs d'aujourd'hui qui voudraient à-la-fois exciter la curiosité du lecteur, et ne point gêner sa paresse, ne font plus guère que réduire un grand nombre de livres en un seul, et donner une nouvelle forme à ce qu'on avait fait. Voilà ce qui fait qu'aujourd'hui presque toutes les entreprises de librairie sont des dictionnaires, des recueils, des compilations. Il est vrai que ces sortes d'ouvrages dispensent de recourir aux sources et de consulter les originaux; mais comme peu de gens en auraient le courage ou le loisir, les abrégés et les recueils ne laissent pas d'être d'une utilité réelle pour le grand nombre des lecteurs. On en annonce deux aujourd'hui dont l'objet est intéressant, et qui, s'ils sont bien exécutés, ne peuvent manquer de réussir. L'un est l'*Histoire universelle de tous les Théâtres du monde*, depuis les Grecs jusqu'à nos jours, c'est-à-dire l'histoire du premier des arts de l'imagination, de l'art le plus généralement cultivé chez les peuples policés. L'autre est un *Essai sur l'Histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, ou un dictionnaire historique et judiciaire, par M. Desessarts, auteur d'un

ouvrage périodique où l'on rend compte de toutes les causes célèbres. A l'égard de l'histoire des théâtres, celui qui l'entreprend avec l'aide de quelques gens de lettres, est un jeune homme qui a de la littérature et de l'esprit, et qui a travaillé quelque temps au journal des spectacles, aujourd'hui réuni au Mercure.

Depuis quelque temps, les meilleurs livres d'histoire nous viennent des Anglais. On peut mettre dans ce nombre l'*Histoire d'Amérique*, par Robertson, celui à qui nous devons déja l'histoire d'Écosse et l'histoire de Charles-Quint. Celle d'Amérique, qui paraît en quatre volumes *in*-12, ne contient encore que la moitié de l'ouvrage entrepris par l'auteur; il s'arrête après la conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols. La seconde partie de son ouvrage, la plus curieuse, parce qu'elle doit être la plus neuve, sera sans doute celle où il traitera des possessions anglaises dans le Nouveau-Monde, de leur administration, de leur commerce, enfin de leur état sous la domination britannique, et des causes qui ont opéré la révolution actuelle. Mais il attend, pour achever cette partie de son histoire, que l'Amérique ait pris une situation stable, et l'on sent que les derniers événements dont il aura à rendre compte, ne seront pas les moins intéressants de son ouvrage.

Robertson est un historien sage, élégant, impartial; son style a la gravité du genre; sa narra-

tion est claire et précise, et sa critique est judicieuse. On lui souhaiterait plus d'énergie dans les idées, plus d'imagination dans les peintures. En général sa diction n'est pas toujours à la hauteur des objets qu'il traite. Il est philosophe, et c'est beaucoup; mais Tacite était peintre, et nul moderne ne nous a encore rendu Tacite.

Robertson commence par jeter un coup-d'œil sur le commerce et la navigation des anciens; il rend compte ensuite des premières tentatives des modernes, et enfin de l'expédition de Colomb. Ensuite, avant de passer aux conquêtes de Cortez et de Pizarre, il consacre un livre entier à l'examen de l'état physique et moral des peuples d'Amérique, au moment où les conquérants espagnols y abordèrent. Cette partie de son ouvrage et celle qui le termine, et où il donne une idée de l'administration et du commerce des colonies espagnoles, sont sans comparaison les meilleurs morceaux et les mieux traités. Dans tout le reste, il ne fait guère que suivre les historiens de l'Espagne, Solis, Herréra et les autres, et son récit manque de cette éloquence qu'exigeait la grandeur du sujet.

MM. Suard et l'abbé Morellet ont composé par moitié la traduction de cet ouvrage, qui n'est pas aussi correcte, aussi soignée que celle de Charles-Quint, et qui paraît avoir été faite plus vîte; mais au total, c'est un bon livre.

La traduction de Shakespear, entreprise à-la-

fois par trois personnes, MM. de Catuelan, Fontaine et Letourneur, n'est plus dirigée que par ce dernier. Les deux autres se sont retirés, et le nom de Letourneur est seul à la tête des tomes trois et quatre qui viennent de paraître. Ils contiennent quatre pièces, *Coriolan*, *Roméo et Juliette*, *Cimbéline* et *Macbeth*. Ces pièces étaient déja fort connues en France. Ducis a mis le *Roméo* sur notre théâtre, en y joignant l'épisode du comte Ugolin, tiré du Dante; et si on en excepte quelques traits de force empruntés de ce dernier, c'est une très-mauvaise tragédie, et pour le fond et pour le style. Le même auteur doit nous donner incessamment *Macbeth*. A l'égard de Coriolan, on sait que c'est le sujet qui peut-être a été traité le plus souvent; il n'y en a pas de plus séduisant, ni de plus ingrat. On a fait vingt *Coriolans*, et il n'y en a pas un bon : c'est qu'en effet ce sujet, tel qu'on l'a vu jusque aujourd'hui, ne donne qu'un beau caractère et une belle scène, et ce n'est pas assez pour faire une bonne tragédie.

M. Lebrun vient de faire quatre vers sur la mort de Voltaire, les meilleurs qu'on ait faits sur ce sujet : le dernier me paraît sublime.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi.
Pleurez, muses, brisez vos lyres immortelles.
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort; pleure et rèpose-toi.

Voici une fort jolie chanson sur l'air du vaudeville de *la Rosière*; car parmi les nouveautés françaises, il faut toujours compter les chansons. Celle-ci s'adresse à une des plus aimables actrices du Théâtre-Italien.

Qui parle d'un souris malin,
De petits pieds, de taille fine,
D'un air doux, quoiqu'un peu mutin,
Celui-là parle d'Adeline.
En scène, en ville, ah! qu'elle est bien!
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

Qui vient auprès de ses appas,
Doit en regardant Adeline
Deviner ceux qu'il ne voit pas,
Et désirer ceux qu'il devine.
Chacun s'écrie : Ah! qu'elle est bien!
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

J'ignore encor si *tendre ou non*,
Elle sent bien ce qu'elle inspire;
Je lui connais un œil fripon;
Quant au cœur, je ne sais qu'en dire.
Mais tendre ou non, je sais fort bien
Qu'il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

C'est un grand bien que de la voir
Sentir l'amour, même le feindre.
Heureux l'amant qui peut avoir
A s'en louer, même à s'en plaindre!
Qu'elle vous traite ou mal ou bien,
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

Lui plaire est un si beau destin,
Qu'on se tiendrait heureux près d'elle
De la trouver tendre un matin,
Dût-elle au soir être infidèle.
Qu'il m'en arrive ou mal ou bien,
Je veux l'aimer, ou n'aimer rien.

## LETTRE XCIII.

La séance publique de la Saint-Louis a marqué sur-tout par les honneurs rendus à la mémoire de Voltaire. Son buste fait par Houdon était exposé aux yeux de l'assemblée; et le maréchal de Duras, directeur de l'académie, après avoir dit qu'elle ne donnerait point de prix de poésie cette année, annonça que le sujet de ce prix pour l'année prochaine, serait un ouvrage de deux cents vers à la louange de M. de Voltaire. Le public répondit par les acclamations les plus vives et les plus multipliées, sur-tout lorsqu'on ajouta qu'un ami de M. de Voltaire avait demandé à l'académie la permission d'ajouter six cents livres à la valeur ordinaire du prix qui est de cinq cents francs. Cet ami est M. d'Alembert : c'est lui aussi qui a fait présent à l'académie du buste de M. de Voltaire, comme c'est à lui qu'elle est redevable d'avoir la première acquitté la dette de la nation.

Il est probable que si notre intention avait été devinée, elle n'aurait pas eu d'effet. La déli-

bération avait été prise trois semaines auparavant dans une séance particulière de l'académie, composée de douze personnes. Toutes s'engagèrent au secret; il fut inviolablement gardé, et le plaisir du public augmenta par la surprise. Si la chose eût transpiré, il était possible qu'on nous défendît de l'effectuer; mais le programme une fois donné au public, c'eût été un trop grand éclat que de le révoquer, et d'obliger l'académie à choisir un autre sujet.

D'alembert remplit la séance par la lecture de deux éloges, celui du président Rose qui contenait des anecdotes curieuses, et celui de Crébillon qui se trouvait en grande partie l'éloge de Voltaire. Il était tout simple qu'en parlant de la *Sémiramis* de Crébillon, aujourd'hui oubliée, on parlât de celle de Voltaire, l'une de nos pièces les plus théâtrales et les plus suivies; qu'à propos de *Catilina*, on fît mention de *Rome sauvée*, et que l'on comparât les deux *Électres*. A tous ces rapprochements, on sent bien que Voltaire ne pouvait pas perdre. D'Alembert a rendu justice à sa supériorité; mais il n'a pas dit assez combien elle fut long-temps contestée. Il s'est cru obligé, dans l'Éloge de Crébillon, de dissimuler ses torts, et les fureurs de la cabale qui choisit la vieillesse de l'auteur d'*Atrée* pour l'opposer à la maturité de l'auteur de *Mérope*. D'ailleurs les convenances et les mesures académiques ne lui ont pas permis de tout dire, et sans vouloir le

suppléer entièrement, on peut expliquer avec plus de liberté plusieurs faits intéressants dans l'histoire des lettres et dans celle de l'esprit humain.

Après le succès complet de *Mérope*, en 1743, après la réception de Voltaire à l'académie où il entra comme en triomphe, après les graces de la cour répandues sur lui; enfin après ce moment de justice et de gloire qui suivit trente ans de persécution, l'envie et la haine qui avaient été forcées de céder au moins quelque temps, se ranimèrent avec plus de force, et reprirent bientôt tous leurs avantages. C'était madame de Pompadour qui avait procuré à l'auteur de *Mérope* les faveurs qu'il reçut de la cour. Cette favorite avait mis quelque vanité à protéger un grand écrivain, et avait voulu montrer du goût pour les lettres et pour les talents. On s'aperçut de cette prétention, et on eut l'adresse d'en profiter. On lui parla du vieux Crébillon, oublié depuis trente ans, délaissé et pauvre; on l'engagea à lui faire du bien, et l'envie cachant ses motifs, commença par être bienfaisante pour mieux réussir à nuire. Crébillon eut une pension sur la cassette, et la place de censeur de la police. Jusque-là tout était bien; mais bientôt il ne fut plus question que d'un *Catilina* auquel il travaillait depuis très-long-temps, et qui devait, disait-on, surpasser tout ce qu'avait fait Voltaire. On se récriait sur l'injustice qu'on avait eue de négliger

si long-temps *le plus grand tragique du siècle.* C'était ainsi qu'on l'appelait dans tous les journaux, dans toutes les brochures nouvelles; et un homme qui se serait avisé de mettre Voltaire en comparaison avec Crébillon, eût été regardé comme un téméraire. La prévention était si générale et si forte, que d'Alembert lui-même, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, contre son opinion et sa conscience, mit Voltaire et Crébillon sur la même ligne. Ce dernier, que la simplicité un peu rustique de ses mœurs éloignait de l'intrigue et de la cabale, et qui passait sa vie au cabaret, tandis que Voltaire occupait la scène française, ne s'en croyait pas moins très-supérieur à lui. Il prétendait que toutes les tragédies de Voltaire n'étaient que *Rhadamiste refait*, et il montrait à cet égard un amour-propre fort naïf qui tenait à son peu de connaissance et de goût. Quoiqu'il ne parût pas envieux, il ne se piquait pas non plus d'être fort délicat. Il refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet*, qu'approuva d'Alembert, et qui sans ce dernier ne serait pas au théâtre. Quelque répugnance que Crébillon eût pour le travail dont il avait perdu l'habitude, les instances qu'on lui faisait l'engagèrent à finir son *Catilina.* Il fut représenté la même année que la *Sémiramis* de Voltaire, et il y eut autant de différence entre leurs succès qu'il y en avait entre leur mérite; mais la différence fut en raison inverse. *Catilina*, ouvrage extravagant et bar-

bare, fut applaudi avec transport pendant vingt représentations. *Sémiramis*, pleine de beautés supérieures et vraiment tragiques, fut sifflée à la première représentation, et ensuite abandonnée et vilipendée. Le succès de *Catilina* était une chose tellement arrangée d'avance, que, quoiqu'il y eût des endroits où il était impossible de ne pas rire, on battait des mains en riant. Voltaire indigné de tant d'injustices, chercha à se venger en homme qui sent sa force. Il entreprit de refaire presque toutes les tragédies de l'auteur qu'on lui opposait, et donna tout de suite *Oreste* et *Rome sauvée*. *Oreste* fut encore plus mal reçu que *Sémiramis*. *Rome sauvée* fut mieux accueillie, parce que l'auteur qui était absent, avait paru céder à l'envie en abandonnant son pays, qui ne l'a revu que près de trente ans après. Le temps a fait justice, comme il la fait toujours. Le *Catilina* et la *Sémiramis* de Crébillon sont dans l'éternel oubli : la *Sémiramis* de Voltaire est en possession du théâtre ; son *Oreste* y est applaudi, et sa *Rome sauvée* est sue par cœur de tous les amateurs de la belle poésie. Mais il n'en est pas moins vrai que cet enthousiasme factice en faveur de Crébillon, est la vraie cause qui détermina Voltaire à quitter sa patrie. Il le pouvait, puisqu'il était libre et riche ; mais ces deux avantages ne sont pas donnés à tout le monde.

Parmi les livres estimables que nous devons

canon. C'est à ce propos que le vieux maréchal de Villars dit, lorsqu'on lui rapporta sa mort, *Cet homme-là a toujours été heureux.*

Ce qui rend encore ces mémoires plus précieux, ce sont deux morceaux qu'on y a joints, et qui sont tous deux d'une plume célèbre : l'un est le portrait du maréchal de Berwick par milord Bolingbrok; l'autre est son éloge par le président de Montesquieu. Quoique ces deux morceaux ne soient que des esquisses tracées à la hâte, on y reconnaît toujours la main des auteurs. On relève dans les notes quelques erreurs historiques de Voltaire sur l'expédition du prince d'Orange en Angleterre; et il est sûr que l'exactitude n'a pas été un des mérites de Voltaire dans l'histoire.

Mademoiselle Sainval l'aînée, après avoir couru pendant trois mois nos provinces méridionales, n'en a reparu qu'avec plus d'éclat sur le théâtre de cette capitale. Ici les acteurs qui ont de la réputation ne sont jamais plus applaudis qu'après une absence : il semble que le talent ait besoin de s'éclipser pour être ensuite mieux aperçu. C'est un des moyens qu'employa Lekain pour faire sentir, quoique un peu tard, tout ce qu'il valait; aussi chaque rentrée était pour lui un triomphe. Ce n'est pas que je veuille comparer le talent de ce grand acteur, également supérieur en tout, et aussi savant dans son art que bien inspiré par la nature, au talent très-inégal et très-

imparfait de mademoiselle Sainval, qui rachète de nombreux défauts par des traits de la plus heureuse sensibilité. Elle ne sait ni parler ni marcher; elle a un organe pleureur, monotone et désagréable, une figure repoussante, une profusion ridicule de gestes et de mouvements, et des écarts qui ressemblent à la folie. Mais au milieu de tous ces défauts, c'est elle qui a aujourd'hui le plus d'expression tragique, et, semblable à mademoiselle Dumesnil, elle a des moments si beaux qu'elle fait oublier toutes ses fautes. Les connaisseurs les lui pardonnent, sur-tout dans la disette où est le théâtre, et la multitude ne les aperçoit pas.

Les curés de Paris viennent (dit-on) de faire une démarche où le zèle ne me paraît pas *selon la science*. Le plus grand nombre a signé une lettre à l'archevêque de Paris, pour l'engager à obtenir de la cour que l'on défendît de faire l'éloge de Voltaire à l'académie française. Sans doute il ne faut pas faire en chaire l'oraison funèbre de Voltaire; mais on peut faire son éloge à l'académie. Au surplus, on a senti l'inconvenance de leur démarche, condamnée même par plusieurs de leurs confrères, et qui n'a point eu de suite.

On remarque que jusque ici personne ne s'est présenté pour remplacer Voltaire à l'académie, comme si l'on voulait rendre à sa mémoire cette nouvelle espèce d'hommage. Il n'y a que Le-

mierre qui ne paraisse pas effrayé de l'idée de succéder à Voltaire : il dit tout haut qu'*Ajax doit hériter des armes d'Achille;* mais il oublie ce qu'on lit dans l'*Iliade*, qu'aucun mortel ne pouvait mouvoir la lance d'Achille.

On est ici dans la plus grande impatience de connaître les mémoires de Rousseau; mais on craint bien que cette curiosité ne soit trompée, et que le gouvernement n'ait pris les mesures nécessaires pour empêcher la publicité de ce manuscrit, où l'on dit que plusieurs personnes connues sont compromises. Il y dit du mal de beaucoup de gens, et sur-tout de ceux qui lui ont fait du bien; mais on assure que personne n'y est si maltraité que lui-même. C'est une chose digne de réflexion que l'espèce d'amour-propre qu'a pu mettre un homme de ce caractère à dire la vérité, même aux dépens de sa réputation, et à médire de lui pour être extraordinaire en tout. On répand depuis quelque temps qu'il s'est empoisonné : les maladies douloureuses qui le tourmentaient, l'humeur noire dont il était dévoré, et le genre même de sa mort qui a été aussi prompte qu'imprévue, peuvent donner quelque fondement à ce bruit; mais rien ne prouve en effet qu'elle n'ait pas été naturelle.

On raconte une belle parole d'un de nos grenadiers du camp que commande le maréchal de Broglie sur les côtes de Normandie. Depuis quelques années les coups de plat de sabre sont au

nombre des punitions prescrites par l'ordonnance. On en donnait dernièrement à un soldat qui avait commis quelque faute, et un grenadier, témoin de cette exécution, en paraissait indigné. L'officier qui y présidait, lui adressa la parole, et lui représenta très-doucement que son humeur était mal fondée, qu'il avait tort de croire son camarade dégradé par cette espèce de châtiment, qui dans tous les temps avait été militaire. *Mon officier,* dit le grenadier, *je ne connais de militaire dans le sabre que le tranchant.*

Au reste, cette coutume de donner des coups de plat de sabre a excité beaucoup de réclamations et de murmures, même parmi les officiers. Les plus sages pensent qu'on a pu supprimer la peine de la prison qui avait bien des inconvénients; mais ils pensent qu'on aurait dû y en substituer une autre que celle qu'on a choisie; et quoique ce soit en effet un préjugé que de regarder les coups de plat de sabre comme déshonorants pour un soldat, ce n'est pourtant pas un préjugé à mépriser. Il est aussi aisé qu'inutile d'opposer des idées abstraites à un sentiment national, et celui-ci l'est véritablement, puisqu'il tient à l'idée de l'honneur français, principe si précieux qu'il y a tout à perdre à le heurter, et tout à gagner à le maintenir.

Voici encore quatre vers de madame de Boufflers sur la mort de Voltaire.

Dieu fait bien ce qu'il fait, la Fontaine l'a dit.
Si pourtant comme lui j'avais fait si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit :
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Régulièrement *œuvre* et *chef-d'œuvre* ne riment point, parce qu'un mot ne rime pas avec son composé ; mais d'ailleurs ce quatrain est bien tourné.

Je joindrai ici des bouts-rimés adressés à madame la comtesse de Vogué par un cordonnier, et quand même cette singularité n'y donnerait pas un certain prix, les bouts-rimés paraîtraient encore remplis assez heureusement.

Votre ame, Vogué, se voit toujours sans......... masque,
Et ce n'est qu'à regret qu'on vous dit le.......... bonsoir.
Quand on vient près de vous, on y vient comme un. basque,
Et plus tôt qu'un marchand ne court à son....... comptoir.
C'est en vous admirant qu'on passe la............ journée ;
Cette admiration fait nos plus grands............ plaisirs.
Ces plaisirs passeront comme fait la.............. fusée,
En laissant les regrets occuper nos............. loisirs.
Car à la fin des eaux (1), leur faisant........... banqueroute,
En vain on vous prierait chez nous de vous....... asseoir ;
Vous nous laisserez seuls casser ici la............ croûte,
Ayant fait emballer la robe et le................. peignoir.
Vous oublierez ma muse................. babillarde,
Et ce qu'elle a pu vous............... offrir.
Cette divinité qu'on peut nommer.......... .... musarde,
N'aura plus d'objets à................. choisir.
Alors j'enseignerai le joli...................... perroquet

(1) Elle était alors aux eaux.

A raconter à tous votre belle.................... constance,
Ainsi qu'à publier par son joyeux............... caquet
La naissance d'un fils qui fait votre.............. espérance;
Et nos chants annonçant le sublime.............. bonheur,
De nos sources enfin publieront la............... puissance.
Tels sont les vœux que me dicte mon............ cœur,
Interprète *fidel* de ma.......................... reconnaissance.

## LETTRE XCV.

Panckoucke vient de commencer la plus grande entreprise de librairie qui se soit faite depuis long-temps; c'est une édition complète des œuvres de Voltaire, augmentée de ses correspondances. Cette dernière partie ne serait pas la moins curieuse, si elle pouvait être complète; mais comment se flatter de rassembler toutes les lettres écrites dans le cours d'une si longue vie, par un homme qui en écrivait tant? Panckoucke en possède du moins une assez grande partie. M. d'Argental lui a remis toutes celles qu'il avait, et ce dépôt, grossi par un commerce assidu de plus de quarante années, est sans doute le plus considérable de ce genre. Plusieurs gens de lettres ont donné au même libraire celles qu'ils avaient gardées, et qui est-ce qui ne gardait pas les lettres de Voltaire? M M. d'Alembert et Condorcet ont donné les leurs; je n'ai pas cru devoir refuser les miennes. C'est à l'éditeur à voir ce qu'il peut faire de ce recueil, dont la publication n'est pas sans difficulté ni sans inconvénient. On imagine

aisément que lorsque l'auteur écrivait à ses amis avec liberté, il ne se gênait pas sur plusieurs articles fort délicats. L'amour-propre de plusieurs personnes en place et de plusieurs gens de lettres peut se trouver compromis; cependant ce serait ôter beaucoup du prix de ces lettres que de les altérer; et si l'on veut satisfaire la curiosité publique, il faut montrer Voltaire tel qu'il était, et ne se permettre des retranchements que dans des cas fort graves.

Cette entreprise a sans doute besoin de liberté, et l'on trouvera les moyens de se la procurer. Le plus sûr et le plus commun, c'est l'argent, et comme l'ouvrage doit en rapporter beaucoup, il ne faudra pas épargner sur les avances. Tout le monde voudra acquérir cette édition : aucune des précédentes n'est ni correcte, ni classée, ni complète; toutes fourmillent de fautes grossières, d'omissions importantes, de doubles emplois. Il y a une foule de morceaux détachés, tant en prose qu'en vers, qui n'ont jamais été recueillis, et qui le seront pour la première fois. Sur-tout rien ne sera plus intéressant que le recueil des lettres qui se grossira successivement. Nul homme n'a mis plus d'esprit, de légèreté et de grace dans le style épistolaire, et il n'y a guère de billet de Voltaire qui ne soit remarquable, ou par quelques traits heureux, ou par quelques anecdotes piquantes.

Ses héritiers ont remis ses portefeuilles au li-

braire Panckoucke, mais il a laissé peu de chose. Ses deux dernières tragédies, *Irène* et *Agathocle*, *les Pélopides* et *le Droit du Seigneur* corrigés, tels sont à-peu-près les manuscrits qu'il a laissés. On ajoute qu'il avait corrigé de sa main trente volumes de sa dernière édition; mais ces corrections sont-elles heureuses? C'était s'y prendre un peu tard, et je ne vois guère que ses ouvrages d'histoire sur lesquels il ait pu revenir avec fruit. On est toujours à temps pour rectifier des faits; mais à quatre-vingt-quatre ans il est trop tard pour corriger son style.

Linguet vient enfin de se fixer à Bruxelles. Il a quitté l'Angleterre, ne pardonnant pas aux Anglais le froid *dédain qu'ils lui* témoignaient. Mais aussi comment Linguet s'était-il flatté que son égoïsme d'auteur et ses querelles d'avocat, intéresseraient les Anglais, occupés de l'Amérique, de leur chambre des communes, de leur commerce, et de leur guerre? D'ailleurs il y était regardé comme un malhonnête homme, au point que tous les honnêtes gens fermaient leurs portes à ceux qui le voyaient. Il est notoire par le récit de tous ceux qui ont été à Londres, qu'il y vivait dans un abandon général. Il a voulu se retirer en Suisse, où l'on n'a pas voulu le recevoir, parce qu'on n'y aime pas les libelles. On ne lui a pas fait un meilleur accueil en Hollande; enfin il s'est retiré à Bruxelles, où l'on supporte tout, et où cependant il n'est supporté qu'à condition

qu'il ne mettra point à son journal le titre de Bruxelles, tant on rougit de donner asyle à cet arétin moderne, beaucoup plus coupable et plus impudent que l'ancien. Aussi écrit-il dans son dernier numéro que son journal s'imprime *dans le puits de la vérité*. La vérité et Linguet! voilà deux noms bien étonnés de se trouver ensemble. Son premier soin en renouvelant son journal, a été, comme de raison, de renouveler ses invectives contre l'académie, contre d'Alembert, contre madame Geoffrin, et sur-tout contre le nouveau Mercure. Indépendamment de sa haine contre le libraire Panckoucke et contre le principal rédacteur, il a bien ses raisons pour décrier le Mercure. C'est aujourd'hui le journal le plus répandu dans l'Europe; on en tire sept mille exemplaires, ce qui est jusque ici sans exemple. Ce succès lui fait craindre pour celui de son journal, et je ne sais trop pourquoi; car après tout, un ouvrage honnête et décent, dédié au roi de France, et imprimé sous les yeux du gouvernement; composé par l'élite des gens de lettres, ne peut rien avoir de commun avec une boutique de mensonges et de calomnies, ouverte à Bruxelles par Linguet.

On parlait il y a quelque temps de la perte que la France venait de faire par la mort de Voltaire et de Rousseau. *Cela est vrai*, dit très-sérieusement une femme de province, *nous perdons deux grands hommes, mais il nous en reste*

*encore un*. On lui demanda qui c'était, et comme elle hésitait à répondre, quelqu'un lui nomma Buffon, un autre d'Alembert; on en cita quelques autres : *Ce sont*, reprit-elle, *des gens de mérite; mais le seul grand homme qui nous reste, c'est Linguet*. On se regarda et on rit beaucoup. Cette anecdote me rappelle un couplet que M. de Voltaire fit il y a quinze ans, lors de la retraite de mademoiselle Clairon.

Nous venons de perdre Vanloo,
Nous avons vu passer Rameau,
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien de funeste,
Puisqu'il nous reste
Monsieur Fréron.

## LETTRE XCVI.

Les comédiens italiens, après avoir été longtemps sans donner des nouveautés, viennent de jouer enfin un opéra-comique en trois actes, qui a pour titre, *la Chasse*. Les paroles sont de M. Desfontaines, auteur de *l'Aveugle de Palmyre* et de quelques autres bagatelles de ce genre. L'auteur de la musique est M. de Saint-George, très-connu dans Paris, où il est à la tête du concert des amateurs, et amateur lui-même très-distingué. Cela n'empêche pas que la pièce, les pa-

roles, la musique et le succès ne soient *de frigidis.*

La reprise de *Castor* qui vient d'avoir lieu à l'Opéra, était attendue depuis long-temps. Les partisans de l'ancien opéra français (car il y en a encore), regardaient cet ouvrage comme leur dernière ressource. C'était en effet jusqu'à l'époque des opéras de Gluck, celui dont l'ensemble offrait le plus beau spectacle. Le poëme est un des meilleurs qu'on ait faits depuis Quinault. Ce n'est pas qu'il y ait rien qui égale les beaux morceaux d'*Atys*, d'*Armide* et de *Roland;* mais il est écrit avec assez d'élégance, quoiqu'il y ait quelquefois de l'affectation dans le style. La marche d'ailleurs en est théâtrale et très-favorable à la variété et à la pompe du spectacle. Il y a des scènes bien dialoguées, et l'action n'est pas sans intérêt. A l'égard de la musique, c'est le chef-d'œuvre de Rameau. Le chœur des funérailles de Castor, celui des enfers au quatrième acte, sont d'une grande beauté; les airs de danse sont pleins d'agrément, quoiqu'ils ne soient pas toujours proportionnés à la dignité du sujet. Nul opéra n'avait eu plus de succès sur notre théâtre lyrique, et cela devait être dans un temps où nous ne connaissions pas encore le chant. Mais depuis que nous avons entendu la musique expressive et dramatique des bons compositeurs italiens et de leurs imitateurs, depuis que les beaux airs de *Lucile*, de *Sylvain* et d'*Orphée* nous ont fait verser

des larmes; enfin depuis qu'on a entendu le *Roland* de Piccini, et qu'on a vu dans l'*Iphigénie* de Gluck un ensemble plus intéressant que *Castor*, soutenu d'une musique plus variée, quoique encore un peu allemande, il était difficile de nous charmer avec le chant monotone et criard qui a régné si long-temps à l'Opéra. Ces cadences éternelles, ces ports de voix, ces hurlements, tout ce qui faisait extasier les Français, il y a vingt ans, est aujourd'hui passé de mode. Nos oreilles commencent à se fatiguer de l'*urlo francese*, comme disent les Italiens; et ces cris devenus insupportables ont fait huer Legros et Larrivée à la première représentation de *Castor*. L'ouvrage d'ailleurs a produit peu d'effet, quoiqu'on ait applaudi le spectacle et les danses. La musique, à deux ou trois morceaux près, a paru fatigante, et l'on dirait que cette reprise est le dernier soupir de la musique française. Ce qui semble le confirmer, c'est le prodigieux succès qu'avait eu la veille de la première représentation de *Castor*, l'opéra-comique de Paësiello, intitulé *la Frescatana*. On le donnait pour la cinquième fois, et il était toujours applaudi avec ivresse: ce n'était pas les applaudissements froids donnés à *Castor*; c'était des cris de joie, des transports, des bravo, des battements de mains qui ne finissaient pas, et qui suivaient les acteurs long-temps après leur sortie de la scène. Il est vrai que de tous les opéras-bouffons que nous avons eus jusqu'ici,

nul n'a fait, à beaucoup près, autant de plaisir que *la Frescatana.* Cet ouvrage paraît avoir été composé tout de verve d'un bout à l'autre; la musique y est sans cesse en action et en effets; le chant en est délicieux, les *finali* sont divins; mais d'un autre côté le poëme n'a pas le sens commun, et les trois quarts des spectateurs ne l'entendent guère. Il est donc bien clair que la musique a triomphé toute seule, et rien ne fait mieux voir ce que peut cet art, quand il est porté à cette perfection.

Je viens de recevoir une traduction du *Paradis perdu de Milton*, mis en vers français par M. Beaulaton, qui a beaucoup de rapports avec Brébœuf, c'est-à-dire qu'on trouve dans sa traduction quelques morceaux bien faits, noyés dans un déluge de vers boursoufflés et baroques. Au surplus, cela est encore meilleur qu'un *Télémaque* mis en vers par M. Pelletier. Quelle bizarrerie de mettre de la prose française en vers français? Télémaque n'est-il pas bien comme il est, et M. Pelletier veut-il faire mieux que Fénélon, ou le faire oublier? aussi les vers sont-ils dignes de l'entreprise. C'est pourtant un homme de talent qui a donné cet exemple; c'est Colardeau qui s'avisa le premier de versifier *le Temple de Gnide*, et de rimer la prose de Montesquieu. Mais Colardeau qui tournait bien des vers, était dénué d'esprit et d'imagination, et il lui fallait absolument un canevas à broder. Cette tentative d'ailleurs ne lui a nulle-

ment réussi, et on a seulement regretté qu'un homme qui avait un talent si aimable pour écrire en vers, fût réduit à l'employer si mal.

Il paraît un éloge de Voltaire par Palissot: on voit, en le lisant, que l'auteur était fait pour la satire bien plus que pour l'éloge. L'ouvrage est sec et froid, quoique en général correct et judicieux. Il prend une tournure assez plausible pour justifier M. de Voltaire des reproches qu'on a faits à son caractère et à ses qualités morales. Il met tous ses écarts sur le compte d'une imagination brillante qui ne connaissait que les extrêmes, et d'une ame mobile que l'on pouvait enflammer et appaiser, égarer et ramener en un moment. Il y a de la vérité dans ces idées; mais bien des gens le trouveront d'une extrême sévérité sur le mérite littéraire de ce grand homme, en même temps qu'ils le trouveront peut-être trop indulgent sur le reste. Palissot dit en propres termes que *M. de Voltaire n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé dans son entier aux chefs-d'œuvre de Racine*. J'avoue que je pense différemment (1); mais pour combattre cet avis et prouver le mien, il faudrait une dissertation.

La guerre présente vient de donner occasion

(1) Je crois que deux de ses tragédies, *Zaïre* et *Mérope*, peuvent soutenir la comparaison. Voyez le *Cours de Littérature*.

à un ouvrage où l'on traite la question de la saisie des bâtiments neutres : cela n'est pas de mon ressort.

Cadet, qui a publié dans le Journal de Paris dont il est coopérateur, des expériences contestées sur la destruction des fourmis par le moyen de l'alkali volatil, paraît avoir eu des idées plus sûres et plus approuvées dans ses *Observations sur les fosses d'aisance*, où il examine les remèdes les meilleurs à opposer aux maladies aussi subites que dangereuses qui attaquent souvent les vidangeurs au milieu de ces travaux dégoûtants, nécessaires dans les grandes villes. Telles sont à-peu-près en tout genre les nouveautés de ce moment.

## LETTRE XCVII.

Gilbert vient de faire paraître une ode sur le combat d'Ouessant, dans laquelle on trouve comme dans ses autres pièces, deux ou trois beaux endroits ; le reste est un fatras où la langue, l'oreille et la raison sont également violées. Il a deux grands défauts qui arrêteront les progrès de son talent ; car il en a pour la tournure du vers. Ces défauts sont la disette d'idées qui le force de recourir sans cesse à toutes les formes usées de la vieille poésie, et la recherche continuelle des métaphores qui le jette dans le galimatias. Ceux qui pensent peu, s'occupant beau-

coup des mots, et cherchant des expressions extraordinaires, sont sujets à se guinder au-delà du naturel, et donnent dans le ridicule et dans le phébus : c'est un des vices dominants d'aujourd'hui.

Une maladie qui vient de conduire Bellecour au tombeau, a retardé les deux pièces nouvelles de Dorat, parce qu'il a fallu faire apprendre à Monvel le rôle que Bellecour aurait joué. Quoique ce comédien ne fût pas un grand acteur, sa perte sera pourtant sensible à la comédie dans l'état d'indigence où le Théâtre est réduit. Bellecour avait débuté en même temps que Lekain; il était doué d'une fort belle figure, et avait tous les avantages extérieurs que Lekain n'avait pas; mais aucun des talents que la nature avait prodigués à Lekain. Il ne manquait pas d'intelligence, mais son jeu était sec et froid, sa prononciation brusque et dure; cependant le maréchal de Richelieu, dans le temps que Bellecour débutait avec Lekain, donnait une préférence marquée et une protection exclusive au premier. Le public en jugea bien différemment, puisque peu de temps après Bellecour fut obligé de quitter le tragique, et que Lekain devint par la suite le dieu de la tragédie. Bellecour se renferma dans le premier emploi comique où il succédait à Grandval; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il en approchât. Il n'en avait ni la finesse, ni la grace, ni les nuances délicates, ni sur-tout cette

noblesse naturelle qui a distingué Grandval, le seul de tous les comédiens qui sur la scène ait eu l'air d'un homme du monde. Heureusement le gros du public s'accoutume sans beaucoup de peine à trouver bon ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas avoir mieux, et il n'oublie rien aussi vîte que les talents qu'il a le plus admirés. La médiocrité de Bellecour fut toujours assez bien accueillie, quoiqu'il ne fît plaisir aux connaisseurs que dans trois ou quatre rôles, dans *le Somnambule*, et sur-tout dans les marquis ivres de *Turcaret*, du *Retour imprévu*, du *Dissipateur*, etc. Il attrapait parfaitement dans ceux-ci l'air et le ton d'un mauvais sujet de bonne compagnie; et peut-être ne les verrons-nous de long-temps si bien remplis.

La mauvaise humeur de Molé s'est bientôt appaisée, comme on l'avait prévu. Madame la duchesse de Villeroy s'est chargée de raccommoder tout, et Molé a reparu avec beaucoup d'applaudissements.

Voici des vers qui ont couru sans nom d'auteur, sur l'élection prochaine de l'académie.

Pour faire un nouveau choix ne vous tourmentez plus;
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre.
Vous ne blesserez point vos antiques statuts.
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre?
Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil?
Tout choix serait un choix impie.
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé *la pie*.

Il faut savoir, pour l'intelligence de ces vers, qu'après la mort de Turenne les soldats demandaient qu'on leur donnât pour général son cheval pie. *Il n'y a qu'à laisser aller la pie*, disaient-ils, *et nous la suivrons*.

On a adressé d'autres vers à d'Alembert, sur le prix proposé pour l'éloge de Voltaire.

Généreux d'Alembert, sans le secours d'autrui,
Gagnez un si beau prix vous-même.
Ne cherchez plus un quarantième.
Ce qui ne s'est point fait, proposez-le aujourd'hui.
Ne jamais remplacer Voltaire,
Voilà l'éloge funéraire
Qui serait seul digne de lui.

Madame la marquise d'Antremont, connue par des poésies légères très-agréables, n'a peut-être rien fait d'aussi joli que la chanson suivante qui court depuis quelque temps, et que tous les amateurs doivent recueillir.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles;
Est-ce un crime de changer?
Si l'Amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir.
Le soir un peu plus éclose

Elle écoute le zéphyr.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement.
Par ennui d'être seulette,
Elle eut moineau pour amant.
C'est sûrement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau serait-il sage?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait, dieux! quel dommage!
Mais moineaux aiment aussi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croyez que la pauvrette
En regrets se consuma.
Au village une fillette
Aurait ces faiblesses-là;
Mais le soir même fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaseur, un petit-maître!
C'est pour cela qu'on le prit.
Lorsqu'on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage:
C'est là le train d'un amant.

Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage.
Aimons et changeons souvent.

## LETTRE XCVIII.

*OEdipe chez Admète*, tragédie de Ducis, qui vient d'être jouée à Paris, après l'avoir été à Versailles, a eu beaucoup de succès à la cour et à la ville. Cet ouvrage est composé de deux tragédies grecques réunies, l'*Alceste* d'Euripide, et l'*Œdipe à Colonne* de Sophocle. Il en résulte évidemment une duplicité d'action que l'auteur n'a pas même pris soin de pallier. La pièce manque donc de cet intérêt qui naît de l'unité, et de cet art si nécessaire d'attacher sans cesse le spectateur. Ce n'est pas à beaucoup près une tragédie bien tissue, ce n'est pas même un drame régulier. Il y a plus; aucune scène prise dans son entier, ne peut être regardée comme bien faite; il n'y en a pas qui ne manque de gradation et de mesure, qui ne pèche par des longueurs excessives, des déclamations, des lieux communs et du mauvais goût. Elles ne sont point suffisamment liées entre elles; les événements ne sont point assez préparés, assez motivés, assez développés; c'est un tout informe. Quel est donc le mérite qui a pu faire pardonner tant de fautes?

Un grand fond de tragique très-heureusement puisé dans cette ancienne mythologie qui est toujours si dramatique; des sentiments doux dans les premiers actes entre Admète et Alceste; dans les derniers, deux scènes d'un effet très-théatral; l'une entre Œdipe accablé de ses malheurs, errant, proscrit, et sa fille Antigone qui s'attendrit avec lui et qui le console; l'autre entre le même Œdipe et son fils Polynice, qui l'a autrefois chassé de Thèbes, et qui, poursuivi par ses remords, et venant implorer un pardon, ne reçoit d'abord que les malédictions paternelles, et arrache enfin sa grace à force de repentir; scènes empruntées toutes deux de Sophocle, mais toutes deux embellies et fortifiées, et portées à un degré de chaleur et d'énergie dont il y a peu d'exemples au théâtre depuis vingt ans. Le pathétique sombre et profond du rôle d'Œdipe, la sensibilité douce et attendrissante de sa fille Antigone, les remords de Polynice, enfin, malgré les incorrections et les inégalités du style, des vers sublimes, d'une simplicité touchante ou énergique; des vers de situation, dignes de nos grands maîtres, voilà ce qui a dû racheter tous les défauts; et ce qui prouve dans l'auteur, sinon le talent de faire un bel ouvrage, du moins celui de produire quelquefois de grands effets. En général, c'est l'écrivain moderne qui ressemble le plus à Crébillon, non que ce soit une tête faite pour produire jamais un plan tel que celui de *Rhadamiste*: Ducis ne paraît pas

capable de rien faire de régulier. C'est un homme qui a du tragique dans l'ame; mais il faut lui fournir un canevas à travailler. Il a toujours fait ses pièces avec celles d'autrui; *Hamlet* avec celui de Shakespear et la *Sémiramis* de Voltaire; *Roméo* avec celui de Shakespear et l'épisode du comte Ugolin dans le Dante, qui en a fait le succès; enfin son *OEdipe* avec Euripide et Sophocle. Il nous prépare le *Macbeth*, qui est encore de Shakespear; mais dans tout ce qu'il a fait jusqu'ici, il a semé au milieu d'une multitude de défauts, des traits d'une grande force, tels que ceux qu'on remarque dans l'*Atrée* et dans l'*Électre* de Crébillon.

J'oubliais de parler des *Chevaliers français* de Dorat, tant ils ont produit peu de sensation. Ils n'ont fait que paraître et disparaître; jamais nouveauté n'a été reçue du public avec un ennui plus froid. C'est *le Chevalier de Grammont* à Turin et à Londres: le sujet était tiré des mémoires, et divisé en deux pièces, l'une en quatre actes, dont la scène est à Turin; l'autre en trois, dont la scène est à Londres. L'auteur, après la première représentation, retrancha un acte entier dans la première pièce, et un personnage dans la seconde, et tout cela sans qu'on s'en aperçût. C'est un étrange projet, il faut l'avouer, que de mettre en vers une prose aussi originale que celle d'Hamilton. Plus un ouvrage est piquant, moins on doit se permettre d'y toucher, et rien

ne réussit plus difficilement que les plaisanteries transplantées : plus elles sont heureuses à leur place, moins il faut risquer de les en ôter. D'ailleurs quel rapport de la gaieté naturelle d'Hamilton à la bouffonnerie factice de Dorat ? Il y a entre ces deux manières la même différence qu'entre la bonne compagnie du siècle passé et la mauvaise du nôtre. C'est pitié de voir comme Hamilton est travesti dans le prétendu Chevalier français. Grammont n'y est qu'un petit-maître de province ; Mata, un brutal et un ivrogne. Tous les traits heureux des mémoires sont défigurés sur la scène. Les femmes ont le langage des femmes de Dorat, c'est tout dire : ce sont des filles de mauvais ton. Le style est comme à l'ordinaire, beaucoup de jargon et quelques jolis vers, etc.

## LETTRE XCIX.

Le bonheur des circonstances a servi M. Ducis au-delà de ses espérances, et l'embarras de l'académie fera l'avancement de cet auteur. Dans la difficulté de faire un choix qui ne l'exposât ni au reproche ni au ridicule, elle a cru convenable de suivre celui du moment, en adoptant l'écrivain que le public vient d'applaudir. Ducis a fait ses visites, et je crois qu'il trouvera parmi nous peu d'obstacles. C'est un homme d'ailleurs qui

joint aux talents une considération personnelle, fondée sur l'honnêteté de ses mœurs. C'est un père de famille, âgé de cinquante ans, attaché au frère du roi par une place de secrétaire, et généralement estimé. Sa pièce, quoique fort censurée, parce qu'il y a beaucoup de défauts, se soutient parce qu'il y a des beautés; elle sera incessamment imprimée et dédiée à Monsieur.

Cette élection de Ducis sera sans doute un nouveau dégoût pour Lemierre, le vétéran des candidats, et qui depuis si long-temps voit à chaque vacance échapper le fauteuil qu'il croit tenir. Ce n'est pas que ce ne soit un homme très-honnête, et qu'il n'ait prouvé du talent dans *Hypermnestre* et dans le *poëme de la Peinture*, ouvrages estimables à plusieurs égards, malgré tout ce qui leur manque. Mais Lemierre s'est donné dans le monde une existence ridicule, en ne s'y montrant que comme une espèce de métromane bouffon, lisant ses vers au premier venu, et les mettant sans cesse au-dessus de tous les vers de Voltaire et de Racine, avec un sérieux qui fait rire, et une naïveté qui n'offense personne, mais qui fait que tout le monde se moque de lui. Voilà ce qui à soixante ans arrête Lemierre aux portes de l'académie, qui est jalouse, entre autres choses, de la considération personnelle de ses membres. Cependant il est probable que la place prochaine sera enfin pour lui, et qu'il sera récompensé, quoiqu'un peu

tard, de sa longue persévérance et de tous les refus qu'il a essuyés.

On a joué à la comédie italienne une *comédie-parade* de Monvel, intitulée le *Porteur de chaise.* Cette pièce a été sifflée à la première représentation; on l'a trouvée beaucoup plus plate que toutes les autres pièces que cet auteur a données au même théâtre. *Julie, la suite de Julie, les Trois-Fermiers*, ont eu quelque succès, grace à la musique et à quelques tableaux placés avantageusement sur la scène; mais lorsqu'on a voulu lire ces ouvrages, le style s'est trouvé fort au-dessous de celui de Sedaine: c'est tout dire. Il est quelquefois d'une platitude à peine concevable. Monvel a souvent fait chanter sur le Théâtre-Italien des paroles telles que celles-ci:

Heureux dans son lien,
L'amant *qu'il presse*,
*Quand il est bien*,
*S'y tient*, etc.

Sa comédie de l'*Amant bourru*, donnée au Théâtre-Français, est calquée tout entière sur les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, sauf la différence extrême des vers de Monvel à la prose de madame Riccoboni. Au surplus, beaucoup disent aujourd'hui que le *style n'y fait rien;* et c'est pour cela que les étrangers instruits et les gens de bon sens qui lisent dans la province les ouvrages applaudis dans la capitale, imagi-

nent souvent que les Parisiens sont devenus fous.

*La Buona Figliola* de Piccini, parodiée depuis dix ans au Théâtre-Italien, a été jouée dernièrement en original sur le théâtre de l'Opéra; elle y a eu le plus grand succès. C'est le chef-d'œuvre du genre et la perfection même de scène en scène. L'auteur a été demandé avec transport, et a reçu les plus grands applaudissements. Ce moment a dû le dédommager de tous les chagrins et de tous les dégoûts que lui fait essuyer la cabale de Gluck, qui voudrait bannir du monde entier, si elle le pouvait, toute musique qui n'est pas celle de son héros. Celui-ci est actuellement à Paris, et nous a apporté l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, dont le sujet semble assez analogue à la nature de son talent.

Il est parvenu ici quelques exemplaires de l'*Éloge de Voltaire*, composé par le roi de Prusse, et lu dans une séance publique de l'académie de Berlin. Il est beau qu'un roi ait loué ainsi un homme de lettres : c'est un grand exemple.

M. Bailly vient de faire paraître la suite de ses *Lettres sur les sciences*, où il achève de développer son systême déja expliqué dans la première partie, systême plus ingénieux que probable.

*Le Temple de Lucine*, compliment dramatique que M. Dorat préparait à la reine sur ses couches prochaines, a été retiré du théâtre par ordre

de la cour, qui a craint d'être compromise dans le ridicule attaché aujourd'hui aux compliments de M. Dorat. Nous aurons après *Œdipe* la tragédie de *Médée*, en trois actes, par Clément. Il a tant dit de mal des tragédies de Voltaire, que l'on peut parier que celle-ci ne leur ressemblera pas.

On vient d'imprimer à Neufchâtel un tome posthume de poésies diverses et de lettres particulières de Jean-Jacques, dans lequel il n'y a rien qui soit digne du nom de l'auteur. C'est une étrange manie de publier ainsi, dès qu'un homme célèbre est mort, tout ce qui aurait dû mourir avec lui, et de tirer de son porte-feuille tout ce qu'il voulait y laisser. C'est violer, pour ainsi dire, les tombeaux, et le respect dû aux mânes; mais les éditeurs qui veulent gagner de l'argent, n'importe comment, n'y regardent pas de si près.

Ce qui a produit dans Paris une grande sensation, c'est le discours d'un roi (1) à ses sujets assemblés, que l'on a vu dans tous les papiers publics, et qu'on ne peut lire sans admiration et même sans attendrissement. On y a reconnu le digne successeur des Gustaves.

---

(1) Le roi de Suède, celui-là même qui fut assassiné, douze ans après, par *le patriote* Ankastrom.

## LETTRE C.

1er janvier 1779.

Mon premier devoir, et celui dont je suis le plus empressé de m'acquitter, c'est de mettre aux pieds de V. A. I. les vœux que je forme pour elle, et l'hommage d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Je m'estimerai trop heureux, si parmi des occupations plus importantes, elle continue à jeter un regard d'indulgence sur le compte qu'elle m'a chargé de lui rendre des événements et des productions de notre littérature. L'intérêt qu'elle daigne prendre, est la marque d'un esprit éclairé et supérieur, qui embrasse tous les objets, sait les apprécier tous, et n'en négliger aucun. Les grands princes ont toujours aimé les arts, et V. A. I. semblable à son auguste mère, en fera sans doute quelque jour un des ornements du trône, comme elle en fait aujourd'hui un de ses délassements.

M. Ducis a été élu le 28 décembre pour remplir à l'académie la place de M. de Voltaire; il a eu presque toutes les voix. J'ignore encore quel sera le jour de sa réception; il n'y a pas d'apparence qu'il soit très-prochain; car l'éloge de son prédécesseur est une grande tâche à remplir. Comme cette élection est venue dans le moment où les spectacles de Paris donnaient au peuple

des représentations gratuites, à l'occasion de l'heureux accouchement de la reine, cette circonstance a fourni une épigramme aux plaisants qui cherchent à en faire sur tout, et l'on n'a pas manqué de dire que l'académie avait donné aussi son *gratis*. Cette plaisanterie, qui n'est pas mauvaise, n'empêche pas que M. Ducis n'ait fait preuve de talent, quoiqu'il n'ait produit aucun ouvrage supérieur, et que son style ne soit nullement de bon goût. Il est à remarquer que depuis que l'académie a cru devoir le récompenser, il a été jugé beaucoup plus sévèrement par ce même public d'abord si indulgent à son égard. Sa tragédie a moins de succès chaque jour, et même dans les dernières représentations a essuyé beaucoup de murmures, et reçu beaucoup moins d'applaudissements, tant cette multitude inconstante qui décide pour le moment du sort des pièces de théâtre, est sujette à ces alternatives momentanées qui dépendent du mouvement qu'on lui donne. Au surplus, il faut attendre l'impression de l'ouvrage; c'est là l'instant décisif, et celui où les gens instruits qui jugent tranquillement dans le cabinet, assignent à-peu-près à chaque pièce le rang qu'elle doit occuper avec le temps.

L'ouvrage qui fait aujourd'hui le plus de bruit, est *la Vie de Sénèque*, par Diderot, imprimée à la suite de la traduction de Sénèque que nous a laissée M. de Lagrange. On y retrouve la manière de Diderot dans ses défauts et dans ses beautés.

Nul plan, nulle liaison, nulle méthode, de l'obscurité, de la prétention, même dans les choses les plus communes, une affectation de néologisme, une foule d'idées fausses, un ton doctoral et emphatique, etc. Mais si l'on ne croit pas lire un bon livre, on croit quelquefois converser avec un homme qui a de l'esprit et de l'imagination, et qui jette au hasard des traits heureux, des phrases éloquentes, des vérités philosophiques fortement exprimées, et qui en général vous attache, au moins par l'envie de le contredire. Je ne doute pas qu'il ne soit vivement censuré; mais ceux qui ne feront que le censurer, ne lui rendront pas tout-à-fait justice. Cette vie de Sénèque forme le septième volume de la traduction de cet auteur.

Une production d'un autre genre, d'un ton et d'un style tout différents, c'est le recueil des *éloges* de notre secrétaire-perpétuel, M. d'Alembert, qui a rassemblé dans un volume *in*-12 tous les morceaux de cette espèce qu'il avait lus aux séances publiques de l'académie. Ce volume contient les éloges de *Massillon*, de *Despréaux*, de l'abbé de *Saint-Pierre*, de *Bossuet*, de l'abbé de *Dangeau*, de *Sacy*, de *la Motte*, de *Fénélon*, de l'abbé de *Choisy*, de *Destouches*, de *Fléchier*, de *Crébillon*, du *président Rose*. De tous ces éloges, il n'y en a pas un qui ne contienne des idées judicieuses sur le caractère du personnage dont il est question, sur la trempe de son génie,

et sur l'art dont il s'est occupé. Joignez à ce mérite celui de beaucoup d'anecdotes piquantes, et cet intérêt qui naît de la variété des objets et d'un style ingénieux et soigné, il en résultera un ouvrage dont la lecture est aussi agréable qu'instructive, et qu'on peut placer du moins après les *Éloges* qui font tant d'honneur à Fontenelle. Il y a sans doute ici moins de finesse et de graces; mais peut-être y a-t-il plus d'idées; et le seul reproche que j'oserai faire à l'auteur, c'est de les anatomiser un peu trop, et de paraître ne vouloir rien laisser à faire au lecteur, dans un genre où la perfection consiste à offrir des résumés rapides et substantiels, qui éveillent, pour ainsi dire, la pensée sans la rassasier jamais.

On a donné au Théâtre-Italien une pièce nouvelle de M. d'*Hèle*, auteur du *Jugement de Midas*. Cette seconde production, dont Grétry a fait la musique, ainsi que de la première, n'a pas eu moins de succès; mais, comme la pièce a été interrompue après la première représentation, par la maladie d'une actrice, j'attends qu'on la rejoue pour en rendre un compte plus détaillé.

On répète actuellement à l'Opéra, *Hellé* dont la musique est de Floquet, et les paroles, on ne sait de qui.

Les Anglais viennent de donner une preuve de leur respect pour les hommes célèbres, aussi

honorable pour leur nation, que pour l'écrivain qui en a été l'objet. Le neveu de l'abbé Raynal a été pris sur un vaisseau français. Dès qu'il est arrivé à Londres, et qu'on a su qu'il était parent de l'auteur de l'*Histoire politique et philosophique du commerce des deux Indes*, le ministre de la marine lui a dit : « Monsieur, vous êtes libre, « c'est le moins que nous puissions faire pour le « neveu d'un homme dont les écrits sont utiles « à toutes les nations commerçantes (1). » Le jeune homme dans l'enthousiasme de sa joie, crut pouvoir se fier assez au crédit que lui donnait son nom, pour demander en même temps la liberté du capitaine français : *Monsieur*, lui dit-on, *il n'est pas neveu de l'abbé Raynal*. Depuis, le premier ministre a écrit à l'abbé Raynal, pour l'assurer que le roi avait fort approuvé cette conduite, et que tout commandant anglais en aurait fait autant.

Le roi de France n'a pas agi moins noblement, en donnant ordre à tous ses officiers de marine de respecter et même de secourir en tout lieu et en toute occasion le capitaine Cook, qui

---

(1) Ces paroles, textuellement rapportées, sont une preuve de bon jugement. C'est en effet sous le rapport des connaissances commerciales, que ce livre est estimable comme livre *utile*. Pour tout le reste, on peut s'en rapporter au repentir qu'en a témoigné l'auteur jusqu'à son dernier moment, lorsqu'il en eut vu les horribles effets.

voyage pour l'instruction des peuples et pour le bien de l'humanité.

Voici une histoire très-intéressante, et dont le fond est très-réel (1), qui a été imprimée dans le Journal de Paris, et qu'on y a défigurée par un galimatias aussi long qu'emphatique : elle mérite d'être rétablie dans sa simplicité. C'est un des plus grands exemples de la force des passions.

Une demoiselle de province allait épouser un jeune homme que son cœur avait choisi et que ses parents avaient agréé. Au moment où leur union allait s'achever, il s'aperçoit qu'il lui manque des papiers de famille nécessaires à la conclusion de son mariage. Il faut un voyage de quinze jours pour les aller chercher; il part malgré les instances de sa maîtresse qui se désespère, comme si un délai si court était le plus grand des malheurs. Si les pressentiments sont réels, ils doivent appartenir sur-tout aux grandes passions qui semblent avoir un instinct au-dessus de la nature vulgaire. Au terme fixé pour le retour, l'amante alarmée et impatiente vole au-devant du carrosse public, long-temps avant l'heure où il a coutume d'arriver. Elle cherche des yeux son amant... il ne paraît point; elle interroge tout le monde : où est-il?.... Un homme âgé, qui avait la douleur peinte sur le visage,

(1) C'est l'original de *Nina*.

lui apprend qu'il est l'oncle de celui qu'elle demande, qu'il peut lui en donner des nouvelles; qu'il vient même pour cela. Les questions se pressent les unes sur les autres : pourquoi ne vient-il pas? a-t-il changé? les parents s'opposent-ils?.... L'oncle ne répond que par le silence et des soupirs. Elle presse : lui serait-il arrivé quelque malheur? Il baisse les yeux. — Ah! mon dieu! je cours.—Non, mademoiselle, il n'est plus temps. — Il est mort!... On ne lui répond rien. —Il est mort! L'oncle fond en larmes; il rassemble ses forces pour lui dire que son amant lui a été enlevé par une mort subite, et qu'il n'a eu que le temps de prononcer son nom en expirant. L'infortunée demeure ensevelie dans une douleur stupide, le regard fixe, et ne proférant que ces paroles de temps à autre : Il n'est plus! Son esprit s'égare, sa raison est aliénée; elle tombe dans une rêverie sombre, dont rien ne peut la tirer. Enfin, depuis trente ans, elle fait tous les jours deux lieues à pied, pour aller à l'endroit où elle a rencontré la voiture publique; elle ne prononce que ces mots : *Il n'est point encore arrivé! je reviendrai demain.*

Il y a quelque temps que M. de Laclos, auteur de quelques poésies ingénieuses, fit dans un bal les quatre vers suivants, qui ont paru jolis. Ils sont adressés à une femme à qui l'auteur donnait une pomme.

Comme Pâris je suis berger,
Comme Vénus vous êtes belle;
Comme lui je viens de juger;
Voudrez-vous me payer comme elle?

M. Berquin, jeune homme qui a du talent, et qui en fait un bon usage, vient de traduire assez heureusement une des meilleures idylles de Métastase, *Orgoglioso fiumicello*. J'y corrige ici quelques fautes; mais en total la pièce est bonne.

Orgueilleux enfant de l'orage,
Ruisseau, dans ton lit inconstant,
Ouvre-moi de grace un passage;
Je vole à Chloris qui m'attend.
Elle m'attend à l'autre rive,
Et de ce long retardement,
Déja sa tendresse craintive
Accuse son fidèle amant.
Ouvre tes flots, et puis inonde
Mes champs ravagés par ton onde:
Je ne me plaindrai pas de toi.
Le jour paraît; déja l'aurore
Dore la cime des coteaux;
Mais tu sembles grossir encore
Le courant fougueux de tes eaux.
Ai-je mérité ta colère,
Moi qui sur tes bords tous les jours
Prends soin d'amener ma bergère,
Moi qui viens chanter mes amours
Au bruit de ton onde légère?
Si déja cent fleuves féconds,

Fiers de leur antique mémoire,
Deviennent jaloux de ta gloire,
Tu ne le dois qu'à mes chansons.
Quand sur nos fertiles rivages
L'été rallume ses ardeurs,
Si tes nymphes dans ces bocages
Du sommeil goûtent les douceurs,
Elles me doivent ces ombrages.
Un moment suspends tes fureurs.
Hier, à peine de ta source
Tu naissais timide ruisseau;
Se détachant d'un arbrisseau,
Une branche eût rompu ta course.
Aujourd'hui, fleuve impétueux,
Tu répands l'effroi sur tes traces,
Dans ces champs témoins de nos jeux,
Tu roules tes flots écumeux;
Ma voix te conjure, et tu passes.
Mais bientôt, torrent orgueilleux,
Tu verras, malgré ta furie,
S'écouler ton onde appauvrie
Sur les cailloux d'un lit fangeux.
Alors, sur ta rive honteuse,
D'un seul pas franchissant ton lit,
Je te verrai dans ton dépit
Ne traîner qu'une onde bourbeuse
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

## LETTRE CI.

Un jeune militaire, M. de Florian, allié à la famille de M. de Voltaire, vient de ressusciter au Théâtre-Italien le genre des arlequinades qui semblait passé de mode depuis long-temps. Sa pièce s'appelle les *Deux Billets*, et l'intrigue roule, suivant la coutume, sur Arlequin, Scapin et Argentine. L'équivoque consiste dans un billet d'amour que Scapin a pris à Arlequin, croyant lui prendre un billet de loterie qui a gagné. Il va le montrer à Argentine qui se croit sacrifiée, et la brouillerie finit par un éclaircissement dans lequel Arlequin reprend son billet et sa maîtresse. Il y a de la gaieté et du naturel dans cette petite pièce qui a eu beaucoup de succès à Paris, et qui n'en a point eu à la cour, où il n'est plus guère de mode de rire, sur-tout d'Arlequin.

L'espèce de succès qu'a eu l'opéra de *Castor*, qui a été suivi, quoique peu applaudi, a fait remettre *Thésée*, l'un des meilleurs poëmes de Quinault. On l'a remis avec la musique de Lully qui n'a pas été supportée; mais qui n'a pas empêché que la beauté du spectacle et la perfection des danses ne fussent applaudies avec enthousiasme et même avec justice, puisqu'en effet il serait impossible de trouver rien de semblable

de Londres jusqu'à Pékin ; et c'est peut-être ce qui retarde parmi nous les progrès de la musique. De beaux poëmes, l'appareil le plus superbe, les ballets les plus séduisants, exécutés par les talents les plus rares, tout cela fait de notre Opéra un spectacle unique dans le monde, et dans lequel il ne manque le plus souvent que de la musique, dont beaucoup de spectateurs n'ont pas même besoin.

Au reste, l'Opéra est toujours dans la plus grande fermentation ; la querelle de M. Devismes ne paraît pas encore tout-à-fait terminée. La mauvaise volonté des principaux sujets qui détestent leur directeur, l'avait engagé à écouter des propositions de retraite ; mais il a été soutenu par le ministre de Paris, M. Amelot, qui a une autorité directe sur ce spectacle, et qui a puni par la prison la désobéissance de plusieurs acteurs. La révolte n'en est devenue que plus vive et plus générale. Mesdemoiselles Levasseur et Duplan, les deux premières chanteuses, et Vestris et d'Auberval, les deux premiers danseurs, *ont donné leur démission ;* car c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui ce qui s'appelait autrefois demander son congé. Il y eut même une assemblée nocturne chez mademoiselle Guimard, où l'on a pris la résolution de s'exposer à tout, plutôt que d'obéir à M. Devismes. Cela s'appelle la *conspiration de l'Opéra,* et cette querelle qui occupe les esprits et agite les sociétés, paraît

plus difficile à traiter que la paix d'Amérique et celle d'Allemagne. On met des deux côtés toutes les puissances de la cour et de la ville en mouvement, et l'on ne sait encore quelle sera l'issue de cette importante affaire.

Les comédiens français ont représenté une *Médée* de Clément, tragédie en trois actes, qui a été sifflée comme si elle en avait eu cinq, et qui a été à peine jusqu'à la fin. Il a imaginé de retrancher tout le merveilleux du sujet, et d'ôter à Médée son caractère de magicienne, pour n'en faire qu'une amante abandonnée. Il ne s'est pas aperçu que dès-lors son sujet retombait dans *Ariane*, dans *Didon*, et qu'il était d'ailleurs impossible qu'une femme ordinaire égorgeât ses deux enfants, parce que son amant l'a trahie. Pour excuser ce dénouement atroce et donné par la fable, il fallait conserver au personnage de Médée tous les traits que la mythologie lui donne; et son art infernal et tous les crimes dont il avait déja été l'instrument, étaient nécessaires pour amener le meurtre de ses enfants. Mais l'auteur, qui n'a aucune idée de l'art dramatique, a tout gâté en croyant corriger Longepierre. Nous avons de ce dernier une *Médée* qui n'est pas bonne, mais qui pourtant n'est pas sans mérite, puisqu'elle est restée au théâtre, malgré les inconvénients du sujet et les défauts du style qui tombe souvent dans la déclamation. Celle de Clément n'est qu'une longue et plate élégie, sou-

vent même ridicule. On y trouve des vers tels que ceux-ci, en parlant de la robe empoisonnée, envoyée à Creüse par Médée :

Ce tissu dévorant à *sa chair attaché*,
*Sans déchirer sa chair* n'en peut être *arraché* (1).

Jamais peut-être, depuis feu Chapelain, l'oreille n'a été plus étrangement écorchée. C'est pourtant là cet homme qui attaquait M. de Voltaire avec tant d'indécence, et qui parlait avec tant de mépris de l'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre!* Le public a vu avec plaisir qu'on eût fait justice d'un pédant orgueilleux, qui, avec sa littérature de collége, se croyait en droit de régenter nos plus grands écrivains, lorsqu'il était à peine égal aux derniers.

Le comte de la Touraille, gentilhomme du prince de Condé, a fait à ce sujet un quatrain dont le dernier vers est une parodie fort heureuse de ce vers fameux de Boileau sur *le Cid :*

---

(1) On voit bien que l'auteur a cru faire ici une harmonie imitative; mais aucune espèce d'onomatopée ne doit être une caricature, et l'art consiste à peindre à l'oreille sans la blesser par des sons odieux. Chapelain n'en savait pas plus que M. Clément, lorsqu'il faisait ces vers qu'il croyait imitatifs, et dont on s'est tant moqué :

Un seul endroit y mène, et de ce seul *endroit*
*Droite et roide est la côte*, et le sentier étroit.

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Clément très-inclément, Zoïle de Voltaire,
Vous qui le déchirez sans rime ni raison,
Écrivez un peu mieux, ou tâchez de vous taire.
Tout Paris pour *Médée* a les yeux de Jason.

M. le marquis de la Fare, parent de l'auteur des *Mémoires*, a envoyé, il y a quelque temps, les vers suivants à une femme de la cour, en lui donnant pour étrennes les *Éloges des académiciens*, par M. d'Alembert.

Qui parle peu doit chercher à bien dire,
Qui donne peu doit choisir son présent.
C'est l'à-propos qui d'embarras nous tire;
Sans l'à-propos tout se fait gauchement.
J'ai donc cherché dans les *petites loges*
Où notre esprit case son souvenir,
Ce qu'à-propos je pourrais vous offrir:
Tout aussitôt j'ai trouvé des Éloges.

Les *petites loges* ne sont pas de bon goût; mais les deux premiers vers sont bien tournés, et le dernier est d'une galanterie spirituelle, qui peut faire excuser le jeu de mots.

On m'en a adressé sur les *Muses rivales*, dont j'ignore encore l'auteur, mais qui sûrement sont d'un homme exercé à écrire (1).

Enfin, grace à ma diligence,
J'ai vu des neuf sœurs que j'encense

(1) C'était M. de Parny.

La charmante rivalité;
J'ai vu l'hommage mérité
Que sur la scène de Thalie
Le goût vient de rendre au génie.
Oui, ce triomphe si flatteur
Et pour le mort et pour l'auteur,
Fâchera doublement l'envie.
Mais dût-elle s'en offenser,
J'ai dit, et ma bouche est sincère:
Quand on chante si bien Voltaire,
On est fait pour le remplacer.

## LETTRE CII.

Jamais séance publique de l'académie n'a été plus nombreuse ni plus brillante que celle de la réception de M. Ducis. On s'y était porté avec une affluence et un empressement incroyables. Il entrait un peu de malignité dans cette curiosité du public, comme il en entre presque toujours. On ne voulait pas seulement voir comment le récipiendaire se tirerait de l'éloge de son prédécesseur, mais aussi comment notre directeur, l'abbé de Radonvilliers, prêtre et *dévot* (1), louerait M. de Voltaire. Le discours de Ducis a été fort goûté dans l'assemblée; on y a trouvé d'assez beaux traits pour croire que son ami Tho-

(1) Très-*dévot* assurément; car il donnait presque tout son bien aux pauvres : c'est un fait dont j'ai la certitude.

mas y avait mis la main, soupçon qui a paru d'autant plus probable, que jamais Ducis n'avait écrit une ligne de prose. Mais il s'en faut de beaucoup que ce succès se soit soutenu à l'impression : on s'est aperçu alors qu'il y avait plus de rhétorique que d'éloquence, qu'il était surchargé de comparaisons tirées de loin et d'ornements recherchés; que les idées principales, telles que la définition du caractère de nos poëtes tragiques, manquaient absolument de justesse; qu'il n'y avait nul art, nulle méthode dans la marche du discours, nulle transition; que c'étaient des morceaux cousus les uns au bout des autres, semés de quelques traits brillants et énergiques, mais souvent aussi pleins d'emphase et de mauvais goût dans les pensées et dans les expressions; enfin que cet ouvrage en total montrait plus d'esprit que de talent, et plus de talent que de goût.

L'abbé de Radonvilliers a esquivé le danger de sa situation par la faiblesse de sa voix et de sa poitrine qui ne permettaient guère qu'on l'entendît. Sa manière de débiter qui ressemblait trop à une causerie familière, a excité d'abord le rire du public, ensuite l'impatience et l'humeur. On a vu le moment où le bruit devenait si grand, qu'on croyait que l'abbé de Radonvilliers n'achèverait pas sa lecture, et si on l'a laissé finir, ce n'est que par égard pour l'académie. Le chevalier de Boufflers découpait sur une carte, pen-

dant ce temps-là, la figure de l'orateur, la faisait courir dans la salle, ce qui redoublait encore le tumulte. L'abbé de Radonvilliers est resté calme au milieu du bruit, et comme ne s'apercevant pas même qu'il en fût l'objet. Il a continué de parler de l'*audace* et de la *licence* des écrits de M. de Voltaire, et de *cette triste célébrité que Despréaux et Racine avaient dédaignée* (1). Ceux des académiciens à qui il avait lu son discours auparavant, suivant l'usage, n'avaient pu l'engager à supprimer ces expressions déplacées dans l'éloge d'un confrère; on avait même fait des efforts pour lui persuader de laisser à un autre les fonctions de directeur, s'il ne trouvait pas qu'elles s'accordassent assez avec ses principes et avec son état. Il a persisté à vouloir les remplir, et il paraît que son dessein était que la mémoire de Voltaire fût exposée à des vérités dures, dont ce n'était pas là la place, puisqu'il n'était obligé à voir en lui que le poëte et l'académicien.

Marmontel lut ensuite un discours en vers *sur*

(1) On ne pouvait trouver ici que trop de ménagement : il est de fait que Racine et Despréaux, et tous les grands hommes leurs contemporains, sans aucune exception, *auraient eu en horreur* une pareille *célébrité*. Mais il est vrai aussi que, pour dire les choses comme il faut, il faut les dire à leur place. L'abbé de Radonvilliers se serait tiré d'affaire par la figure très-facile de la prétermission, qui aurait averti qu'il ne voulait considérer que le talent poétique.

*le désir de l'immortalité*, dans lequel on a applaudi de beaux vers et quelques idées touchantes, mais dont le grand défaut est celui de presque toutes les poésies du même auteur, d'avoir les formes, les tournures et la marche de la prose. Il y avait dans ce discours un morceau à la louange de M. de Voltaire, très-bien adapté à la circonstance, et un autre sur la condamnation de M. Olavidès, morceau qui n'a pas moins été senti. Après lui, d'Alembert lut un morceau de prose, qui avait pour principal objet les bustes de Molière et de Voltaire, exposés aux yeux de l'assemblée; ce qui lui avait donné l'idée de rapprocher, au moins en quelques points, ces deux grands écrivains qui ont amené la philosophie sur la scène, et combattu l'hypocrisie, l'un dans *le Tartuffe*, et l'autre dans *Mahomet*. La séance fut terminée par des vers que récita M. Saurin, adressés aux mânes de Voltaire; en sorte que la séance entière parut consacrée à la gloire de l'homme unique que nous avons perdu; et ce plan, dont le public a été très-satisfait, devait être celui de l'académie.

## LETTRE CIII.

On a joué à la comédie italienne une pièce de Durosoi, intitulée *les Deux Amis* ou *le Faux Vieillard*, dont la fable a paru aussi étrange que

ridicule, et qui a été huée d'un bout à l'autre. La musique était composée de morceaux parodiés de plusieurs pièces italiennes; mais elle était le plus souvent si mal assortie aux paroles, et appliquée à un si mauvais fond, qu'elle n'a pu sauver la pièce du naufrage. Durosoi est l'auteur d'une quantité de brochures insipides et inconnues, de pièces tombées, si l'on excepte *la Bataille d'Ivry*, espèce de parade militaire jouée au Théâtre-Italien, et que le nom de Henri IV et l'appareil de la représentation ont fait supporter. C'est dans cet ouvrage qu'on trouvait ce couplet si souvent cité comme un modèle de ridicule :

> Un soldat sous un coup funeste,
> Se *voyait descendre* au tombeau.

On a prétendu avec raison que depuis mademoiselle Lemaure, qui aurait désiré, disait-elle, *de se voir passer dans un carrosse à six chevaux*, on n'avait rien imaginé de plus plaisant qu'un homme qui *se voit descendre* au tombeau.

On distribue ici, à-peu-près clandestinement, quoique avec beaucoup de tolérance, une tragédie qui a pour titre, *les Jammabos*, ou *Moines Japonais*. Cet ouvrage peut s'appeler une satire posthume des jésuites, et par conséquent l'objet en est beaucoup moins intéressant. Quand un ordre religieux n'est plus, il paraît assez inutile de tracer une peinture allégorique du mal qu'il

a pu faire : ce projet eût été meilleur dans le temps de leur puissance.

La pièce a pour épigraphe ces mots du souverain pontife qui ont causé la perte des jésuites : *Sint ut sunt, aut non sint; qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient plus.* L'exécution d'ailleurs est d'une extrême faiblesse; l'ouvrage manque de plan, de caractères, et d'intérêt; le style en est fort médiocre. Cependant on y distingue quelques morceaux qui expriment des idées devenues très-communes à la vérité, mais qui ne sont pas mal rendues. Le fond de l'intrigue roule sur une espèce de conspiration formée par Uranka, le chef des Jammabos, qui représente le général des jésuites ; et cette conspiration est précisément celle que l'on appelle des poudres, et qui est fameuse dans l'histoire moderne. Taïko, monarque du Japon, veut quitter la couronne en faveur de l'un de ses fils ; l'aîné est absolument livré aux Jammabos, et l'autre est leur ennemi. Cependant c'est ce dernier que l'empereur choisit pour son successeur, et à qui il donne la princesse de Corée, promise à l'héritier du trône, et qui est aimée d'Okaïmas, l'aîné des deux fils. La politique d'Uranka consiste à armer l'un des deux princes contre l'autre, et tous les deux contre leur père. Il espère recueillir le fruit de leurs divisions, et établir la puissance de son ordre sur les ruines du trône. Des prodiges l'ont mis en grand crédit parmi le peuple, et l'instrument de ces préten-

dus miracles est la poudre à canon, dont un Portugais jeté par le naufrage sur les côtes du Japon, lui a montré le secret. C'est avec cette même poudre, qui lui a déja servi à en imposer au peuple, qu'il forme le projet de détruire la famille impériale. Il a fait placer dans les souterrains du palais des barils de salpêtre, qui, au moment marqué pour l'embrasement, doivent produire une explosion terrible. Pour préparer le peuple à ce grand événement, il a fait annoncer par-tout des présages sinistres et des vengeances célestes. Malheureusement pour lui, il a pris pour confident un bonze, qui, étant d'un ordre naturellement ennemi des Jammabos, comme les moines mendiants l'étaient des jésuites, a déguisé depuis dix ans sa haine et ses projets, et joue auprès d'Uranka le rôle d'un transfuge et d'un espion. Ce bonze va tout révéler à Okaïmas : Uranka soupçonne sa perfidie, et prend le parti de poignarder et le prince et le bonze, dépositaires de son secret; mais ce secret n'en est pas moins divulgué. L'on arrête les deux Jammabos qui allaient mettre le feu aux poudres; Uranka est envoyé au supplice, et tous les Jammabos chassés du Japon. Ce fond pourrait produire de l'intérêt, si les personnages étaient plus passionnés, les caractères mieux dessinés, les ressorts de l'action mieux arrangés; mais tout cela manque, et le seul mérite de la pièce, comme je l'ai dit, consiste dans quelques morceaux où l'allégorie sati-

rique est transparente ; mais où la satire est aussi tellement outrée, que par cela seul elle devient tout au moins suspecte.

L'auteur met dans la bouche d'Uranka les principes de politique et la morale corrompue qu'on a si souvent reprochés aux jésuites ; et, dans ce morceau même qui pourrait être bien mieux écrit, on ne retrouve que Pascal et Molière très-affaiblis, à quelques vers près.

Soyez humbles d'abord : que le plus simple asyle
*Semble vous contenter :* il vous sera facile
De le changer bientôt en de riches palais,
Et dans l'obscurité nous ne restons jamais.
De nos saints fondateurs suivez donc les exemples.
Une fois établis, multipliez vos temples.
Faites flotter au loin nos *superbes* drapeaux,
Et gagnez chaque jour des disciples nouveaux.
N'en rejetez *aucun :* un chef habile et sage
Sait de tous les humains tirer quelque avantage.
Il nous faut du crédit : *ayez* les fils des grands ;
Afin d'être illustrés, possédons des savants ;
Et pour ces vils mortels, sans talents, sans naissance,
Qui traîneraient chez nous une obscure existence,
Des palmes du martyre on les *couronnera*,
Et l'éclat de leur mort sur nous *rejaillira.*

Mais si nous aspirons à gouverner la terre,
Ne la révoltons point par un joug trop austère.
Qu'une morale douce et chère aux passions,
Vous aide à subjuguer l'esprit des nations.

Transposez, quand il faut, d'une main complaisante,

Et du bien et du mal la limite changeante.
Enseignez aux humains comment aux yeux du ciel,
En commettant le crime on n'est pas criminel;
Par quel art, éludant la divine justice,
On peut innocemment s'abandonner au vice;
Que qui sait nous aimer est assez vertueux,
Et que nos ennemis sont seuls haïs des dieux.

Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage;
Que chez nous chacun trouve une arme à son usage.
Oui, prêchons tour-à-tour, selon nos intérêts,
Le despotisme aux rois, la révolte aux sujets.
Rendons les uns tyrans, les autres régicides,
Et soyons à-la-fois *leur oracle et leurs guides.*

Que le peuple, les grands, les enfants, les vieillards,
Marchent tous *à nos voix* sous divers étendards.
Intriguez, dominez dans le sein des familles;
Dirigez les époux, les mères et les filles;
Sur-tout emparez-vous de l'esprit des *mourants;*
Veillez, priez près d'eux, dictez leurs *testaments.*
Quand l'homme s'affaiblit nous devenons ses maîtres;
Son agonie est l'heure où triomphent les prêtres,
Et c'est au lit de mort qu'il faut nous en saisir,
Pour ravir sa dépouille à son dernier soupir.
Car le fer, le poison, l'audace et l'artifice,
De notre empire en vain élèvent l'édifice,
Si l'or, plus puissant qu'eux, ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime, la vertu, les succès, la victoire,
La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire,
Tout se vend, tout se paie aux avares humains.
Tout est le prix de l'or : l'or en d'habiles mains

Est la foudre du ciel et le sceptre du monde.
Faites donc constamment une étude profonde
Des moyens, quels qu'ils soient, d'augmenter nos trésors,
Vous pourrez de la Chine envoyer jusqu'aux bords
Où le feu du soleil, embrasant l'hémisphère,
Durcit le diamant dans le sein de la terre.
Allez plus loin encore, et que le Jammabos,
D'or et de gloire avide, et *fertile en complots*,
*Trafiquant*, *cabalant*, *prêchant* d'un pôle à l'autre,
Soit par-tout souverain en feignant d'être apôtre, etc.(1)

## LETTRE CIV.

On vient d'imprimer une édition posthume des œuvres de Colardeau, en deux volumes *in-8°*, avec une préface des éditeurs et une vie de l'auteur, où l'on a prodigué les formes et les exagérations du panégyrique, comme c'est aujourd'hui la mode. Il n'en est pas moins vrai que cette collection n'ajoutera rien du tout à la réputation de Colardeau. N'ayant excité de son vivant ni la haine ni l'envie, il avait été apprécié à sa juste valeur, et son talent pour la versification avait été généralement reconnu, sans qu'aucun de ses ouvrages, si l'on excepte le premier de tous, eût

(1) L'ordre des jésuites appartient à l'histoire : c'est elle qui va tout-à-l'heure apprécier les éloges et les satires, et chercher la vérité dans les faits.

jamais obtenu de succès. Un coup-d'œil rapide sur ses productions, fera voir que ce jugement était très-équitable. On sait que son imitation de la lettre d'Héloïse à Abélard, du célèbre Pope, fut l'heureux coup d'essai qui le fit connaître avantageusement. Quoiqu'il y ait des négligences, des fautes réelles, des inégalités, des omissions importantes, moins excusables dans une traduction et dans un morceau fort court, que dans un autre genre d'ouvrage, cependant on y reconnut les dons naturels du poëte, une oreille sensible à l'harmonie, une expression facile et élégante, des tournures heureuses, et des morceaux pleins de ce charme qui naît de l'accord du rhythme avec le sentiment. Il avait égalé au moins l'auteur anglais dans les mouvements de sensibilité, quoiqu'il fût resté un peu au-dessous dans la poésie d'images; mais, s'il avait lutté avec succès contre Pope, il ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureux dans sa seconde héroïde, où il essaya de lutter contre le Tasse et Quinault. Son épître d'*Armide* à *Renaud*, à quelques vers près, était une déclamation froide, en style négligé et incorrect. Bientôt après il tenta de s'élever au genre dramatique, qui n'était nullement fait pour lui. *Astarbé* et *Caliste* n'eurent point de succès, malgré l'extrême indulgence que l'on avait pour l'auteur. Ces ouvrages, outre le vice du sujet, également ingrat dans l'un et dans l'autre, étaient construits sans aucune connaissance de l'art ni

du théâtre, et, ce qu'il y a de pis, très-médiocrement écrits. C'est là sur-tout que l'on s'aperçoit combien l'auteur avait peu d'esprit. A tout moment le dialogue manque de bon sens, et l'on voit par le peu d'intelligence des détails, combien l'auteur était éloigné de cette force de tête et d'idées qu'exige la composition d'une tragédie. Colardeau, d'ailleurs, était très-peu instruit, et son indolence naturelle et la faiblesse de sa santé se refusaient également au travail. Cette indolence ne l'empêchait pas d'être infiniment sensible aux critiques même les plus modérées, et ne le rendait pas moins susceptible des illusions de l'amour-propre poétique qu'aucun autre écrivain. On voit dans ses préfaces, dans une *Épître à Minette*, et dans ses vers à M. Duhamel, combien il se loue de bonne foi, et l'opinion qu'il a de lui et de ses censeurs, qui n'est pas celle du public. *Les Perfidies à la mode*, comédie qui paraît pour la première fois dans le recueil de ses œuvres, ne valent pas mieux que ses tragédies. Quelques morceaux écrits avec facilité, quelques vers agréables en font tout le mérite; et ce mérite est fort loin de couvrir tous les défauts d'un ouvrage sans intérêt, sans plan et sans action.

Colardeau, absolument dénué du don d'inventer, était donc obligé d'exercer sur les idées d'autrui la facilité qu'il avait à écrire en vers. C'est ce qui l'engagea à traduire successivement quel-

ques *Nuits d'Young* et *le Temple de Gnide.* Ce double projet était mal conçu : l'esprit de Colardeau n'avait aucun rapport avec celui du poëte anglais, dont le mérite consiste dans quelques grands traits d'imagination et des touches sombres et mélancoliques, caractères qui disparaissaient dans la versification de Colardeau, toujours facile et quelquefois brillante, mais en général faible et prolixe. A l'égard du *Temple de Gnide,* tous les bons esprits conviennent que c'est toujours une mauvaise entreprise que de mettre en vers une prose originale, à qui dès-lors on ôte cette précision piquante qui faisait son mérite distinctif. Aussi, dans ses tentatives, le public applaudit à *quelques étincelles* de ce talent poétique qui se manifestait dans tout ce qu'écrivait Colardeau; mais d'ailleurs on aurait désiré qu'il pût faire de ce talent un usage plus heureux et mieux entendu.

Il reste encore de lui quelques bagatelles fugitives, quelques pièces détachées, où on remarque toujours la manière d'un poëte et quelques vers heureux; mais qui toutes manquent d'ensemble et d'effet, parce qu'en total rien n'y est bien conçu : *Scribendi rectè sapere,* etc.

Madame la comtesse de Genlis, aujourd'hui gouvernante des filles de madame la duchesse de Chartres, et depuis long-temps dame d'honneur de cette princesse, a composé pour l'éducation de ses propres filles, de petites comédies morales,

où il n'entre jamais ni rôle d'homme, ni intrigue d'amour. Malgré cette extrême réserve, ces drames ne laissent pas d'être intéressants et ingénieux; on y trouve une morale douce, des sentiments touchants, et même des tableaux du monde qui réussiraient dans un cadre plus étendu, et d'une vérité qui suppose du talent pour le théâtre. Le style d'ailleurs en est d'un goût excellent, plein de naturel et de grace. Madame de Genlis fait jouer ces petits ouvrages par ses propres enfants, qui n'ont que dix à douze ans, et dont les talents précoces et l'intelligence surprenante prêtent encore un nouveau charme aux compositions de leur mère. Elle donna ainsi en dernier lieu, sur un théâtre particulier, une représentation de trois de ses comédies, où la meilleure compagnie de Paris était invitée, et qui fit à toute l'assemblée, sans exception, un plaisir inexprimable. J'avais le bonheur d'être du nombre des spectateurs, et j'envoyai le lendemain les vers suivants à l'aimable auteur que je ne connaissais point (1), et

(1) Ce fut le commencement des liaisons de l'auteur avec cette dame, et la date (1779) fait voir qu'elle avait déja composé tout son théâtre, et qu'il était même à l'impression; ce qui répond suffisamment aux bruits ridicules sur la part qu'il avait eue (disait-on) à des ouvrages qu'il n'avait pas même lus. Bien plus, le *Théâtre de Société*, où se trouve *la Mère rivale*, dont il rendit un compte très-avantageux, avait été publié un an auparavant, sans nom d'auteur, et il en parla sans la connaître.

qui m'avait procuré une des plus douces impressions que j'eusse éprouvées de ma vie.

Non, ce que j'ai senti ne peut être un prestige;
Non, j'ai su trop bien en jouir,
Et si l'on doute d'un prodige,
Comment douter de son plaisir?
Tes drames ingénus, composés pour l'enfance,
Où l'art soumis à l'innocence,
Se défend les ressorts qu'ailleurs il fait mouvoir
Avec tant de réserve, ont-ils tant de pouvoir?
Ton art, belle Genlis, l'emportant sur le nôtre,
Ne fait parler qu'un sexe, et charme l'un et l'autre.
Que tes tableaux sont vrais dans leur simplicité!
Tu peins pour des enfants, mais la maturité
Et se reconnaît et t'admire;
Le miroir où tu les fais lire,
Sur nous de tes leçons réfléchit la clarté.
Jamais, jamais la vérité
N'exerça sur les cœurs un plus aimable empire.
Mais je parle à l'auteur de ses succès brillants,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mère!
Je suis bien plus sûr de te plaire,
En te parlant de tes enfants.
Vous, la gloire et l'amour d'une mère attendrie!
O Caroline! Pulchérie!
Des mains de la nature, ô chefs-d'œuvre naissants!
Elle a sur votre aurore épuisé ses présents.
Vous semblez ignorer, parmi tant de suffrages,
Et nos plaisirs et vos talents;
A celle dont les soins forment vos jeunes ans,
Vous reportez tous nos hommages;
Vous oubliez enfin dans vos jeux innocents,

Qu'il n'est donné qu'à vous d'embellir ses ouvrages.
Quel ensemble enchanteur! quel spectacle charmant!
Mon cœur est encor plein du plus pur sentiment,
Mon œil encor frappé de la plus douce image,
De ce transport flatteur, de ce ravissement,
Que faisaient naître à tout moment
Les graces de son style et celles de votre âge.
Je pensais à sa joie, à ses félicités,
Aux mouvements de sa tendresse;
Je songeais que ces cris de la publique ivresse,
Dans son cœur maternel étaient tous répétés.
Digne mère, jouis, jouis de ces délices.
Ton ame et tes talents, voilà tes justes droits.
Dans toi seule aujourd'hui l'on adore à-la-fois
L'auteur, l'ouvrage et les actrices.

Madame de Genlis fait en ce moment imprimer ses pièces qui formeront plusieurs volumes, et qui seront vendues (1) au profit de MM. de Quiessat, retenus en prison depuis la perte de leur procès contre Damade, jusqu'à ce qu'ils paient quatre-vingt mille livres de dommages et intérêts. Considérés comme accusés, il est difficile de les justifier; mais, comme malheureux et ruinés, ils peuvent inspirer une pitié louable et qui fait honneur au bon cœur de madame la comtesse de Genlis.

(1) Leurs altesses impériales, monseigneur le grand-duc et madame la grande-duchesse, en prirent quarante exemplaires.

## LETTRE CV.

Les trois semaines de clôture qui sont un temps mort pour les nouveautés, m'obligent à remplir la place qu'elles occuperaient, par quelques bagatelles courantes qui heureusement ne manquent jamais dans ce pays-ci. En voici une assez jolie; c'est une pièce de vers adressée à madame la comtesse de Genlis, celle dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre. M. le chevalier de Bonnard, sous-gouverneur des enfants de M. le duc de Chartres, a offert aussi à cette dame son hommage poétique. Il est déja connu par quelques productions galantes et spirituelles; celle-ci peut être mise du nombre.

C'est la vertu, c'est le génie,
C'est la nature et la raison,
C'est la grace à l'esprit unie,
Qui de la décente Thalie
Empruntant la séduction,
Dans un style plein d'harmonie,
Hier nous ont donné leçon.
Femme étonnante, heureuse mère,
Modèle aimable des auteurs,
Vous créâtes si bien pour plaire
Et vos pièces et vos acteurs,
Que l'on ne sait qui l'on préfère.
Mais, belle Genlis, si j'osais,
Au milieu de tous les hommages,

Vous dire ici tous mes secrets,
Ces drames si beaux, si parfaits,
Si dignes de charmer les sages,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerais mieux avoir faits.

Voici une chanson anacréontique qui a de la douceur et de la mollesse, quoiqu'elle vienne de la province.

Qui n'a point vu mon aimable maîtresse,
N'a jamais vu ni graces, ni beauté.
Dans ses beaux yeux quelle douce tendresse!
Et sur son sein, dieux! quelle volupté!

Quelle était belle alors ma Virginie,
Quand, reposant doucement dans mes bras,
Elle songeait à moi, quoique endormie,
Et soupirant, nommait son cher Hylas!

En me nommant s'éveilla Virginie;
Je l'ai senti, feignant de sommeiller,
Clore mes yeux de sa bouche chérie,
Tout doucement, de peur de m'éveiller.

O douce nuit, que tu me parus belle!
L'aimable enfant! elle disait tout bas:
Hylas, Hylas, sois-moi toujours fidèle;
Puis tendrement me serrait dans ses bras.

Dieux! qu'il battait avec vîtesse extrême,
Mon tendre cœur pressé contre le sien!
Je te connus, félicité suprême,
Ma Virginie est le souverain bien.

Ils sont passés les beaux jours de ma vie,
Ils sont passés ces trop fortunés jours.
Je ne vois plus l'aimable Virginie;
Je ne vois plus l'objet de mes amours.

Je pleure, ô ciel! dieu d'amour, je t'implore,
Viens appaiser le trouble de mes sens.
Ah! bien plutôt, viens, beauté que j'adore,
Sécher mes pleurs par tes baisers brûlants.

Si tu ne viens dissiper mes alarmes,
Si tu ne viens me serrer dans tes bras,
Bientôt, bientôt tu verseras des larmes
Sur le tombeau du malheureux Hylas.

M. Guibert, auteur du livre de la *Tactique*, vient de faire paraître un ouvrage qui peut en être regardé comme le supplément : il y traite de *l'ordre mince* et de *l'ordre profond.* C'est aux seuls militaires à être juges de cette question; il y a joint des idées de politique sur différents objets d'administration, à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs; mais, comme l'ouvrage ne fait que de paraître, je n'ai pu encore m'en occuper assez pour en donner une idée.

Depuis deux mois, un acteur nouveau, nommé Grandmont (1) Rozelli, a occupé le théâtre où il a débuté avec succès dans le premier emploi. Il doit ce succès bien moins aux qualités qu'il a,

---

(1) Celui qui s'est depuis si malheureusement signalé dans la révolution, où il a péri avec son fils.

qu'aux défauts qu'il n'a pas. Il a un débit ferme, un maintien raisonnable et même quelque noblesse. On ne peut lui reprocher ni les convulsions forcenées, ni la profusion de mouvements et de gestes, ni la familiarité triviale, ni les bégaiements à la mode, ni cette ridicule et insupportable manie de briser les vers et d'en faire absolument disparaître le rhythme et la tournure. Le public lui a su si bon gré de n'avoir aucun de ces travers choquants, qu'il lui a pardonné la sécheresse de son jeu, le défaut de sensibilité et souvent même d'intelligence. Il est reçu aux appointements; il y a même apparence qu'on le fixera au Théâtre-Français, qui après tout est si pauvre qu'il ne doit pas même dédaigner cette mince acquisition.

D'Alembert vient de faire imprimer l'éloge de milord Maréchal, qui peut servir de suite à ceux qu'il a imprimés déja, et qui a le même mérite.

## LETTRE CVI.

J'ai lu le nouvel ouvrage de M. de Guibert, et avec beaucoup de plaisir, quoique j'entende fort peu les matières dont il traite. Tel est du moins l'avantage de la méthode et de la clarté dans quelque sujet que ce soit. D'ailleurs, indépendamment des principes de tactique qui ne peuvent avoir pour juges que les militaires ( quoi-

que toutes nos dames en fissent leur conversation habituelle au camp de Bayeux), on trouve dans le livre de M. Guibert une analyse très-bien détaillée de quelques-unes des plus belles opérations de Turenne, de Luxembourg, du roi de Prusse, etc., qui viennent à l'appui de son système, et ces sortes d'applications sont de nature à être entendues par toutes sortes de lecteurs, et toujours intéressantes. La dernière partie de son ouvrage roule sur l'importance dont il est pour la France d'aûgmenter beaucoup son état militaire, de manière qu'il soit au niveau des puissances voisines, et en proportion de ses moyens. Cette question est très-bien traitée, et dans tout le cours de l'ouvrage on rencontre des idées saines et justes, qui font voir que l'esprit de l'auteur est ici de mesure avec son sujet, ce qui ne lui arrive pas quand il veut être poëte ou orateur. Ce n'est pas que son style soit encore assez mûri; il est même incorrect et inégal, mais rapide et animé. On ne peut attribuer qu'à l'enthousiasme d'un jeune militaire l'humeur qu'il montre contre les écrivains qui ont essayé de démontrer aux souverains les dangers de l'ambition guerrière et l'inutilité de la plupart des guerres, même de la plupart de celles qui ont eu du succès. M. Guibert ne veut voir là que des déclamations vaines et de dangereuses rêveries : je n'y vois, quant à moi, d'autre *danger* que leur inutilité; car ceux qui nous prédisent gravement

qu'un jour viendra où l'on ne fera plus la guerre, parce qu'on sentira qu'elle n'est bonne à rien, nous disent en d'autres termes qu'un jour viendra où l'on ne se conduira plus que par la raison, ce qui est d'une étrange déraison. L'auteur croit que les philosophes voudraient engager les princes à rabaisser, à anéantir l'état militaire; et il regarde les gens de lettres comme les ennemis de son système par rapport à la nécessité d'avoir de grandes armées; comme s'il y en avait un seul qui fût assez aveugle pour ignorer que l'on n'est pas plus asservi par trois cent mille hommes que par cent cinquante, et que le premier intérêt de tout citoyen sensé, est que la constitution de l'état soit tranquille et glorieuse, quelque opinion qu'il en puisse avoir d'ailleurs. On reconnaît dans les reproches injustes qu'il aime à faire aux gens de lettres, les ressentiments qu'il a conservés contre eux, depuis qu'il n'a pu parvenir à faire couronner son *Éloge de Catinat.*

On a joué depuis la rentrée une petite comédié en un acte qui a pour titre, *l'Amour français;* elle est de M. Rochon de Chabanne, auteur d'*Heureusement* et de *la Manie des arts*, bagatelles que des détails agréables ont soutenues au théâtre, malgré l'extrême faiblesse du fond. L'auteur a de l'esprit et de la facilité, mais nulle imagination. *Heureusement* est composé de deux contes de Marmontel qu'il a mis en vers, et aux-

quels même il n'a pas su faire un dénouement. *La Manie des arts* est faite sur une histoire connue d'un Gascon qui présenta au ministre un placet qu'il avait mis en musique, et qu'il offrit de chanter et de danser. *Les Amants généreux* sont une faible copie d'une faible pièce allemande. *L'Amour français* n'est imité de personne; il est absolument de l'invention de l'auteur; aussi n'a-t-il eu aucun succès. Il n'y a ni action, ni intrigue, ni même de sujet. Il s'agit de savoir si un jeune lieutenant partira pour sa garnison avant ou après avoir épousé sa maîtresse : il faut convenir que ce nœud n'est pas fort. Il y a quelques jolis vers dans l'ouvrage, mais beaucoup de longueurs et de lieux communs.

Depuis ma lettre commencée, les comédiens italiens ont donné *Louis et Carloman*, opéra-comique en trois actes dont les paroles sont de M. Dubreuil, et la musique de Cambini. La musique est très-médiocre, et rien n'est plus plat que les paroles. L'auteur avait imaginé que ce serait une nouveauté très-piquante d'annoncer que son ouvrage était en *style gaulois*, et c'est ce qui était porté sur l'affiche. D'un autre côté, le Journal de Paris avait pris soin de rassurer le public, qui ne concevait pas qu'au dix-huitième siècle on voulût rappeler sur la scène le jargon du douzième. Ces messieurs nous assurèrent, apparemment sur la parole de l'auteur, que son *gaulois* serait *très-aisé à entendre;* ce qui ne s'est

pas trouvé vrai en un sens, puisque assurément il n'était pas aisé d'*entendre* quelque chose d'aussi ennuyeux. Mais au fait ce prétendu gaulois consistait à retrancher les pronoms *je*, *tu*, *vous*, *nous*, avant les verbes ; et tout le reste, trois ou quatre mots exceptés, était en langage très-ordinaire, c'est-à-dire en très-mauvais français. La bizarrerie de cette idée est encore un des ridicules qui caractérisent notre siècle.

Une bizarrerie d'un autre genre est celle de feu J. J. qui avait imaginé de refaire son *Devin du Village*, dont il n'était pas content, précisément parce que tout le monde l'était. Ses amis ont cru témoigner leur respect pour ses dernières volontés, en faisant jouer *le Devin* avec une nouvelle musique ; elle a été honnie d'un bout à l'autre. Comment espère-t-on de faire oublier à une nation une musique qu'elle sait par cœur depuis trente ans ?

## LETTRE CVII.

*L'Iphigénie en Tauride* de Gluck a eu un très-grand succès. Ce sont toujours les mêmes moyens et les mêmes effets, et les Français croyant applaudir de la musique, applaudissent une tragédie. Celle de Guymond de la Touche, décousue et mutilée en quatre actes par M. Guillard, a fourni à Gluck un des plus beaux sujets de l'an-

tiquité, et qui même sans paroles et sans musique, réussirait en pantomime. Tous les enthousiastes, et il y en a bon nombre, ont chanté victoire et triomphe, ont imprimé que Gluck s'était surpassé lui-même dans cet *étonnant* ouvrage; mais les juges désintéressés, les vrais amateurs des arts tiennent un langage différent. Ils voient toujours dans Gluck un homme qui ne pouvant élever son talent à la hauteur de l'art, veut plier l'art à son talent, et chercher à établir un systême pour masquer son insuffisance. Riche en harmonie, mais pauvre de chant, il a épuisé bientôt le peu qu'il en avait appris en Italie, et trouvant une nation plus faite pour le drame que pour la musique, il nous a dit : Je vous apporte la tragédie grecque, la vraie tragédie lyrique. Mais au fond, ce n'est qu'un genre bâtard, une espèce de monstre placé entre l'opéra et la tragédie, et qui voulant les réunir, les manque tous deux. Dans l'*Iphigénie en Tauride*, par exemple, les amateurs applaudissent de beaux chœurs, tels que celui des prêtresses de Diane, celui des Scythes autour de deux Grecs que l'on va immoler, deux morceaux de récitatif qui ont de l'expression; l'un est le songe d'Iphigénie, l'autre les remords de Thoas; un air ou deux où il y a du chant. Tout le reste n'est qu'un vacarme continuel, monotone et assourdissant, suite nécessaire de la manière du compositeur qui tire tous ses effets de son orchestre, et qui en fait

toujours son acteur principal; presque par-tout un chant forcé baroque et criard, pour ne pas paraître commun. Ce qui est sur-tout remarquable, c'est la prétention de mettre des airs dans chaque scène, après avoir long-temps soutenu qu'*Il n'en fallait pas, et que les airs étaient un vrai contre-sens dans une situation.* Malgré ces beaux raisonnements, le succès des airs de *Roland* a fait sentir à Gluck qu'il en fallait dans son *Iphigénie.* Mais quels pauvres airs! quelle distance de cette composition sèche à la mélodie si pénétrante et si expressive des beaux airs italiens! Point de milieu : à la Comédie-Française il faut de beaux vers; à l'Opéra il faut de beaux chants. Lorsque en voyant ici les scènes de Pylade et d'Oreste, d'Oreste et d'Iphigénie, je me rappelle les beaux développements de l'éloquence tragique, me rendra-t-on l'impression que j'ai éprouvée et que je regrette, avec un récitatif brusque et criard? Non sans doute. Je dirai toujours au musicien : « Tu as la prétention de déclamer en notes; tu as tort : chante, car la musique ne déclame jamais aussi-bien que la parole. Crois-tu qu'il y ait un art de mesurer les accents d'un Lekain, d'une Clairon, d'une Duménil? Non; il n'y en a pas; c'est un degré de vérité qui ne t'est pas donné (1). Cherche donc un autre

(1) Sans doute l'esprit de la bonne déclamation doit être celui de la bonne musique, ou plutôt l'un est le fondement

effet; cherche des chants qui ressemblent à des accents que tu ne peux noter, qui les rappellent à mon ame et à mon imagination, en flattant mon oreille, et alors tu feras couler mes larmes, et tu me feras plaisir en m'attendrissant. Mais souviens-toi que le talent du musicien n'est pas celui de substituer la tragédie criée à la tragédie parlée. »

Ce qui m'a fait le plus grand plaisir dans l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, c'est l'exécution de la tempête, à l'ouverture du premier acte, et la danse des Furies qui tourmentent Oreste pendant son sommeil: cette partie de pantomime est d'un grand effet.

Il fallait que l'abbé Arnaud fît sa phrase, et il a dit que *La douleur antique était retrouvée par Gluck*; sur quoi l'ambassadeur de Naples a dit assez plaisamment qu'*Il aimait mieux le plaisir moderne*.

Madame la comtesse de Genlis ayant été quelques jours à la campagne, pendant qu'on imprime le premier volume de ses œuvres, je lui ai adressé à son retour les vers suivants:

Vous avez visité les champs,
O vous, l'ornement de la ville!
Dans la paix d'un secret asyle,

---

de l'autre; mais les moyens sont différents. Cette doctrine est supérieurement développée dans l'ouvrage du célèbre Grétry. (*Essais sur la Musique.*)

Vous vouliez reposer et votre ame et vos sens.
Sans doute c'est à vous qu'appartient l'art suprême
D'être bien dans le monde et mieux avec soi-même;
Et votre esprit flexible à tous les tons monté,
Du travail au loisir et des jeux à l'étude
 Passant avec facilité,
 S'est fait une heureuse habitude
 De charmer la société,
 Et de goûter la solitude.
Eh bien, que faisiez-vous sous les ombrages frais,
 Au sein des champêtres demeures?
Parlez-nous des plaisirs qui remplissaient vos heures;
 Nous parlerons de nos regrets.
Je vous suis en idée aux retraites de Flore;
Je la vois vous offrir les bouquets du printemps;
La nature étaler ses appas renaissants,
Belle de tous ses dons, et vous plus belle encore,
 Et souriant à ses présents.
Je vous vois promener vos pensers solitaires,
Respirer d'un air pur les parfums salutaires;
Et ces yeux si brillants, ces regards enchanteurs
Errer innocemment sur les prés et les fleurs.
 Peut-être aux hôtes des bocages
Disputiez-vous le prix du chant et de la voix;
Peut-être un livre en main, dans le calme des bois,
 Vous conversiez avec les sages;
 Ou des souvenirs les plus doux
 Amusant votre rêverie,
 Vous appeliez auprès de vous
 Et Caroline et Pulchérie.
Ces tendres mouvements pour elles sont perdus;
Elles n'entendent point votre voix maternelle;

La nature un moment vous a paru moins belle.
Ah! qu'aujourd'hui du moins à votre cœur rendus,
Ces objets si chéris dont l'amour vous rappelle,
Fixent ici vos pas doucement retenus.
De grace et de raison rare et charmant modèle,
Ah! Genlis, ne nous quittez plus.
Nous sommes tous heureux du désir de vous plaire,
D'un seul de vos regards nos soins sont trop payés;
Vous voyez près de vous un époux, une mère,
Vos enfants dans vos bras, et nous tous à vos pieds.

Les œuvres de du Belloy viennent de paraître en six volumes *in*-8°, qui pourtant ne contiennent que six pièces de théâtre; mais l'éditeur, M. Gaillard, a un peu abusé du privilége de l'amitié pour rassembler les éloges et les apologies avant et après chaque ouvrage, et multiplier les remarques, les commentaires et l'érudition. Il y a pourtant quelques poésies qui n'avaient pas encore été imprimées; et ce qui est à observer, c'est qu'on n'y voit pas la plus légère trace du talent qu'il a montré dans ses tragédies, qui, quoique mal écrites en général, offrent cependant de la pensée et quelques beaux vers.

## LETTRE CVIII.

On a donné hier, trente-un mai, la première représentation d'*Agathocle*, ouvrage posthume de Voltaire, qu'il avait apporté avec *Irène*, et qu'il

comptait faire jouer, lorsque la mort l'a enlevé. Sa famille et les comédiens ont cru ne pouvoir mieux faire que de donner cet ouvrage le jour de l'anniversaire de sa mort. A cette circonstance touchante, faite pour disposer à l'indulgence, on a joint un compliment prononcé par Brizard, et composé par M. d'Alembert, dans lequel on rappelait au public tout ce qu'il devait à la mémoire de M. de Voltaire. Ce compliment a été très-applaudi : à l'égard de la pièce, en voici à-peu-près le sujet et le plan.

Agathocle, tyran de Syracuse, a deux fils, Polycrate et Argide, dont l'un, image de son père, a toute l'ambition et la férocité qui peuvent faire un usurpateur; l'autre a toutes les vertus qui peuvent faire pardonner l'usurpation. Tous deux sont amoureux d'Idace, jeune captive, faite prisonnière dans les guerres des Carthaginois contre Syracuse, et fille d'Idasan, vieux guerrier, autrefois concitoyen et compagnon d'Agathocle, mais que les troubles de la Sicile ont banni de son pays. Ennemi de la tyrannie, il a servi dans les troupes de Carthage, et ne revient aux bords de l'Aréthuse que pour y porter la rançon de sa fille. Il apprend d'Egeste, un ancien ami qu'il retrouve, qu'Idace est enfermée au temple de Cérès, sous la garde d'une prêtresse; qu'Agathocle accablé d'années, se repose de tous les soins de l'administration sur son fils Polycrate, objet de ses préférences, qui semble destiné à lui succé-

der, et déja revêtu de son pouvoir. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir la liberté d'Idace. Idasan la demande en effet; mais au seul nom d'Idace, Polycrate le fait éloigner. Argide lui reproche cette dureté contraire aux lois de l'humanité et même au dernier traité fait avec Carthage, suivant lequel les prisonniers doivent être rendus pour une rançon. Polycrate ne dissimule point l'intérêt qu'il prend à Idace, les desseins qu'il a sur elle, et même la résolution où il est de l'enlever du temple de Cérès. Argide lui montre toute l'horreur qu'il a de cet attentat, et s'efforce de l'en détourner; mais Polycrate ne voit en lui qu'un rival, le menace avec fureur, et Argide répond avec fermeté. Un moment après Polycrate fait enlever Idace par des soldats; Argide vole à son secours. Le féroce ravisseur s'élance sur son frère, le poignard à la main. Argide, obligé de défendre sa vie, repousse la force par la force, et son frère tombe mort à ses pieds. Agathocle instruit de ce meurtre, et désespéré de la mort d'un fils son espérance et son idole, fait arrêter Argide, Idace et Idasan; et dans le premier mouvement de sa colère, les enveloppe tous trois dans le même arrêt de proscription. Cependant l'amour paternel, les conseils d'Elpénor, son confident intime, les prières de la prêtresse qui atteste la justice des dieux, font balancer Agathocle et suspendent la fatale sentence qu'il est prêt à porter. Argide qui n'attend plus que la mort, ne cache

point à Idasan l'amour qu'il avait pour sa fille, et le désir qu'il a d'emporter au tombeau le nom de son époux. Idace, de son côté, n'a pu s'empêcher d'être sensible aux vertus et au secours généreux d'Argide; elle a même confié à la prêtresse le penchant qu'elle sentait pour lui. Idasan les unit, et tous trois se préparent à recevoir leur arrêt qu'Agathocle va porter. Pour y donner plus de solennité, il a fait assembler le peuple. Il monte sur son trône; il rappelle tout ce qu'il a fait pour la gloire de Syracuse et pour la sienne. Depuis long-temps, las du pouvoir, la mort affreuse de son fils lui a rendu encore plus pesant le fardeau de la couronne; il ne peut se résoudre à perdre le fils qui lui reste. Tout ce qu'il a entendu l'a convaincu de l'innocence d'Argide; enfin il ne croit pouvoir mieux expier l'injustice qu'il lui a faite, qu'en lui remettant la couronne et lui accordant la main d'Idace. Argide accepte le diadême; il monte sur les degrés du trône.

Peuple, j'use un moment de mon autorité;
Je règne.... Votre roi vous rend la liberté.

Le main d'Idace suffit à son bonheur.

Le peuple vous chérit, vous êtes plus que reine,

lui dit-il, et ce vers finit la pièce.

Le fond de ce drame est précisément celui du *Venceslas* de Rotrou: un roi faible et accablé d'années, le contraste du caractère des deux fils,

dont l'un est aussi féroce et aussi violent que l'autre est modéré et vertueux; le meurtre de l'un des deux princes, tué par son frère; enfin la résolution du père qui abdique la couronne et la remet à son fils plutôt que de le condamner : voilà les traits de ressemblance qui font d'Agathocle un ouvrage de réminiscence, tels que sont ordinairement ceux des vieillards, dont il est vrai de dire en général qu'ils n'ont plus que la mémoire de leur esprit. Mais ce qui n'est pas dans Agathocle, c'est ce vers sublime :

Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père.

C'est la bouillante énergie du caractère de Ladislas, c'est la chaleur tragique qui anime ce drame composé il y a plus de cent soixante ans, et que M. de Voltaire à quatre-vingt-quatre n'a pas pu mettre dans le sien. Du moins on y trouve encore des traits de son imagination et ce mélange de philosophie et de poésie qui a toujours donné à ses ouvrages un caractère particulier. On revoit son coloris dans ces deux vers que dit Agathocle :

L'argile (1) par mes mains autrefois *façonné*,
A produit sur mon front l'or qui l'a couronné.

---

(1) Il faut observer qu'*argile* est du féminin, et que par conséquent il y a ici une faute de langue, que l'auteur n'a laissée sans doute que parce qu'il n'a pas eu le temps de corriger sa pièce.

La pièce d'ailleurs est sans intérêt, parce que les caractères et les situations manquent de développements et d'énergie. L'amour d'Idace et d'Argide ne produit rien, et la faiblesse du rôle d'Agathocle dément le caractère et la renommée de ce fameux usurpateur qui de potier de terre devint tyran de son pays. L'abdication du fils est noble et serait d'un grand effet, s'il eût été question, dans le cours de la pièce, de la liberté de Syracuse ; mais comme on n'en a pas parlé, ce n'est qu'un accessoire indifférent, une action noble en elle-même, mais qui ne peut rendre à l'ouvrage l'intérêt qui lui a manqué jusque-là.

Voilà la seule nouveauté intéressante en ce moment : elle a été reçue avec le respect qu'on devait à la mémoire de l'auteur, et applaudie en général, à quelques mots près qu'il est facile de changer ; mais il n'est pas probable qu'elle ait beaucoup de représentations.

Je joins ici, au défaut d'autre nouveauté, des vers que j'ai adressés en dernier lieu à madame la comtesse de Genlis qui joint à ses autres talents, celui de chanter supérieurement et de jouer très-bien de la harpe.

### LES TROIS LANGAGES.

L'ame a besoin d'avoir plus d'un langage :
Il en est deux, la parole et le chant.
Oh ! que chez vous l'un et l'autre est touchant !
De votre esprit votre organe est l'image,

Doux comme lui, non moins juste et brillant.
Il est encore une langue interprète
Des sentiments, l'éloquence des yeux:
C'est celle-là que l'amour sait le mieux,
Que l'on entend quand la bouche est muette,
De la nature expression parfaite,
Accent du cœur, prix des plus tendres soins,
Qui dit le plus, et qui trompe le moins.
Dans vos regards quelle est donc sa puissance!
Peut-être Amour (puisque enfin il est dieu)
L'aura-t-il su; mais il aura fait vœu
Sur ce point-là de garder le silence.
S'il faut pourtant dire ce que j'en crois,
(En respectant ses secrets et les vôtres)
Ce doux parler (pardonnez), quelques droits
Qu'ait sur les cœurs votre chant, votre voix,
Ce doux parler vaut lui seul les deux autres.

## LETTRE CIX.

Il a fallu retirer *Agathocle* après quatre représentations, parce que le public qui veut bien être une fois indulgent par respect, ne s'ennuie pas long-temps par complaisance. *Le Droit du Seigneur*, qu'on a remis presque en même temps, reduit en trois actes par l'auteur quelque temps avant sa mort, n'a pas eu plus de succès, ni plus de représentations. Cette dernière pièce imprimée dans les œuvres de Voltaire, est connue de tout le monde: elle fut jouée en 1762 sans beau-

coup de succès, sous le nom de *l'Ecueil du sage*. C'était à-peu-près le fond de Nanine, mais gâté par un roman sans intérêt. On avait applaudi des détails agréables dans les deux premiers actes, et c'est ce qui engagea M. de Voltaire à réduire les trois derniers en un seul. Mais les événements romanesques et précipités qui surchargent aujourd'hui ce dernier acte, ne sont pas plus intéressants qu'ils ne l'étaient, et encore moins vraisemblables. Le principal personnage arrive dans ses terres au commencement du troisième acte, et devient subitement amoureux d'une jeune paysanne qu'il n'a jamais vue, et qu'il épouse à la fin de la pièce. Ce n'est pas ainsi que le cœur veut être mené, et toute passion, pour produire de l'effet, exige des développements et des gradations. L'auteur le savait mieux que personne; mais à l'âge où il a revu *le Droit du Seigneur*, on n'est plus sévère que pour les autres. En général, on a pensé dans le public que sa famille aurait montré plus de respect pour lui, si elle ne se fût pas obstinée à mettre sur la scène ces deux pièces peu dignes de leur auteur, et qui ne lui pouvant rien faire perdre de sa gloire aux yeux de la raison, exposaient du moins la vieillesse et la mémoire d'un grand homme aux insultes de l'envie.

Les débuts tragiques se multiplient au Théâtre-Français depuis la mort de Lekain, et cette foule d'acteurs qui se disputent sa succession, rappelle

ce mot de madame de Cornuel, lorsque, après la mort de M. de Turenne, on fit huit maréchaux de France, qu'elle appelait *la Monnaie de M. de Turenne*. On peut dire aussi que Larive, et Monvel, et Grammont, et Ponteuil, qui tous jouent le premier emploi tragique, sont la monnaie de Lekain; mais il a terriblement perdu au détail. Les uns manquent d'ame et les autres de moyens, et la tragédie n'est plus guère que supportable au Théâtre-Français.

Le Mierre vient enfin de faire paraître son poëme des *Fastes* ou des *Usages de l'année*. L'idée seule d'un pareil ouvrage appartient à l'époque de la corruption du goût; elle blesse tous les principes de la poétique et du bon sens. Ovide a pu rassembler dans un poëme très-court les origines des fêtes romaines, toutes fondées ou sur des traits d'histoire très-intéressants, ou sur une mythologie agréable. Mais faire seize chants sans unité d'objet, sans liaison, sans suite, sur le carnaval, le carême, pâque, la pentecôte, etc., c'est le projet d'un homme qui ignore totalement ce que c'est qu'un ouvrage de poésie, et qui renouvelle le monstre peint dans l'Art poétique d'Horace. Aussi qu'est-ce que le poëme des *Fastes?* Une suite de descriptions, la plupart très-indifférentes et très-froides, et séparées les les unes des autres par une moralité triviale. Qu'on juge si une pareille marche, qui ne serait pas supportable dans un chant, peut l'être pen-

dant seize. Le style est digne du reste, ou plutôt il est pire que tout. C'est un amas de grotesques, un mélange informe de tous les tons que l'auteur prend pour de la variété, et qui n'offre qu'une disparate choquante et un habit d'arlequin. L'incorrection, la dureté, la sécheresse, la bizarrerie, la foule des mots bas et populaires prodigués avec affectation, les plaisanteries de mauvais goût, enfin tous les défauts qu'on a justement reprochés aux autres ouvrages de l'auteur, sont dans celui-ci beaucoup plus choquants et plus nombreux. On trouve quelques jolis vers dans le genre familier, et quelques vers charmants sur un clair de lune; mais pas un morceau de grande poésie, pas un qui soit seulement comparable aux trois ou quatre beaux morceaux qu'il avait mis dans le poëme de la peinture. Ce dernier était, il est vrai, très-inégalement écrit; mais l'auteur, en suivant les traces de l'abbé de Marsy, avait du moins fait un plan, et le talent poétique s'y montrait de temps en temps. Il est à craindre que le poëme des *Fastes*, bien loin de porter l'auteur à l'académie, l'en éloigne encore, comme étant un ridicule de plus.

Le premier volume des comédies de madame la comtesse de Genlis va être publié incessamment. Un des objets de l'auteur, en imprimant cet ouvrage, est un acte de bienfaisance envers le chevalier de Queissat, qui étant (dit-on) bien moins coupable que ses deux frères, et beau-

coup plus intéressant qu'eux par ses qualités personnelles, est condamné à rester toute sa vie en prison, ou à payer quarante mille livres de dommages et intérêts. Le maréchal de Broglie, qui l'estime comme un brave officier, a rassemblé pour lui, au dernier camp de Bayeux, une somme de vingt mille livres, mais qui est encore bien loin de suffire à son élargissement. Madame la comtesse de Genlis, appuyée et encouragée par madame la duchesse de Chartres, destine le produit de ses ouvrages à achever la somme. Elle a fait tirer cinq cents exemplaires du premier volume en papier d'Hollande et de la plus belle impression, qui se vendront vingt-quatre livres chaque, et dont le Palais-Royal et Versailles prendront une grande partie. Si V. A. I., naturellement compâtissante pour les malheureux, et sensible aux belles actions, daignait m'autoriser à en prendre en son nom un certain nombre d'exemplaires, je regarderais cette générosité comme un effet de ses bontés à mon égard. C'est d'ailleurs un véritable présent à faire à toutes les mères qui ont de jeunes filles à élever. Le premier volume contient sept pièces qui toutes sont intéressantes, et très-agréables à lire. Il y a même des traits de la bonne comédie, dont le mérite est d'autant plus grand que l'auteur s'est renfermée dans les bornes les plus étroites. Les autres volumes ne tarderont pas à suivre celui-ci, et ce sera un des meilleurs ouvrages d'éducation qu'on

ait jamais faits, puisqu'il peut servir également à inspirer la vertu et à former l'esprit et le goût.

Un autre ouvrage qui peut être aussi utile aux gens du monde, c'est celui qui vient de paraître sous les auspices de M. le marquis de Paulmy, et qui a pour titre, *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.* C'est une espèce de bibliographie qui aura vingt-quatre volumes, et qui indique les meilleurs livres en tout genre, et tous les objets et les moyens d'instruction.

On m'a demandé ces jours derniers des paroles pour un très-joli air d'Albanèse, et j'ai donné la chanson suivante qui est une espèce de romance à refrain, que l'on peut intituler *l'Amour timide.*

Hélas! quel martyre,
O dieu des amours!
De ne jamais dire
Ce qu'on sent toujours!
Le cœur le plus tendre
Est le plus discret;
Mais on doit entendre
L'amour qui se tait.
Hélas! quel martyre, etc.

Lise dont j'adore
Les attraits touchants,
Eh, quoi! Lise ignore
Les feux que je sens!
Une fois qu'on aime,
Hélas! dès ce jour,
Le respect lui-même

Ressemble à l'amour.
Hélas! quel martyre, etc.

Du feu que je cèle
Je contrains l'essor;
C'est du moins pour elle
Un hommage encor.
L'objet que j'encense,
Peut-être à son tour,
Touché du silence,
Fait grace à l'amour.
Hélas! quel martyre, etc.

Si mon ame éprise
De ses douces lois,
Pouvait devant Lise
Parler une fois!...
N'importe, cette ame,
Muette à regret,
Garde au moins sa flamme
Avec son secret.
Hélas! quel martyre, etc.

## LETTRE CX.

Le grand succès de l'opéra d'*Iphigénie en Tauride* a jeté les gluckistes dans un délire de joie, et semble avoir redoublé leur fanatisme. Ils remplissent les journaux de panégyriques, et cela est tout simple; mais ce qui peut paraître plaisant, c'est de les voir crier sans cesse à l'*es-*

*prit de parti*, à l'*injustice*, à la *partialité*, lorsque qui que ce soit n'a écrit seulement une ligne contre le nouvel opéra, et lorsque ceux-mêmes qui n'approuvent point en tout ce système d'opéra, attendent en silence que l'épidémie soit passée. Enfin dernièrement M. Suard, qui rend compte des représentations de l'Opéra dans le Mercure, a été jusqu'à appliquer à ceux qui ne pensent pas comme lui, un passage de Cicéron qui signifie littéralement que lorsqu'on n'admire pas Gluck autant que le fait M. Suard, *on n'a pas figure humaine;* aussi d'Alembert a-t-il parodié à ce sujet deux vers de Corneille, de la tragédie des Horaces.

Faites-nous grace, ô ciel! d'admirer tout ce train,
*Pour conserver encor quelque chose d'humain.*

Marmontel est toujours l'objet de la fureur des gluckistes, sur-tout parce qu'il travaille pour Piccini. Ils ont répandu contre lui une épigramme fort plate, à l'exception du premier vers.

Ce Marmontel, si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge les couleurs en aveugle
Et la musique comme un sourd.

Le mot n'est pas bien fin, et les *couleurs* sont placées là pour la rime, puisque de sa vie Marmontel n'a parlé de peinture. Il a fait de son

côté contre le grand pontife de Gluck, l'abbé Arnaud, plusieurs épigrammes qui sont piquantes sans être envenimées. En voici une d'autant meilleure, qu'elle ne porte absolument que sur un ridicule, et un ridicule très-réel. L'abbé Arnaud qui a de l'esprit et des connaissances, mais qui, soit impuissance, soit paresse, n'a pu encore rien produire, avait promis, lors de sa réception à l'académie, de faire incessamment quelque chose qui pût la justifier. Nous n'avons encore rien vu, et probablement nous ne verrons rien. Voici l'épigramme de Marmontel.

« Je ferai, j'ai dessein de faire :
« J'aurais fait si j'avais voulu ;
« Je ne sais pourquoi je diffère ;
« Mais enfin je l'ai résolu. »
Fais donc, et voyons cette affaire :
Courage, allons, griffonne, écris.
Eh! quoi, déja la peur te gagne?
Accouche, et qu'enfin la montagne
Enfante au moins une souris.

Cette épigramme est du genre de celles que les honnêtes gens peuvent se permettre, et ce n'a pas été le plus souvent celui des ennemis de Marmontel.

M. le comte de Schowalow m'a fait l'honneur de m'adresser de jolis vers sur les reproches que je lui avais faits de sa paresse à écrire. Ces vers sont un badinage ironique sur nos *faiseurs de sublime*.

D'une muse hyperboréenne
Pouvez-vous aimer les accents ?
Ni laborieuse ni vaine,
Près de l'onde castalienne
Elle cherche un doux passe-temps;
Mais c'est sur les bords de la Seine
Qu'on voit régner les grands talents.
Rival de Pindare et d'Alcée,
Gilbert s'assied sur l'Hélicon.
Dorat embellit sa pensée
De tous les trésors d'Apollon;
Et Clément, s'il n'eût fait *Jason*,
Était le Boileau du Lycée.
La lyre de monsieur Lebrun,
De Linguet la noble éloquence,
De Mercier l'heureuse abondance,
Prouvent qu'aux rives de la France
Le mérite est encor commun.
Le goût toujours *pusillanime* (1)
Offre des appas surannés;
Il nous faut un nouveau *sublime*,
Et l'on n'accorde son estime
Qu'aux vers étrangement tournés.
C** embouche la trompette
Pour célébrer quelques élus;
Quand un rimeur ne s'entend plus,
Il le déclare grand poëte.
Ainsi laissez ma muse en paix
Cacher quelques faibles attraits,
Ou bien folâtrer en cachette.

---

(1) Expression consacrée chez tous les ennemis du bon sens et du bon goût.

J'ai envoyé la réponse suivante:

Non, quelque ardeur qui vous anime,
Quelque dieu qui dicte vos vers,
Non, des *Lebruns* et des *Gilberts*
Vous n'atteindrez point le *sublime*.
Le *journal* qu'on dit *de Paris*
N'exaltera point vos écrits.
Tout Paris vous louera peut-être;
Vous aurez Voltaire pour maître,
Et Chapelle pour compagnon;
Chaulieu, Tibulle, Anacréon,
Viendront chanter à votre table,
Et de ses convives, Ninon
Vous trouvera le plus aimable.
Despréaux même un peu surpris,
Reconnaissant son élégance,
Croira que, banni de la France,
Le goût, près de sa décadence,
S'est sauvé dans votre pays.
Mais l'heureuse époque où nous sommes
Éclipse tous ces vieux talents.
Ces esprits jadis excellents
Ne faisaient point de *vers sanglants*,
Et ne *fouettaient* pas les *grands hommes* (1).

---

(1) Allusion à ce vers de Gilbert, qui se vantait de

*Fouetter d'un vers sanglant* les grands hommes d'un jour.

Un critique s'extasia sur la beauté de ce vers. Le dernier hémistiche est bien : le premier est à faire pitié. Un rimeur qui ne sait pas que le mot *fouetter* est banni du style noble, mériterait d'être *fouetté* sur le Parnasse, et *fouetter d'un vers* est ridicule.

Ils ignoraient le ton divin
Du grand style apocalyptique,
Et leur langage poétique
Avait quelque chose d'humain.
Sous des règles *pusillanimes*
Leur génie était *sans essor;*
On pouvait les entendre encor,
Même quand ils étaient sublimes.
Quelle pitié! d'un art nouveau
Respectez donc la noble audace.
Cher comte, vous trouverez grace
Aux yeux du sévère Boileau;
Mais vous n'aurez jamais de place
Sur le Parnasse de S**.

Je joindrai ici une chanson du comte de Genlis, dont les vers ne valent pas la prose de sa femme, mais ne sont pas trop mauvais pour la société.

Je désirais fixer mon cœur,
  J'avais une maîtresse;
Et j'aurais eu le vrai bonheur
  En gardant ma tendresse.
Tous mes regrets sont superflus,
  En vain je me désole;
Je vois qu'elle ne m'aime plus....
  Une autre m'en console.

Je voudrais bien peindre ses traits
  Et son humeur légère.
Mais en parlant de ses attraits,
  Je n'ai plus de colère.

L'ingrate a pris un autre amant,
Et n'en est pas moins belle.
Je la regrette en la voyant;
J'en plaisante loin d'elle.

Non, je ne l'aurais jamais cru,
J'aimais avec constance.
Mais hier un amant lui plut,
Et presque en ma présence.
Inconstant objet de mes vœux,
Si par-fois je soupire,
Ne me crois pas si malheureux;
Je puis encore en rire.

Qu'il est fantasque, le lutin
De notre destinée!
Tu fus naïve le matin,
Fausse l'après-dînée.
Je voulais vivre sous ta loi:
Quel destin est le nôtre?
J'imaginais souper chez toi....
J'ai soupé chez une autre.

Va, ne crois pas malgré cela
Que je sois en colère.
Je blâme ce procédé-là,
Mais je saurai m'en taire.
Je veux, sans être ton amant,
Rester ton ami tendre;
Et si nous nous voyons souvent,
Nous pourrons nous reprendre.

## LETTRE CXI.

Il n'y a dans ce moment-ci aucune nouveauté d'aucune espèce. Les comédiens français ont remis *Rome sauvée*, pour soutenir pendant quelques représentations la reprise du *Droit du Seineur*. *Iphigénie en Tauride* que l'on continue à l'Opéra, occupe en même temps tous les autres théâtres forains et des boulevards, où on l'a parodiée. Il était bien juste qu'elle le fût aussi au Théâtre-Italien, et cette parodie qu'on a jouée sous le nom de *Rêveries renouvelées des Grecs*, a eu quelque succès, quoiqu'elle soit de la moitié trop longue. Il y a de la gaieté, et le fond d'ailleurs est emprunté d'une ancienne parodie faite par l'abbé de Voisenon, de l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche.

Un jeune homme très-instruit en musique, et estimé des connaisseurs, a imprimé une brochure qui a pour titre, *Entretien sur l'état actuel de l'Opéra de Paris*. Il y fait la critique de tous les opéras de Gluck; son style est négligé; mais cela n'empêche pas que ses raisons ne puissent être fort bonnes. C'est donc par des raisons qu'il fallait lui répondre. M. Suard, suivant sa coutume, lui a répondu par des sarcasmes, et a profité du crédit qu'il a auprès de son beau-frère Panckoucke, propriétaire du Mercure, pour faire im-

primer cette satire indécente dans le plus décent et le plus modéré des journaux, malgré les réclamations et les plaintes des gens de lettres honnêtes qui y travaillent, et qui ont trouvé très-mauvais qu'on employât ce ton contre un homme qui n'avait en aucune manière injurié personne. Mais comment arrêter les extravagances du fanatisme et les excès de l'esprit de parti ?

Un autre libelle dans un autre genre, c'est celui que mademoiselle Sainval l'aînée a fait ou fait faire contre madame Vestris, à l'occasion de la querelle élevée entre elles deux sur le partage des rôles. Mademoiselle Sainval, dont les prétentions injustes avaient été rejetées par les supérieurs, a cru s'en venger par ce mémoire écrit du style d'une femme-de-chambre, et qui ne prouve rien du tout que de l'animosité. Cette actrice a du talent, sans doute, malgré toutes ses disgraces naturelles; mais beaucoup plus occupée à intriguer contre ses camarades, qu'à étudier son art, elle perd tous les jours de ce talent qui avait un si grand besoin de culture. Au contraire, celui de sa sœur cadette s'accroît et se développe de jour en jour; et le public encourage ses progrès par des applaudissements. En dernier lieu, elle eut un succès complet dans le rôle d'Atalide de la tragédie de *Bajazet*, succès d'autant plus glorieux, que le rôle est un des plus faibles de Racine, sur-tout à côté de Roxane,

l'un des plus beaux qu'il ait faits. Mademoiselle Sainval l'aînée, à qui madame Vestris avait cédé ce dernier rôle, y a très-peu réussi; et en dernier lieu, elle ne parut pas meilleure dans Mérope, qui passait auparavant pour son triomphe; elle y a fait une foule de contre-sens, mettant à tout moment la rage à la place de la douleur, et ressemblant à une furie plutôt qu'à une mère au désespoir.

L'académie française a décerné le prix de poésie, dont le sujet était l'*Éloge de Voltaire*, à un dithyrambe ou poëme lyrique, en vers de différentes mesures, qui a paru généralement un bel ouvrage, et qui a été couronné par acclamation. Ce qui est singulier, c'est que l'auteur ne s'est pas encore fait connaître, et a écrit à l'académie qu'il avait des raisons de ne se nommer qu'après la séance de la Saint-Louis. On s'épuise en conjectures, et l'on ne sait encore sur qui les asseoir(1).

Au défaut de nouveauté, je transcrirai ici le commencement du cinquième chant du poëme de Marmontel sur la musique.

(1) On sut bientôt de qui était cette pièce : elle est insérée avec d'autres dans une jolie édition de *Mélanie*, imprimée chez Didot en 1790. On y verra, dans la préface du *dithyrambe* couronné, les raisons qui pouvaient justifier l'auteur académicien, et qui en même temps lui faisaient un devoir de ne pas accepter la médaille. (Elle se trouve dans le volume de *poésies* de cette édition.)

Les raretés des quatre coins du monde
Ont tous les ans rendez-vous à Paris,
Et tous les ans le badaut plus surpris
Des nouveautés recommence la ronde.
Chameau de Perse, éléphant de Golconde.
Zèbre du Cap, singe de Bornéo,
Sont rassemblés dans le même préau.
Nains et géants, magots de toute espèce,
S'offrent en foule à nos yeux ébahis,
Et dans une heure un bourgeois de Lutèce
A parcouru les plus lointains pays.
Or au milieu des singes et des gilles,
Des ours dansants et des sauteurs agiles,
Des léopards dans leur cage ennuyés,
Et des lions par un homme effrayés,
Et des Comus à la main voltigeante,
Et des filous à la main diligente,
Et des chapeaux enfoncés sous les yeux,
Et des minois au souris gracieux,
Et des fichus qu'en passant on chiffonne,
Momus étale une scène bouffonne,
Où la folie et la gaieté sans frein
Du vaudeville aiguisent le refrein.

Qui le croirait? C'est là que Polymnie
Fut reléguée. O destin du génie!
Mais Apollon réduit aux vils pipeaux,
Ne fut-il pas conducteur de troupeaux?

« Fille de joie, ainsi que de mémoire,
Dit d'Argenson à notre muse en pleurs,

J'ai deux moyens d'adoucir vos malheurs ;
Vous choisirez : le couvent ou la foire. »

Elle rougit, et retourne en pleurant
Trouver Monet au faubourg Saint-Laurent.
« Viens, lui dit-il, et nargue de l'envie.
L'on mène ici bonne et joyeuse vie,
Avec Baton chante et ris comme nous ;
Ma belle enfant, les heureux sont les fous. »
La muse chante, et la gaieté folâtre
A ces accents donnant un libre essor,
Paris en foule enrichit son théâtre.
Son règne expire, et Paris idolâtre
Veut la revoir, la redemande encor.
« Pourquoi réduire à l'obscur vaudeville
Cette chanteuse et son ami Clairval ?
Qu'on leur élève un théâtre à la ville,
De l'Opéra dût-il être rival.
Il en est un où la nymphe accueillie
Croira se voir au sein de l'Italie ;
Qu'elle y paraisse. » Arlequin l'annonça.
« Messieurs, dit-il, je vous la recommande.
C'est ma payse ; elle est jeune et friande ;
Je m'y connais, et vous allez voir ça. »
Delà les monts on nous la redemande ;
Il faut, je crois, la garder en-deçà.
De mille mains la flatteuse harmonie
A son début salua Polymnie.
L'esprit, la grace, un regard plein d'attraits,
Un naturel qui sans cesse varie,
De l'ame enfin les accents les plus vrais,

Ont dû charmer sa nouvelle patrie;
Car de Villette (1) elle a pris tous les traits.

De Mélusine heureuse tributaire,
La muse enfin respire en liberté.
Dans son palais la fée (2) est solitaire;
Mais le malheur n'abat point sa fierté.
« Passons, dit-elle, un moment de caprice,
C'est le début d'une petite actrice;
Et bientôt las de cette nouveauté,
L'on rendra gloire à l'antique beauté, etc. »

## LETTRE CXII.

Toute espèce de nouveauté manquant dans ce moment-ci, je vais continuer de transcrire le cinquième chant du poëme de Marmontel sur la musique. (C'est Mélusine qui parle)

« Mon cher Trigaud, j'espère au moins, dit-elle,
Qu'en attendant tu me seras fidèle.
J'ai fait ta gloire et tu n'es point ingrat.

Ma foi, dit-il, *vous n'avez pas un chat* (3).
Moi, demeurer dans l'oubli! Dieu m'en garde.
J'aime la foule et veux qu'on me regarde.

---

(1) La demoiselle Villette, depuis madame Laruette.

(2) Mélusine, la déesse du grand Opéra dans le poëme.

(3) Ici le familier tombe dans le bas.

De mon mérite, eh! qui serait instruit
Sans mon suffrage? Il faut que je m'annonce;
A haute voix il faut que je prononce,
Et l'élément de Trigaud, c'est le bruit.

Et ton héros et le grand Mondonville!
S'écria-t-elle. — Il ne m'écoute plus.
Le bruit l'effraie, il est doux et tranquille.
Je l'abandonne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Qu'ai-je besoin de me prostituer?
Pour mes amis j'aurais beau me tuer,
Ils me feraient languir dans les ténèbres.
Je ne veux plus que des hommes célèbres,
Dont la livrée au moins puisse honorer
L'homme inconnu qui veut se décorer.
Voilà Duni qui s'élève et qui perce:
Adieu, je romps avec vous tout commerce,
Et c'est Duni que je vais adorer. »

Le bon Duni, sous l'œil de la déesse,
De notre langue essayait la souplesse,
Marquait le nombre, et voulait à nos vers
En imprimer les mouvements divers;
Essai nouveau, tentative hardie,
Dont Rousseau même avait désespéré;
Et le moyen que d'un pas assuré
Marche en cadence un vers sans prosodie?

Duni s'écoute; il cherche, il étudie
Le mouvement dans un son passager,

Et de son chant l'exacte mélodie
Fixe des mots le caprice léger.

« Eh bien! crois-tu, lui demanda la muse,
Que cette langue au nombre se refuse;
Et sous la main d'un habile ouvrier
N'est-elle pas comme une molle argile?
Vois si Racine est moins doux que Virgile.
Ah! dit Duni, c'est de l'or à trier
Parmi le sable; au lieu qu'en Italie
Avec l'or pur moins de gravier s'allie.

Va, lui dit-elle, on fait de l'or de tout,
Avec du temps, du travail et du goût.
Dans son récit mélodieux et tendre,
Quinault fut tel qu'il plaisait à Lully;
Mais sur un luth monté par Jomelli
Quels chants divins n'eût-il pas fait entendre?
Formons l'oreille aux poëtes naissants;
Bientôt leur style aura tous nos accents. »
Encouragé par cet heureux augure,
Duni chantait : on annonce Trigaud.

« Ah! dit la muse, en voyant sa figure,
Du coin du roi n'est-ce pas le héraut,
Lui qu'on a vu rebuté du parterre,
Dans les foyers me déclarer la guerre?
Défions-nous de ses salamalecs :
C'est un Sinon qui vient du camp des Grecs.
Je vais m'enfuir. Député du Parnasse,
Je viens, dit-il, rendre hommage au talent.
J'ai beaucoup lu Denis d'Halycarnasse,

Et je médite un ouvrage excellent
Sur l'anapeste : ainsi j'ose prétendre,
Homme célèbre, au droit de vous entendre. »
Duni prélude, et sourit finement.
A ce début : « Bravo! belle fabrique;
Vous procédez par le rhythme ïambique:
Vous irez loin. Je veux absolument
Vous diriger. — Me diriger! comment?
— Par mes conseils. — Vous savez la musique?
— Oui; je solfie assez passablement.
De la tonique et de la dominante
Je sais les noms, j'en parle savamment.
J'ai de l'oreille, une tête sonnante,
Un feu du diable, une verve étonnante;
C'est un Vésuve. — Oui, je le vois fumant.
— Bon! ce n'est rien, et quand ma voix tonnante
Mugit du grec! — Du grec! — Assurément.
Je parle grec comme feu Sganarelle
Parlait latin; et tous nos érudits,
En fait de grec, leur langue naturelle,
Disent de moi ce que je vous en dis.
Je suis connu.... mais voyons notre affaire,
Et chantez-moi l'air que nous allons faire. »
Duni cédant à l'importunité,
Du connaisseur flatta la vanité.

A chaque son le froid énergumène
Sur son trépied s'écrie et se démène.
« Voilà du beau, c'est moi qui vous le dis.
Quelle savante et profonde harmonie!
Courage! ayons du talent, du génie,
Tous nos rivaux en seront étourdis. »

Quand l'air fut fait, « Çà, dit-il, pour la basse,
Vous l'écrirez : j'ai la tête un peu lasse ;
Et puis Vanloo m'attend pour composer
Certain tableau qui manquait à sa gloire,
Et qu'au salon nous devons exposer.
Caylus aussi me demande un mémoire.
Il faut pourtant que j'aille, avant dîner,
A Bouchardon apprendre à dessiner.
Je suis à tous leur démon, leur génie.
On reconnaît quand mon œil a passé
Sur un tableau ; demandez à Vassé.
Mais je me voue au dieu de l'harmonie,
Et, quoi qu'en dise et Pigale et Caylus,
Mon cher Duni, je ne vous quitte plus.
Oh ! quel hâbleur ! s'écria le bonhomme.
Me voilà pris : comment me dégager ?
*Le poids est lourd...* allons, quoiqu'il m'assomme,
Cela peut nuire, il faut le ménager. »

Duni faisait un chant pur et facile ;
Trigaud disait : Le bonhomme est docile.
Tout allait bien. L'élégant Monsigny,
Plus gracieux, plus français que Duni,
Voit tous les jours la muse lui sourire.

A ces calculs le hardi Philidor,
Ayant soumis les cordes de la lyre,
A l'harmonie ose donner l'essor.
Bientôt Grétry, plus adroit et plus sage,
Dans notre langue un peu novice encor,
Par des succès en fait l'apprentissage.
De son orchestre un feu divin jaillit,

Grace et beauté dans son chant se déploie.
En l'écoutant la muse tressaillit,
En l'admirant Duni pleura de joie.

Trigaud, témoin d'un succès éclatant,
D'un air accort s'adresse au débutant.
« Ah! lui dit-il, vous venez d'Italie.
Voilà du chant; le chant est ma folie.
Rien n'est si beau, je l'ai dit à Duni,
Qu'un dessin pur, élégant et fini.
Duni m'écoute, il s'en trouve à merveille.
C'est un secret que je dis à l'oreille;
N'en parlez pas; mais venez les matins
Me consulter : les gens que je conseille
D'un plein succès doivent être certains.
Le vieux Rameau n'était pas sans génie :
Il envoyait chez moi son harmonie,
Ses airs de danse; et moi, pour l'obliger,
Je voulais bien par-fois le corriger.
Dans tous les arts on attend mon suffrage,
Pour décider du destin d'un ouvrage.
De mes avis on s'est par-fois moqué,
Mon savoir même en doute est révoqué.
Des érudits j'ai contre moi la ligue;
Mais plus qu'eux tous je suis à redouter.
Tous les matins ils travaillent, j'intrigue,
Et l'intrigant (1) se fait seul écouter. »

---

(1) Ces reproches d'*intrigue* et ce nom même de *Trigaud*, ne sont autre chose que de la satire. L'abbé Arnaud était d'ailleurs, il est vrai, tel qu'il est peint ainsi, un peu hâbleur, un peu phrasier, un peu charlatan de société. Ces ridicules

Le Liégeois s'en va riant sous cape.
« Le voilà donc ce Trigaud l'amateur,
L'inspirateur et le déclamateur!
De ses panneaux il faut que je m'échappe;
De ma musique il serait l'inventeur. »
Le lendemain, Trigaud, dans l'attitude
D'un gros penseur enfoncé dans l'étude,
Mais triste, oisif, de lui-même ennuyé,
Sur son Platon lourdement appuyé,
Attend Grétry, non sans inquiétude.
« Il sait, dit-il, tout le crédit que j'ai;
Il a dû voir que je voulais l'entendre.
Que ne vient-il? m'aurait-il négligé?
Il va venir.... il se fait bien attendre. »
Il ne vint point son nouveau protégé.
Les jours suivants il l'attendit encore;
Le jours suivants il l'attendit en vain.
« Quoi! le succès l'a déja rendu vain?
Dit l'amateur que le chagrin dévore.
Allons moi-même, allons le relancer. »

Il l'alla voir, il voulut l'encenser;
Mais ni l'encens, ni le brillant phosphore
De l'hyperbole et de la métaphore,
Rien n'opéra : Trigaud le charlatan
Perdit sa peine et son orviétan.

---

sont du ressort de la satire littéraire; et les épigrammes de l'abbé Arnaud avaient bien donné à Marmontel le droit de représailles. Mais l'accusation d'*intrigue* est flétrissante, et touche beaucoup trop au personnel. L'abbé Arnaud, décidément paresseux et homme de plaisir, n'était point du tout un *intrigant*.

Triste et confus d'aller de porte en porte
Offrir en vain son inspiration.
Moi, disait-il, rebuté de la sorte!
Courons après ma réputation.
*Comme César* (1) je hais l'inaction.
L'oubli m'excède; il est temps que j'en sorte. »
Dans sa colère il retourne à Duni.
« Eh bien, dit-il, votre règne est fini,
Grétry s'élève et sur vous il l'emporte.
Dans la coulisse on vous a vu pleurer:
C'était de rage. — Oh! non c'était de joie (2).
Au doux repos mon âge me renvoie.
Un autre vient: je l'entends célébrer;
De ma retraite au moins il me console,
Et les talents iront à son école.
Quoi! dit Trigaud, sans vous désespérer
Vous avez vu le succès de Lucile!
— J'en ai joui... — C'en est trop. L'imbécille!
Il aime à voir ses rivaux prospérer!
Je n'y tiens plus, partons sans différer, etc. »

## LETTRE CXIII.

Aucune nouveauté n'a encore marqué sur nos théâtres depuis la rentrée. *Laurette*, drame en trois actes, empruntée du conte de Marmontel, et jouée aux Français, n'a eu aucun succès. C'est un ouvrage sans intérêt, sans action et sans style.

(1) Que fait là *César*?

(2) Cet endroit est charmant.

*Iphigénie en Tauride* se soutient seule avec éclat au théâtre de l'Opéra, où l'on attend encore *Narcisse* du même musicien. Les paroles sont du baron de Tschoudi. Mais le plus grand succès de ce moment est celui d'une farce de la Foire, intitulée *les Battus paient l'amende*, espèce de proverbe dans lequel il y a réellement de la grosse gaieté, mais qui tire son principal mérite du jeu d'un acteur d'une naïveté rare, et qui n'est connu encore que par le nom de *Jeannot*, qui est celui de son rôle. La pièce en est à la onzième représentation, et n'est pas prête à finir; on la rejoue après souper, pour la bonne compagnie. On fait même venir Jeannot dans les maisons particulières, où il joue pour de l'argent.

A l'égard des nouveautés littéraires, la seule dont on puisse faire mention est un ouvrage de M. Dusaulx qui a pour titre, *de la Passion du jeu*, dans lequel il y a de bonnes intentions, de bons principes et beaucoup d'anecdotes sur les joueurs. L'auteur s'élève sur-tout contre cette espèce de jeu d'état qu'on nomme loteries: peut-être a-t-il raison; mais il a tort d'avoir fait un très-gros livre sur un sujet qui pouvait tout au plus fournir quelques chapitres, d'y avoir mis un étalage d'érudition pédantesque qui sent trop l'académicien des inscriptions, et d'avoir écrit d'un style déclamatoire qui ne sent pas assez l'homme de goût. M. Dusaulx est auteur d'une traduction de Juvénal fort vantée, et qui est en

effet la meilleure qu'on ait, sans en être moins médiocre; mais on trouve à la tête une préface fort bien écrite, et qu'on a cru même ne pas être de celui qui a fait la traduction.

On débite sous le manteau un livre qui est encore assez rare, et qui, malgré les défenses, sera bientôt fort commun, suivant l'usage : ce sont les *Mémoires du comte de Saint-Germain*, que sans doute quelqu'un de ses parents ou amis a pris soin de publier, et qui paraissent écrits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre sa disgrace et sa mort. Comme cet intervalle a été fort court, il y a des gens qui en prennent droit de révoquer en doute l'authenticité du livre. Il y parle de lui-même avec une extrême franchise et une candeur fort rare, sur-tout dans un homme d'état. Il rend un compte exact du plan de son ministère, et des raisons qui ont fait échouer ses projets de réforme dans le militaire français. Il ne les attribue qu'à la faiblesse de son caractère, et il propose ses fautes pour leçons à ceux qui pourraient avoir les mêmes vues pour le bien, et les mêmes obstacles à combattre. L'ouvrage est curieux, et sur-tout en ce qu'il y énonce son opinion motivée sur tous les hommes de la cour employés dans le service ou dans l'administration. Il paraît ne vouloir flatter personne, puisque M. de Maurepas lui-même n'y est pas épargné. Il finit par un *Mémoire sur le Militaire de France*, qu'il avait envoyé autrefois

a M. le comte de Muy, et qui s'étant trouvé dans les papiers de ce ministre, engagea M. de Maurepas à appeler à la cour le comte de Saint-Germain. Si ces mémoires sont de lui, il paraît, quoi qu'on en ait dit, que sa tête n'était pas altérée, et qu'il n'y avait de faiblesse à lui reprocher que celle du caractère.

Mademoiselle Sainval l'aînée a été rayée du tableau des comédiens français, par un ordre exprès du roi, et exilée à Clermont en Beauvoisis, pour un libelle qu'elle a fait imprimer contre ses camarades, et dans lequel M. le maréchal de Duras est insulté, et la reine même citée d'une manière fort peu respectueuse. On prétend que mademoiselle Raucourt doit venir la remplacer : en attendant, une grande partie du public a pris la querelle de mademoiselle Sainval, dont on regrette le talent dans l'extrême disette où nous sommes, et l'on s'en est pris à madame Vestris qui plus d'une fois a été assez mal reçue du parterre en arrivant sur la scène; accueil fort injuste; car assurément ce n'est pas elle qui est la cause des sottises de mademoiselle Sainval.

L'académie française a reçu dernièrement une lettre de M. d'Argental, par laquelle il nous marque que l'auteur du dithyrambe couronné, qui lui a confié son secret, ne veut point se faire connaître, qu'il n'a voulu que rendre hommage à un grand homme et mériter les suffrages de

l'académie, et qu'il nous prie de lui permettre de ne pas accepter la médaille : en conséquence elle a été adjugée à l'auteur de la pièce qui a obtenu l'*accessit*.

Nous avons indiqué pour le prix de poésie de l'année prochaine un sujet intéressant ; c'est *la Servitude abolie en France, sous le règne de Louis XVI*. Nous avons choisi ce sujet après la lecture d'un très-bel édit qui vient de paraître, par lequel le roi renonce aux droits de *main-morte* dans tous ses domaines. L'on doit espérer que cet exemple sera suivi dans le reste du royaume, quoique le roi n'ait voulu contraindre en rien les possesseurs.

Le prix d'éloquence dont le sujet était *l'Éloge de l'abbé Suger*, a été adjugé à M. Garat, jeune homme déja connu par quelques articles du Mercure qui annonçaient de l'esprit et des études, et par un *Éloge de l'Hôpital* dans lequel on entrevoyait ce qu'on appelle un *penseur*, mais qui n'avait pas encore débrouillé ses idées, ni formé son style. Il y a ici quelque progrès : il a acquis un peu plus de clarté et de méthode, et son ouvrage offre plusieurs morceaux d'une éloquence, plus philosophique, il est vrai, que oratoire, mais qui annonce un homme naturellement porté comme Diderot à mêler l'imagination à la philosophie ; dangereuse disposition, si l'on ne sait pas soumettre son imagination au goût, et sa philosophie à la logique.

## LETTRE CXIV.

L'affaire de mademoiselle Sainval l'aînée n'est pas encore finie; elle tâche d'obtenir son rappel et la permission de se retirer avec la pension; car elle paraît décidée à ne plus remonter sur le Théâtre-Français; cependant ces sortes de résolutions sont toujours incertaines. Sa sœur, qui avait été quelque temps absente du théâtre, y a reparu dans le rôle d'Aménaïde; elle a d'abord été reçue avec des applaudissements prodigieux; car le public aime beaucoup les deux sœurs. La cadette a réellement du talent, et quoique l'aînée en ait aujourd'hui moins qu'elle, son exil la rendait plus intéressante. Le parterre a cherché à lui appliquer quelques vers du rôle d'Aménaïde, par exemple celui-ci:

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage.

Il n'aurait pas été plus vivement senti, quand l'actrice aurait dit:

On dépouille ma sœur, on l'exile, on l'outrage.

Le public a appelé mademoiselle Sainval l'aînée à grands cris, et sa sœur en a été tellement émue, qu'elle s'est évanouie sur le théâtre, et qu'il a fallu l'emporter dans les coulisses. Pendant ce temps-là, les cris ont redoublé, et quand elle a

reparu, soutenue sur sa confidente, les battements de mains et les acclamations ont commencé, et ont duré pendant tout le reste pièce. Mais ce qui peut paraître étonnant le degré d'émotion personnelle où elle devait .e, c'est que jamais elle n'a si bien joué. En tout, cette actrice est aujourd'hui le talent le plus précieux du théâtre, parmi ceux qui en sont l'espérance.

Le discours de M. Garat a été médiocrement applaudi à la séance publique de la Saint-Louis. Le public n'a point méconnu les beautés qui nous avaient engagés à couronner cet ouvrage; mais il a paru sentir les défauts d'un plan qui n'est point assez oratoire, et d'un style qui manque souvent d'élégance, de mouvement et d'harmonie. Malgré la justice de ce jugement, je ne doute pas qu'on ne doive concevoir une idée avantageuse de ce que l'auteur peut faire dans la suite, s'il se défend de la contagion du style entortillé, dont il ne s'est pas préservé jusque ici.

Le dithyrambe anonyme a été très-vivement applaudi, et la pièce qui a obtenu l'*accessit*, et qui fut lue ensuite, a été écoutée favorablement. La séance a été terminée par l'*Éloge de M. de Valbelle*, qu'a lu M. d'Alembert, et qui a paru un peu trop long pour le sujet. Le panégyrique de saint Louis avait été prêché le matin par M. l'abbé Talbert, auteur souvent couronné dans

les a··démies provinciales, mais qui, avec de ...nt et des connaissances, écrit en effet plus ...héteur de province qu'en orateur et en homme ...goût.

...parait déja une quantité de pièces de vers qui ont concouru pour l'*Éloge de Voltaire;* mais aucune ne mérite d'attention.

Il y a quelque temps que l'on me demanda des vers pour une très-jolie statue de la Mélancolie, faite en biscuit de Vincennes. La figure et l'attitude ont beaucoup d'expression. Voici les vers que j'ai faits sur ce sujet.

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle.
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidèle,
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Tout entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.
Son regard triste et doux implore la pitié.
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide désir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.

M. le comte de Schowalow vient d'adresser à M. le chevalier de Parny, l'un de nos poëtes les plus aimables, et que l'on peut appeler le Tibulle de la France, des vers qui font honneur à tous les deux : les voici avec la réponse de M. de Parny.

Un ton facile, un abandon aimable,
Sont le cachet de vos charmants écrits;
Et quand le goût s'est perdu dans Paris,
Que vous êtes *recommandable*
D'avoir du naturel et d'en sentir le prix!
D'autres feignent d'aimer: vous chantez votre flamme,
Votre vers amoureux est l'accent de votre ame.
L'art n'égalera pas la sensibilité,
Racontant le plaisir que le cœur a goûté.
Vous en marquez toutes *les circonstances*,
Et ces détails attachent vos lecteurs.
Savourez, de Parny, les plus douces faveurs,
Et faites-nous toujours vos confidences.

RÉPONSE.

Protecteur éclairé des arts,
Dont vous parcourez la carrière,
Quoi! sur ma muse solitaire
Vous daignez tourner vos regards!
Quoi! l'heureux disciple d'Horace,
Que l'on vit avec tant de grace
Écrire à l'aimable Ninon,
Se plaît aux accords de ma lyre,
Et prend même pour me le dire
Le doux langage d'Apollon!
Ma muse, que devait surprendre
Cet éloge peu mérité,
D'un mouvement de vanité
A peine encore à se défendre
De cet éloge inattendu.
Je présume un peu trop peut-être;
Mais on veut, quand on vous a lu,
Et vous entendre et vous connaître.

Le procès du comte de Broglie contre l'abbé Georgel, dont le sujet était si mince et si frivole, et qui pourtant a fait tant de bruit, a été jugé par le parlement comme il l'avait été par le public. Il est pourtant très-simple que les amis du comte de Broglie n'en aient pas été contents; aussi ont-ils fait courir contre l'avocat-général Séguier l'épigramme suivante, qui n'est pas mal tournée, et qui a rapport à un endroit de son discours où il comparait les intrigues des courtisans à du vif-argent. Ces figures dignes de la rhétorique du palais étaient bien faites pour être ridiculisées; mais dans le fond, jamais cet avocat-général n'avait donné des conclusions plus raisonnables. Quoi qu'il en soit, voici l'épigramme.

Le corrupteur, le corrompu Séguier,
Qu'en mauvais lieu tout débauché rencontre,
Ces jours derniers, dans un long plaidoyer,
Taisait le *pour*, ne parlait que du *contre;*
(Car pour le *contre* (1) il s'était fait payer)
Et puis voulant légalement conclure,
Il dit : Messieurs, un peu de vif-argent
Fixé par moi sur une glace pure,
De ce procès est le vrai jugement.
Ses auditeurs, charmés de la figure,

---

(1) Calomnie familière aux plaideurs qui perdent leur procès. La vérité est que Séguier n'avait pas toujours eu des mœurs assez décentes pour un magistrat, mais qu'il n'était point du tout vénal.

Crièrent tous, que cet homme éloquent,
Pour sa santé, comme pour son talent,
Faisait fort bien d'employer le mercure.

Voici encore des vers que j'ai adressés à madame la comtesse de Genlis, qui avait été louée fort gauchement et fort lourdement, comme c'est l'usage, dans cette rapsodie de l'*Année littéraire*, qui depuis long-temps n'est guère lue que dans les cafés.

Devant les déités de Gnide et du Parnasse,
Le don le plus grossier se mêle au pur encens.
Un lourdaut peut sentir la grace;
Un sot a loué les talents.
On peut les chanter mal sans ternir leur trophée;
L'hommage de Vulcain n'enlaidit point Vénus.
Vous avez et la voix et le pouvoir d'Orphée :
A vos pieds comme aux siens les monstres sont venus.
Mais à son sort fatal vous êtes échappée;
Le thyrse féminin ne vous a point frappée.
Il n'est point de miracle impossible pour vous.
Dans vos drames touchants, et si purs, et si doux,
Vous avez de l'amour rejeté le prestige;
Aussi de vos succès on dit qu'il est jaloux.
Notre sexe aurait pu partager son courroux;
Il applaudit pourtant, et pour dernier prodige,
Le vôtre en vous lisant a parlé comme nous.

## LETTRE CXV.

On attend toujours des nouveautés aux trois spectacles, à l'Opéra *le Narcisse* de Gluck, au Théâtre-Français une comédie de M. Dorat, intitulée *l'Intrigant*, ou *la Haine de Famille*, ou *Roséïde;* car on ne sait encore lequel de ces trois titres sera préféré; à la Comédie-Italienne, une pièce qui a pour titre, *les Bourgeois du Jour*, ouvrage d'un Irlandais nommé Rutlidge, l'un des plus intrépides apologistes de Shakespeare, et auteur de quelques brochures oubliées, telles que *le Babillard*, *le Bureau d'esprit*, *la Quinzaine de Paris*, etc. Au reste, cette comédie des Italiens sera peut-être représentée avant que ma lettre soit fermée.

La discorde règne toujours aux foyers et au parterre du Théâtre-Français. Mademoiselle Sainval l'aînée est rappelée de son exil, mais sans être rétablie au nombre des comédiens. On a fait venir, pour la remplacer, cette fameuse mademoiselle Raucourt, l'exemple le plus frappant de l'engouement du peuple parisien, et de l'inconstance des affections publiques. Cette actrice si vantée, qu'on plaçait dès son début au-dessus des Clairon et des Dumesnil, vient d'être horriblement maltraitée par le parterre, dans ce même rôle de Didon qui passait pour son triomphe; et

dans celui de Phèdre, on a été jusqu'à lui appliquer personnellement plusieurs endroits de son rôle qui sont devenus pour elle, par les applaudissements ou par les éclats de rire du public, la plus cruelle des injures.

Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Les cris du parterre ont interrompu l'actrice à cet endroit. A cet autre vers,

Et moi, triste rebut de la nature entière,

le même parterre a applaudi sans fin.

Mademoiselle Raucourt n'a fait, il est vrai, que l'irriter davantage en affectant de répéter les vers qui avaient excité tant de murmures. Mais quoique mademoiselle Raucourt n'ait pas un grand talent, quoique sa conduite ait été plus qu'indiscrète, cependant les gens sensés ont trouvé qu'il y avait de l'indécence et une malhonnêteté brutale à maltraiter ainsi une femme en public et en face, une actrice chargée d'un rôle tragique, et que l'on met par conséquent dans l'impuissance de le remplir suivant ses moyens. Rien ne prouve mieux combien l'esprit du parterre est changé : les excès où il se porte, qui n'étaient point connus auparavant, prouvent combien il est mal composé. Jamais une assemblée d'honnêtes gens ne se permettra de dire à une femme

quelle qu'elle soit, *qu'elle est le rebut de la nature entière.* On peut refuser de l'écouter; mais il est choquant et atroce de l'injurier à ce point.

Il est vrai qu'il faut attribuer une partie de ces violences à la cabale de mademoiselle Sainval, l'aînée, qui ne voyait dans mademoiselle Raucourt qu'une rivale qu'on a voulu lui opposer. On a même appelé mademoiselle Sainval à grands cris, comme si les comédiens étaient maîtres de la faire jouer malgré l'ordre du roi. Ce n'est pas que l'on doive trouver mauvais que le public assemblé pour son argent, témoigne à haute voix ses affections ou ses aversions; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que quand le Théâtre-Français perdit, par la faute du maréchal de Richelieu, la célèbre mademoiselle Clairon, le talent le plus parfait dans la tragédie, et qui avait été très-injustement mise en prison, le public ne donna pas le moindre témoignage de regrets, et ne fit entendre en sa faveur aucune réclamation; et aujourd'hui, pour un sujet qui est si prodigieusement éloigné de ce degré de perfection, les clameurs éclatent de toutes parts. Quelle est la raison de cette différence? C'est que mademoiselle Clairon n'avait d'amis que dans la bonne compagnie qui ne fait point de bruit au spectacle, et que mademoiselle Sainval a su mieux que personne mettre en œuvre une foule de polissons soudoyés qui composent aujourd'hui un tiers du parterre, et s'en rendent quelquefois les maîtres.

Au reste, toutes ces cabales, ces discordes furieuses qui divisent le théâtre et la littérature, sont faites pour affliger ceux qui aiment véritablement les arts, pour inspirer à ceux qui les cultivent le goût de la retraite et de l'indépendance, et le désir de s'éloigner autant qu'il est possible, de tout ce qui peut troubler l'exercice d'un talent qui demande au moins quelque tranquillité et une liberté décente.

C'est aussi une des raisons qui ont contribué à me faire abandonner les fonctions de critique, devenues plus périlleuses et plus difficiles que jamais. J'ai renoncé absolument au travail du Mercure, où ma retraite a été annoncée dans le numéro du 4 de ce mois, et Marmontel a refusé nettement de me remplacer. A propos de ce dernier, voici d'assez jolis couplets qu'il fit dernièrement au nom de madame du Deffant qui envoyait à madame la maréchale de Luxembourg, pour le jour de sainte Magdeleine, sa fête, un jeu de loto en parfilage d'or.

Jouez avec assurance,
Le hasard vous est soumis;
Il m'a dit en confidence
Qu'il était de vos amis.
On croyait qu'à l'aveuglette
Il dispensait tous ses dons;
Vous prouvez qu'il est prophète,
Et que ses yeux sont fort bons.

Il vous donna la naissance;
Vous honorez vos aïeux.
Il vous donna l'opulence;
Pouvait-il la placer mieux?
Plus d'un malheureux s'étonne
En recevant vos bienfaits,
Qu'il n'ait point joint la couronne
Aux présents qu'il vous a faits.

Un autre dieu qu'on accuse
D'être aveugle comme lui,
Pour faire voir qu'on s'abuse,
Vous cite encore aujourd'hui.
Il vous fit à son image,
Et puis s'en alla chantant:
Magdeleine est mon ouvrage;
Qu'un aveugle en fasse autant.

De mes yeux dans ma jeunesse
Vous avez fait les plaisirs;
De mon cœur, dans ma vieillesse,
Vous remplissez les désirs.
Ce cœur plein de votre image,
Lui rend un culte assidu,
Et ce sens me dédommage
De celui que j'ai perdu (1).

Le comte de Tressan, qui, à l'âge de soixante-douze ans, a conservé, et peut-être un peu trop,

---

(1) Madame du Deffant était aveugle depuis bien des années.

les goûts et l'esprit de sa jeunesse, a adressé les vers suivants à une petite fille de campagne qu'il élève dans ses terres.

*Entre mes bras j'ai tenu l'innocence,*
*Les lys des prés, la rose du printemps;*
*C'est ma Fanchon : elle sort de l'enfance,*
*Elle a trois mois plus que ses quatorze ans.*
*Ses yeux touchants, sa* bouche enchanteresse,
*Ses jeunes mains dont la moindre caresse,*
*Sans le vouloir, fait pétiller mes sens,*
*Ne m'ont point fait oublier mes serments.*
*J'ai respecté sa modeste jeunesse.*
*Ah! ma Fanchon, quand auras-tu quinze ans!*

Si parmi les pièces de concours, il n'en a point paru qui méritât d'être distinguée, on en a du moins imprimé une qui n'a point concouru, mais qui n'en a pas moins de mérite; c'est celle que M. le comte de Schowalow a publiée sous le titre de *Lettre à Voltaire*. Cet ouvrage respire le bon goût et l'élégance; il y a même des vers fort beaux et d'une tournure très-poétique.

## LETTRE CXVI.

L'académie française a perdu M. de Foncemagne; car la mort d'un confrère de ce caractère est véritablement une perte. Ce n'était pas un homme de talent, ni même de beaucoup d'es

prit; c'était un érudit, un vrai bibliographe; mais ce qui ne s'allie pas toujours avec ce genre de mérite, un homme plein de politesse et d'aménité. Il n'était connu dans la littérature que par les mémoires sur différents objets d'érudition, qui l'avaient fait recevoir à l'académie des belles-lettres, et qui se trouvent dans les recueils de cette compagnie; mais il était chéri dans le monde par la douceur de ses mœurs. Il avait été sous-gouverneur du duc de Chartres, et avait conservé, avec l'amitié de ce prince, un logement au Palais-Royal. Il était très-attaché par goût et par habitude aux travaux journaliers de notre académie dont il était devenu sous-doyen, et l'activité qu'il y mettait et son assiduité aux séances ont duré jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Il était déja fort âgé lorsqu'il réfuta Voltaire sur le testament du cardinal de Richelieu. Voltaire, comme on sait, regardait ce testament comme supposé et fabriqué par l'abbé de Bourzeis, quoiqu'il y eût quelques notes du cardinal. M. de Foncemagne soutenait que l'ouvrage était authentique. Chacun garda son avis, comme il arrive dans presque toutes les disputes; mais l'urbanité qui régna de part et d'autre dans cette discussion, est un modèle qui a été trop peu suivi.

Cet homme dont le caractère distinctif était la modération en tout, et qui affectait une extrême

simplicité, eut pourtant une espèce d'ambition qui suppose même beaucoup d'art et de finesse : il voulut dominer à l'académie des belles-lettres, et il en vint à bout. Son âge, ses liaisons dans la maison d'Orléans, la considération dont il jouissait dans le monde, ses mœurs liantes qui lui faisaient beaucoup d'amis qu'il savait ménager avec soin, et qu'il rassemblait volontiers chez lui, tout lui avait donné dans ce corps une espèce d'autorité dont personne n'était blessé. On ne faisait rien sans le consulter, et il avait une influence marquée dans toutes les élections. Il n'en était pas de même à l'académie française où régnait le parti des philosophes, qui ont voulu être maîtres, et le sont devenus malgré le clergé et les grands.

La politique de M. de Foncemagne, qui consistait à être bien avec tous les partis, ne lui permettait pas de s'attacher décidément à aucun, sur-tout à celui qui, ayant le plus de pouvoir à l'académie, avait aussi le plus d'ennemis à la cour. Il se tint à l'écart avec quelques-uns de ses confrères des belles-lettres; et, sous le ministère du chancelier de Maupeou qui haïssait l'académie et voulait la mortifier, il obtint une pension de deux mille livres, conjointement avec l'abbé Lebatteux, à raison de leur *sagesse* : c'est ce que portait la lettre du roi à l'académie, et c'était reprocher à tous les autres d'en avoir manqué. Aussi l'on pensa que M. de Foncemagne,

en bon académicien, n'aurait pas dû accepter une grace qui avait l'air d'être un affront pour ses confrères; mais il ne poussa pas la délicatesse si loin.

Il était janséniste, du moins autant que peut l'être un homme qui préfère une opinion à une autre, sans aucune espèce de fanatisme. Aussi ne se fâchait-il point du tout, lorsqu'on l'appelait janséniste, et c'était même une plaisanterie reçue entre lui et M. d'Alembert, qui ne manquait pas de lui dire, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, *vous autres jansénistes*, et M. de Foncemagne en riait volontiers.

Il est mort à quatre-vingt-quatre ans: nul homme n'a eu, si l'on en excepte les six derniers mois de sa vie, une vieillesse plus saine ni une carrière plus heureuse. Il est mort de la vessie, comme la plupart des octogénaires; il souffrait beaucoup dans ses derniers jours, et même jusqu'à désirer souvent la mort, en se reprochant de la désirer. On peut faire en peu de mots son éloge qui serait assez remarquable : cet homme qui était savant de profession, et janséniste de conviction, était pourtant le plus doux de tous les hommes.

MM. Dorat et de Parny ont adressé tous deux des vers à M. le comte de Schowalow, à l'occasion de sa nouvelle *Épître à Voltaire*. Voici d'abord ceux de M. Dorat.

Toi qui, loin du nord *engourdi*,
Vins chez nous, maître en l'art de plaire,
Moissonner les fleurs du *midi*,
Ou sur le Pinde, ou dans Cythère;
Toi qui, dans ta jeune saison,
Touches d'une main si légère
Le luth du vieil Anacréon;
Les roses *dignes de Cyprine*,
Dont tu sais orner nos boudoirs,
Ne naissent point, je l'imagine,
Dans le pays des renards noirs,
Et de la martre zibeline.
Après avoir chanté Ninon,
Qui, *cédant à la fantaisie*,
*Fut libertine par raison*,
Et trompait par *philosophie*,
Tu peins d'un plus mâle crayon
De Ferney cet aimable sage,
Qui, *s'oubliant* en son bel âge
Dans l'entretien un peu fripon
De l'enchanteresse volage,
Y faisait son apprentissage
De goût, de grace et de bon ton.
De son temps, qu'on cite et qu'on aime,
Si le Ciel t'eût fait *exister*,
Elle t'eût fait l'*honneur suprême*
De te prendre pour te quitter.
Le Russe au tact plein de finesse,
Au style élégant et poli,
Qui, grace à sa délicatesse,
Compta Voltaire pour ami,
Aurait eu Ninon pour maîtresse.

On reconnaît dans cette pièce les inconséquences ordinaires de l'auteur, qui ne met aucune suite dans ses idées. Si Ninon *cédait à la fantaisie*, comment était-elle *libertine par raison?* Comment Voltaire qui n'avait que quatorze ans quand elle est morte à plus de quatre-vingts, a-t-il pu *s'oublier dans son entretien*, et comment *fait-on un apprentissage en s'oubliant?* Il faudrait, même dans ce genre, écrire avec un peu plus de réflexion. Les vers du chevalier de Parny sont beaucoup meilleurs, quoique la fin languisse un peu, et ne réponde pas tout-à-fait au commencement.

Je l'avais juré, mais en vain,
De chercher Théocrite aux champs de la Sicile,
De mouiller de mes pleurs le tombeau de Virgile,
Et d'aller à Tibur, un Horace à la main,
Boire à la source fortunée
Qui coulait autrefois sous le nom d'Albunée.
J'ai relu cet écrit par la raison dicté,
Où des nouveaux Romains vous peignez la folie,
Et du voyage d'Italie,
Vos vers heureux m'ont dégoûté.
Que verrais-je en effet sur ce Tibre vanté?
Les temples du sénat transformés en conclaves.
Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monuments de la liberté,
Au milieu d'un peuple d'esclaves (1).

---

(1) On sait comme ils sont devenus *libres*, quand nous avons été chez eux.

De ce peuple avili détournons nos regards;
Fuyons aussi Paris, on y respecte Rome:
Allons, volons plutôt vers ces nouveaux remparts,
Où la raison rend tous ses droits à l'homme.
Je les verrai ces lieux qui font aimer vos vers.
Oui, je veux avec vous traverser les déserts
De la froide Scandinavie.
Par le sauvage aspect de ces sombres beautés,
Mes regards long-temps attristés,
Se fixeront enfin sur les champs de Russie.
De Catherine alors vous direz les travaux;
Vous parlerez de ce héros
Fameux par ses exploits, *mais* grand par son génie,
*Qui cessa de régner* pour mieux régner un jour,
Dont la main conduisit aux murs de Pétersbourg
Des beaux-arts étonnés la foule réunie;
Qui s'imposa lui-même un exil généreux,
Qui créa ses sujets et les rendit heureux.
A ce discours de politique,
Mêlant de plus joyeux propos,
Vous répandrez ce sel attique
Que Voltaire autrefois jetait sur ses bons mots.
Nous relirons toujours ses écrits que j'adore;
Nous rirons avec lui du pape et *des enfers* (1);
Vous louerez ses talents, j'écouterai vos vers,
Et je croirai l'entendre encore.

---

(1) Singulier rapprochement! De tout temps et par-tout on a cru à l'*enfer* très-indépendamment du *pape;* et quand on a jugé à propos de ne plus croire à l'*enfer*, il est venu se faire reconnaître en personne sous le nom de *gouvernement révolutionnaire*, qui assurément est de sa façon.

Le portrait du czar Pierre est faible et négligé. Il n'est pas vrai qu'*il cessa de régner :* jamais il ne *régna* plus que lorsqu'il voyageait pour apprendre à régner. Mais d'ailleurs ces vers ont le mérite ordinaire de ceux du chevalier de Parny, l'élégance et l'harmonie poétique.

Une autre pièce de Dorat court en manuscrit : car elle n'est pas de nature à être imprimée. Je ne la transcris même ici que pour vous donner une idée des scandales qui passent ici quelquefois sous le nom de *persifflage et de gaietés.* Elle a pour titre : *A celle qui se reconnaîtra.*

Toi, la plus belle des Didons,
Chaste un peu moins que Pénélope,
Dans ce pays d'illusions,
Il n'est rien que nous ne fassions
Pour fuir l'ennui qui nous *galope.*
Plumes en l'air, nez en avant,
On court, grimpé sur la chimère,
Vers le plaisir qui fuit d'autant.
Toujours séduit, toujours enfant,
On aime, on plaît à sa manière ;
Le plus sage tourne à tout vent.
L'un atteint l'amour par-devant,
L'autre l'attrape par-derrière.
Le caprice est ce qui nous meut,
Le diable emporte les scrupules :
Enfin on fait du pis qu'on peut (1).

---

(1) Ce vers est digne de Robbé pour la dureté baroque.

Tout le monde a des ridicules;
Mais n'a pas des vices qui veut.

Du tien ne va pas te défaire :
Dans la Grèce on en faisait cas;
Et sur le vice on sait, ma chère,
Que les Grecs étaient délicats.
Dans Rome encor, ville exemplaire,
Messaline, Actée, ou Glycère,
Ne t'auraient point cédé le pas.
Jours de débauche et de lumière!
Beaux jours de la corruption!
Les petits soupers de Néron
Auraient bien été ton affaire.
Là nul censeur embarrassant,
Jeunes bacchantes très-humaines,
Au corps souple, au geste agaçant,
Auraient imité tes fredaines,
Et su provoquer ton talent.
Saint Jérôme cite souvent
Le tempérament des Romaines.

Quoi qu'il en soit, au gré du tien
*Éduque* nos Parisiennes;
Il est des excès qu'en tout bien
Il faudra que tu leur apprennes.

Ceignant le pampre ou le laurier,
N'obéis qu'à ta fantaisie;
Garde ton essor cavalier,
Et ton audace et ton génie,
Et cet amour *peu familier*
Dont le costume irrégulier

Tente la bonne compagnie.
Monte le matin un coursier
D'Angleterre ou d'Andalousie;
Aime le soir Souque ou Julie;
Le lendemain viens larmoyer,
Tenant l'urne de Cornélie.
Le parterre a beau guerroyer,
Laisse en héros siffler l'envie;
Tout va, tout prend, tout nous est bon.
Nous aimons à voir une reine
En pet-en-l'air, en court jupon,
Beaucoup plus *lascive* que vaine,
Faire de myrte une moisson,
De ses bras lier sa Climène,
Et mettre *sans tant de façon*
La cocarde d'un franc dragon
Sur l'oreille de Melpomène.

Va, dans ce siècle du bon ton
Les mœurs sont une singerie,
Les préjugés une chanson,
Et la sagesse une folie.
Nous sommes libertins à fond:
Par nous tu dois être accueillie.
L'oubli joyeux de la raison
Est un don du ciel qu'on t'envie.
Nargue les sots, cède à tes goûts;
Donne aux femmes des rendez-vous,
Parle aux hommes *philosophie* (1);

(1) Pour cette fois il n'y a pas d'inconséquence dans les idées : la *philosophie* ne pouvait être mieux placée que dans

N'en aime aucun, trompe-les tous,
Sois gaie, *insolente* et jolie;
Sur la scène *avec énergie*,
Viens, prends le sceptre, asservis-nous;
Tiens le thyrse dans une orgie,
Et tu n'auras que des jaloux.

## LETTRE CXVII.

La tragédie de *Pierre-le-Grand* n'a pas dû dédommager M. Dorat de la chûte de sa *Roséïde;* et en effet, incapable de tout ouvrage sérieux, il est encore moins propre, s'il est possible, à la tragédie qu'à la comédie. *Pierre-le-Grand* n'est autre chose que son ancienne pièce de *Zulica*, refondue sous de nouveaux noms. Il n'avait fait d'abord qu'un mauvais roman, et aujourd'hui il a gâté l'histoire; voilà toute la différence. Jamais peut-être on n'a rien mis sur la scène de plus absurde, de plus inconcevable que le plan de *Pierre-le-Grand;* et jamais on n'a imaginé de défigurer plus grossièrement de grands caractères et des faits connus. Il n'y a qu'un .exposé des ressorts de la pièce, qui puisse donner une idée

---

une pièce où l'on parle tant du *péché* qu'on a nommé *philosophique*, tant on a senti généralement qu'il y avait une *philosophie* qui était en tout l'ennemie de la nature; et c'est celle-là qu'on voudrait encore nous faire *respecter!*

d'un semblable délire. La conspiration d'Amilka, étouffée par Menzicoff, est le sujet que lui donnait l'histoire; mais voici comme il l'a arrangé. Amilka qui n'était qu'un chef de bandits, et dont il lui plaît de faire un prince du sang des empereurs, conspire contre le czar Pierre, par deux motifs: le premier, c'est qu'il ne peut souffrir que l'on veuille civiliser la nation russe; le second, c'est qu'il est jaloux du crédit de Menzicoff. Il veut faire périr le czar, et cependant il ne veut point régner à sa place. Il lui suffit, dit-il, de délivrer sa patrie d'un tyran, et après lui régnera qui pourra. Il a de grandes intelligences dans la milice des Strélitz, dont il fomente les mécontentements; mais il veut avoir recours à un moyen, selon lui, plus *infaillible*.

Pour tuer le czar, il s'adresse, à qui? à ce même Menzicoff qu'il abhorre, à la créature de Pierre, à celui dont l'existence entière est l'ouvrage de l'empereur, et qui est comblé de ses bienfaits et en possession de sa confiance intime. C'est lui qu'il veut armer contre le czar, sans examiner si ce Menzicoff qu'il déteste, ne recueillera pas le fruit du crime, supposé qu'il veuille le commettre. Le seul motif de confiance qu'ait Amilka, c'est l'amour de Menzicoff pour sa fille Amétis. Il paraît convaincu que cet amour pour la fille peut le rendre capable de tout en faveur du père; et il oublie qu'un homme d'état, un homme naturellement ambitieux, qui n'a vécu

que pour la fortune et la faveur, n'est pas communément de ces hommes que l'amour peut conduire jusqu'à l'excès de la folie et du crime. Quoi qu'il en soit, il confie son projet à Menzicoff, qui ne manque pas, comme de raison, de le rejeter avec horreur; mais Amilka, qui peut tout craindre d'un homme dépositaire d'un pareil secret, imagine, pour l'enchaîner à ses desseins, et pour le déterminer à un assassinat, le moyen le plus extraordinaire qui soit jamais entré dans la tête d'un homme. *Si ce soir*, lui dit-il, *tu n'égorges pas l'empereur*, *je tuerai ma fille;* et cette démence atroce paraît si convaincante à Menzicoff, qu'il promet sur-le-champ de tuer le czar. Il semble qu'il y ait une gageure entre eux deux, à qui sera le plus insensé. Quelle complication d'absurdités dans une pareille scène! Nous avons vu dans plusieurs tragédies des pères lever le poignard sur leurs enfants, dans des moments de crise et de désespoir, où l'ame est absolument enlevée à elle-même. Par exemple, Danaüs dans la tragédie d'*Hypermnestre*, prêt à tomber sous les coups de Lyncée et de ses sujets révoltés, lève le fer sur sa fille, et dit à Lyncée qui l'aime, que s'il ne se retire pas, il va poignarder Hypermnestre à ses yeux. Cette situation tirée de Métastase, et employée dans plusieurs romans, n'est pas destituée de vraisemblance. Mais que de sang-froid l'on dise à un homme à qui on donne le temps de la réflexion : Si vous ne faites pas

tout ce que je vous demande, ce soir je tuerai ma fille; cela ressemble à un conte d'ogre, et non pas à une tragédie, ni à quoi que ce soit de raisonnable; et en supposant même qu'un fou féroce puisse faire une pareille menace, comment ne voit-il pas qu'il laisse à Menzicoff toute la facilité possible de le prévenir? Car qui empêche qu'en le quittant, Menzicoff n'aille sur-le-champ avertir le czar, qui peut aussitôt faire arrêter le père et la fille? Voilà sur-tout ce qui fait qu'un tel excès de désespoir et de fureur ne peut être vraisemblable que lorsqu'il n'est que momentané: au contraire, il est hors de toute croyance, lorsqu'il est réfléchi. Mais ce n'est pas tout: tandis que Menzicoff, après la promesse insensée qu'il a faite, reste pendant deux actes sans prendre aucun parti, et se lamente ridiculement avec Amétis, l'empereur a des soupçons de quelque trahison de la part d'Amilka, sans que l'on sache pourquoi. Il le fait venir; et ce furieux conjuré traite son empereur en face avec un mépris et une insolence dont on n'a pas d'idée; et ce même czar qui est peint dans le reste de la pièce comme un tyran sanguinaire et implacable, comme l'oppresseur et le bourreau de ses sujets, comme un homme qui a dévasté la Russie, ce même homme porte la bonté jusqu'à la bêtise. Il écoute Amilka sans colère; il lui rend compte de toute sa politique, à laquelle celui-ci ne répond que par des injures. Enfin il va jusqu'à lui dire: *Qui conspire*

*contre moi, qui soulève mes sujets, qui veut m'immoler? C'est moi,* dit naïvement Amilka. Là-dessus l'empereur ordonne qu'on le laisse libre et que les portes du palais lui soient ouvertes. La déraison n'est pas encore au bout : Amilka profite de cette magnanimité stupide, et attaque le palais à la tête des Strélitz. L'empereur les repousse avec l'aide de Menzicoff, qui même lui sauve la vie dans le combat. Amilka est pris et amené devant le czar. Celui-ci commence par remercier Menzicoff son sauveur, et lui demande ce qu'il veut pour prix de ses services: *La grace d'Amilka,* dit Menzicoff; et en même temps il avoue qu'il était son complice, et qu'il a reçu de sa main un poignard pour égorger Pierre. L'empereur prend le poignard de la main de Menzicoff, et se tournant vers Amilka : *Es-tu encore dans le dessein de me tuer,* lui dit-il? *Oui,* dit le conjuré, *je n'ai jamais eu d'autre envie. Eh bien,* dit Pierre, *prends ce poignard, et plonge-le dans mon sein.* Amilka ne se le fait pas dire deux fois; il prend le fer et va pour en percer le czar qui s'offre à ses coups. Heureusement qu'au milieu de ce combat d'imbécillité et de bassesse, Menzicoff se jette entre eux deux, et arrête Amilka, qui tourne alors le poignard contre lui-même, et se tue.

Toutes ces extravagances puériles ont été huées à la première représentation de la pièce, comme elle devait l'être. Mais depuis, en retranchant

quelques endroits par trop ridicules, et en payant un plus grand nombre de voix dans le parterre, l'auteur s'est fait applaudir et même *demander*, comme c'est la coutume; mais cela n'a pas empêché qu'à la seconde représentation et un samedi d'hiver, la salle ne fût déserte; car il est un peu plus facile de se faire applaudir que de se faire écouter.

Le style est chargé de lieux communs, de déclamations triviales, de réminiscences, de tirades déplacées; à peine dans ce déluge de mauvais vers y en a-t-il vingt ou trente que nos journalistes ont trouvés *beaux*, parce qu'ils sont passables. A l'égard des mœurs, elles ne sont pas plus vraies que les caractères, et l'on n'est pas plus en Russie qu'au Japon.

Pendant que la nation russe est ainsi défigurée sur notre théâtre, je n'ai pas vu sans indignation que l'auguste souveraine qui la gouverne, et l'héritier du trône, objet des espérances et de l'amour d'un grand peuple, fussent outragés avec la plus maligne impudence dans un libelle périodique qui court l'Europe, sous le nom d'*Annales civiles, politiques et militaires, par M. Linguet.* Comme il est impossible de rien ajouter au mépris que j'ai pour lui, ainsi que tous les honnêtes gens, je n'avais jamais ouvert un seul de ses numéros; mais quelqu'un de mes amis a cru devoir me montrer les cahiers où les personnes les plus respectables, et à qui je dois le

plus de reconnaissance, sont effrontément insultées, à propos de M. d'Alembert et de moi. Je conçois tout le dédain que les puissances peuvent avoir pour ce misérable compilateur de mensonges et de scandales, chassé tour-à-tour de France, de Suisse, d'Angleterre, et en dernier lieu de Bruxelles. Mais j'ai cru qu'il était à propos, dans une des notes à la suite de l'*Éloge de Voltaire* que je vais imprimer, de relever quelques-uns des traits qui peuvent faire connaître au public honnête et éclairé toute l'horreur que mérite cet infâme calomniateur. Si l'on dédaigne de le faire punir, il peut être quelquefois utile de le confondre.

## LETTRE CXVIII.

On attend à l'Opéra l'*Amadis* de Quinault, arrangé en trois actes, et mis en musique par le célèbre Back. Les répétitions ont eu beaucoup de succès, et peut-être cet ouvrage suspendra-t-il pour un moment les querelles sur *Piccini* et sur Gluck, qui durent toujours avec la même animosité, quoique la scène soit un peu changée. Les gluckistes ont épuisé les injures, et l'on commence à entendre les raisons de leurs adversaires. La chute de *Narcisse*, très-misérable production, paroles et musique, a fait voir que Gluck ne pouvait réussir sans être soutenu par

l'intérêt des grandes situations, dont le mérite est indépendant du sien; et lorsqu'il est abandonné à lui-même et aux ressources de son art, la pauvreté ordinaire de son chant devient sensible et manifeste. D'ailleurs les chefs de cabale qui s'étaient emparés de tous les journaux, pour fermer la bouche à tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, ou leur ôter les moyens de se faire entendre, ont perdu beaucoup de leur crédit. Leur despotisme les a rendus odieux, et leurs manœuvres sourdes les ont rendus méprisables. On vient de leur porter le dernier coup dans une brochure qui a pour titre, *Suite des Entretiens sur l'Opéra de Paris.* Ces *Entretiens* avaient paru dans le temps de la nouveauté d'*Iphigénie en Tauride :* le fond en était très-bon, mais le style était négligé. L'auteur est un jeune homme qui a de l'esprit et des connaissances en musique. On s'empressa de donner dans le Mercure un extrait infidèle et tronqué de cet ouvrage qu'on ne réfuta que par des sarcasmes; et ce qui était encore plus condamnable, on ne permit pas que l'auteur des *Entretiens* pût se défendre dans ce même journal, qui, par son institution, doit être également ouvert à tout le monde. Telles sont les armes ordinaires des gluckistes, même les plus modérés; car je ne parle ici que de la guerre de plume, et je supprime des méchancetés bien plus viles et moins connues. L'auteur a fait imprimer sa réponse, a

soigné son style qui seul avait donné quelques avantages sur lui. Il discute avec clarté, et raille avec finesse; enfin il a raison de fort bonne grace, et c'est un des bons écrits de ce genre que nous ayons. Les gluckistes en sont plus mortifiés qu'ils ne le disent, et jusqu'ici n'y ont pas répondu.

Collé le chansonnier vient de faire un vaudeville nouveau, sur l'air : *La petite Lise veut que je la conduise*, etc. Le vaudeville a pour titre, *le Perruquier :* c'est une espèce d'allégorie un peu grivoise, à la manière de l'auteur.

Amis, j'accommode
Les femmes à la mode.
Le grand art des coiffeurs
Les rend maîtres des cœurs.
Mes bonnes fortunes
Ne sont pas communes.
Femmes qu'on veut voir,
Femmes sur le trottoir,
Filles de théâtre,
Que Paris idolâtre;
Sur-tout à l'Opéra,
C'est à qui me prendra.

J'ai d'autres pratiques
De femmes moins publiques,
Qui, sans faire *florès*,
Ont des attraits plus frais.
Ce sont ces volières
De nos ouvrières,
De minois gentils

Que l'on coiffe *gratis*.
Au fer je les passe,
Et mon cœur se délasse,
Par ces objets nouveaux,
De plus nobles travaux.

Je donne la grace
Aux rubans que j'enlace;
Mes boucles ont le tour
Des boucles de l'amour.
L'objet que j'arrange
Est beau comme un ange;
Quand j'y mets la main,
C'est un objet divin.
Toute beauté vaine
Me sait gré de ma peine;
Et je prends, quand je veux,
Les cœurs par les cheveux.

Avec quelque audace,
Où je mets de la grace,
Je réussis gaîment,
Et sans savoir comment.
Fort bien de figure,
Et de la tournure,
Flatteur à l'excès,
Pour avoir des succès,
J'avance ou recule;
Mais tendre comme Hercule,
J'en montre le maintien,
On rit et tout va bien.

Je n'ai, camarades,
Jamais que des passades;

Mais je les aime mieux
Que des amours trop vieux,
Que de vieilles flammes
Bonnes pour les ames
Qui n'ont point de corps.
Je confesse mes torts.
Dans mon inconstance,
Je mets ma jouissance,
Et je veux tous les jours
De nouvelles amours.

Voici une autre chanson un peu plus anacréontique, et qu'on assure être l'ouvrage d'une demoiselle. Elle est sur l'air de cette chanson de l'*Amour quêteur* qui a tant couru : *Jupiter un jour en fureur*, etc.

Le dieu du vin chez les mortels
Voyant son culte se détruire,
« L'Amour usurpe mon empire,
Vengeons, dit-il, mes autels.
Imaginons un stratagême
Pour punir cet ambitieux;
Faisons fléchir tous les dieux
Sous mon pouvoir suprême. »

Dès qu'il eut formé ce projet,
Il court avec impatience
Mettre Hébé dans la confidence.
« Gardez, dit-il, le secret.
Soyons tous deux d'intelligence;
Versez le nectar amplement,
Et puis vous verrez comment
J'exerce ma vengeance. »

La jeune Hébé si bien versa
Au gré du dieu de la bouteille,
Que du charmant jus de la treille
  Tout l'Olympe s'enivra.
Jupiter, oubliant sa gloire,
Au dessert voulut s'égayer;
  A Minerve il fit chanter
    Une chanson à boire.

Apollon s'endormait par-fois,
Son char allait à l'aventure.
Vénus égara sa ceinture,
  L'Amour perdit son carquois.
C'était-là le nœud du mystère:
Le dieu du vin a tout caché;
  Ayant vainement cherché,
    L'Amour se désespère.

« Ne pleurez pas, mon bel enfant,
Dit Bacchus touché de ses larmes;
Je veux bien vous rendre vos armes,
  Mais promettez à l'instant
Que sous votre puissance aimable,
Pour rendre les mortels heureux,
  Vous ne comblerez leurs vœux
    Qu'au sortir de la table. »

## LETTRE CXIX.

L'opéra d'*Amadis* n'a pas eu de succès. Le poëme n'est pas arrangé d'une manière heureuse;

il est tronqué, et l'exécution a été ridicule en plusieurs endroits. Le moment où l'ombre d'Ardancanil doit s'élever de son tombeau, et dire à sa sœur Arcabonne :

Ah! tu me trahis, malheureuse!

ce moment très-théâtral et qui doit faire frémir, a été travesti en une farce grotesque. Ils ont imaginé de montrer Ardancanil couché sur une espèce d'estrade dans l'intérieur de son tombeau, et enveloppé d'une espèce de drap mortuaire dont il se débarrasse; et après qu'il a parlé, toujours couché, il remet son drap sur sa tête. On a fait des éclats de rire et avec raison. Une pareille scène n'a pas peu contribué, comme on peut se l'imaginer, à détruire l'illusion et l'intérêt de la représentation. A l'égard de la musique, elle a paru en général au-dessous des autres compositions de Back. Il y a un duo de vengeance entre Arcalaüs et Arcabonne, qui est d'un grand caractère; un air chanté par Oriane, qui est plein d'expression et de mélodie, et quelques jolis airs de danses. Tout le reste est assez faible et de peu d'effet. Le troisième acte a de la pompe, quoiqu'elle ne soit pas bien amenée; et en total, c'est un opéra froid, une musique médiocre et un beau spectacle.

Ces jours derniers M. de Rulhières, ayant été mal reçu chez une femme qui croyait avoir à se plaindre de lui, lui envoya le lendemain un pe-

tit livret que l'on met entre les mains des enfants, et qui s'appelle la *Civilité puérile et honnête*. Il y joignit ces quatre vers-ci, dans lesquels il ne donnait pas lui-même l'exemple de la *civilité* dont il donnait à une femme une leçon très-incivile.

Ce livre vous peut être utile,
Et vous en avez grand besoin.
Peut-être il vous rendra civile;
Honnête, c'est un autre point.

Ces quatre vers satiriques m'en rappellent quatre de M. de Voltaire, retrouvés dans une de ses correspondances, à propos de la préface du *Glorieux* de Néricault-Destouches, préface qui était d'un ton un peu avantageux.

Néricault dans sa comédie
Croit avoir peint *le Glorieux*;
Pour moi, je crois, quoi qu'il en die,
Que sa *préface* le peint mieux.

Le comte de Tressan, connu dans sa jeunesse par des épigrammes très-mordantes et très-bien tournées, et qui, à l'age de soixante-quatorze ans, fait encore des vers avec facilité et esprit, a pris pour sujet de ses chants poétiques et galants une *Nanine* de quatorze ans, qu'il a élevée chez lui à la campagne, sous le nom de *Fanchon*, et il m'a envoyé les vers suivants qu'il a faits pour elle, et qui sont un peu lestes à l'égard de Salomon; mais l'auteur a cru sans doute

que de philosophe à philosophe, et de poëte à poëte, il n'y avait que la main.

*O Salomon, des mortels le plus sage,*
*Le ciel, je crois, me fit pour t'imiter.*
*Tout comme toi j'écris maint radotage;*
*Je suis bien vieux, je bois, j'aime à chanter.*
*Tout comme toi j'adore l'innocence*
*D'un jeune objet qui t'aurait enflammé.*
*Mais quelquefois, en perdant patience,*
*Du vrai plaisir n'ayant que l'espérance,*
*De désespoir et d'amour consumé,*
*Je dis: Mon dieu! c'est trop de ressemblance,*
*Ma bien-aimée est un jardin fermé.*

Chabanon a été élu hier à la pluralité de dix-neuf voix sur vingt-sept, pour remplacer M. de Foncemagne notre confrere à l'académie française. Le Mierre n'a eu que quatre voix, entre autres celle de Marmontel et la mienne. Je penserai toujours que dans ces sortes de choix la justice est le premier des devoirs, et que la complaisance ne doit pas s'en mêler. Tous mes confreres disent aujourd'hui que la première place doit être pour le Mierre; mais le public le nommait à celle-ci. Je n'ai aucune liaison avec lui, mais quand mon suffrage aurait dû être l'unique en sa faveur, il l'aurait eu.

Beaumarchais vient d'imprimer une espèce de manifeste *en réponse à celui du roi d'Angleterre*, et ce seul exposé en fait voir le ridicule. Il a paru un peu étrange qu'un particulier répondît en son

nom à un souverain, sur une déclaration de guerre. Cet écrit d'ailleurs est à-peu-près dans le goût des écrits polémiques de Beaumarchais; il y a de l'esprit et du feu, mais du mauvais goût, de l'incorrection, des disparates, et un ton toujours avantageux qui quelquefois apprête à rire. Ce qui rend cet écrit plus remarquable, c'est que l'auteur ait obtenu l'attache des ministres pour l'imprimer, quoique les faits qu'il contient soient bien plus au désavantage du ministère français qu'à celui du roi d'Angleterre. Quand on aurait voulu faire une satire sanglante de notre administration, on n'aurait pas mieux réussi. Tout Paris en est dans l'étonnement, et à Versailles même on en est un peu embarrassé (1).

Les événements publics n'empêchent pas qu'on ne s'amuse des ridicules des particuliers, qui sont comme les entre-actes d'un grand spectacle. Cet automne un plaisant s'est égayé à propos d'un bulletin que l'on débitait le matin et le soir chez madame la maréchale de ** : elle avait eu le bras cassé d'une chûte. Le bras était remis, et pendant la convalescence, le médecin faisait mettre tous les jours dans le bulletin du Suisse, que madame la maréchale avait pris une soupe le matin, et prendrait un bouillon le soir. Ce bulle-

(1) L'ouvrage fut supprimé quelques jours après par arrêt du conseil.

tin répété deux fois par jour pendant un assez long-temps, donna lieu à ces vers-ci.

Tandis que d'Estaing et sa troupe
Étrillaient le pauvre Byron,
Tandis que le grand Washington
Tient le fier Anglais sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon,
Hardy s'enfuit, le vent en poupe,
Madame de M**, dit-on,
Tous les matins prend une soupe,
Et tous les soirs prend un bouillon.

## LETTRE CXX.

1780

Les trois théâtres n'offrent encore rien d'intéressant. Il a fallu interrompre les représentations d'*Amadis* pour y faire des changements qu'on attend. Les Italiens n'ont donné que des bagatelles futiles et passagères que je n'ai point encore vues depuis mon retour de Lyon, mais dont je compte faire un résumé succinct dans le premier ordinaire. Les comédiens français ont été obligés d'abandonner *Pierre-le-Grand*, après six représentations; le public l'avait abandonné dès la seconde, quoique dans la meilleure saison du théâtre. Dorat, pour s'en venger, a imprimé dans le Journal de Paris une épître chagrine où il gourmande beaucoup *le public*, qui est, dit-il

en propres termes, *un peu bête*. Si quelque autre écrivain s'exprimait ainsi, cela pourrait faire quelque bruit; mais de la part de Dorat, tout est sans conséquence.

Madame la comtesse de Genlis vient de faire paraître les volumes 2, 3 et 4, qui complètent son *Théâtre d'Éducation*. Ces nouveaux volumes méritent encore plus d'éloges que le premier, et sont certainement le livre le meilleur en ce genre, si heureusement inventé pour former à-la-fois les mœurs et le goût des jeunes personnes. Plusieurs de ces pièces sont touchantes; toutes sont pleines de raison, d'agrément, et quelquefois de gaieté comique, autant que son plan le lui permet. Son style est par-tout élégant et facile, et sa morale qui s'élève quand l'auteur parle aux grands et aux enfants des rois, descend avec grace jusqu'aux plus petits détails, lorsqu'elle s'adresse aux dernières classes de la société. Car dans le plan qu'elle s'est proposé, et dans le désir qu'elle a d'être utile, elle a embrassé toutes les conditions. J'ai cru lui devoir un nouveau tribut poétique pour ses nouvelles productions, et je lui ai adressé les vers suivants, en lui envoyant pour étrennes les *Maximes de la Rochefoucault*.

Voilà du cœur humain ce sinistre interprète,
Ce moraliste redouté,
Qui médisait de tout auprès de la Fayette!
Ce peintre sévère et vanté,
Qui d'un triste crayon noircit l'humanité,

Près de vous, ô Genlis! eût changé de palette,
Et vous voyant aussi parfaite,
Il eût peint la nature en toute sa beauté.
Nous devons tous hommage à son mâle génie;
Mais que vos droits sur nous sont plus chers, plus sacrés!
Ce censeur énergique en sa misanthropie,
A désespéré l'homme et vous le rassurez;
Il le juge, et vous l'éclairez.
Qu'entre vous aujourd'hui notre intérêt décide:
Qui vaut le mieux pour nous d'un censeur ou d'un guide?
Vous ranimez les cœurs flétris ou révoltés;
Vous leur rendez leur propre estime.
De l'amour-propre en nous on plaint les vanités,
Et vous enseignez l'art de le rendre sublime.
La raison sous vos traits doit tout assujettir.
Hélas! le seul danger, peut-être inévitable,
Dont on ait à se garantir,
C'est de la trouver trop aimable.

Je joins ici la première moitié d'une épître que le comte de Tressan m'adresse à l'appui de ses prétentions à l'académie, et qui est un peu en forme d'apologie, mais apologie fort gaie, comme les péchés qu'on lui reproche. J'en ai supprimé la fin qui n'est pas bonne : vous trouverez dans le reste de la rapidité et de la grace, avec quelques négligences qu'il faut pardonner à l'âge.

Bien humblement je le confesse,
Suivant d'*inégales* leçons,
D'être un vaurien dans ma jeunesse,
J'essayai toutes les façons.

De bonne heure j'aimai Thémire,
Et pour la chanter, des amours
Si j'eusse reçu votre lyre,
Je m'en serais servi toujours.
Mais un architriclin aimable (1)
Et le mieux servi par Comus,
M'entraînant les soirs à sa table,
M'y faisait écouter Momus,
Et m'enivrer avec Bacchus.
Au milieu d'un bruyant délire,
Il est si doux de faire rire,
Qu'on crut entendre quelquefois
Claquer le fouet de la satire:
On le prit pour mon son de voix.
J'abjurai les chants satiriques.
Bientôt deux saintes bien mystiques
Me firent aimer leurs leçons.
Je brisai mes pipeaux rustiques,
Et je fis plus de vingt cantiques
Pour me laver de trois chansons.
On peut conjurer la satire,
On ne peut conjurer l'amour.
Dès que j'eus repris une lyre,
Je volai près de ma Thémire;
Je lui devais bien ce retour.
De Thémire le beau génie
Venait de se développer,
Et se plaisait à s'occuper
Des doctes leçons d'Uranie.
Nul goût ne m'étant étranger,

(1) Le comte d'Ayen alors, depuis maréchal de Noailles.

J'adoptai son nouveau système;
Il est bien permis d'en changer,
Quand on change pour ce qu'on aime.
Je l'adorai jusqu'à la mort,
Et je pleure encor sur sa cendre.
Mais des humains tel est le sort:
Nul d'eux ne cesse de prétendre
Au bonheur qui fuit... on a tort:
Loin d'y courir, il faut l'attendre.
Ami, c'est donc en l'attendant
Que j'élevai ma Fanchonnette;
Quelquefois cette aimable enfant
Me donne quelque bon moment,
Qui de loin à loin se répète.
Mais un moment marque un beau jour
Parmi tous ceux de notre vie,
Et nous tire de l'apathie,
Quand il est donné par l'amour.
Vous qui savez en donner mille
De ces moments délicieux,
Quand quitterez-vous donc la ville
Pour accourir en de beaux lieux,
Des Muses le riant asyle,
Où de Sanois les demi-dieux
Sont si voisins de Franconville, etc.

## LETTRE CXXI.

Les deux ou trois petites nouveautés passagères, jouées aux Théâtres Français et Italien, ont été interrompues par diverses circonstances,

et sur-tout par un rhume épidémique qui a incommodé tout Paris. Il est même arrivé un fait sans exemple, à ce que les amateurs ont remarqué, c'est que l'Opéra a manqué un vendredi. L'on a renvoyé ceux qui arrivaient au spectacle, en leur disant que tous les acteurs étaient enrhumés, de manière à ne pouvoir chanter, ce qui était vrai. Je n'ai pu en conséquence voir aucune de ces pièces, et j'attends qu'elles reparaissent. J'attends aussi des nouveautés littéraires qui soient intéressantes à quelques égards, et cela n'arrive pas toujours.

L'abbé de la Porte est mort, il y a quelque temps, sans qu'on fît beaucoup plus d'attention à sa mort qu'on n'en avait fait à sa vie. C'est pourtant un *homme* qui a fait imprimer quantité de livres, non qu'il fût auteur de beaucoup d'ouvrages; mais il est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de toute espèce qui ont mis presque toute notre librairie en dictionnaires, en *Esprits* et en extraits. L'abbé de la Porte était en ce genre le fripier le plus actif de notre littérature; c'est lui qui a mis au jour l'*Esprit de Marivaux*, l'*Esprit de Fontenelle*, et tant d'autres. Il avait coutume de dire que pour s'enrichir, il ne fallait pas faire des livres, mais en imprimer; et en effet il a gagné beaucoup d'argent à rhabiller ainsi les ouvrages d'autrui. La dernière collection qu'il avait entreprise, était *le Voyageur Français*: c'est un extrait en forme de lettres de tous les

voyages connus. Mais le style épistolaire de l'abbé de la Porte n'est pas fort agréable; ce qui n'a pas empêché que son *Voyageur* n'ait été répandu, parce qu'il n'y a point de lecture pour laquelle on ait plus de goût et plus d'indulgence que celle des voyages.

L'abbé de la Porte avait commencé autrefois par travailler avec Fréron à l'*Année littéraire*. Ils se brouillèrent ensuite, et l'abbé de la Porte fit un journal pour son compte, mais qui ne fut pas de longue durée. Il s'était rangé du parti des bons écrivains pour prendre le contrepied de Fréron; mais avec une bonne cause, il n'avait pas assez de talent pour se faire lire. Il en faut beaucoup dans le genre de la critique, pour se passer de satire; et la satire au contraire est tout ce qu'il y a de plus aisé. Le seul article de l'abbé de la Porte qui eut quelque succès, ce fut une *Revue des feuilles de Fréron*, dans laquelle était d'un côté la liste de tous les écrivains que le journaliste avait dénigrés, et de l'autre, celle de tous ceux qu'il avait exaltés; et il se trouvait au résultat ce que l'on savait déja d'avance, que les auteurs loués étaient tous les barbouilleurs de papier, et les auteurs déchirés, les chefs de notre littérature.

J'ai retrouvé, il y a quelque temps, des vers de Voltaire, au roi de Prusse qui lui avait envoyé de sa porcelaine. Ils sont très-peu connus, et ne sont imprimés nulle part. Les voici:

Épictète au bord du tombeau,
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon sort est trop beau :
J'aurai vécu pour lui, je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philosophie ;
Moi sujet, lui monarque et favori de Mars,
Et par-fois tous les deux objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux ;
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous,
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté :
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers ;
Car il en est un, quoi qu'on dise.
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux (1) dans la céleste sphère,
Lui fort tard ; moi bientôt : il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère.
Et j'irai demander un tabouret pour moi.

---

(1) C'est être sûr de son fait.

## LETTRE CXXII.

Chabanon a été reçu à l'académie française, le 20 du mois dernier. Son discours de réception était, comme tout ce qu'il a fait, extrêmement médiocre, vague dans sa marche, et rempli de choses communes dites avec prétention, et de digressions assez indifférentes. Le fond du sujet était l'éloge de M. de Foncemagne, auquel il aurait dû se borner, et qu'il perdait quelquefois de vue, sans raison et sans objet. Il a été très-faiblement applaudi, excepté un seul endroit dont l'idée a paru juste et l'exécution louable; c'est celui qui termine son discours, et où il rappelle la perte successive que nous avons faite des écrivains fameux, qui par l'époque de leur naissance, et par leurs grands talents, semblaient appartenir au dernier siècle.

On a été beaucoup plus content de la réponse du maréchal de Duras, qui, dans sa brièveté, réunissait le double mérite de la précision et de la convenance. Je lus ensuite des morceaux détachés d'un *Éloge de Voltaire*, que je vais faire imprimer, et qui terminèrent la séance.

Toutes les dernières nouveautés des Théâtres Français et Italien, qu'on a jouées pendant mon absence, ou depuis mon retour, n'ont fait que paraître et disparaître. Les *Étrennes*, *Aucassin et*

*Nicolette*(1), *le Lord Anglais*, n'ont eu que deux ou trois représentations, sans monde et sans succès. *Les Noces Housardes* de M. Dorvigni, auteur de la célèbre pièce des *Battus paient l'amende*, ne sont qu'une farce de carnaval, qu'on a tolérée deux ou trois fois à cause des jours gras: *Roéïsde* et *Pierre-le-Grand* que Dorat vient d'imprimer, ne sont remarquables que par le ridicule des préfaces, et par les injures qu'il dit au public, en assurant qu'*il ne veut plus être modeste*, mais que pourtant il sera toujours *gai*.

M. de Sauvigny, auteur d'une tragédie des *Illinois*, jouée avec succès, il y a environ douze ou quinze ans, mais oubliée depuis ce temps, a cru la ressusciter en y mettant des allusions à la guerre actuelle des Américains contre les Anglais, et en prenant pour dénouement de sa pièce le trait héroïque de M. d'Assas, qui est connu par-tout, et qu'il met sur le compte d'un M. de Monréal. Ce trait fort beau dans l'histoire, mais peu propre à être exécuté sur la scène, et ne tenant d'ailleurs en aucune manière au reste de l'ouvrage, a paru un hors-d'œuvre amené de force, et plus mauvais encore que le premier dénouement qui avait déplu dans la nouveauté. Il a fallu retirer la pièce après trois représentations, parce qu'elle était abandonnée, et il paraît

(1) Celle-ci reparut depuis avec des changements, et resta au théâtre.

que ce sera son dernier soupir. C'est un ouvrage dont le plan est mal conçu, l'intrigue fort obscure, le style médiocre, à quelques détails près, et qui n'offre qu'une seule scène au troisième acte, où il y ait de l'intérêt et de l'effet, quoiqu'elle soit encore mal amenée.

L'Almanach des Muses n'a jamais été plus mauvais que cette année; et l'on ne peut que plaindre le rédacteur obligé de donner un volume composé souvent de si mauvais matériaux. Mais aussi pourquoi s'y engager? Deux ou trois pieces exceptées, le reste n'est pas supportable. C'est ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante, qui m'a paru d'une main exercée.

Tristes rimeurs, qui pendant longues nuits,
Par longs travaux nous forgez longs ennuis,
Froids courtisans rebutés par les Muses,
Abandonnez les cours de leur hôtel,
Et chez *Lalain* (1) allez voir, pauvres buses,
Leur almanach, au moins soi disant tel.
Sans fatiguer enclume ni martel,
Sans hasarder ses vers parmi les vôtres,
S** du moins ne veut être immortel,
Qu'en recueillant les sottises des autres.

Madame la marquise de Boufflers, mère du chevalier, retirée aujourd'hui à Lunéville, nous a envoyé une chanson qui a besoin d'être chantée, mais qui le mérite.

---

(1) Libraire qui imprime l'*Almanach des Muses*.

AIR : *Sentir avec ardeur.*

Il faut dire en deux mots
Ce qu'on veut dire ;
Les longs propos
Sont sots.
Il faut savoir lire
Avant que d'écrire,
Et puis dire en deux mots
Ce qu'on veut dire ;
Les longs propos
Sont sots.

Il ne faut pas toujours conter,
Citer,
Dater,
Mais écouter.
Il faut éviter l'emploi
Du moi,
Du moi ;
Voici pourquoi.
Il est tyrannique,
Trop académique ;
L'ennui,
L'ennui
Marche avec lui.
Je me conduis toujours ainsi,
Ici ;
Aussi
J'ai réussi.

Mesdemoiselles de Genlis, dont l'éducation est telle qu'on peut l'attendre d'une mère comme la

leur, et qui, entre autres talents, possèdent celui du dessin, lui ont présenté le jour de sa naissance, chacune une figure de sa façon, représentant, l'une la Vérité, l'autre la Vertu. J'ai mis au bas de ces deux dessins les deux quatrains suivants, dans lesquels je fais parler les deux demoiselles.

LA VERTU.

En peignant la Vertu, j'ai cru peindre ma mère;
Mais je n'en ai formé que des traits affaiblis;
Et cette double image, à tous les cœurs si chère,
N'est parfaite qu'en vos écrits.

LA VÉRITÉ.

Cette divinité que vous rendez si belle,
Va reprendre ses droits trop long-temps dédaignés;
Et si la Vérité n'était pas immortelle,
Elle le deviendrait lorsque vous l'enseignez.

Un M. Masson de Morvilliers s'est fait connaître depuis quelques années par le talent de tourner des épigrammes. En voici quelques-unes de lui.

*Contre les deux* Fréron *père et fils.*

Ce mirmidon de l'école échappé,
Cahiers en main, lit, pérore, amplifie.
Vous le voyez en apôtre équipé,
Crier *haro* sur la philosophie (1).

---

(1) Ce fils, devenu bien autrement célèbre que son père, continuait alors, comme titulaire, le même journal fait par

Croit-il en Dieu? ma foi, je m'en défiê,
Tant à son père il ressemble en tout point :
Car le défunt, qu'on nous béatifie,
En parlait fort, mais il n'y croyait point.

STANCES

*Contre les mauvais écrivains.*

Muse, alte-là : j'abjure l'épigramme.
Ne peux-tu donc m'inspirer d'autres chants?
Comme un forçat je languis à la rame.
Qu'ai-je gagné? La haine des méchants.

Si d'un rhéteur je peins le lourd mérite,
C** se croit désigné dans mes vers.
Quand je persiffle un rimeur hypocrite,
Gilbert me lance un regard de travers.

Le fouet en main, si je force à se taire
Ces plats grimauds, toujours si contents d'eux,
Et griffonnant un journal mercenaire,
Fréron soutient qu'un sot et lui font deux.

Chantons plutôt la candeur, la science,
La modestie avec tous ses attraits;
Et ces messieurs, remplis de conscience,
Ne croiront plus qu'on fasse leurs portraits.

---

d'autres, et dans le même esprit. Mais s'il combattait fort mal cette *philosophie*, il l'a depuis fort bien servie, et le *révolutionnaire* a bien réparé les torts du journaliste.

ÉPIGRAMME

*Contre* Linguet, *adressée à* M. de la Harpe.

Seul à l'affût, dans son infect égoût,
Lorsque Linguet, ce reptile du Pinde,
Voit tes écrits, heureux enfants du goût,
Lors, en sifflant, sur sa queue il se guinde.
Puis en sang-sue après toi s'attachant,
Il suce, il suce, au point qu'il en est blême.
L'envie enfin l'a rendu si méchant,
Que n'ayant mieux, il se mordrait lui-même.

## LETTRE CXXIII.

On attend incessamment des nouveautés et des évènements dans la littérature. La première représentation de l'opéra d'*Atys*, mise en musique par Piccini, pour mardi prochain, 22 de ce mois ; la publication du poëme des *Mois* de M. Roucher, ouvrage annoncé depuis long-temps; enfin le début du célèbre *Jeannot*, qui passe du théâtre des boulevards à celui de la Comédie-Italienne, et qui doit jouer pour la première fois dans *les Trois Jumeaux Vénitiens* ; tels sont dans ce moment-ci les principaux objets de la curiosité publique. Mais en attendant, il ne paraît rien qui mérite qu'on en fasse mention; et pour remplir ce vide, je crois ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici un morceau du poëme de Mar-

montel, intitulé *Polymnie*, et dont j'ai déja mis plusieurs fragments sous les yeux de V. A. I. Ce poëme, dont les révolutions de la musique sont le sujet, aura dix chants; mais il n'est pas encore tout-à-fait achevé. Dans l'endroit que j'ai choisi, le poëte retrace les leçons que donna Polymnie dans Rome et dans Venise; et il est difficile d'exprimer avec une élégance plus heureuse les principes de l'art du chant.

Dès ce moment elle fit ses délices
D'habituer leurs voix encor novices,
A ce beau son qui de l'ame exhalé,
Égal et pur comme un trait de lumière,
Devient un chant dès qu'il est modulé,
Sans perdre rien de sa clarté première.
Jamais de cris, même dans les éclats;
Jamais d'effort : la grace n'en veut pas.
Un naturel toujours simple et facile :
L'art nous déplaît quand il est indocile.
Peu d'ornements : la naïve beauté
Disparaîtrait sous un luxe affecté.
Jamais le chant n'est que l'accent de l'ame :
S'il doit avoir le brillant de la flamme,
Il doit encore en avoir la chaleur.
Vif et léger quand la gaieté l'anime,
Dans sa colère éclatant et sublime,
En gémissant il peindra la douleur.
Ainsi toujours de nuance en nuance,
Du doux au fort passant avec aisance,
Des passions il prendra la couleur.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'art de saisir l'infaillible justesse
D'un son donné par ces fibres d'airain,
L'art d'égaler, de passer en vîtesse
L'ivoire agile où voltige la main,
De parcourir cette échelle brillante
Que la nature a marquée au compas,
D'y reposer la voix à chaque pas,
Mais pleine, égale, et jamais vacillante;
L'art plus exquis de fléchir à son gré
Tous les accents d'une voix accomplie,
Et d'exprimer, dans son juste degré,
Le sentiment dont une ame est remplie;
Cet art magique, et qui semble inventé
Pour ajouter un charme à la nature,
D'un nouveau monde animer la peinture,
Et de l'oreille à l'esprit enchanté
Faire passer une douce imposture,
Est le secret depuis long-temps voilé,
Qu'à ses enfants la Muse a révélé.
Mais parmi ceux dont le mâle génie
Vient d'échapper au sacrificateur,
Il en est un qu'a choisi Polymnie,
Pour l'animer de son feu créateur.
« Viens, lui dit-elle, et m'écoute en silence,
« Heureux Vinci; tu seras inventeur,
« Et c'est par toi que mon règne commence. »

Le jeune enfant que cet espoir ravit,
Prête l'oreille et se tient immobile:
« Parlez, dit-il, je brûle d'être habile; »
Et la déesse en ces mots poursuivit.
« Lorsqu'à tes yeux la rose ou l'anémone

« S'épanouit; quand les dons de Pomone,
« Le doux raisin, la pêche au teint vermeil,
« Sont colorés aux rayons du soleil,
« Tu crois jouir de la simple nature :
« Apprends, mon fils, que la fleur, que le fruit,
« Tient sa beauté d'une lente culture;
« Que la nature a d'abord tout produit
« Négligemment, comme le fruit sauvage,
« Comme la fleur des champs et des buissons,
« Et que plus riche, et plus belle et plus sage,
« Elle doit tout à l'heureux esclavage
« Où la tient l'art formé par ses leçons.
« Oui, son disciple est devenu son maître;
« En l'imitant il sait la corriger;
« Il suit ses pas pour la mieux diriger;
« Il rend meilleur tout ce qu'elle fait naître,
« Et l'avertit de ne rien négliger.
« C'est par ses soins qu'est devenu fertile
« Le beau, le bon, l'agréable et l'utile.
« Du laboureur écoute la chanson;
« Elle ressemble au fruit de ce buisson,
« A cette fleur pâle, simple, inodore,
« Qui sous la faulx tombe avec la moisson.
« Je l'avais pris inculte à son aurore,
« Ce fruit sauvage et pour moi précieux;
« Je le cultive, il croît, il se colore;
« Je le cultive, il s'embellit encore :
« Le voilà mûr, il est délicieux.
« Imite-moi. Sous un orme où l'on danse,
« On voit souvent Philémon et Baucis
« Sauter ensemble : un pas lourd, mais précis,
« Marque le nombre et note la cadence.

« Ce mouvement dans les sons de la voix
« A pour l'oreille un attrait qui l'enchante.
« Dans ses forêts le sauvage qui chante,
« Fidèle au rhythme, en observe les lois.
« Tel est le chant, même dès sa naissance;
« Et garde-toi, par l'erreur aveuglé,
« De lui donner un moment de licence;
« Comme un pendule il doit être réglé,
« Et la mesure en est l'ame et l'essence.
« Ce n'est pas tout : suspendus à propos,
« Ses mouvements sont mêlés de repos.
« Ainsi les sons liés en période,
« Auront leur cercle aussi-bien que les mots;
« Et, mon enfant, laisse dire les sots;
« Comme l'esprit, l'oreille a sa méthode.
« On te dira qu'un style mutilé,
« Dur, raboteux, dissonnant, ampoulé,
« A la nature appartient et ressemble :
« N'en crois jamais que l'oreille et l'instinct,
« Qui d'un chant pur, analogue et distinct,
« A préféré la rondeur et l'ensemble.

« Le grand problême et l'écueil de mon art,
« C'est le motif, c'est ce coup de lumière,
« Ce trait de feu, cette beauté première
« Que le génie obtient seul du hasard.
« Un long travail peut donner tout le reste.
« Par des calculs on aura des accords;
« Avec du bruit on remuera les corps;
« Mais la pensée est comme un don céleste;
« Je la réserve à mes vrais favoris;
« Je te la donne à toi que je chéris.

« Un maladroit quelquefois la rencontre,
« Mais il la gâte ou la laisse échapper;
« L'esprit, le goût, l'habileté se montre
« Dans le talent de la développer.
« D'un dessin pur l'unité variée,
« Un tour facile, élégant, arrondi,
« Un essor libre et sagement hardi,
« Et la nature avec l'art mariée,
« Voilà le chant par les dieux applaudi (1). »

## LETTRE CXXIV.

La querelle des gluckistes et des piccinistes produit toujours quelques nouvelles escarmouches, et les épigrammes pleuvent des deux côtés. En voici deux contre l'un des patriarches de la religion de Gluck, et qui ne sont ni trop méchantes ni trop mauvaises.

S** un jour débitant au Caveau (2)
Ce qu'en trois mois il apprit de musique,
Prêchait sur Gluck, et sur *le sens nouveau* (3)
Qu'avait créé l'Amphion germanique.
On l'écoutait: tout seul à son écot,

---

(1) Ce morceau finit le second chant.

(2) Café célèbre du Palais-Royal.

(3) S** avait imprimé que Gluck *lui avait créé un sixième sens*; sur quoi l'on prétendit que *ce n'était pas le sens commun*.

Un vieux Lulliste, outré d'impatience
De son babil : Quel est, dit-il tout haut,
Ce discoureur plus ennuyeux qu'un sot,
Qui déraisonne avec tant d'importance?
— Lui, c'est S**, le confrère d'Arnaud.
Au Louvre assis, muet par prud'hommie,
Il n'y fait rien, et n'y dit jamais mot.
— Eh! que n'est-il, puisque tel est son lot,
Muet ici comme à l'académie?

Voici l'autre, dont le mot me paraît un peu forcé; car notre confrère S** était de l'académie long-temps avant qu'il fût question de Gluck.

Un curieux au sénat des Quarante,
Voyait siéger *Guillot le sycophante* (1),
De Vaugirard (2) le grand littérateur,
Et du Caveau le grand dissertateur.
Or, ne sachant quel est le personnage,
Et sur son nom l'ignorant davantage,
De quoi, dit-il, cet homme est-il auteur? —
De rien. — De rien! il est donc amateur? —
Oh! oui, beaucoup. — De quoi? — Belle demande?

---

(1) Il avait pris quelque part ce nom de *Guillot*, assez maladroitement, oubliant que dans la fable de la Fontaine, *le loup berger* s'appelle *Guillot le sycophante*. Ce n'est ici qu'une allusion; car l'académicien gluckiste dont il s'agit n'était nullement hypocrite; et au fond toutes ces petites satires ne signifiaient rien de part ni d'autre, et ne faisaient rien à la question.

(2) Allusion à des lettres signées l'*Anonyme de Vaugirard*.

De Gluck.—Comment?—Le trouvez-vous mauvais?—
Non, peu me chaut; mais ma surprise est grande
Qu'on soit au rang des beaux-esprits français,
Comme amateur de musique allemande.

Le *Poëme des Mois*, qui vient de paraître, est un exemple bien frappant du ridicule engouement des sociétés de Paris, et des retours fâcheux dont il est presque toujours suivi. Jamais chûte n'a été plus lourde ni plus prompte. Cet ouvrage qui, dans les lectures particulières, avait fait tant d'enthousiastes, à peine a vu le jour, qu'au bout de vingt-quatre heures il n'avait pas un apologiste. Les amis même les plus déterminés de l'auteur, ceux qui s'étaient chargés d'en faire l'éloge dans le Mercure et dans le Journal de Paris, ont été obligés de céder d'abord au torrent de l'opinion générale, et ont commencé par se rendre sur une partie des reproches que l'on faisait au *Poëme des Mois*. Il est vrai aussi que ce même public qui porte tout à l'extrême, alors peut-être avait le tort de refuser tout à l'auteur, après lui avoir tout accordé. Je tâcherai de garder un juste milieu entre les deux excès, et de rendre compte de l'impression que m'a laissée la lecture de cet ouvrage, qu'à la vérité j'ai eu bien de la peine à achever, et qui même a retardé l'envoi de cette lettre.

Le plus capital de tous ses défauts, celui qui l'a fait tomber sur-le-champ, c'est le défaut absolu de sujet, de marche et d'intérêt. Ce vice

mortel est celui qui se fait sentir d'abord à tous les lecteurs, parce qu'il n'y en a pas un qui ne veuille être attaché ou occupé, ou intéressé, il n'importe comment, et que personne ne résiste à l'ennui. Or, quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien, et n'offrant que des descriptions et des lieux communs? Cet inconvénient serait peut-être insurmontable, même en supposant le talent d'écrire dans le plus haut degré; mais que sera-ce, si l'auteur, dénué d'idées et de goût, ne sait ni choisir, ni classer les objets, ni finir les détails? Que sera-ce, si, égaré par la contagion générale, il a la ridicule prétention de faire revivre la langue de Ronsard et de Dubartas, comme plus poétique que celle de Racine et de Voltaire, qui paraît aujourd'hui trop faible et trop *timide* à nos rimeurs insensés? Que sera-ce, si, sous prétexte de varier l'harmonie de nos vers, il la détruit à tout moment, en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rhythme qui leur est essentiel? Que sera-ce, si, violant toutes les lois du langage, ainsi que celles de l'harmonie poétique, il prend des solécismes et des barbarismes pour d'heureuses hardiesses, et une enflure monotone pour de la force et de la verve? Tels sont en général les défauts qui dominent dans cet amas de vers, que l'auteur honore du nom de poëme, et qui n'est en effet qu'un attentat contre le bon sens et le bon goût.

Cependant à travers tant de défauts, on trouve non-seulement des étincelles de feu poétique qui brillent de temps en temps, mais même cinq ou six morceaux d'une beauté réelle, dont le fond, à la vérité, n'appartient presque jamais à l'auteur, mais qui ont le mérite de l'expression et des images, soit dans la peinture des jouissances champêtres, soit dans celle de quelques-uns des grands phénomènes de la nature. Voilà le seul mérite qui reste à M. Roucher; et il faut avouer que c'est bien peu de chose pour compenser tout ce qui lui manque. Aussi ce petit nombre de morceaux distingués par les connaisseurs, et tels qu'on en trouve même dans plusieurs ouvrages à-peu-près oubliés, ne sauvera pas les *Mois* de l'oubli où doit tomber aujourd'hui tout ouvrage qui ne peut pas se faire lire de suite, soit par l'intérêt du sujet, soit par le mérite de l'exécution.

Une chûte d'un autre genre est celle du célèbre *Jeannot*, qui, après avoir brillé sur le théâtre des boulevards, est venu se faire siffler sur celui des Italiens. Il paraît que cet acteur a eu tort de sortir du cadre pour lequel il était fait : il a du naturel, sans doute, mais il lui faut une nature basse. Tout ce qui demande un maintien raisonnable lui est interdit; et le nombre des rôles où il pourrait être bien placé est très-borné.

*Atys* n'a pas eu à la première représentation tout le succès qu'il doit avoir. Quelques longueurs

dans l'exécution, quelques défauts dans l'ensemble, ont favorisé d'abord la mauvaise volonté d'une cabale violente qui ne prenait pas même soin de se cacher. Cette cabale n'a dû être que plus humiliée aux représentations suivantes, dont le succès a été le plus brillant et le plus complet. Jamais musique n'a été applaudie avec plus de transport, et si l'on en croit les connaisseurs, avec plus de justice; c'est un des ouvrages lyriques le plus riche en morceaux d'une composition supérieure. La grace et l'expression du chant ne peuvent pas être portées plus loin que dans les *duo* d'Atys et de Sangaride, dans les airs détachés que chantent ces deux personnages, dans l'air sublime que chante Cybèle à la fin du second acte, dans le chœur des songes, et surtout dans un quatuor du troisième acte, entre Atys, Sangaride, Cybèle et Cœlénus, qui a produit constamment la plus vive sensation.

Il fallait bien que Roucher s'attendît à essuyer les épigrammes; et il faut avouer qu'il prêtait le flanc à cette espèce d'attaque, et par le ridicule de ses prétentions et par celui de ses vers; aussi n'a-t-il pas été épargné. En voici une qui m'a paru, sans comparaison, la meilleure de toutes, et qui est tournée comme les bonnes épigrammes de Rousseau. D'ailleurs, cette sorte de plaisanterie purement littéraire devient une arme nécessaire au bon goût, en imprimant un ridicule durable sur ceux qui en sont les ennemis et les corrupteurs.

Le voilà donc ce poëme baroque!
Vanté six ans, il est mort en un jour.
Ronsard n'a su de sa trompette rauque
Tirer un son si discord et si lourd.
En vain G** de courage se pique,
Louant les *Mois* dont se rit un chacun.
Je n'y connais, pour moi, remède aucun,
Hormis que Gluck ne les mette en musique.

Cette épigramme m'en rappelle une autre de ce même Masson de Morvilliers, dont je parlais dans une de mes dernières lettres, et qui fit les vers suivants dans le temps de la mort de Voltaire.

Quand la nature, en ses heureux instants,
Veut bien par-fois nous produire un grand homme,
N'espérons plus ses faveurs de long-temps;
Elle a besoin de dormir un long somme.
Est-ce fatigue, humeur; nous l'ignorons;
Car son défaut fut toujours de se taire.
Elle nous fait coup sur coup des Frérons,
Et dans mille ans forme à peine un Voltaire.

La direction de l'Opéra vient d'être ôtée à M. de Vismes, au grand contentement de tous les sujets qui le composaient. Elle est rendue à M. le Breton, qui aura le titre d'administrateur général; il sera subordonné à M. de la Ferté, intendant des menus, qui ne prendra les ordres que du roi. Cet arrangement paraît enfin avoir appaisé les discordes qui troublaient l'Opéra; et la célèbre danseuse, mademoiselle Guimard, qui

avait demandé son congé, ne sera pas encore perdue pour nous. On donne à M. de Vismes six mille livres de pension de retraite, et l'on renvoie les bouffons, qui ont coûté à l'Opéra cent quatre-vingt mille livres.

## LETTRE CXXV.

L'académie française a disposé de la rente annuelle, provenant du legs de M. de Valbelle, en faveur de M. Court de Gébelin, auteur d'un ouvrage très-savant, intitulé le *Monde Primitif*, qui traite de l'origine des langues. Ce livre qui en est au 6e volume *in*-4°, suppose beaucoup de connaissances et de laborieuses recherches; et, quoiqu'il y ait bien des idées purement conjecturales dans la partie systématique, il y a beaucoup à s'instruire dans tout le reste. Il semble que l'académie ne pouvait pas faire un meilleur choix : M. de Gébelin est un homme sans fortune, vivant dans la retraite, uniquement livré à son travail. Il n'est pas même de l'académie des inscriptions, quoiqu'il fût bien fait pour en être: sa qualité de protestant l'en exclut. Il a écrit à l'académie une lettre de remerciements fort simple et fort noble, et nous a appris l'usage qu'il avait fait de l'argent qu'il a reçu, en nous envoyant les quittances du libraire qui imprime le 7e volume du *Monde Primitif*, ouvrage dispen-

dieux, et dont l'auteur lui-même fait les frais. Ainsi les dons de l'académie n'ont servi qu'à lui faciliter les moyens de continuer des travaux utiles aux lettres.

M. de la Borde, ancien valet-de-chambre du roi, vient de faire paraître son *Essai sur la musique*, en 4 gros volumes *in-4°*. Cet ouvrage contient ce que l'on sait de l'histoire de la musique chez toutes les nations anciennes et modernes. Il donne une idée de leurs instruments dont la figure est représentée dans des gravures très-bien exécutées. La partie théorique de l'art passe pour être traitée savamment; car l'auteur, quoique compositeur médiocre, a toujours été regardé comme un bon théoricien. Il a joint à ce traité un catalogue de tous les musiciens français, et de tous les poëtes qui ont travaillé dans le genre lyrique, avec une notice succincte sur leur personne et sur leurs ouvrages.

L'infatigable M. Dorat nous donne en ce moment quatre nouveaux volumes à-la-fois, qu'il appelle *Coup-d'œil sur la littérature*, et qui ne contiennent que des *fantaisies* en prose et en vers, avec lesquelles il est en possession d'amuser sa société, et d'ennuyer le public. Les deux autres sont une tragédie de *Zoramis*, qui n'est autre chose que son ancienne pièce de *Théagène*, tombée, il y a près de vingt ans, et enfin une comédie intitulée *Merlin bel-esprit*, qui est encore une satire contre les philosophes et contre tout le monde.

## LETTRE CXXVI.

Les théâtres de Paris ne sont point encore rouverts, et toutes les nouveautés sont suspendues, en attendant la rentrée. On annonce les changements dans l'administration intérieure de la comédie ; mais rien n'est encore certain. Deux actrices ont quitté ce théâtre, madame Drouin, qui jouait depuis long-temps les rôles de charge, et mademoiselle Hus, qui jouait les amoureuses dans la comédie. La première était médiocre, et l'autre sans aucun talent, mais extrêmement jolie, il y a vingt-cinq ans, et même encore aujourd'hui.

Je viens de faire paraître l'*Éloge de Voltaire*, et j'ose espérer que V. A. I. voudra bien agréer cet ouvrage que j'ai l'honneur de lui adresser, et dont je m'empresse de lui faire hommage.

M. Anquetil, génovéfain, frère de l'académicien des inscriptions, qui a rapporté de l'Inde un ouvrage très-instructif sur la religion et sur la langue des brames, vient de publier un ouvrage en quatre volumes, qui a pour titre, *l'Intrigue du Cabinet sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII*. L'ouvrage se termine par un précis des troubles de la Fronde sous la minorité de Louis XIV. Il est écrit médiocrement, et quelquefois même peu correct. L'auteur n'est pas

tout-à-fait exempt de partialité : peut-être on peut lui reprocher de louer trop fortement Richelieu, et de blâmer trop faiblement les cruautés odieuses qu'on a toujours reprochées à l'administration et au caractère d'un homme qui d'ailleurs avait un grand génie et a rendu de grands services, mais qu'un Tacite aurait peint de ces couleurs énergiques qui flétrissent l'abus de l'autorité et les vengeances illégitimes, et inspirent de l'horreur pour la tyrannie. M. Anquetil est également éloigné et de cette force de style et de ce sentiment profond de la justice et de la vérité ; mais il écrit en homme instruit. Sa narration est claire et rapide ; ses vues sont en général saines et judicieuses, et au total son travail est très-estimable, et utile à ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'étudier les mémoires originaux, et c'est le plus grand nombre.

Le même auteur avait donné, il y a quelques années, un autre morceau d'histoire beaucoup mieux fait, et qui passe pour un de nos bons livres en ce genre, l'*Esprit de la ligue*, qui eut beaucoup de succès. Le style en est plus égal, sans être plus fort, ni plus élevé ; les recherches sont plus curieuses et les résultats beaucoup mieux saisis.

Les autres nouveautés ne doivent guère occuper une place que dans les journaux où l'on fait mention de tout ; par exemple, une très-volumineuse *Histoire universelle* écrite en anglais par

une société de gens de lettres, et qui n'est faite que pour les studieux de recherches historiques, traduite par M. Letourneur en style incorrect et emphatique; des *Lettres choisies* de Voiture, qu'il n'aurait pas fallu *choisir*, et dans lesquelles il n'y a pas six pages à conserver; un recueil d'anciens *fabliaux*, où l'on trouve quelques historiettes amusantes et une foule d'ennuyeuses; enfin de vieux livres de toute espèce, rhabillés par les commerçants de notre littérature.

Parmi ces rhabillements on comptera peut-être l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, que je viens de publier, en vingt-un volumes *in*-8°; mais au moins ce rhabillement était, je crois, nécessaire. La grande collection de l'abbé Prévost, faite d'après les Anglais, et dont le fond était riche et instructif, n'était réellement pas lisible. C'était un chaos où l'on se perdait, un assemblage confus de matériaux entassés sans ordre et sans choix, et surchargés d'inutilités et de répétitions. Je l'ai réduite des deux tiers; j'y ai joint tous les voyageurs célèbres qui ont écrit depuis la mort de l'abbé Prévost, Bougainville, Phips, Banks, Solander, Byron, Wallis, Carteret. et enfin le fameux Cook, qui a péri si malheureusement dans les mers du Kamtschatka. Enfin j'ai tâché de mettre dans cet abrégé ce qui manquait absolument à l'ouvrage de l'abbé Prévost. de l'ordre, de la précision, et par-fois même du

style; par exemple, dans le précis historique des expéditions des Portugais.

Comme je n'ai point d'autres livres à expédier pour V. A. I. dont je n'ai point reçu d'ordres à ce sujet, je fais partir par les voitures l'exemplaire de cet *abrégé* dont je crois lui devoir l'hommage, ainsi que de tout ce qui sort de ma plume. J'y joins un petit poëme ou conte, *Tangu et Félime*, en quatre chants; car il ne faut pas que les gros livres empêchent de faire ou de lire des bagatelles. Celles de société sont sans doute les moins intéressantes hors du cercle où elles ont été faites, et personne n'y attache moins de prix que moi; mais V. A. I. a porté la bonté jusqu'à vouloir que je misse quelquefois sous ses yeux tous ces riens d'un moment qui circulent dans cette capitale où l'on en est fort curieux. On a imprimé dans les journaux des vers que m'a adressés M. de Villette sur mon *Éloge de Voltaire*, et la réponse que j'ai cru devoir lui faire. Il faut bien rendre compliment pour compliment: voici l'un et l'autre.

Celui que ta main dessina,
Plus grand qu'Homère et qu'Euripide,
Plus grand que l'auteur de Cinna,
Fut long-temps ton maître et ton guide.
Mais héritier de ses crayons,
Tu l'es aussi de son génie.
Sa gloire a désarmé l'envie,
Et t'a couvert de ses rayons.

D'une touche brillante et fière,
Tu sais le peindre et l'égaler,
Tu consolerais de Voltaire,
Si l'on pouvait s'en consoler (1).

RÉPONSE.

L'Amour-propre et votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme.
Sans doute on sait flatter dans le sacré vallon,
Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.
Dans un piége si doux on se laisse attirer;
Votre style séduit l'oreille qu'il caresse.
La louange est, dit-on, le nectar du Permesse,
Et vous savez le préparer.
Ma raison m'en défend; seule elle vous résiste;
Elle vous répond en deux mots :
Vous avez aimé le héros,
Vous flattez le panégyriste.
Mais le héros n'est plus : pour dernière faveur,
Le ciel qui de ses dons le fit dépositaire,
Le ciel ne voulut à Voltaire
Refuser rien qu'un successeur.
Ce grand homme en vos mains mit son seul héritage;
C'est l'objet adoré (2), digne de votre hommage,

(1) Ces deux derniers vers étaient pris à Saurin, dans ceux qu'il fit pour l'auteur de *Mélanie*, et qui furent imprimés dans les journaux du temps.

Tu nous consoleras quelque jour de Voltaire,
Si quelqu'un cependant nous en peut consoler.

(2) Madame de Villette, connue sous le nom de *Belle* et *Bonne*.

Dont ses soins paternels commençaient le bonheur,
Et vous jouissez de l'honneur
D'achever son plus cher ouvrage.

Madame la duchesse de Chartres assistait en dernier lieu, à la noce de mademoiselle de Genlis (1), dont la mère est intime amie de cette princesse et gouvernante de ses enfants. Je lui adressai le couplet suivant, fait au souper où elle voulut bien, ainsi que M. le duc de Chartres, venir sans étiquette et sans cérémonie.

Pour combler la félicité
Que ce jour nous apprête,
Je vois une divinité
Consacrer cette fête.
Elle en partage la douceur;
Le bonheur l'environne.
Toujours le plus cher à son cœur
Est celui qu'elle donne.

La nouvelle mariée lui présenta un dessin de sa façon; c'était l'image allégorique de la Vertu avec ses attributs. J'avais mis au bas les vers suivants :

Quoique mon zèle ait prétendu,
A rendre encor vos traits je ne saurais atteindre.
Mais je m'essayais à vous peindre,
En représentant la Vertu.

---

(1) Madame de la Woestine, morte peu de temps après son mariage.

Les vers sont peu de chose, mais du moins ils disent vrai : cette princesse universellement adorée est en effet le modèle de toutes les vertus (1).

## LETTRE CXXVII.

M. Dorat est mort le 29 avril. Quoique j'aie eu plusieurs fois l'occasion de parler de lui, cependant je crois devoir faire ici un résumé succinct des nombreuses productions de cet écrivain, qui n'est guère remarquable que pour avoir été trop malheureusement fécond. Mais si ses écrits ont été le plus souvent des modèles de mauvais goût, et comme tels rebutés du public, la nature même de quelques succès qui l'ont égaré, les retours fâcheux qui les ont suivis et qui ne l'ont pas corrigé, sont un exemple très-instructif des abus de notre littérature, et une leçon pour les jeunes auteurs qui pourraient être tentés de céder aux mêmes séductions, et de marcher dans la même route.

Il commença par des héroïdes; il en fit un grand nombre; aucune n'a pu échapper à l'oubli. Elles annonçaient de la facilité à écrire en vers; mais nulle force dans la poésie, nulle suite dans

(1) Elle en eut la récompense, même dès ce monde : elle fut bannie de France par le directoire.

ses idées. Il voulut ensuite s'essayer dans le genre dramatique. C'était alors la mode que tous les jeunes gens fissent des tragédies avant de savoir ce que c'était qu'une tragédie. Cette mode est devenue depuis une sorte de manie épidémique, qui n'est pas encore prête à passer. Les tentatives de M. Dorat ne furent pas heureuses. *Zulica* n'eut que quelques représentations abandonnées, et *Théagène* ne fut pas achevé. Cette dernière pièce était tirée de l'ancien roman grec de *Théagène et Chariclée*. Il l'imprima quelques années après, et un mois avant sa mort, il la fit reparaître encore sous le nom de *Philoclée*, avec quelques changements, sans même avertir que c'était la même pièce : elle n'avait rien gagné à toutes ces métamorphoses. Ce n'est pas le titre qu'il eût fallu changer, c'était l'ouvrage. A l'égard de son *Zulica*, il en a fait depuis *Pierre-le-Grand*, joué il y a six mois sans aucun succès; mais ce qui peut servir à faire connaître l'auteur, il imprima dans la préface que cette tragédie qu'il avait d'abord faite sous le nom de *Zulica*, avait été, dans sa nouveauté, *applaudie avec transport pendant les quatre premiers actes;* que Crébillon père, alors censeur de la police, avait *refait* le cinquième, et que ce cinquième acte de Crébillon était *tombé*. Il est difficile de porter plus loin la mauvaise foi de l'amour-propre. Les trois premiers actes de *Zulica* furent très-peu applaudis, et les deux derniers à peine entendus : voilà

ce que j'ai vu ; et ce cinquième acte de Crébillon se réduisait à un vers et demi que j'ai vu sur le manuscrit original. Et quelle apparence en effet que Crébillon presque nonagénaire, eût fait un acte entier de l'ouvrage d'autrui, lui qui avait toujours été si paresseux pour son propre compte, et qui alors ne faisait plus rien ?

Dégoûté du théâtre, M. Dorat se retourna vers la poésie légère. Il se mit à faire des épîtres pour tout le monde et sur tous les sujets, mais principalement pour les femmes. Il voulait imiter la gaieté piquante et familière de Voltaire, qui suppose tant d'esprit et tant de goût, et il mit à la place un persifflage étourdi et monotone, un jargon de fatuité qui séduisit les jeunes gens et les petites-maîtresses, sur-tout en province, et eut bientôt une foule d'imitateurs en raison de son extrême facilité ; car qu'y a-t-il de plus aisé qu'un badinage presque toujours vide de sens et une ironie éternelle ? Il est vrai que le maître de cette école avait quelquefois de l'esprit, de l'agrément dans les tournures, un coloris d'éventail, une sorte de légèreté dans le ton, et de temps en temps de jolis vers ; et ses disciples n'imitaient que le précieux de son style ; aussi n'est-il rien resté d'eux, et l'on peut choisir quelque chose dans les poésies de Dorat.

Le succès qu'il eut dans ces bagatelles, et qui fut d'abord fort au-dessus de leur mérite, égara son amour-propre nourri par les louanges de

convention que lui prodiguaient les journalistes subalternes, et ses liaisons avec Fréron achevèrent de le perdre entièrement. Le désir d'être loué dans l'*Année littéraire*, qui n'était pas alors aussi décriée qu'elle l'a été depuis, avait attiré Dorat chez Fréron, ainsi que beaucoup de jeunes auteurs, espèce d'hommes qui se rangent volontiers autour de ceux qui dictent toutes les semaines des jugements au public. Fréron d'ailleurs ne louait que ceux qui venaient lui demander des louanges, ou lui apporter des extraits, c'est-à-dire flatter sa vanité ou sa paresse. Dorat fit l'un et l'autre, et dès-lors il prit le ton et pour ainsi dire la livrée de la maison. Il écrivit contre Voltaire et contre l'académie; il parut dans l'amphithéâtre, à côté de madame Fréron, à la première représentation de l'*Ecossaise*. Fréron, à qui cette pièce porta un coup mortel dont il ne s'est jamais relevé, redoublait de caresses et d'éloges pour ses partisans, à mesure qu'il lui en restait moins. Dorat devint le héros de ses feuilles, et dans chaque numéro il était comparé tour-à-tour à Horace, à Racine, à Ovide, etc. Il ne demandait pas mieux que d'être la dupe de ces adulations ridicules, et crut pouvoir tout entreprendre. Il fit des drames, des comédies, des romans, des fables; et comme ses poésies fugitives lui avaient fait un parti dans la société, on était pour ainsi dire convenu de le juger avec une indulgence dont personne n'a jamais joui au

même degré, et qu'on justifiait en affectant de ne voir en lui qu'*un homme du monde* plutôt qu'un homme de lettres. On disait tout haut dans le parterre, que si les pièces de Dorat étaient d'un autre, elles ne seraient pas tolérées, et cela était vrai à la lettre. A la faveur de cette disposition du public, *Adélaïde de Hongrie*, ouvrage insensé, eut douze ou quinze représentations, quoique aujourd'hui cette prétendue tragédie qui n'est qu'un roman absurde, soit dans le plus profond oubli. *Le Célibataire*, sujet intéressant qui n'est ni conçu ni traité, fut accueilli encore plus favorablement, et on le joue même quelquefois, quoique assurément cette pièce ne soit pas faite pour rester au théâtre. *La Feinte par amour*, comédie en trois actes, empruntée de cinq ou six ouvrages connus, difficile à lire et à comprendre, tant le style est entortillé, est pourtant la seule production de l'auteur dont le fond soit du moins assez agréable au théâtre pour que le jeu des acteurs puisse l'y soutenir. Elle fut donnée en même temps que *Régulus*, imitation très-médiocre de celui de Métastase. Mais il fallut retirer *Régulus*, parce que le public ne venait qu'à la seconde pièce. Ce même public commença enfin à se fatiguer de l'importune fécondité de l'auteur et de ses folles prétentions. La voix des connaisseurs, ou même quelquefois leur silence, n'avait pas laissé ignorer à la multitude combien ils étaient loin d'applaudir à des succès éphé-

mères et achetés, et enfin Dorat lui-même les força de le juger. Gâté par des complaisants de société, encensé par tous les rimailleurs de province, il regarda ceux qui lui refusaient leur suffrage, comme des ennemis jaloux et injustes; il les attaqua avec la fureur d'un enfant dépité, et ses épîtres et ses préfaces devinrent également reconnaissables à des accès d'humeur et à des protestations de *gaieté*. Le ridicule de ses préfaces éternelles passa même en proverbe. Tout le monde répéta cette épigramme que lui-même crut de Voltaire, et qui était d'une vérité si frappante, qu'elle devint la vengeance du bon goût et la mesure de Dorat.

Bon dieu! que cet auteur est triste en sa gaieté, etc.

Il répondit en homme battu, par des compliments à Voltaire, et cette méprise et cette affectation de bonhomie, après avoir eu si souvent le ton de la méchanceté, ne furent que des ridicules de plus. C'en fut encore un que l'espèce de guerre qu'il déclara alors en prose et en vers à l'académie française, dont il n'avait jamais pu obtenir une mention, ni un suffrage. Il tomba dans ce travers aujourd'hui si commun aux auteurs mécontents de cette compagnie; il écrivit contre elle, sans songer que c'est montrer maladroitement un amour-propre humilié, et ressembler à ceux qui disent du mal d'une femme dont ils ont été rebutés. C'est toujours un mau-

vais rôle que d'affecter du mépris pour ce qu'*on* a recherché inutilement. D'ailleurs le public même l'appréciait alors comme l'académie; tous ses ouvrages tombaient les uns après les autres, et tombaient tristement de froid et d'ennui. *Le Malheureux imaginaire, le Chevalier français, Roséïde;* tout cela ne faisait que paraître et disparaître. Pour comble de malheur, d'autres chagrins se mêlèrent aux amertumes des prétentions trompées. Il avait dissipé son patrimoine en magnifiques éditions d'ouvrages qu'on ne vendait pas, en billets de parterre et de loges pour soutenir ses pièces, en argent prêté à de misérables journalistes pour le célébrer toutes les semaines. Une seule édition de ses fables lui coûta trente mille francs, et resta chez l'imprimeur. Des plaisants coupèrent les gravures chez le libraire, et les payèrent sans vouloir prendre l'ouvrage. Enfin il fut réduit à obtenir un sauf-conduit pour n'être pas arrêté. Sa santé se détruisait de jour en jour; il succombait sous le fardeau continuel de ressentiments douloureux et impuissants, et se tourmentait encore plus par les efforts d'une fausse *gaieté*, et par l'ambition de mêler sans cesse la vie d'un homme du monde aux travaux d'un homme de lettres, lorsqu'il ne pouvait plus être ni l'un ni l'autre. Il périssait d'étisie et de marasme; et cet homme né avec une fortune honnête, de l'esprit, de la facilité, est mort insolvable, ne laissant de réputation que dans

quelques journaux, et de regrets qu'à ses créanciers; car son caractère léger et inconséquent ne lui avait guère permis de se faire de véritables amis, et il n'avait besoin que de flatteurs. Il avait écrit toute sa vie contre les philosophes, et il est mort sans vouloir se confesser.

Voilà sans doute un exemple frappant des malheurs où peut entraîner un amour-propre aveugle, et l'envie d'être ce qu'on n'est pas. Tout le monde a dit et répété cent fois que si M. Dorat avait voulu se contenter d'être un poëte de société, un écrivain agréable, il eût pu jouir d'une existence heureuse. On peut résumer que de ses volumineuses productions, il ne restera que *la Feinte par amour* au théâtre, et le poëme de *la Déclamation*, seul ouvrage de lui dans le genre sérieux où il y ait des morceaux bien écrits. Il n'y a point de marche, point d'imagination, point de transitions, point de fond vraiment didactique, et le style est très-inégal; mais il y a des beautés réelles et des vers très-bien tournés, ceux-ci, par exemple, sur la danse qu'on nomme *allemande*.

Connaissez tous ces pas, tous ces enlacements,
Ces gestes naturels qui sont des sentiments,
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche un amant du sein de sa maîtresse,
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux où l'amante enchaînée,
A permettre un larcin est toujours condamnée.

Joignez aux bons morceaux de ce poëme une trentaine de pièces détachées, choisies dans la foule, et vous aurez à-peu-près un petit volume à conserver de cet auteur qui en a fait vingt. Son mérite a consisté à revêtir des idées communes d'un coloris facile et quelquefois gracieux, et à débiter aisément des bagatelles quelquefois enjolivées. D'ailleurs, il a péché presque toujours par le défaut de pensées, de goût et de jugement. A l'égard de sa prose, elle est au-dessous de tout, et notre langue n'a rien produit de plus ridicule.

## LETTRE CXXVIII.

*La Veuve du Malabar*, jouée il y a six ou sept ans avec fort peu de succès, en a eu beaucoup à la reprise. Ce n'est pas que ce soit une bonne tragédie, et un ouvrage bien fait et bien écrit, il s'en faut de tout; mais quelques changements heureux que l'auteur y a faits, et sur-tout celui des acteurs et de l'exécution théatrale, les dispositions du public favorables à M. le Mierre, qu'on a voulu dédommager avec justice de la préférence que l'académie a donnée sur lui à Chabanon, toutes ces causes réunies ont fait réussir l'ouvrage, qui d'ailleurs n'est pas sans mérite. Voici un precis du sujet.

Lanassa, veuve Indienne, a perdu un époux

qu'elle n'aimait point; mais elle n'en est pas moins résignée à la coutume qui oblige les femmes du pays de se brûler sur le corps de leurs maris, sous peine de l'infamie et de la mort civile. Il est vrai qu'elle a d'autant plus de peine à se déterminer à ce cruel sacrifice, qu'elle conserve un souvenir fort tendre d'un officier français dont elle a été aimée autrefois; mais cet amour est si peu expliqué, si peu développé qu'elle ignore même le nom de ce Français, et qu'elle ne sait pas s'il est encore au monde. Le chef des bramines, que l'auteur peint comme un fanatique forcené, encourage Lanassa à consommer son sacrifice. Il la remet, suivant l'usage, entre les mains d'un bramine nouvellement initié aux fonctions religieuses, et qui doit l'accompagner au bûcher. Ce jeune néophyte est d'un caractère tout différent de celui de son chef; il est sensible et compâtissant, il plaint le sort de la veuve, et il la plaint bien davantage, lorsqu'un moment après il la reconnaît pour sa sœur. Cette reconnaissance, au reste (pour le remarquer en passant) est absolument postiche, n'est ni préparée, ni graduée, et ne produit rien dans la pièce.

La ville où se passe l'action est assiégée par une armée française, et l'objet de la guerre est d'obtenir un port dans l'Inde et la liberté du commerce. L'auteur ne marque point l'époque de cette guerre, et ne dit pas même le nom de la ville assiégée. Dans le temps où le jeune bra-

mine a retrouvé sa sœur, et combat plus que jamais sa résolution par tous les motifs puisés dans le bon sens et dans la nature, on apprend que le gouverneur, voyant la place dans le plus grand danger, vient de conclure une trève avec les assiégeants, trève qui doit aboutir à une capitulation dont le chef des Français vient lui-même de rédiger les articles. On s'attend bien que ce chef est l'amant de Lanassa. Son premier soin, en arrivant, est de s'informer du sort de cette femme qui lui est toujours chère; et pendant qu'on s'occupe de cette recherche, un des siens vient l'instruire du spectacle abominable que préparent les bramines, qui ont déja fait élever le bûcher où doit se brûler la veuve Indienne. Il est révolté de cette barbarie, et tout lui fait un devoir de s'y opposer, l'humanité, la raison, l'honneur, la profession que fait tout chevalier et tout Français de défendre le sexe et la faiblesse. Il s'adresse au grand pontife de Brama, et l'accable des plus sanglants reproches. Sa cause est belle à soutenir, et ce combat du fanatisme contre l'humanité, qui dure jusqu'à la fin de la pièce, excite une sorte d'intérêt général qui a paru tenir lieu jusqu'à un certain point de l'action et des situations qui manquent à l'ouvrage. Le grand bramine se défend par l'autorité de la coutume établie de temps immémorial, et par les principes du sacerdoce asiatique, despotique comme le gouvernement dont il est le contre-

poids. Quoi qu'il en soit, Montalban (c'est le nom du commandant français) jure de défendre jusqu'au dernier soupir la femme infortunée qu'il ne connaît pas encore, et de s'exposer à tout pour la sauver. On peut juger si ce serment lui paraît encore plus sacré, lorsqu'il apprend que cette femme est précisément celle qu'il aime. Le frère de Lanassa, instruit du zèle que Montalban a signalé publiquement en faveur de la veuve, va le trouver pour s'unir à lui dans le dessein de la sauver, même malgré elle; car les prières de son frère n'ont pu l'ébranler, et elle est toujours résolue à mourir. Il a d'abord de la peine à se faire écouter de Montalban, qui ne peut pas croire que sous le nom et l'habit d'un bramine, on puisse avoir un cœur compâtissant. Le bramine cependant vient à bout de le persuader; il lui avoue que le péril est pressant, et que le grand-prêtre, craignant la violence des Français et le pouvoir qu'ils auront si la place est rendue, a pris le parti de hâter l'heure de l'exécution; qu'il a soulevé le peuple contre des étrangers qui veulent donner la loi dans l'Inde, et en détruire les mœurs et les coutumes, et que Montalban lui-même n'est pas en sûreté. Enfin, il lui révèle que près de l'endroit destiné à ces barbares sacrifices, il y a un souterrain qui communique aux bords de la mer, et par lequel même on assurait que autrefois s'était sauvée une femme que l'on avait voulu dérober à la mort. Tous

deux regardent cette découverte comme un moyen de délivrer, l'un sa sœur, et l'autre son amante.

Au cinquième acte, l'auteur qui a craint que la connaissance de ce souterrain ne rassurât entièrement le spectateur sur le sort de Lanassa, et ne fît prévoir le dénouement, fait répandre un faux bruit de la mort de Montalban, tué, dit-on, dans un combat de nuit livré par les assiégés que le grand-prêtre a excités à violer la trève, et à porter le fer et la flamme aux vaisseaux des assiégeants. Déja le bûcher est élevé, la victime est prête. Les bramines et le peuple l'environnent; on lui dit que l'officier qui, sans la connaître, s'était si généreusement rendu son défenseur, vient de perdre la vie. Son frère ne veut pas lui porter un coup plus cruel, en lui apprenant que ce défenseur est ce même amant qu'elle regrette ; mais il proteste contre l'inhumanité fanatique des bramines; il renonce à leurs lois qu'il abhorre; il se déclare leur ennemi et le frère de Lanassa, et se fait gloire d'avoir tout tenté pour la secourir, et d'avoir été d'accord dans ce dessein avec le commandant français. Mais sa fureur impatiente ne sert qu'à attirer l'indignation du peuple et des bramines, et Lanassa ordonne à ceux qui tiennent les torches d'embraser le bûcher; elle y monte avec intrépidité, lorsque tout-à-coup paraît Montalban, comme un dieu tutélaire, l'épée à la main et à la tête des siens.

Il enlève Lanassa du milieu des flammes, tandis que ses soldats écartent sans peine tout ce qu'ils trouvent devant eux. La veuve, évanouie un moment de surprise et de saisissement, ne revient à elle que pour reconnaître un amant dans son libérateur. Le faux bruit de la mort de Montalban ne s'était répandu que parce qu'il s'était dérobé avec une partie des siens pour arriver par le souterrain qui lui a servi à se rendre maître de la place. Il finit la pièce en épousant Lanassa, et en abolissant l'usage barbare dont elle avait pensé être la victime.

Il y a de l'intérêt dans ce sujet, comme on peut le voir par ce simple exposé; mais l'auteur n'en a pas tiré parti. Cet amour à peine indiqué entre deux personnes qui même ignorent leur existence respective, et qui ne se voient qu'au dernier moment de la pièce, aurait pu produire de très-grands effets, s'il eût été développé et mis en action. Que Lanassa, au troisième acte, au moment où elle vient d'annoncer au grand-prêtre sa dernière résolution, où elle a résisté même à son frère, pour courir à une mort qu'elle préfère à l'infamie; que dans ce moment, dis-je, elle eût retrouvé son amant, la situation était terrible; elle eût donné lieu à des combats déchirants entre l'amour et l'honneur; car il est très-certain que dans l'Inde le sort d'une femme qui se refusait à ce sacrifice, devenait pire que la mort; et en prenant soin de ne pas montrer la

victoire des Français comme trop prochaine et trop sûre, le choix de la veuve devenait en effet très-difficile. L'auteur a commis bien d'autres fautes contre la vérité des mœurs et des caractères. Il peint les bramines comme des fanatiques furieux et sanguinaires, et ils ne l'ont jamais été. Il leur attribue les austérités et les tortures volontaires des fakirs, et les bramines qui ont pour principe de respecter même le sang des animaux, n'ont jamais répandu leur propre sang. Il est vrai qu'ils ont toujours encouragé jusqu'à ces derniers temps, la coutume établie originairement dans leur tribu, que les femmes se brûlassent pour honorer la mémoire de leurs maris. Mais ces sortes de dévouements, en usage dans l'Inde de temps immémorial, étaient fondés sur des idées toutes différentes de celles que l'auteur met dans la bouche du grand-prêtre de Brama, sur l'héroïsme de la fidélité conjugale, et sur l'assurance d'un bonheur éternel dans une autre vie.

A l'égard du style, il est en général dur, incorrect, prosaïque, chargé de lieux communs, et plein d'expressions et de tournures étrangères à la poésie. On y dit beaucoup de mal des prêtres, et beaucoup de bien des femmes, et ce sont deux choses toujours sûres de réussir auprès de nos Français. Mais il eût fallu le plus souvent s'exprimer en meilleurs vers, et en défendant l'humanité et la raison, ne blesser ni la langue

ni l'oreille. Il y a cependant quelques vers bien tournés, quelques traits de sensibilité, une sorte de véhémence dans le rôle de Montalban que Larive a bien joué. Celui de la veuve que jouait mademoiselle Sainval cadette, est monotone par la situation, et intéressant dans quelques détails. Mais le dénouement offre un superbe spectacle qui a fait la fortune de la pièce. L'auteur avait déja été redevable au même moyen du succès de son *Hypermnestre*.

## LETTRE CXXIX.

La mort de M. Dorat n'a guères produit que des vers encore plus mauvais que les siens. M. le chevalier de Cubières, M. Laus de Boissy et madame de B*** en ont rempli le journal de Paris. Nos faiseurs de calembourgs ont dit de cette dernière, qu'elle avait été affligée de la mort de Dorat, jusqu'à *en perdre l'esprit*. S** est venu à son tour avec un bon panégyrique, où il prétend que Dorat a partagé avec *Voltaire le sceptre des poésies fugitives*. C'est ce qui s'appelle écrire et juger de la même force: voilà un *sceptre* bien placé et bien partagé! Si quelque chose prouve à quel excès est parvenue la démence de nos petits Aristarques et l'imbécille audace de leurs jugements, c'est sans doute un semblable parallèle; c'est le rapprochement étrange

d'un homme qui, de l'aveu même de ses ennemis, a été dans la poésie légère le modèle du plus excellent goût, et d'un écrivain qui, avec quelque facilité et quelque esprit, a été dans ce même genre le modèle du goût le plus dépravé. Au surplus, toutes ces louanges, qui la plupart ne sont pas même de bonne foi, sont appréciées ici ce qu'elles valent.

Nous avons deux livres nouveaux dans le genre historique; l'un est la traduction d'un fort bon ouvrage anglais de M. Williams, intitulé histoire des *Gouvernements du Nord;* l'autre a pour titre, *l'Esprit des Croisades*. Il est du même auteur qui nous a déja donné, il y a quelques années, *l'Esprit de la Fronde*. Il s'appelle M. Mailly, et il est professeur d'histoire au collége de Dijon. C'est un compilateur dont le travail est utile, mais dont le style n'est pas bon.

Parmi les brochures, on distingue les *Lettres de M. Skerlock,* Anglais, descendant du Skerlock le théologien, qui composait dans le siècle dernier le fameux traité de la mort et de l'immortalité de l'ame. Le Skerlock d'aujourd'hui n'est pas tout-à-fait si grave; c'est un homme d'esprit qui écrit en français et en italien avec facilité, et même avec assez d'agrément pour un étranger; mais c'est une tête exaltée qui donne dans tous les écarts possibles, et sur-tout sur l'article de Shakespeare. Le poëte anglais n'a pas de partisan plus enthousiaste. M. Skerlock annonce

qu'il le défendra de toutes ses forces contre des détracteurs qui l'ont, dit-il, *calomnié*, et ces détracteurs, ces *calomniateurs*, c'est M. de Voltaire et moi. Je ne sais s'il poursuivra son projet d'apologie; mais par l'échantillon qu'il en a déja donné, en réfutant M. de Voltaire, il ne paraît pas que Shakespeare ait beaucoup à y gagner, ni que nous ayons beaucoup à craindre.

On prépare à l'opéra l'*Andromaque* de Grétry, dont les répétitions avaient été suspendues il y a un an, et qu'il a raccommodées. Les représentations d'*Atys* ne se sont pas soutenues avec la même affluence. Les applaudissements sont toujours les mêmes, mais la foule est pour Gluck. On a beau faire, notre nation a la tête dramatique, et n'a pas l'oreille musicale; les amateurs ne sont pas le grand nombre, et la multitude n'aime que le bruit. L'ambassadeur de Naples, grand défenseur de la musique de son pays, la soutient encore ici de tout son pouvoir; mais il vient d'être nommé à la vice-royauté de Sicile, et s'il se détermine à l'accepter, Piccini sera bientôt forcé de quitter la partie. Mais l'ambassadeur est tellement attaché aux sociétés de Paris, qu'on doute encore s'il n'aimera pas mieux passer les soirées au Louvre chez M. d'Alembert, que d'aller faire les fonctions de vice-roi en Sicile. Cependant, comme il n'est pas tout-à-fait le maître de refuser, le parti qu'il prendra est encore incertain.

Le Berton, administrateur de l'Opéra, est mort il y a quelque temps, et sa place a été donnée à d'Auvergne, et en sous-ordre à Gossec.

La *Veuve du Malabar* se soutient toujours au théâtre avec le même succès. L'auteur vient de l'imprimer, et je crois qu'il a eu tort; car il ne peut que perdre beaucoup à la lecture, et ceux qui veulent l'écarter de l'académie, en profiteront pour lui nuire. Il paraît que la première place vacante sera disputée entre lui et M. de Champfort; celui-ci a un grand parti dans l'académie, et sur-tout parmi les gens de la cour; mais le Mierre a la voix publique qui n'est pas toujours la plus forte.

Il court une chanson fort plaisante et fort bien faite sur l'abbé Arnaud; elle est de Marmontel, sur l'air : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

L'abbé Fatras,
De Carpentras,
Demande un bénéfice;
Il en aura,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun,
Qu'il en ait un.
C'est un devoir
De le pourvoir.
On veut le voir,
Venir le soir,
Précédé de sa crosse,

Et le matin,
Chez sa catin,
Arriver en carrosse.
Pour Armide il a tant trotté,
Pour Alceste il s'est tant crotté,
Que c'est pitié
De voir à pié
Ce grand apôtre de coulisse,
Comme un sergent de milice.
L'abbé Fatras, etc.

Le morceau suivant qui m'a été communiqué par l'auteur, est d'un genre plus relevé et bien plus difficile. Il ne s'agit de rien moins que de la traduction d'une ode d'Horace, c'est-à-dire de la chose la plus intraduisible. L'auteur me paraît pourtant y avoir en quelques endroits assez bien réussi, malgré quelques fautes. L'ode est la 29e du III livre. *Tyrrhena regum progenies*, etc.

Ami, viens honorer mon festin qui s'apprête.
Fils des rois de Tyrrhène, accours : un vin nouveau
Pour toi de ses flots purs va *rougir mon caveau* (1).
Les fleurs de mon jardin couronneront ta tête.
Viens des plus doux parfums embaumer tes cheveux ;
Hâte-toi, je t'attends : sans regret abandonne
Et l'humide Tibur, et les coteaux fameux

(1) *Rougir mon caveau* ne présente rien à l'esprit ; il n'est point dans l'original. *Rougir ma table* eût été beaucoup mieux, à cause des libations qui étaient d'usage dans les festins.

Du parricide Télégone.
Fuis les palais dorés, et las de ta grandeur,
*Simple*, abjure un moment tes dignités *serviles* (1);
De cette Rome enfin souveraine des villes,
Méprise le tumulte et la vaine splendeur.
Pour les grands fatigués d'un luxe asiatique,
Souvent il est doux d'être assis
A la table du pauvre, et le festin rustique
Épanouit leurs fronts que ridaient les soucis.
Déja d'une clarté brillante
Céphée embellit l'horizon,
Et de son haleine brûlante
Sirius flétrit le gazon.
Le pasteur languissant, et le troupeau débile,
Cherchent l'ombre d'un bois, ou le frais des ruisseaux.
Zéphyr muet des arbrisseaux
N'agite plus l'ombre immobile.
Toi, cependant, chargé des soins de l'univers,
Tu crains de voir encor fondre sur nos rivages,
Ces Parthes qui de Rome ont seuls *bravé les fers* (2);
Tu crains des fils du Nord les antiques ravages.
Un dieu prudent cacha *les lois* de l'avenir

(1) *Tes dignités serviles* est un manque de bienséance. Le traducteur a oublié que la pièce était adressée à Mécène, et qu'Horace était incapable de traiter d'*esclave* son ami et l'ami d'Auguste. C'est le défaut commun des traducteurs de se croire toujours dans leur pays. *Simple* est sèchement isolé, et pour la phrase et pour le nombre.

(2) *Braver les fers* n'est pas la même chose qu'*échapper aux fers* : l'expression est impropre.

Dans une nuit mystérieuse.
Il rit, quand les mortels osent les prévenir,
Dans leur sagesse audacieuse.
Dispose du présent, le présent t'est donné;
Le reste est comme un fleuve au hasard entraîné,
Qui tantôt dans la mer roule une onde limpide,
Et tantôt sur les champs à grand bruit déchaîné,
Quand les torrents du ciel enflent son cours rapide,
Roule avec le troupeau le pasteur consterné,
Et des arbres rompus le tronc déraciné.
Après chaque soleil, heureux qui peut se dire,
J'ai vécu; que demain le monarque des dieux
D'un jour sombre ou brillant peigne l'azur des cieux,
Qu'importe? Il ne pourra détruire
Le bonheur de la veille; il ne saurait changer
Ce que l'heure emporta dans son cours passager.
Habile à nous séduire, et gaiement inhumaine,
Dans ses jeux sans pudeur trafiquant de sa foi,
La fortune transmet sa faveur incertaine,
Tantôt à vous, tantôt à moi.
Présente, je l'accueille, et sitôt que son aile
Se détourne en fuyant d'un vol précipité,
Je lui rends sans regrets ce qu'elle m'a prêté.
Couvert de ma vertu, je repose avec elle
Dans une noble pauvreté.
Qu'un autre au milieu de l'orage,
Quand les vents africains font gémir ses vaisseaux,
Conjure en vain le ciel, de peur que son naufrage
De l'avare Océan n'enrichisse les eaux.
Pour moi sous de plus doux auspices,
Du zéphyr le souffle léger

Et des fils de Léda les deux astres propices,
Portent ma barque sans danger (1).

## LETTRE CXXX.

L'opéra d'*Andromaque* n'a point eu de succès. Grétry, si charmant dans les opéras comiques, élève heureux de l'Italie pour la grace et la douceur du chant, a quitté son genre pour celui de Gluck, et cette désertion ne lui a pas réussi. Quoique *Céphale et Procris*, le premier ouvrage qu'il eût fait pour le grand Opéra, n'eût pas eu une grande fortune, cependant on y avait remarqué des morceaux d'une vraie beauté et dans le bon genre. Mais ici, à l'exception de quelques airs de danse, il n'y a rien qu'un bruit monotone et criard, et tous les défauts de Gluck, sans y joindre ce qui les rachète jusqu'à un certain point, c'est-à-dire des morceaux d'expression et l'entente des effets du théâtre. Il est vrai que ce drame est aussi mal tissu qu'il pouvait l'être, et le chef-d'œuvre de Racine y est horriblement défiguré. Nulle liaison dans les scènes, nulle gradation dans les sentiments; c'est un vrai scandale littéraire qu'une pareille mutilation. Grétry qui a vu que le bruit réussissait à Gluck,

(1) La seconde moitié de cette pièce est sans comparaison la meilleure.

a voulu en faire encore davantage; en conséquence, il a imaginé de mettre sur le théâtre un chœur presque continuel, qui est acteur dans toute la scène, et souvent acteur déplacé. Il est ridicule en effet qu'au moment où Oreste annonce à Pyrrhus, assis sur son trône, les demandes des Grecs dont il est chargé, un chœur élève la voix avec lui, et parle en même temps que l'ambassadeur. Il n'est pas moins ridicule qu'Oreste se plaigne des rigueurs d'Hermione, et confie ses chagrins et son amour à trente ou quarante confidents. Cette suite de chœurs a le double inconvénient de fatiguer l'oreille et de choquer la vraisemblance. C'est une des causes principales de la chûte de cet opéra qui a été abandonné dès la seconde représentation, et qui probablement ne sera pas joué long-temps. L'abbé Arnaud disait, en parlant de la prétention qu'avait eue Grétry de travailler dans le genre de Gluck, *il n'appartient pas à tout le monde de manier la massue d'Hercule.* Ceux qui ne sont pas aussi épris de Gluck que l'abbé Arnaud, trouvent en effet que cette métaphore de la massue est assez juste, parce que le chant de Gluck est un peu lourd.

On peut mettre au nombre des livres utiles et estimables qui paraissent de temps en temps dans la foule de nos frivolités, la traduction en prose de l'*Iliade d'Homère,* par M. Bitaubé de l'académie de Berlin. Ce n'est pas que je croie

qu'Homère, ni aucun poëte grec ou latin, puisse jamais être bien rendu en prose; car il n'y a que la poésie qui puisse représenter la poésie. Mais du moins la version de M. Bitaubé est en général assez fidèle, et beaucoup meilleure que celle de madame Dacier, qui est souvent plate et languissante, et quelquefois inexacte. M. Bitaubé a mis au-devant de son ouvrage des réflexions sur Homère qui sont d'une critique judicieuse, mais dans lesquelles on aperçoit souvent ce que nous appelons en France le *style refugié*, c'est-à-dire les constructions et les tournures vicieuses que l'habitude a fait adopter, chez l'étranger, aux écrivains protestants, et M. Bitaubé est de ce nombre. Son ouvrage est en 3 vol. *in*-8° et fort bien imprimé.

Une société littéraire que préside M. Letourneur, et qui s'occupe à recrépir d'anciens livres, a entrepris de refondre une traduction faite en Hollande d'une volumineuse *Histoire universelle* écrite originairement en anglais, c'est-à-dire qu'ils ont substitué un style emphatique et déclamatoire aux platitudes des premiers traducteurs; car M. Letourneur porte dans tous les genres la manière d'écrire qui lui a réussi une fois dans les *Nuits d'Young*, et qui n'est pas supportable ailleurs; cela n'empêche pas que ce livre ne se vende comme toutes les compilations.

L'académie française n'a pas fait une grande

perte dans la personne de M. l'abbé le Batteux, mort il y a quelque temps. Ce n'était ni un bon écrivain ni un bon confrère. C'était uniquement un assez bon humaniste, qui n'eut d'autres titres pour arriver à l'académie que quelques livres élémentaires fort médiocres. On met entre les mains des jeunes gens ses *Beaux-Arts réduits à un principe*, et son *Cours de Belles-Lettres*. L'un et l'autre contiennent des principes sains, puisés dans les études de l'université; mais d'ailleurs une critique extrêmement commune, des idées étroites, des préjugés pédantesques, et le style est dénué de tout agrément, de tout intérêt. Sa traduction d'Horace prouve seulement combien cet auteur est peu fait pour être traduit en prose.

Le concours de cette année pour le prix de poésie n'a pas été heureux : on ne donnera point de prix. Le sujet, il est vrai, était beau, mais difficile : c'était la *servitude abolie dans les domaines du roi*. Nous n'avons point trouvé d'ouvrage qui l'eût rempli. Deux pièces seulement, sur soixante-dix, nous ont paru avoir quelques beautés qui méritaient qu'on en fît une mention honorable. Dans l'une des deux, dont l'auteur ne s'est pas encore fait connaître, il y avait ces quatre vers qui sont si bien faits que je les ai sus par cœur en les lisant. L'auteur dit de Louis XIV :

Ce roi qui toujours grand, accabla les Français,
Et du poids des malheurs et du poids des succès,
Au bord de son cercueil, tremblant pour sa mémoire,
Leur demanda pardon de quarante ans de gloire.

Cela est parfaitement beau; mais quatre vers ne font pas une pièce. On redonnera le même sujet pour l'année prochaine, avec la permission aux auteurs de renvoyer les mêmes ouvrages corrigés et retravaillés.

Les résurrections théâtrales commencent à être à la mode. Nous avons vu celle de la *Veuve du Malabar*; sur quoi l'on a dit que la place vacante à l'académie, si elle était donnée à M. le Mierre, *serait le denier de la veuve*. Nous venons de voir encore ressusciter *Pierre-le-Cruel* de feu M. de Belloy, qui avait été hué depuis un bout jusqu'à l'autre dans la nouveauté, et aujourd'hui est applaudi autant qu'il avait été sifflé. Quant à moi, il me semble que l'auteur de cette tragédie pourrait s'appliquer ces deux vers de Racine :

Je n'avais mérité,
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce n'est pas un ouvrage que l'on dût traîner dans la boue, comme on l'a fait quand l'auteur était vivant et académicien, deux grands défauts, et il ne fallait pas non plus prodiguer les applaudissements à un ouvrage qui n'est pas devenu meilleur pour être posthume. Il y a un assez beau

rôle, celui du prince Edouard, et Larive le joue noblement. Il y a au troisième acte une scène théâtrale entre les deux frères, Pierre-le-Cruel, Henri de Transtamare, du Guesclin et le prince anglais; mais les deux derniers actes sont un tissu des plus grossières invraisemblances, et tous les ressorts de la pièce sont forcés. Il y a quelques beaux vers, des sentiments héroïques, et en général beaucoup d'esprit; mais de la déclamation, de la recherche, des pensées fausses ou obscures, et une foule d'incorrections. Le rôle de Pierre-le-Cruel est trop misérablement avili, et il devrait être odieux et non pas vil. Cependant je ne serais pas surpris que cette pièce restât au théâtre, comme les autres du même auteur, qui ont à-peu-près les mêmes beautés et les mêmes défauts, et qui réussissent sur la scène par les effets et le mouvement, en obtenant peu d'estime à la lecture.

On joue en même temps que *Pierre-le-Cruel*, une petite comédie en deux actes et en vers de dix syllabes, *Adélaïde ou l'Antipathie contre l'amour;* elle a beaucoup de succès. L'auteur est M. Dudoyer qui a déja donné *Laurette*, drame tombé dès le premier jour, et *le Vindicatif*, autre drame non moins mauvais, qui a eu quelques représentations. *Adélaïde* vaut mieux que ces deux pièces: c'est une bagatelle dont le fond, il est vrai, est très-usé, mais qui est écrite avec facilité, quelquefois avec grace, et dont quelques

détails et le jeu des acteurs font à-peu-près le mérite. C'est une jeune personne qui craint le mariage, et qui résiste à l'amour, et finit par céder à son penchant, et par épouser celui qu'elle aime. C'est le fond de toutes les pièces de Marivaux, dont l'héroïne dit toujours au commencement de la pièce, *Je ne me marierai point*, et se marie au dénouement. Cet ouvrage à l'impression paraîtra peu de chose; la représentation en est agréable, et il est supérieurement joué par Molé et mademoiselle Doligny.

On a beaucoup parlé à Paris du service solennel que le roi de Prusse a fait célébrer à Berlin, en l'honneur de M. de Voltaire. L'article que ce même prince a fait insérer dans la gazette de sa capitale, au sujet de cette cérémonie, est d'une tournure curieuse. On me l'a envoyé fidèlement traduit de l'allemand; en voici la teneur.

« Le 30 mai, à neuf heures et demie du matin, « il a été célébré dans l'église catholique de cette « ville un service pour le repos de l'ame de feu « M. Fr. Arr. de Voltaire, gentilhomme de la « chambre de sa majesté très-chrétienne, membre « de l'académie prussienne des sciences et des « arts, et de l'académie française, seigneur de « Ferney, Tournay, de Pregny et de Chambésy « dans le pays de Gex, mort le 30 mai 1778. « Cette solennité religieuse s'est faite en présence « d'une assemblée considérable de personnes de « tous les rangs. La cérémonie finie, il a été dis-

« tribué beaucoup d'aumônes aux pauvres. Les « membres catholiques de l'académie des sciences « de cette ville avaient demandé cette messe, et « M. le curé s'y est prêté d'autant plus volontiers, « que Voltaire, peu de temps avant sa mort, avait « fait une profession de foi chrétienne, catholi- « que, qu'il avait été confessé, qu'il avait donné « de son vivant l'exemple de la charité, en faisant « des aumônes et d'autres bonnes œuvres, et « qu'il a été enterré dans l'abbaye de Scellières, « diocèse de Troyes, conformément aux usages « de l'église catholique, et que par conséquent « c'était à tort et malicieusement qu'on avait im- « puté au clergé français de lui avoir refusé la « sépulture chrétienne. Cet ordre vénérable n'au- « rait certainement pas voulu s'exposer au re- « proche d'avoir renversé les principes de la jus- « tice et de la bonne police, ce qui l'aurait rendu « suspect d'une haine particulière, incompatible « avec la charité chrétienne et avec toutes les « autres vertus (1). »

On est venu au secours de l'opéra d'*Andromaque*, en y joignant un ballet de Noverre, *les Caprices de Galatée*, qui a le plus grand suc-

(1) Ce qu'il y a de malice dans cet article est de fort peu de conséquence; mais il ne sera pas inutile de faire voir ailleurs comment des faits publics et notoires sont pourtant exposés de manière à inculper le clergé de Paris, qui n'avait pas tort.

cès; car c'est toujours par les ballets que notre Opéra se sauve.

Aux Italiens, *Florine*, mauvaise comédie de M. Imbert, a été jouée sans succès; mais ce qui en a eu beaucoup, c'est une farce dans le genre des anciennes pièces à vaudeville, intitulée *Cassandre oculiste;* elle est d'un M. Augustin Piis, connu par quelques facéties qui annonçaient la facilité et la gaieté du couplet. Celle-ci est agréable au théâtre, à l'aide du chant et du jeu des acteurs; mais il ne faudrait pas lire ces sortes de bagatelles, ni même *la Veuve du Malabar*, que Lemierre a eu grand tort d'imprimer, et qui a essuyé autant de reproches à la lecture qu'elle avait reçu d'applaudissements au théâtre. Lemierre n'en est pas moins plaisant, quand il parle de sa pièce et de son succès. *Ma pièce est plus chaude que la saison; ces sortes d'ouvrages traversent la canicule; le dénouement est le* nec plus ultrà *de la terreur. Il y a un endroit qui ressemble, il est vrai, à l'Iphigénie de Racine; mais ce n'aurait pas été la peine de refaire la même chose pour ne pas faire mieux :* ce sont là ses propos de tous les jours. Il a mis à la tête de sa tragédie une épître aux mânes de Dorat, qui est plus ridicule encore que tout le reste. On y trouve ces deux vers que tout le monde a remarqués:

Et des pleurs que *peut-être* a fait verser mon drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.

Ce qui signifie qu'il est bien sûr d'avoir *détourné* des pleurs que *peut-être* il a fait verser, et qu'il a détourné sur Dorat les pleurs qu'a fait verser *la Veuve du Malabar;* ce qui, comme on voit, est d'un grand sens.

## LETTRE CXXXI.

L'auteur de *Cassandre Oculiste*, dont l'ambition est de faire revivre cet ancien genre de pièces à vaudevilles, qui a été le berceau de l'opéra-comique, vient de donner encore un petit ouvrage de cette espèce, a pour titre *Aristote Amoureux*. Il est tiré d'un vieux conte, dans lequel on suppose que Aristote ayant fait des reproches à son élève Alexandre sur la passion qu'il avait pour une courtisane, celui-ci, pour se venger de ses reproches, et lui faire connaître en même temps le pouvoir de l'amour, engagea sa maîtresse à mettre en œuvre toutes les séductions dont elle était capable, pour tourner la tête du philosophe. Le sage en fut la dupe, malgré son âge et ses principes; et il fut tellement asservi, que la courtisane ayant eu la fantaisie de le transformer en cheval et de le monter, elle lui mit un bât sur le dos et une bride au col, et le mena ainsi aux yeux de toute l'armée d'Alexandre. Cette historiette, comme on voit, prête à la parodie, et même à la charge; elle a

réussi autant que *Cassandre Oculiste;* mais si l'un était un vrai sujet d'opéra-comique, l'autre n'a pas paru aux gens sensés aussi bien choisie, à beaucoup près. Il est très-déplacé et très-indécent de travestir à ce point deux des plus grands-hommes de l'antiquité, et de leur faire jouer sur le théâtre une farce digne d'Arlequin. Alexandre et Aristote ne sont pas des noms ni des personnages faits pour l'opéra-comique ; mais il est aujourd'hui de mode d'abuser de tout dans tous les genres.

*Pierre-le-Cruel*, malgré les applaudissements qu'il a obtenus à la reprise, et malgré le jeu de Larive qui a fort bien rempli le rôle d'Edouard, n'a pas pu se soutenir sur la scène comme *la Veuve du Malabar*. Après quelques représentations peu suivies, il a fallu le retirer, et l'on doute qu'il reparaisse au théâtre.

L'Opéra vient de remettre *Echo et Narcisse* de Gluck, qui n'a guère eu plus de succès que dans la nouveauté, et qui n'attire point de monde; ce qui n'empêche pas que la nouvelle administration ne soit actuellement en pourparler avec ce célèbre compositeur pour tâcher de le fixer à Paris. On lui a écrit à Vienne pour lui proposer les conditions que l'on croit pouvoir lui convenir, et pour lui demander les siennes. On attend sa réponse, et les acteurs de l'Opéra sont persuadés que Gluck, en leur donnant un ouvrage par an, peut enrichir leur spectacle.

L'académie française vient de perdre l'abbé de Condillac, l'un des esprits les plus sages et les plus judicieux que nous ayons eus dans ce siècle, et qui a eu le mérite fort rare parmi nous de mettre de la clarté dans la métaphysique, en la débarrassant de toute hypothèse et en la réduisant, d'après Locke, à des notions simples et fort exactement analysées. Son style d'ailleurs est correct et pur, quoique moins élégant et moins animé que celui de Mallebranche. Voilà deux places vacantes à l'académie française: comme nos vacances approchent, les deux élections sont remises à la fin de novembre. M. Lemierre et M. le comte de Tressan sont les deux candidats qui jusque ici occupent le plus l'attention du public; mais il peut se passer bien des évènements d'ici à trois mois. C'en serait un bien triste que la perte que l'on craint de faire de M. Thomas, dont la poitrine est en très-mauvais état. Tronchin, pour la rétablir, n'a imaginé d'autre moyen que de lui défendre de parler. On prétend qu'il y a des exemples de personnes guéries de cette maladie par un long silence: ce régime peut ne pas coûter beaucoup à une tête occupée et pensante; mais, comme on y a joint la défense d'écrire et même de lire rien de sérieux ni d'attachant, il est difficile qu'une manière d'exister si triste pour l'ame soit un remède pour le corps.

Parmi les brochures que débitent les marchands

de nouveautés, et dont la plupart ne méritent pas même d'être nommées, il y en a une qui fait beaucoup de bruit, et que le nom de son auteur suffisait pour rendre célèbre : c'est un ouvrage posthume de Rousseau de Geneve. Il est en forme de dialogue, et a pour titre, *Rousseau juge de Jean-Jacques.* Si quelque chose peut faire sentir combien cet homme a été malheureux par l'imagination et le caractere, c'est assurément cette production, la plus étrange peut-être qui existe, et la plus honteuse pour l'esprit humain : c'est l'ouvrage d'un délire complet. Il est bien extraordinaire, il faut l'avouer, de voir un homme tel que Rousseau, se persuader pendant quinze ans, comme on le voit par ce dialogue, que la *France*, l'*Europe*, la *terre entière*, sont liguées contre lui; *qu'il y a une conspiration universelle, tramée par toute une génération, un complot, un mystère qui tient du prodige*; que *tout est conjuré contre lui, depuis le gouvernement jusqu'à la canaille, etc.* Il est inoui qu'un homme écrive sérieusement, que *tout le monde a ordre de ne pas lui répondre, s'il fait une question*; que *la populace a ordre de l'insulter*; que *s'il voulait trouver dans Paris un livre, ou un almanach, le livre et l'almanach disparaissaient*; que *s'il voulait passer l'eau vis-à-vis les Quatre-Nations, les bateliers avaient ordre de ne point le passer*; que *s'il voulait se faire décrotter à la porte du Temple ou du Palais-Royal, les décrotteurs*

*avaient ordre de lui refuser leurs services;* que *ceux qui distribuent des papiers publics à la porte des promenades, avaient ordre de ne pas lui en donner, quand même il en demanderait, etc., etc., etc.* A travers cette inconcevable démence, on voit percer un orgueil hors de toute mesure et de toute comparaison, et fait pour diminuer la pitié que peut inspirer une pareille folie. On y voit le besoin de parler continuellement de soi, de se louer démesurément, sans même avoir l'excuse de réclamer une justice qu'il avoue lui-même n'être pas refusée à ses écrits; une mauvaise foi révoltante qui suppose contre lui des accusations folles et atroces que jamais on ne lui a intentées, et un mal que jamais on n'a voulu lui faire. On y voit cette double prétention dont l'une semble incompatible avec l'autre, de fuir les hommes et d'en être recherché, et l'injustice de se plaindre que tout le monde s'éloigne de lui, quand il a voulu repousser tout le monde. Enfin l'on y voit une tête malade qui se remplit de fantômes pour les combattre; mais cette maladie est un amour-propre aussi monstrueux que déplorable, dont peut-être il n'y eut jamais d'exemple. Et cet homme est pourtant l'auteur d'*Émile* et d'*Héloïse!* C'est bien là le cas de s'écrier avec Lucrèce:

*O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!*

## LETTRE CXXXII.

La discussion élevée par Beaumarchais contre les comédiens sur les droits des auteurs dramatiques, n'est pas encore tout-à-fait terminée, quoiqu'elle dure depuis quatre ans. On a réglé cependant ce qui concernait les droits pécuniaires; et, d'après l'examen des registres de la comédie, qu'elle a été forcée de communiquer sous les yeux de ses avocats et de quatre commissaires nommés par les gens de lettres, il est demeuré constant que jusque ici les auteurs avaient été lésés dans leurs droits de rétribution. En conséquence, il a fallu signer un réglement nouveau, en vertu duquel la part des auteurs sera désormais rétablie au taux légitime. On a dressé pour cet effet un arrêt du conseil qui a été signifié aux comédiens; mais ils ont fait de nouvelles représentations sur quelques-unes des dispositions de l'arrêt, et de son côté Beaumarchais a présenté un mémoire à M. Amelot, en réponse aux plaintes de la comédie, dont quelques-unes n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. C'est une obligation réelle que les gens de lettres auront à Beaumarchais, quand l'affaire aura été jugée en dernier ressort. Il fallait son activité opiniâtre et toute son intelligence des affaires pour éluder toutes les ruses et forcer la longue

résistance des comédiens. Mais d'un autre côté il en résulte une aigreur et une animosité réciproques entre ceux-ci et les auteurs, qui ne peuvent que produire de mauvais effets entre des personnes qui ont besoin les unes des autres. En attendant que tout soit réglé pour la réception et la représentation des pièces nouvelles, par l'arrêt du conseil qui est encore suspendu, on va jouer un drame en quatre actes, intitulé, *l'Héroïsme français* ou *le Siége de Saint-Jean-de-Lône*, de M. d'Ussieux, l'un des rédacteurs du *Journal de Paris*.

Quelques jours avant sa mort, M. Dorat adressa au chevalier de Cubières les vers suivants. Le moment où ils ont été composés doit les rendre plus intéressants et plus curieux. On aime à voir comment un homme parle de lui-même près de sa dernière heure, et quoiqu'il y ait bien des fautes dans ces vers pour la pensée et pour l'expression, ils sont pourtant en général plus simples et plus naturellement tournés qu'il n'avait coutume de faire.

Je touche à mes derniers instants;
L'ardente sève de la vie
Ne circule plus dans mes sens :
Juge de mon malheur, juge de mes tourments.
Hélas! sans douce rêverie
Je vois renaître le printemps.
La terre vainement plus riante et plus belle,
Étale à mes regards sa parure nouvelle;

Tout recommence à vivre et tout est mort pour
Du noir lieu infernal la sombre voix m'appelle
Le chant même de Philomèle
Ne m'inspire que de l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon mar
De Tibulle tendre rival (1)!
Je n'ai pas tout perdu; tout ne va point si ma
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité,
Ciel! avec quel éclat à son heure dernière
Se présente la vérité!
C'est du fond du tombeau que cette déité
Fait jaillir toute sa lumière.
Sur ce globe, entre nous, quels soins m'ont occ
Long-temps j'eus le malheur de croire
( Et je fus comme un autre à ce piége attrapé )
Qu'on n'était ici-bas heureux que par la gloire
D'abord je fis des madrigaux,
A-peu-près pour toutes les belles;
*Armé de ces fripons*, je courus les ruelles.
J'y trouvai de certains rivaux,
Moins profonds dans ces bagatelles,
Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux.
Bientôt on me vit sur la scène,
Tantôt couronnant de cyprès
Le front sanglant de Melpomène;
Tantôt de la folie humaine
Ébauchant de légers portraits.
Dans sa *gaieté plus que folâtre*,
Avec quelque *rigueur* le public m'a traité;

(1) Il faut avouer que Tibulle a là un plaisant *rival!*

Je l'avais peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre,
r mon goût scandaleux pour l'immortalité;
ais je le remercie avec sincérité,
En quittant un plus grand théâtre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ai, garde-toi bien de suivre mon exemple;
Tes pinceaux tendres et brillants,
sommet d'Hélicon doivent t'ouvrir le temple
ı l'immortalité couronne les talents (1).
Du ciel tu reçus en partage
tte facilité, don *funeste* et charmant,
ui trop souvent, hélas! d'un poëte volage
Fait le plaisir et le tourment.
Crains cette perfide sirène;
ers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne;
Les pleurs et les regrets sont alors superflus.
Polis tes vers long-temps; *des vers faits avec peine,*
*Avec plaisir sont toujours lus.*
Adieu... Qu'il est cruel ce mot que je prononce!
Ma fin s'approche, tout l'annonce.
Hélas! et cet adieu peut-être est le dernier.
Peut-être quand tes yeux liront ces caractères,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami, peut-être au ténébreux séjour,
Aura joint l'ombre de ses pères.

ien n'est plus faux que cette maxime,

---

(1) On ne dira pas cette fois que les prédictions des mourants sont des oracles, et l'on ne voit rien ici de ce grand *éclat de vérité* que l'auteur croyait voir. Infortuné! s'il l'avait vue, il aurait fait d'autres aveux.

*. . . . . . . . . . . . . . . Des vers faits avec peine,*
*Avec plaisir sont toujours lus.*

Il est très-vrai que les vers veulent être travaillés, sur-tout dans le genre sérieux. Je me souviens qu'un jour je demandai à M. de Voltaire s'il travaillait beaucoup ses vers : *Oui*, me dit-il, *quand je veux les faire bons*. Mais il ne suffit pas que des vers soient *faits avec peine* pour être *lus avec plaisir*. C'est même une règle de l'art, et une règle indispensable, que le travail qu'ils ont pu coûter ne se fasse pas sentir, comme il ne faut pas que la facilité laisse apercevoir la négligence.

Les petits vers suivants n'ont pas dû coûter beaucoup. Rien n'est plus facile que de rimer par des adverbes; mais quelquefois l'emploi peut en être agréable, et il l'est assez dans cette petite pièce, qui a pour titre *la Journée d'un Clerc de Procureur*.

Un pauvre clerc du parlement,
Arraché du lit brusquement,
Comme il dormait profondément,
Gagne l'étude tristement,
Y griffonne un appointement
Qu'il ose interrompre un moment
Pour déjeûner sommairement;
En revanche écrit longuement,
Dîne à trois heures sobrement,
Sort au dessert discrètement,

Reprend la plume promptement,
Jusqu'à dix heures seulement;
Lors va souper légèrement,
Puis au sixième lestement
Grimpe, et se couche froidement
Dans un lit fait négligemment,
Dort, et n'est heureux qu'en dormant.
Ah! pauvre clerc du parlement!

J'ai retrouvé, il y a quelque temps, des vers de M. de Voltaire qui ne sont point imprimés dans ses ouvrages. Il les fit en passant devant le village de Lawffelt, devenu célèbre par la bataille que le maréchal de Saxe y gagna sur les Anglais.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers!
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

## LETTRE CXXXIII.

Les comédiens français ont donné, il y a quelque temps, une tragédie nouvelle, intitulée *Thamas Koulikan;* elle est de M. Dubuisson,

Américain (1). Il se vante, dit-on, de l'avoir faite en dix-sept jours; mais aussi elle ne vaut pas même ce qu'elle lui a coûté. Il n'y a pas la moindre connaissance ni du cœur humain, ni du théâtre, ni du style. Des situations contre nature, des vertus factices, des atrocités froides et invraisemblables, des meurtres sans intérêt, des déclamations et des lieux communs, des vers hérissés de solécismes, des réminiscences maladroites; voilà quelle est cette tragédie tombée à la première représentation, et applaudie ensuite, comme c'est la coutume. Le sujet est tiré des annales de Perse; mais l'histoire y est entièrement défigurée, et les mœurs orientales y sont à tout moment contredites. L'auteur a poussé la déraison jusqu'à établir de longues scènes entre Thamas Koulikan et son fils, à qui ce père barbare a fait crever les yeux; comme si un pareil spectacle était supportable pour ce père lui-même, ou pour les objets! Avec du génie, on pouvait ménager un moment terrible entre deux pareils personnages; mais les faire converser long-temps ensemble est froid et fou. Au surplus, cette pièce est interrompue actuellement, et il y a tout à parier qu'elle ne sera pas reprise.

En revanche on s'est avisé de reprendre une

(1) Le même qui depuis a été, avec tant d'autres, instrument et victime de la révolution.

*Orphanis*, moins absurde que *Thamas*, mais non pas moins plate, et qui n'est que le sujet du *Barneveldt* anglais affaibli et gâté. Voilà les ouvrages qu'on nous donne depuis la mort de Lekain, et la scène semble entièrement livrée à l'ineptie et à la barbarie.

J'ai lu à la séance publique de l'académie française deux actes de la traduction du *Philoctète* de Sophocle. Ils ont été très-applaudis; mais, comme l'assemblée de l'académie et le parterre d'aujourd'hui sont deux choses fort différentes, je suis un peu éloigné de penser à donner cette pièce au théâtre dans un moment où la corruption du goût est si générale et si honteuse, et où cette belle simplicité antique et cette éloquence vraie et touchante des tragédies grecques, pourraient fort bien n'être pas goûtées. Peut-être imprimerai-je la pièce cet hiver; mais je ne la ferai pas représenter, du moins de long-temps. Il est possible que la construction de la nouvelle salle de la comédie, où tous les spectateurs doivent être assis, dit-on, et par conséquent formeront une autre espèce de public, soit une réforme utile qui ramène au moins la décence, si elle ne ramène pas le goût que *les petits spectacles* ont achevé de perdre; mais il faut attendre ce moment, et voir les effets qu'il produira.

Les comédiens italiens continuent toujours à donner des nouveautés sans conséquence, telles

que *Rozanie*, l'*Officieux*, l'*Impromptu de l'Amour*, productions éphémères d'auteurs ignorés, écoutées avec indulgence à un spectacle où l'on n'est pas difficile, et oubliées un moment après. D'ailleurs les journaux, aujourd'hui en si grand nombre, donnent des analyses de toutes ces bagatelles dont il serait ennuyeux de s'entretenir plus long-temps.

M. de Saint-Lambert m'a confié une *Épître à Doris*, qui n'a jamais été imprimée dans ses œuvres, quoiqu'elle soit à-peu-près, ce me semble, du même ton et du même caractère que ses autres poésies. C'est toujours sa diction élégante et sa sensibilité réfléchie; et en général, malgré quelques répétitions, quelques incorrections et un peu de sécheresse, elle est digne d'être dans les porte-feuilles des amateurs.

Laisse-moi dans ces vers te vanter mon bonheur,
Rappeler tes bienfaits, chanter ce que j'adore.
Me peindre ton esprit, tes graces et ton cœur,
Doris, c'est en jouir encore.
Le dieu de tous les arts versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;
Il alluma dans ton ame naissante
L'amour de tous les arts, la passion du beau.
Le Maure par son harmonie,
Et Bouchardon par son ciseau,
Et les vers de Voltaire et les chants de Rameau,
Les pinceaux de la France et ceux de l'Ausonie,
Tour-à-tour à ton cœur font sentir le plaisir.

Tu sais jouir, tu sais choisir,
Sans art, sans vanité, sans désir de paraître,
Et le sentiment seul est ton guide et ton maître.
Tous nos goûts sont communs; l'âge affaiblit les miens;
Mais je te vois jouir, et je les sens renaître;
J'ajoute à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus *grand*, le plus noble des goûts :
On n'aime point les arts sans aimer la nature :
Les chefs-d'œuvre des arts n'en sont que la peinture :
Ce goût est commun entre nous.
Ce n'est pas seulement le plaisir nécessaire
De nous donner tous nos instants,
Qui dans ces chants heureux nous rappelle au printemps.
Il est un autre instinct, un charme involontaire
Qui nous tire de l'ombre et du bruit des cités,
Et ramène nos pas sur ces bords écartés.
Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du maître du grand tout, de l'Être créateur.
De deux cœurs enchaînés des dons de leur auteur,
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour.
L'appareil de la nuit, les astres, les nuages
Répétés dans cette onde où flottent leurs images,
Les champs couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Un ruisseau dans les prés entrelaçant ses eaux,
Des jardins alignés les dessins, la parure,
Le désordre charmant des champs et des hameaux,
Tous les dons variés de l'immense nature,
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux.

Ce superbe univers semble créé pour nous;
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble.
Du Dieu qui nous forma tu sens tous les bienfaits;
Je les sens avec toi; nous jouissons ensemble,
Et rien n'altère en nous le plaisir et la paix.
Sans crédit, sans pouvoir, sans besoin, sans envie,
C'est nous qui faisons nos destins.
Tes soins et ton amour écartent les chagrins
Qui couvriraient souvent l'*espace* de ma vie.
L'ombre de la mélancolie
Se dissipe aisément auprès de ta gaieté.
Tu sais penser, sentir, et raisonner et rire;
Tu ne connais point l'âcreté
De la plus légère satire.
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus:
J'y prends pour les humains une heureuse indulgence.
Assemblage enchanteur de graces, de vertus,
De force et d'agréments, de sagesse et d'enfance,
Tu sais aimer; ce mot veut dire tout.
Un cœur sensible est bon; *quiconque aime* est aimable.
L'amour n'est point en nous le *faible enfant du goût.*
L'illusion des sens, une erreur agréable,
Les feux, les désirs passagers,
Le caprice inconstant de deux êtres légers.
Nous avons confondu notre être;
Seuls objets de nos soins, seuls objets de nos vœux;
L'un par l'autre animés, et l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour dispose en maître.
Vois-tu dans ces jardins ces charmes, ces ormeaux
S'approcher, s'embrasser, confondre leurs rameaux.
De nos chaînes, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils resteront unis jusque dans leurs vieux ans,

Et sur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont ensemble *accablés* par le temps.

Voici des vers de M. de Voltaire que j'ai retrouvés, et qui ne sont pas imprimés dans ses œuvres. Il les fit pour madame la margrave de Bareith, qui les présenta au roi de Prusse.

Au tombeau de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre,
Toujours verd et toujours entier :
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre :
« Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre;
« Frédéric de ma lyre est le digne héritier.
« J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre.
« Déja son front par Mars fut cinq fois couronné ;
« Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
« Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre. »

## LETTRE CXXXIV.

Dans la disette des nouveautés occasionnée par les vacances, j'ai rassemblé, pour remplir ce vide, quelques pièces peu connues et assez agréables; des stances de M. de Voltaire adressées à madame du Bocage, sous le nom de madame Denis, au sujet de la traduction du paradis perdu; une épître de Gresset qui n'est point imprimée dans ses œuvres, et où il y a de la facilité et

de la grace parmi quelques négligences; enfin une chanson aussi leste que peut la faire un mousquetaire qui chansonne dans le goût de Collé.

STANCES A MADAME DU BOCAGE.

Milton dont vous suivez les traces,
Vous prête ses transports divins.
Ève est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Graces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable?
Vous lui donnez tout votre esprit:
Adam était bien pardonnable.

Ève le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges.
Ève séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les anges.

Sa faute a perdu l'univers:
Elle ne doit plus nous déplaire,
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

Ève par sa coquetterie
Nous a fermé le paradis:
L'amour, les graces, le génie,
Nous l'ont rouvert dans vos écrits.

## ÉPÎTRE A M. LE COMTE DE***.

Élève et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous *ramenez* leur ton,
Et leur coloris et leur grace,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue et sans dédicace;
O vous, dont l'aigle ou les zéphyrs
Guident, au gré de vos désirs,
La route toujours neuve et sûre;
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse et des plaisirs;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité,
Et le génie et la gaieté
Ont marqués par la main d'un sage
Du sceau de l'immortalité;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites par quelle *cruauté*,
Rappelez-vous à la lumière
Un phosphore, une ombre légère,
Qu'ont tracé mes faibles crayons,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons?
Sur les songes de ma jeunesse,
Laissez les voiles de l'oubli;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse.
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,

Et que la raison même adore,
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,
M'élève à la hauteur des cieux;
Ou que ce facile génie
Qui de la céleste harmonie
Sait descendre aux délassements
D'une douce philosophie,
M'offre encor ses amusements,
Ses écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie,
Ses écrits nobles et riants,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaieté jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la *manie*,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais par malheur pour qui vous aime
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre beau système,
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés;
Soyez moins parfait et lisez;
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent

A l'amitié qui vous appelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle?
Sauvage enfant de Philomèle,
Vous êtes un oiseau charmant,
Qui sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

### Chanson

Sur l'air : *Le bonheur de Pierrot est dans sa Colombine.*

La plus catin pour moi sera la plus jolie.
Je vivrai sous ses lois
Pendant un mois.
La bonne compagnie
N'est rien qu'hypocrisie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Dans un monde trompeur j'eus de la bonhomie;
Je parlai de l'honneur,
J'offris mon cœur.
La bonne compagnie
Persiffla ma folie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Je fus fort bien traité quand j'attaquai Sylvie;
Mais je fus débouté
Pendant l'été.

La bonne compagnie
De l'absence s'ennuie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

D'une prude à grands frais je me fis une amie;
Même encor je l'aurais,
Sans son laquais.
La bonne compagnie
Parfois se mésallie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Revenu des erreurs du printemps de ma vie,
J'adoptai de nos *sœurs* (1)
Les franches mœurs.
La bonne compagnie
Me fatigue et m'ennuie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

## LETTRE CXXXV.

La mort de madame du Deffant n'a pas été indifférente aux gens de lettres qui vivent dans cette capitale, ni aux étrangers qui viennent la visiter. Elle rassemblait les uns et les autres dans

---

(1) *Sœurs de l'Opéra*, expression que Collé avait mise à la mode.

sa maison ouverte au mérite en tout genre. Elle avait de l'esprit naturel ; un goût ennemi de toute affectation, un tact assez sûr, quand le caprice ou la prévention n'égarait pas ses jugements ; mais souvent l'humeur dictait ses opinions ; et ses liaisons ou ses inimitiés décidaient trop de sa manière de penser. Elle avait beaucoup vécu avec Voltaire, dans le temps qu'il était à Paris dans la société de madame du Châtelet, de madame de Luxembourg, alors duchesse de Boufflers (1), et de madame de la Vallière ; mais dans les derniers temps de sa vie, il s'en fallait de beaucoup qu'elle lui rendît justice. Elle prétendait que depuis trente ans il ne faisait plus rien de bon, et il était diminué à ses yeux à mesure qu'il croissait dans l'opinion publique ; petitesse assez naturelle à bien des

(1) C'est elle qui fit alors le couplet suivant sur Voltaire, qui venait de faire jouer *Jules-César*, sur Pont-de-Veyle, qui avait donné au théâtre *le Fat puni*, sur le maréchal de Luxembourg dont elle devint depuis la femme, et sur le comte de B**, que l'on donnait à madame de la Vallière.

> Le vôtre a fait le *fat*,
> Et le vôtre a fait *Jule*,
> Le vôtre est un peu plat ;
> Le vôtre est ridicule.
> Le mien est un bon drille,
> Qui leurs talents n'a pas ;
> Mais il a la béquille
> Du père Barnabas.

gens qui n'aiment pas que leurs amis aient trop de gloire ou de bonheur. Du reste, on savait qu'elle n'aimait dans les siens que le plaisir que pouvait lui procurer leur société; car d'ailleurs il était difficile d'avoir moins de sensibilité et plus d'égoïsme; mais du moins elle ne prétendait pas à l'une, comme tant de gens qui n'en ont pas plus qu'elle, et avouait l'autre avec beaucoup de naïveté. Elle disait à Pont-de-Veyle, homme à-peu-près aussi indifférent qu'elle, et avec qui elle vivait depuis quarante ans : *Pont-de-Veyle, depuis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu un nuage dans notre liaison?—Non, madame.—N'est-ce pas parce que nous ne nous aimions guères plus l'un que l'autre? — Cela peut bien être, madame;* et cela était vrai. Le jour de la mort de ce même Pont-de-Veyle, elle vint souper en grande compagnie chez madame de Marchais où j'étais, et on lui parla d'abord de la perte qu'elle venait de faire. *Hélas! il est mort ce soir à six heures : sans cela vous ne me verriez pas ici.* Ce furent ses propres paroles, et elle soupa comme à son ordinaire, c'est-à-dire fort bien; car elle était très-gourmande. Quelques jours avant de mourir, elle parlait à madame de Genlis d'une petite Anglaise (1) que

(1) Mademoiselle Paméla, depuis ladi Fidgérald, aujourd'hui veuve.

cette dame élève auprès d'elle, et qu'elle aime passionnément. *Vous aimez donc beaucoup cette enfant? Cela est bien heureux; je n'ai jamais pu rien aimer.* C'est apparemment pour aimer quelque chose qu'elle avait voulu plusieurs fois être dévote; mais jamais elle n'avait pu en venir à bout. La première fois qu'elle se jeta dans la réforme, elle écrivit à propos de différentes choses auxquelles elle allait renoncer: *Pour ce qui est du rouge et du président, je ne leur ferai point l'honneur de les quitter.* C'était le président Hénault, son amant depuis long-temps, mais aussi froid qu'elle, et déja vieux. C'est lui qui disait qu'il n'y avait rien de si heureux que de ne pas trouver sa maîtresse au rendez-vous, parce qu'on était sûr de *n'avoir pas de tort.*

Les différentes tentatives que fit madame du Deffant pour embrasser la dévotion, ne lui réussirent pas. Elle se faisait lire les épîtres de saint Paul par sa femme-de-chambre, car elle avait déja perdu la vue; et, s'impatientant de ne pas entendre le style de l'apôtre, comme elle aurait entendu un roman, elle s'écriait de temps en temps : *Mais, mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout cela?* Il paraît qu'il était de sa destinée de n'aimer rien, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Elle avait pris en dernier lieu l'abbé Lenfant pour directeur : c'est un ex-jésuite et un prédicateur qui a du mérite

et de la réputation (1). Elle s'en dégoûta au bout de six mois, et si bien que, lorsque dans sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice vint la voir, elle lui dit ces propres mots : *M. le curé, vous serez fort content de moi ; mais faites-moi grace de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons.* Elle était aveugle depuis trente ans ; elle en avait quatre-vingt-quatre quand elle est morte.

L'auteur de *Nadir* ou *Thamas Koulikan* qui vient d'imprimer sa tragédie, a trouvé le moyen d'échapper un moment au prompt oubli où elle doit tomber, par le ridicule et le scandale de sa preface. Jamais on n'a exhalé les bouffées d'un amour-propre plus imbécille, et jamais on n'a insulté et calomnié les gens de lettres avec plus de déraison et d'insolence, ni flatté plus bassement les comédiens. L'auteur s'efforce de jeter de l'odieux sur les assemblées où les auteurs dramatiques procèdent à l'examen définitif de leurs droits, et il s'établit leur dénonciateur et leur juge devant le public, dans le moment même où l'autorité du conseil du roi va confirmer par un dernier arrêt les demandes des auteurs, dont la justice est incontestable. L'écrit de ce cham-

(1) C'est lui qui fut massacré à la prison de l'Abbaye, et qui bénit au nom du Dieu de l'Évangile les victimes de la *philosophie*, un moment avant qu'elle les égorgeât *au nom de l'humanité.*

pion des comédiens a paru si scandaleux, que les gens de lettres ont arrêté de s'en plaindre au ministre, et d'en demander la suppression. Leurs plaintes porteront aussi sur le censeur qu'on accuse de s'être dévoué à la comédie, au point d'approuver un libelle contre ses confrères de l'académie. Au reste, le style de cette préface n'est pas moins révoltant que le ton de l'auteur; il écrit comme un gagiste et un valet de coulisses. Sa prose est un composé de barbarismes et de platitudes grossières; elle est digne de ses vers tragiques dont voici un échantillon. Il dit, en parlant de l'amour qu'un fils doit à son père:

Dans son sein chaque instant où l'air a pénétré,
Lui dit que sans un père il n'eût pas respiré.

Rien n'est meilleur dans le genre niais, et l'on ne saurait mieux prouver que personne n'est venu au monde sans avoir un père. Mais sa préface prouve aussi que trop communément les mauvais écrivains sont de viles créatures.

## LETTRE CXXXVI.

L'opéra de *Persée* a eu très-peu de succès. Le poëme est un des moins intéressants de Quinault, et la musique de Philidor est médiocre. Il y a deux chœurs d'une grande beauté; le fameux morceau de Méduse, *J'ai perdu la beauté*

*qui me rendait si vaine*, est supérieurement rendu; et le musicien, dans ce morceau, s'est montré l'égal du poëte, ce qui est le plus grand éloge possible. D'ailleurs peu ou point de chant, une harmonie péniblement travaillée, et plus faite pour étonner l'oreille que pour lui plaire. Indépendamment du défaut d'intérêt, la marche de l'ouvrage réduit en trois actes par Marmontel, n'a pas paru cette fois exempte de tout reproche, et l'exécution théâtrale était encore bien plus défectueuse. Les monstres, les vols, les machines, tout ce qui devait faire illusion aux yeux, a produit un effet ridicule, soit par la faute du machiniste, soit que tout cet appareil de merveilleux qui n'en impose point assez à la vue, perde son effet sur l'imagination, et commence à passer de mode. *Persée* est un opéra tout en machines, et la mythologie a perdu son crédit, peut-être parce qu'on ne sait plus lui faire parler le langage de Quinault, et qu'il est plus aisé de se moquer de la fable que de l'embellir. Il n'y a plus guère que l'enfer des anciens qui se soutienne avec honneur à l'Opéra, et c'est, je crois, parce que les démons dansent à merveille, et les furies encore mieux.

On attend impatiemment l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini : voilà un beau champ ouvert aux factions. Aux yeux des gluckistes, Piccini fait un sacrilége d'oser toucher à un sujet que Gluck a traité avec succès; mais ceux qui ne s'intéressent qu'aux progrès de l'art et à leurs plaisirs,

sont fort aises que la coutume s'établisse en France comme en Italie, de permettre à plusieurs compositeurs de traiter le même sujet, et d'en tirer des beautés différentes, analogues au caractère de leur talent. Piccini aura d'ailleurs cette fois l'avantage qu'il n'a pas encore eu, de travailler sur un fonds tragique, puisque enfin on ne veut plus que de la tragédie. Du moins, sur ce que l'on connaît du talent de Piccini, on aura pour cette fois la tragédie *chantée;* nous verrons si elle réussira autant que la tragédie *criée.*

Le comte de Tressan, l'un des concurrents pour les places vacantes de l'académie française, s'est hâté et beaucoup trop, de faire paraître sa traduction de l'Arioste. Outre la difficulté de conserver dans une prose quelconque la richesse poétique de l'original, il fallait de grands efforts et de grands talents pour donner du moins à cette prose le genre d'harmonie, d'élégance et de force qui peut approcher le plus de la poésie. Mais, soit qu'un pareil travail fût au-dessus des forces et de l'âge de l'auteur, et qu'il y ait trop loin du mérite facile de quelques ouvrages de pur agrément à celui qu'exige un ouvrage d'imagination, soit que le traducteur se soit moins soucié de faire bien que de faire vîte; cette traduction est fort éloignée de rien ajouter aux titres que l'auteur pouvait avoir pour l'académie; elle est même très-inférieure à ses autres productions. On n'y retrouve point l'aisance, la

grace qu'on aime dans son abrégé d'*Amadis;* le style est faible, prolixe, embarrassé et d'une extrême incorrection. Il est plein de fautes de langage que l'on peut à peine pardonner, même en songeant que l'auteur a soixante-quinze ans. Au reste, l'élection de l'académie pour laquelle il a travaillé, n'aura lieu que le 30 du mois.

M. François de Neufchâteau s'occupe aussi d'une traduction de l'Arioste; mais du moins il le traduit en vers. Ce jeune homme annonça de très-bonne heure quelque talent pour la versification; mais ce talent précoce et comme avorté, n'a produit encore que quelques fragments épars dans des journaux, tous plus ou moins médiocres, et dont les meilleurs n'ont guère d'autre mérite que celui d'une tournure de vers aisée et coulante, et péchant d'ailleurs par le fond et les idées. Ce serait une raison de plus pour se borner à traduire; mais traduire l'Arioste en vers, c'est créer, et je crois cette création un peu difficile pour M. François. Il a lu les deux premiers chants de *Roland furieux*, dans une séance publique de l'académie de Reims. Il suit la marche du poëte italien, et procède par octaves; les deux premières strophes sont assez bien rendues: le reste est faible et négligé.

## LETTRE CXXXVII.

*Les Vendangeurs*, opéra-comique nouveau que les Italiens jouent dans ce moment avec succès, les dédommagent un peu des dernières nouveautés qui n'avaient pas fait une grande fortune. Les auteurs de cette petite pièce (car ils sont deux, MM. Piis et Barré), ont entrepris de faire revivre l'ancien opéra-vaudeville de la Foire, et ils ont assez réussi. *Les Vendangeurs* sont à-peu-près dans le goût des *Moissonneurs* de Favart : ce sont des scènes et des tableaux champêtres qui par eux-mêmes ont toujours quelque agrément. Il y a ici moins de morale que dans *les Moissonneurs* et plus de gaieté, et le chant du vaudeville est fort bien adapté à ce genre de spectacle.

L'académie a nommé aux places vacantes par la mort de l'abbé le Batteux et de l'abbé de Condillac, M. le Mierre et M. le comte de Tressan, et ces deux choix sont assez généralement approuvés. Le premier n'est pas à la vérité un bon écrivain, mais il a fait preuve de talent pour le théâtre; il a travaillé trente ans, et il est du nombre des auteurs médiocres qui doivent arriver aux honneurs littéraires à titre de vétérance. L'autre est un homme d'esprit et un auteur agréable, qui a fait de jolis vers de société, et

qui à l'âge de soixante-quinze ans a donné un très-bon abrégé des *Amadis*. Il ne faut pas parler de sa traduction de l'Arioste, malgré les éloges ridicules que lui a prodigués dans le Mercure un des rédacteurs actuels de ce journal, M. Garat, qui né avec de l'esprit et même du talent, gâtera tout cela, s'il continue, par la manie de disserter en sophiste sur les choses de goût, et de prononcer sur ce qu'il ne lui a pas été donné de sentir.

Un anonyme vient de fonder un prix de douze cents livres dont le fonds est placé sur la tête du roi, pour être adjugé tous les ans par l'académie française à l'ouvrage le *plus utile au bien temporel de l'humanité* (ce sont les termes du fondateur), qui aura paru dans l'année. L'académie a cru devoir restreindre l'objet de cette fondation qui s'étendait sur tous les genres d'écrits. Il eût été difficile en effet de juger du différent degré de mérite et d'utilité d'un livre de physique, ou de médecine, ou de jurisprudence. Elle a exclus en conséquence les sciences et les arts, qui d'ailleurs ne sont point de son ressort, et avec d'autant plus de raison que le même anonyme (1) avait fondé quelque temps auparavant un prix de même valeur à l'académie des sciences pour les ouvrages dont cette compagnie s'occupe. La nôtre a donc borné ce nouveau concours à la

(1) C'était M. Monthyon, maître des requêtes.

littérature en général, dont le champ est encore assez vaste, puisque elle comprend tous les genres de poésie et d'éloquence, tous les ouvrages d'imagination, d'histoire et la philosophie spéculative. Elle a exclus ses membres du concours, pour écarter tout soupçon de partialité, quoique cette délicatesse puisse paraître excessive, si l'on fait réflexion que ce prix sera adjugé, non pas d'après un examen particulier, mais sur la voix publique et sur des ouvrages connus; que par crainte d'un reproche injuste qu'il suffirait de ne pas mériter, on contredit en quelque sorte l'intention du fondateur, en excluant de cette espèce de couronne civique, ceux que l'on peut, avec quelque vraisemblance, supposer les plus capables de la disputer; et que, enfin, c'est ôter à cette récompense une partie de son lustre, que de ne l'accorder qu'à des ouvrages qui pourront se trouver inférieurs à ceux qui ne seront pas dans le cas d'être couronnés.

L'académie me paraît avoir raisonné plus conséquemment, lorsqu'elle a observé que ce jugement sur *la plus grande utilité*, était susceptible de beaucoup de difficultés, parce que l'utilité peut être considérée sous beaucoup d'aspects, et que tous les bons ouvrages ont un degré d'utilité relatif à leur objet, et qui pourrait ne pas se trouver en proportion avec le degré de mérite respectif. Elle a donc statué que parmi les livres bons et utiles par eux-mêmes, elle couronnera

celui qui lui paraîtra le mieux fait et le mieux écrit.

Ainsi nous aurons désormais trois prix à donner tous les ans, celui de la Saint-Louis, celui que M. de Valbelle a fondé pour être adjugé, à titre d'encouragement, à l'homme de lettres qui paraîtra y avoir le plus de droits par ses travaux et par ses besoins; enfin celui que l'anonyme vient d'établir. Ces différentes dispositions prouvent l'intérêt que prennent les honnêtes gens à l'académie, qu'ils regardent avec raison comme le centre de la bonne littérature; et rien n'est plus fait pour confondre ces absurdes calomniateurs, qui dans leurs libelles périodiques répètent si ridiculement que ce corps *est anéanti*, que ses assemblées sont *désertes*, lorsque il est de fait que jamais elles n'ont été plus suivies; pitoyable ressource de la haine qui cherche à se consoler de son impuissance, en supposant le mal qu'elle n'a pas pu faire, et en niant le bien qu'elle ne peut empêcher.

Il en est du *Seigneur bienfaisant* que l'on joue actuellement à l'Opéra, comme de beaucoup d'autres opéras français, dont on peut dire que tout en est bon, hors les paroles et la musique. Le sujet, s'il y en a un, est la chose du monde la plus simple, mais non pas de cette simplicité qui est un effet de l'art. Un seigneur de village marie sa fille, le même jour qu'un paysan de ses vassaux se réconcilie avec son fils, qui s'était

marié malgré lui. La joie des vendanges que l'on célèbre et les prières du *Seigneur bienfaisant* opèrent cette réconciliation. Mais tout au travers de la fête arrive un orage épouvantable; le tonnerre tombe sur la maison de Julien (le jeune paysan réconcilié), l'embrâse et détruit tout ce qu'il possède. Le Seigneur le dédommage de sa perte, et le prie aux noces du château. Voilà la pièce : elle commence par les vendanges qui font le premier acte; l'incendie fait le sujet du second, et le bal des noces remplit le troisième. C'est ainsi qu'on parvient à faire ce qu'on appelle trois actes, sans qu'il en coûte un grand effort d'esprit ni d'invention.

La pantomime, les décorations, les danses, sont, comme on le voit, tout le fond et tout le mérite de cet opéra. Les vendanges forment un tableau de gaieté; le spectacle de la maison embrâsée, au deuxième acte, est un des plus beaux qu'on ait jamais vus sur le théâtre; l'exécution ne saurait être plus parfaite; l'illusion ne peut aller plus loin. Les effets de la foudre dans une maison de bois couverte de chaume, les progrès rapides du feu, cette famille désolée que l'on aperçoit à travers les solives embrâsées, le péril et l'effroi de la femme de Julien et de son enfant qui ne sauraient fuir d'une maison que l'orage a entourée d'un torrent subit, le courage du père qui traverse le torrent sur des débris que le feu y a fait tomber, et qui enlève dans ses bras sa

femme et son enfant, au milieu des flammes; tous ces objets faits pour les yeux et pour le pinceau, tiennent lieu de ce qui a manqué au poëte et au musicien. Le bal de la noce est un autre spectacle non moins parfait dans son genre, et Vestris et Gardel, et mademoiselle Langlois et mademoiselle Hennel, dansant un menuet à quatre, et un pas de deux entre mesdemoiselles Théodore et d'Auberval, offrent la réunion de talents si enchanteurs et si extraordinaires, que le spectateur le plus difficile ne songe pas à désirer autre chose.

Il est vrai que jamais opéra n'eut plus besoin de toutes ces ressources. La musique est d'une grande platitude; elle est de Floquet. Les paroles sont ridicules; elles sont de M. Rochon de Chabannes, qui n'en a jamais fait de si mauvaises. Dès que par malheur le bruit de l'orchestre permettait qu'on entendît l'acteur, tout le monde éclatait de rire, et avec grande raison. Il faut que l'auteur, qui n'est pas sans esprit, et qui a donné au Théâtre-Français quelques petites comédies passablement dialoguées, quoique excessivement faibles pour le fond, se soit persuadé que ce n'était pas la peine de travailler les paroles d'un opéra. Il est assez convenu qu'elles peuvent n'être pas fort bonnes; mais il ne faut pas non plus trop abuser de la permission; les vers suivants en sont la preuve.

Sans soin, sans *appui tutélaire*,
La vigne se fane et périt;
Sur la branche qui *rampe à terre*,
Jamais la grappe ne mûrit.
Mais *l'heureux cep* qui s'entrelace
A *l'orme fier qui le conduit*,
Bientôt nous *étale avec grace*,
Ses rameaux *ployant* sous le fruit.

L'acteur n'a pas pu achever ce couplet, tant il a fait rire. Il faut convenir aussi que si la musique sert le plus souvent à couvrir des paroles faibles, le chant en fait sortir davantage le ridicule, quand il est trop choquant. Un autre ridicule qui est fort à la mode, c'est celui des préfaces, et celle de M. Rochon est digne de la pièce: Si l'on n'était pas accoutumé aujourd'hui au délire de l'amour-propre, on ne s'attendrait pas à voir, à la tête d'une si pitoyable rapsodie, disserter avec importance sur le *genre* d'un ouvrage qui n'est que du genre des sottises. A entendre l'auteur de pareils vers, répétant plusieurs fois qu'il sera *modeste*, qu'il lui convient d'être *modeste sur son style*, etc., on dirait qu'il s'est appliqué de la meilleure foi du monde ces vers de Voltaire:

Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste, alors que l'on est grand.

Mais sur ce principe, il est croyable que la *modestie* de l'auteur du *Seigneur bienfaisant* a dû

lui coûter; aussi a-t-il pris soin de nous en avertir.

Le théâtre de l'Opéra n'est pas le seul où la pantomime devienne la ressource de la médiocrité; elle s'est emparée aussi de la comédie française, et dans tous les genres de drames, on trouve les moyens de se passer du talent d'écrire. Monvel, acteur du Théâtre-Français, vient de faire un grand usage de ces moyens dans un drame en prose, qui a pour titre *Clémentine et Désormes*. Cette pièce est faite, comme presque tous les drames, avec des événements forcés et invraisemblables, des lieux communs rebattus, des exclamations, des évanouissements, des crimes bas, un style trivial ou ampoulé. Le vol y est en action sur la scène avec toutes ses circonstances, nouveauté qu'on n'aurait pas supportée il y a dix ans, mais qui aujourd'*hui* est un progrès de l'art dramatique, progrès qui nous conduit très-heureusement à voir bientôt sur la scène la potence et le bourreau. Le fils d'un homme de condition a perdu mille louis sur sa parole; il ne sait comment s'acquitter, et pour ne pas se *déshonorer*, il prend cet argent dans le secrétaire de son père, malgré les remontrances de son laquais, qui, plus honnête que lui, lui représente la bassesse de cette action, et lui dit avec beaucoup de raison qu'il est bien plus simple de s'adresser à son père lui-même, et de lui exposer sa situation. Mais comme la clef

est au secrétaire, et qu'il est plus court de prendre que de demander, le jeune homme si délicat sur l'*honneur*, emporte les sacs et les rouleaux, tout en faisant de belles phrases sur *la vertu*, *la conscience*, *le remords*, etc., et notre parterre d'aujourd'hui a toléré ce tableau de la plus révoltante bassesse. Il arrive que l'intendant de la maison, amoureux de la fille de son maître que l'on va marier à un autre, est parti la nuit même sans rien dire et sans rendre ses comptes. C'est lui qui a laissé la clef au bureau, quoiqu'il fût bien simple de la faire remettre au maître du logis; mais, s'il ne laissait pas cette clef, il n'y aurait pas de pièce; et voilà comme nos drames en prose sont ordinairement fondés. Au surplus, il est cruellement puni de cette faute; car sa fuite dans le moment même du vol, le fait soupçonner avec beaucoup de vraisemblance; il est arrêté et prêt à être condamné. Clémentine sa maîtresse tombe dans le délire, quand elle voit son amant accusé, et cette situation dure jusqu'à ce que le fils de la maison, frère de Clémentine, et le laquais son complice involontaire, voyant que l'innocence est en danger, prennent le parti d'avouer tout, et il se trouve au même moment que l'intendant est un jeune homme de famille chassé de la maison paternelle depuis onze ans, et qui rencontre en même temps son père et son frère. Ce dernier est précisément celui qu'on voulait faire épouser à Clémentine, et qui ne

paraît au cinquième acte que pour la céder à celui qu'elle aime. On conçoit que dans ce fracas d'événements, il est bien facile de mettre ce degré d'intérêt qu'inspirent les situations du roman le plus médiocre; mais le grand inconvénient de ces sortes d'ouvrages, et ce qui en prouve le vice radical, c'est qu'après la représentation il n'en reste rien, et qu'on en sort comme d'un songe pénible qui vous a plus fatigué que touché, et qui, à l'examen de la raison, ne paraît qu'un tissu d'extravagances. Au reste, Molé qui joue le principal rôle, est sans cesse dans les convulsions du désespoir; et s'il ne dit pas grand'chose, du moins il se démène beaucoup. Ce qu'il y a de commode dans ces sortes de pièces, c'est qu'on pourrait aisément se passer de paroles, et mettre toutes les scènes en ballets pantomimes. Comme nous avons beaucoup d'excellents danseurs, et peu de bons écrivains et de bons acteurs, tout le monde y gagnerait et tout n'en irait que mieux. Je ne désespère pas que cette méthode ne s'introduise. En attendant, on a beaucoup applaudi Monvel; et le parterre, selon sa coutume, l'a fait venir sur le théâtre, après la pièce, pour l'applaudir encore. Cependant je ne sais comment il se fait que cette pièce, malgré tant d'applaudissements, n'est guère suivie. C'est une preuve que tout le monde n'est pas de l'avis du parterre.

## LETTRE CXXXVIII.

Linguet est toujours enfermé, et le sera, dit-on, longtemps; et le malheureux Gilbert vient de mourir fou. Il avait déja de la disposition à cette maladie, comme on le voyait à ses yeux hagards et troublés. L'habitude du vin n'avait pas dû contribuer à raffermir sa raison, et enfin une chûte qu'il fit, il y a quelques mois, dérangea entièrement sa tête. Dans les derniers jours de sa vie, il donna les plus étranges marques d'aliénation d'esprit. Il s'était logé à Charenton, dans le voisinage de la maison de campagne de l'archevêque; car en sa qualité d'*apôtre de la religion* (1), il se croyait obligé de faire sa cour au prélat, qui l'avait en effet recommandé à M. de Vergennes, et avait obtenu pour lui une des pensions que le ministre des affaires étrangères peut prendre sur le privilége qu'il accorde aux papiers politiques. Il était allé chez l'archevêque, qui ne le reçut pas avec toute la distinction qu'il en attendait, et qui le fit manger avec ses secrétaires et ses valets-de-chambre. Gilbert, déja mal disposé, fut tellement

(1) Comme Fréron, l'abbé Sabatier, l'abbé Royou, et autres *apôtres* de la même espèce. Quel tort ils ont fait à une cause qui n'était pas la leur!

aigri de cette réception, qu'il rentra chez lui, la tête absolument tournée. La fièvre le prit pendant la nuit, et le matin il alla en chemise et en redingotte demander les sacrements au curé de Charenton, qui l'exhorta vainement à rentrer chez lui. Il court de là chez l'archevêque, et la plupart des gens de la maison n'étant pas encore levés, il parvint jusques dans la chambre de ce prélat, se roula par terre comme un possédé, en criant qu'on lui donnât les sacrements, qu'il allait mourir, et que les philosophes avaient gagné le curé de Charenton pour lui faire refuser les sacrements. L'archevêque, effrayé de ses cris et de ses convulsions, le fit porter à l'Hôtel-Dieu, dans la salle où l'on traite les fous. Là, sa folie ne fit qu'augmenter; il faisait sa confession à haute voix; et comme un autre fou avait la manie de crier des arrêts du parlement, Gilbert criait de son côté que c'était lui qu'on allait pendre. Dans un de ces accès, il avala la clef de sa cassette qui lui resta dans l'œsophage. Il mourut vingt-quatre heures après, ne pouvant pas être secouru, et s'accusant toujours lui-même, sans qu'il en faille pourtant rien conclure contre lui; car le cri de la folie n'est pas toujours celui de la conscience. Telle a été la fin d'un homme qui n'était pas né sans talent pour la versification, quoiqu'il fût incapable de faire un bon ouvrage. On trouve dans le peu qu'il a écrit des morceaux de verve et des vers

très-bien frappés ; mais en général il est dur et boursoufflé dans ses odes comme dans ses satires, et tombe trop souvent dans le style baroque et barbare.

On a donné aux Italiens deux nouveautés, dont l'une a eu peu de succès, et l'autre n'en a point eu du tout. La première (qui est d'un jeune militaire) M. de Florian, déja connu par *les deux Billets* qui ont réussi à ce théâtre, a pour titre *Jeannot et Colin.* Elle est de peu d'intrigue et de peu d'effet, et fort inférieure au conte de Voltaire dont elle est tirée, et qui est connu de tout le monde. L'autre a pour titre *la Somnambule*, et n'a pas été tout-à-fait aussi heureuse que *le Somnambule* du Théâtre-Français; car elle est tombée absolument.

La comédie française n'a guères été plus fortunée. *Le Bon Ami*, pièce en un acte, d'un M. Legrand, est une des plus insipides productions qu'on ait risquées sur la scène, et a eu trois à quatre représentations.

On joue actuellement, mais avec très-peu de succès, *la Réduction de Paris par Henri IV*, de M. Desfontaines. On a déja dit qu'on finirait par nous dégoûter, s'il était possible, de Henri IV, à force de le ramener sur la scène. Ce drame n'est autre chose qu'un recueil de tous les bons mots de Henri IV et de Crillon; c'est d'ailleurs une pièce à spectacle; on y voit beaucoup de drapeaux, des canons, etc. Mais ce qui a fait rire un peu,

c'est un acteur nommé Désessarts, gros comme un muid, qui joue le prévôt des marchands, et qui présente au roi un peuple *exténué*, dit-il, *par une longue famine;* et tout en parlant ainsi, il est d'un tel embonpoint qu'on craint que la porte ne soit pas assez grande pour lui quand il entre sur la scène.

## LETTRE CXXXIX.

Le barreau attire dans ce moment-ci l'attention publique.

Le parlement de Paris doit prononcer bientôt sur une cause très-singulière et très-importante, et qui, par plus d'une raison, mérite d'être rapportée. Ce détail est au moins aussi utile que l'analyse d'une nouveauté.

Le premier août 1773, à dix heures du soir, le sieur Leroux, receveur des aides à Cuvilly, village de Picardie, trouva, en rentrant dans sa maison, un enfant sourd et muet, qui était couvert de haillons et étendu sur la terre. Il l'habilla, le logea et le nourrit jusqu'au 2 septembre suivant, qu'il fut conduit à Bicêtre par ordre du lieutenant de police.

Il y resta jusqu'au mois de juin de l'année 1775. Étant tombé malade alors, il fut remis à l'Hôtel-Dieu, où une religieuse de l'hôpital Saint-Louis le prit en affection et le recommanda à

l'abbé de l'Épée, instituteur gratuit des sourds et muets. Celui-ci ayant recueilli par signes divers renseignements, en composa une note et l'adressa à M. le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, qui l'envoya à toutes les brigades de maréchaussée du royaume, avec ordre de faire des recherches, chacune dans son district, pour découvrir la famille de cet enfant.

Une dame d'Hauteserre écrivit à cette occasion de Toulouse, qu'en 1773, le comte de Solard qui habitait dans la même maison qu'elle, avait un fils sourd et muet, âgé d'environ 11 ans, qui était parti au mois d'août, accompagné d'un clerc de procureur, et n'avait plus reparu. Cette lettre fut communiquée à l'abbé de l'Épée, ainsi qu'un signalement du sourd et muet de Toulouse, qui convenait, à quelques différences près, que l'âge pouvait avoir produites, au sourd et muet de Picardie.

L'abbé de l'Epée resta pourtant dans une inaction absolue après cette lettre, continuant d'instruire son élève et de pourvoir à tous ses besoins. Un jour qu'il était présent, ainsi que les autres, à une leçon publique, une femme dit en le voyant: *Eh! mon dieu, c'est le fils de M. le comte de Solard.* Interrogée sur les preuves qu'elle en pouvait donner, elle répondit qu'elle le connaissait parfaitement; qu'elle avait demeuré long-temps, en qualité de demoiselle de compagnie, chez mademoiselle Desgodets, grand'tante

du petit Solard, et qu'elle y voyait au moins une fois par semaine cet enfant qui était alors en pension dans l'île Saint-Louis. Le sourd et muet de Picardie fut présenté à cette pension, et reconnu pour Solard, par la mère et la fille qui la tenaient. Il fut également reconnu par la nommée Anathol, servante de M. d'Autel, grand-oncle maternel du petit Solard, laquelle était chargée d'aller le prendre dans sa pension, pour l'emmener tantôt chez cet oncle, tantôt chez la tante dont on a parlé plus haut. C'est là que l'abbé de l'Epée apprit que le jeune Solard était né à Clermont en Beauvoisis, et y avait toute sa famille maternelle. Il s'y transporta avec son élève qui fut reconnu pour Solard par vingt-neuf personnes de tout âge et de tout état, entre autres par la nourrice et par un cousin germain de la mère, et de retour à Paris, il fut également reconnu par le père de madame de Solard. On était alors au mois d'octobre 1777. Le procureur du roi du châtelet instruit par les papiers publics des différentes circonstances de cette affaire, présenta requête, et demanda qu'on informât contre les auteurs de l'enlèvement et de l'exposition du sourd et muet, qu'il qualifia de comte de Solard; sur quoi le lieutenant criminel lança un décret de prise-de-corps contre le sieur Cazeaux qui était ce clerc de procureur, accusé par la lettre de madame d'Hauteserre d'avoir fait disparaître l'enfant. Cazeaux fut arrêté à Toulouse et con-

duit à Paris, au mois de mai 1778. Il se défendit de l'accusation par deux moyens aussi forts l'un que l'autre : le premier était que l'enfant qu'on l'accusait d'avoir exposé sur le grand chemin, était mort à Charlas, bourg du diocèse de Comminges, au mois de janvier 1774, de retour des eaux de Bagnières, et il le prouve par un extrait mortuaire tiré des registres de l'église paroissiale: l'autre, que même en laissant à part cet extrait mortuaire, il était impossible que l'élève de l'abbé de l'Épée fût le petit Solard, puisqu'il avait été trouvé le premier août 1773, sur le chemin de Péronne, à deux cents lieues de Toulouse, et que le petit Solard n'était parti de Toulouse que le 4 de septembre 1773, dans un temps où le sourd et muet était à Bicêtre; et il établissait ce dernier moyen sur plus de cent dépositions. A ces preuves, il en joignit d'autres qui étaient d'une moindre force, à la vérité, mais qui avaient un grand poids par leur réunion; c'était que le prétendu Solard n'avait reconnu ni sa sœur, ni le portrait de son père, ni celui de sa mère, qu'il ne l'avait pas même reconnu, lui Cazeaux qui était accusé de l'avoir enlevé; qu'il était méconnu par sa sœur et par quatre personnes de Toulouse, qui toutes avaient vu, à l'âge de douze ans, le vrai Solard, méconnaissances qui avaient bien plus de poids que les reconnaissances de quelques parents qui avaient perdu de vue cet enfant dès l'âge de cinq ans.

Il mettait en fait que l'élève de l'abbé de l'Epée ne ressemblait aucunement au jeune Solard, et qu'il était impossible qu'il fût reconnu par quiconque aurait vu ce dernier. En effet, un avocat et le maître d'école qui l'avait instruit à Toulouse, confrontés à l'élève, le méconnurent et n'en furent pas reconnus. On leur opposait comme preuve d'identité, la surdent que l'élève avait avant de sortir de Bicêtre, et une lentille qu'il avait à la fesse, deux signes qu'avait pareillement le jeune Solard. Ils répondaient que l'élève avait la surdent à la mâchoire inférieure, et le jeune Solard, comme sa sœur, à la mâchoire supérieure; et quant à la lentille, que le jeune Solard n'en avait qu'une, et l'élève en avait cinq; ce qui réduisait à rien la présomption d'identité que la conformité de ces deux signes aurait pu faire naître. Enfin, il joignait à toutes ces preuves et à tous ces raisonnements, l'invraisemblance du crime et le défaut absolu de motifs probables. Malgré tout cela, le châtelet lui refusa sa liberté; mais sur l'appel au parlement, il l'obtint, et on ordonna une information en Languedoc, pour constater l'époque du départ du jeune Solard, son voyage à Bagnieres, à Charlas, sa maladie et même sa mort, parce que l'extrait mortuaire renfermant plusieurs irrégularités de forme, ne faisait pas la preuve légale complète. Au mois d'août 1779, deux conseillers au châtelet, un greffier, l'élève de l'abbé de

l'Épée, et son interprète, et Cazeaux, allèrent de Paris à Toulouse aux frais du gouvernement. L'élève ne reconnut ni l'Hôtel-de-Ville, édifice magnifique devant lequel le jeune Solard allait jouer tous les jours avec les enfants de son âge, ni le pont qui est un des plus beaux du royaume, ni la maison de sa prétendue mère, ni les autres maisons où il avait dû passer son enfance; et sur cent personnes qu'on lui présenta, il n'en reconnut point, et fut méconnu presque par toutes, quoique sa prétendue sœur qui était présente, reconnût et fût universellement reconnue. Il en fut de même à Albi, où le comte de Solard était mort, après y avoir resté deux ans avec sa famille. Le départ et le voyage à Bagnières étaient les principaux objets de l'information. Il fut prouvé par plus de cent témoins, 1° que Cazeaux était parti dans les premiers jours de septembre, les uns assignant le jour précis, les autres l'époque des vacances du parlement, d'autres, la maturité des raisins, d'autres la Notre-Dame de septembre, mais personne ne rétrogradant au-delà des derniers jours du mois d'août. 2° Que plusieurs personnes qui le connaissaient, ainsi que l'enfant, l'avaient rencontré avec lui sur le chemin de Bagnières, dans le mois de septembre. 3° Que plusieurs habitants de Toulouse, dont quelques-uns d'un rang distingué, qui prenaient les eaux à Bagnières, y avaient vu au mois de septembre le petit Solard,

qu'ils connaissaient personnellement, accompagné de Cazeaux. 4° Que plusieurs centaines de témoins, dont quelques-uns avaient fait le voyage de Bagnières, avaient vu arriver au mois d'octobre à Charlas, Cazeaux accompagné du petit Solard; qu'ils avaient vu cet enfant accueilli par la famille Cazeaux, demeurer dans le bourg jusqu'au mois de janvier, y tomber malade et mourir de la petite-vérole. 5° L'élève amené à Bagnières et à Charlas, ne fut reconnu par personne pour être le comte de Solard.

On constata par des dépositions, par l'état des lieux et la hauteur de l'herbe, qu'on n'avait enterré personne depuis dans l'endroit où il avait été inhumé. On ouvrit sa tombe; on recueillit soigneusement ses os, et en les passant au crible, on trouva la surdent qu'il avait dû avoir. La mort du jeune Solard, l'impossibilité physique qu'il fût en même temps à Bagnières et en Picardie, ayant été ainsi constatées, l'innocence de Cazeaux ne laissait plus aucun doute. Mais qui était donc cet enfant trouvé? On a essayé de le découvrir en ordonnant une information en Picardie et en Flandre, sur d'anciens indices qui étaient venus à l'abbé de l'Epée, au commencement de l'affaire, et qu'il avait négligés pour suivre ceux qu'on lui avait envoyés de Languedoc. Dans cette information ont été entendus cinq fils et trois filles de feu Blondel, chirurgien à Méhéricourt, tous âgés de plus de vingt-cinq ans, qui ont dé-

posé qu'au mois de mai 1773, deux mendiants, dont l'un était sourd et muet, vinrent chez leur père demander l'aumône; celui qui parlait dit qu'ils étaient frères, natifs des Pays-Bas, entre Charleroy et Namur, que leur père était mort, et travaillait de son vivant dans une mine de charbon de terre. Le chirurgien garda celui qui savait parler, pour avoir soin de son bétail; mais comme le sourd et muet lui devint incommode, il voulut les renvoyer l'un et l'autre; alors celui qui se nommait *Alexandre*, et qui n'étant ni sourd, ni muet, se trouvait fort bien chez son maître et voulait y rester, imagina d'éloigner le muet. Il l'emmena dans un village, à une lieue de Méhéricourt et l'y laissa. Le chirurgien en étant instruit, l'envoya chercher et le reprit dans sa maison; mais, comme il s'y conduisit aussi mal qu'auparavant, il dit vers la mi-juillet 1773 à *Alexandre*, qu'il allait être obligé de le renvoyer aussi, pour se débarrasser du muet qui lui devenait trop à charge. C'est alors que *Alexandre* l'amena à Orvillé, où il l'abandonna, et peu de temps après, le chirurgien et sa famille apprirent qu'il avait été recueilli par le sieur Leroux à Cuvilly, et qu'on travaillait à le faire placer à Bicêtre.

Deux paysans d'Orvillé ont déposé que vers le 17 ou le 18 juillet 1773, deux mendiants vinrent demander, à l'entrée de la nuit, l'hospitalité à l'un d'eux; qu'ils étaient vêtus d'une roulière,

et que le plus jeune était sourd et muet; qu'on les mit coucher dans une écurie; mais que le lendemain elle fut trouvée ouverte, et que le plus grand avait disparu, laissant le sourd et muet tout seul; que ce paysan qui les avait reçus, garda le muet pendant huit jours, au bout desquels le second déposant s'en chargea et le nourrit jusqu'à ce que, ayant eu affaire à Cuvilly, il fut suivi par cet enfant qui s'était attaché à lui; et comme il allait vite, le muet resta en arrière, et fut trouvé le soir par le sieur Leroux, qui, après l'avoir gardé un mois, le fit entrer à Bicêtre.

Sur ce résumé exact des faits, il se présente plusieurs réflexions intéressantes : 1° l'abus de notre jurisprudence qui, sur des apparences très-incertaines, fait faire à un citoyen cent quarante lieues, chargé de fers comme un criminel, le plonge dans les cachots pendant treize mois, lui fait perdre sa liberté(1), son état, sa santé, ne lui rend encore qu'une liberté provisoire, quand son innocence est prouvée par l'impossibilité physique du crime, et enfin ne lui assure aucun

(1) Je serais toujours tenté de rire de pitié, si je ne frémissais pas d'horreur, en voyant avec quelle gravité de ton nous parlions alors de *liberté civile*, chaque fois qu'elle était lésée, et en songeant à ce qu'elle est devenue depuis qu'on nous a donné ce qu'on appelle *la liberté politique*. L'*abus* qui nous faisait jeter des cris est à ce que nous avons vu ensuite comme l'unité à un million.

dédommagement, quand elle l'aura déchargé d'accusation.

2° L'obstination de l'abbé de l'Épée, qui connu jusque-là pour un bienfaiteur de l'humanité, s'attache tellement à l'idée de l'existence d'un prétendu Solard, qu'il devient le persécuteur d'un innocent, et l'auteur de tous les malheurs de Cazeaux; et qui, plutôt de renoncer à une erreur où son amour-propre est intéressé, continue, malgré l'évidence des preuves, à soutenir que son élève est Solard, et retarde autant qu'il le peut le jugement du procès et les réparations dues à l'innocence.

3° Le caractère du public qui, toujours épris du merveilleux, avait adopté avidement cette fable du faux comte de Solard, et semble encore aujourd'hui résister à la démonstration, plutôt que de renoncer à un roman qui lui plaisait comme s'il était plus important pour lui que ce sourd et muet fût comte de Solard, qu'il ne l'est qu'un innocent ne soit pas condamné à la potence. Voilà les hommes, et sur-tout dans les grandes villes (1).

4° (Car il faut dire le bien comme le mal). La multitude des moyens et des frais que toutes les

---

(1) Oui, mais ce qui ne pouvait arriver qu'*en révolution*, c'est qu'on ait osé mettre sur la scène, avec le nom des personnes, ce ridicule et funeste roman, comme *un fait* à célébrer en l'honneur de la mémoire de l'abbé de l'Épée.

autorités ont prodigués pour découvrir la vérité, et qui ne pouvaient réussir que par l'ordre et la police vraiment admirables dans tout ce qui peut constater l'état des personnes, objet si important par toutes ses conséquences, et qui n'est nulle part mieux rempli que parmi nous.

Les deux premiers volumes des *Annales de la Vertu*, par madame la comtesse de Genlis, ont paru dans les derniers jours de l'année qui vient de finir. Cet ouvrage qui aura encore quatre volumes, fait partie du plan général d'éducation qu'elle s'est proposé, et dont ses comédies morales ont été le commencement. Cette nouvelle production ne suppose pas, à beaucoup près, autant de talent que la première, et n'offre pas le même agrément; mais elle tend au même but d'utilité. Celle-ci contient des éléments d'histoire universelle à l'usage des jeunes personnes, et s'arrête principalement sur les plus beaux traits de vertu que présentent les annales de toutes les nations. Ces traits détachés sont toujours précédés d'un abrégé chronologique des faits les plus importants, etc.

## LETTRE CXL.

1781.

Il a couru ici une petite brochure qui a fait quelque bruit; c'était une apologie de M. de Vol-

taire contre M. d'Épréménil, qui avait attaqué fort mal-à-propos sa mémoire et ses écrits dans un plaidoyer contre le jeune M. de Lally, fils de celui qui a été décapité. Tous les papiers publics de l'Europe ont parlé depuis long-temps de la réclamation de cet officier contre l'arrêt qui a condamné son père, et des démarches qu'il a faites pour réhabiliter sa mémoire. La révision du procès a été ordonnée, et n'est pas encore finie. On sait que M. d'Épréménil, conseiller au parlement de Paris, est neveu de M. de Leyrit, qui était à la tête du conseil de la compagnie des Indes, et l'un des plus grands adversaires du feu comte de Lally. Il a pris parti hautement dans cette affaire, sous prétexte que la mémoire de Lally ne pouvait pas être réhabilitée, sans que celle de son oncle fût compromise. Ce M. d'Épréménil est un homme d'un esprit ardent, d'une ambition incendiaire, dévoré du désir de faire parler de lui, partisan fanatique des prétentions parlementaires, convaincu qu'un conseiller au parlement de Paris est le premier être du monde, et qu'un parlement ne peut pas avoir tort.

Le motif de son *intervention* était bien moins l'intérêt de la mémoire de son oncle, qui, au fond, courait fort peu de risque, que l'envie de jouer un rôle, et de se rendre devant le public l'avocat de sa compagnie et le défenseur de ses arrêts. A en croire ses plaidoyers qui, à travers les déclamations de notre style judiciaire, laissent pour-

tant apercevoir beaucoup de vivacité d'esprit et une grande habitude de la discussion, il semblerait qu'il ne doit plus y avoir en France ni lois, ni magistrature, si le comte de Lally est déclaré innocent, malgré la sentence du parlement de Paris. On n'ignore pas cependant quelle a été l'opinion publique sur ce jugement. Quoique Lally se fût rendu très-odieux, l'arrêt qui le condamna ne pouvait pas même être juste pour le fond, tant il est inique dans la forme. L'exposé seul était une violation évidente de toutes les règles du bon sens et de tous les droits de l'humanité. On s'accorde assez à croire que Lally avait commis des fautes graves, et qu'il pouvait, même à l'examen des faits, être jugé digne de punition. Mais d'abord, comme militaire et gouverneur de place, il devait être jugé par un conseil de guerre ; cela ne comporte point de réplique. Ce qui est encore plus remarquable, l'arrêt qui le condamne à la mort n'annonce pas un seul fait capital. Certes, s'il y a quelque chose de révoltant, c'est d'envoyer un citoyen au supplice sans expliquer quel est son crime. Les termes de l'arrêt portaient textuellement : *Pour avoir trahi les intérêts du roi et de la compagnie des Indes, et pour abus d'autorité, vexations et cruautés.* La première idée qui se présente sur-le-champ, c'est de dire, Quelle espèce de *trahison*? quelles *cruautés*? quel *abus d'autorité*? Tous ces différents délits peuvent être plus ou moins graves, plus ou moins punis-

sables, et il y en a une foule de cette espèce qui ne méritent point la mort. Cet énoncé vague et arbitraire était une très-mauvaise application de la méthode des compagnies souveraines, qui d'ordinaire sont dispensées de motiver leurs arrêts autrement que par *les cas résultant du procès;* ce qui peut paraître plausible quand elles jugent *sur l'appel* et en dernière instance, après un tribunal inférieur; mais ce qui est inadmissible dans un jugement en première instance, où l'on est toujours obligé d'énoncer le *fait capital*, et de constater le délit, qui doit être aussi connu, aussi public que le châtiment. Aussi M. de Voltaire, vengeur infatigable des droits naturels, ne manqua pas, dans son *Histoire de Louis XV*, de prendre la défense du comte de Lally; et trois jours avant sa mort, lorsqu'on vint lui dire que le conseil du roi venait de casser l'arrêt et d'ordonner la revision du procès, il dicta un billet où étaient ces mots : *Aujourd'hui le conseil du roi a réparé l'injustice commise en la personne du comte de Lally, assassiné par Pasquier.* Ce Pasquier était le rapporteur du procès de Lally, et passe encore aujourd'hui au parlement pour un des plus terribles criminalistes. M. de Voltaire, qui l'a toujours détesté, fit attacher ce billet au rideau de son lit. L'expression en est violente, mais elle n'est pas injuste (1). Ce fut le dernier

(1) Parce que l'intention ne justifie pas, et qu'un juge

trait d'une imagination encore très-sensible, et la dernière lueur d'une raison affaiblie qui s'égarait à tout moment.

Le fils du comte de Lally n'a pas manqué dans ses plaidoyers de s'appuyer du suffrage de M. de Voltaire. M. d'Éprémémil y a répondu par une invective très-outrageante contre ce grand écrivain, qu'il eût fallu réfuter par des raisons et non par des injures. C'est à cette sortie très-déplacée qu'on a répliqué par une brochure piquante et ingénieuse, mais qui n'est pas toujours aussi solide par les raisonnements qu'elle pouvait et qu'elle devait l'être : on l'attribue à M. de Condorcet. Ce qui pourrait en faire douter, c'est qu'il y a des notes à la louange de Colbert et de M. Necker, deux hommes que M. de Condorcet n'a jamais pu souffrir, et dont même il a outragé le dernier avec la plus grande indécence dans des satires anonymes. M. Necker n'y a répondu que par les opérations d'un ministère jusqu'ici justifié par des succès, excepté près de M. de Condorcet, qui, malgré son esprit et ses lumières, est sujet à des préventions très-aveugles, dont il

qui suit un procédé irrégulier, tel que celui de l'*accumulation des faits comme équivalents à un crime capital*, viole la loi pour la plier à son opinion propre, ce qui est toujours un crime quand il s'agit de la vie, de l'honneur, de la liberté d'un homme; et c'est ainsi qu'on peut être *assassin* sans vouloir l'être.

ne revient jamais. Au reste, ceux qui le croient l'auteur de cette dernière brochure, imaginent que les notes ne sont pas de lui, qu'elles sont de la main de M. Suard, qui, chargé de l'impression de ce petit pamphlet, et sentant que l'on pouvait craindre quelque chose du parlement qui y est très-maltraité, a voulu dérouter les conjectures et dépayser le lecteur, en même temps qu'il faisait sa cour à M. Necker.

Beaumarchais vient de publier enfin le *Prospectus* des œuvres de M. de Voltaire, malgré les oppositions qui l'ont retardé long-temps. Je ne doute pas que la poste n'ait porté ce prospectus à Pétersbourg, comme dans tout le reste de l'Europe. On y annonce deux éditions qui doivent paraître à la fin de janvier 1782, l'une de 40 volumes *in*-4°, l'autre de 60 *in*-8°, toutes deux exécutées avec les caractères de Baskerville, dont l'élégance est connue. Cette impression, dont on a vu des essais joints au prospectus, n'est cependant pas sans défauts. Le caractère en est maigre et pâle, du moins dans l'*in*-8° ; car celui de l'*in*-4° (1) est plus fort et plus marqué : le papier lisse fatigue la vue. Cette impression, quoique justement célèbre, est inférieure aujourd'hui à celle de Didot, qui, dans une édition du *Traité des délits et des peines*, en italien, imprimé sur du

(1) Cette édition *in*-4° n'a jamais été qu'un projet.

papier d'Annonai, le meilleur de l'Europe, paraît avoir porté l'imprimerie au dernier degré de perfection.

M. Cailhava a fait paraître son *théâtre*; car c'est ainsi qu'il appelle un ramas de farces des boulevards, et de rapsodies prétendues comiques, faites pour les tréteaux d'Arlequin. La seule de toutes ses pièces que l'on joue au Théâtre-Français, est empruntée d'un *imbroglio* espagnol, intitulé *la Maison à deux portes*, qu'il a arrangé sous le titre de *Tuteur dupé*. Elle roule tout entière sur des intrigues de valets, ressorts usés de l'ancien théâtre, et qui est si loin de la bonne comédie de mœurs et de caractères. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en récrépissant ce vieux genre subalterne, l'auteur prétend avoir ressuscité le bon comique de Molière, quoique ce soit précisément ce comique d'Arlequin et de Scaramouche que Molière a remplacé par la bonne comédie. Le même auteur réclame hautement la *gloire* (c'est le mot dont il se sert) d'avoir imaginé qu'il fallait à Paris deux troupes de comédiens, quoique ce soit depuis long-temps le vœu général et public de tous les gens de lettres, et que tout le monde sache que sous Louis XIV, il y a eu à Paris jusqu'à trois troupes de comédiens. M. Cailhava a joint à son théâtre une longue compilation sur l'*Art de la comédie*. On y trouve des recherches utiles, mais fort peu d'esprit et de goût, et un très-mauvais style. L'auteur est du

nombre de ceux qui donnent de longs préceptes d'un *art* qu'ils ne savent pas.

L'abbé Auger, connu par une traduction très-médiocre de Démosthène, vient d'en donner une meilleure des ouvrages d'Isocrate. C'est un homme de collége, qui sait mieux le grec que le français, et dont le travail peut servir aux études des jeunes gens, mais qui n'est pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens et de l'élégance attique.

## LETTRE CXLI.

Les champions des deux partis que la musique a mis aux mains depuis long-temps, attendaient avec une égale impatience l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini. Depuis l'arrivée de ce grand maître en France, les ouvrages qu'il avait donnés à l'Opéra, malgré leurs beautés supérieures, plus appréciées jusqu'ici par les connaisseurs que par la multitude, n'avaient pu balancer les avantages que Gluck tirait du fond de ses sujets, et de la prédilection que nous avons pour le tragique. Le grand succès de *Roland* n'était que ce qu'il pouvait être, le succès d'une pastorale héroïque. On en chantait les airs par-tout, mais on se plaisait à répéter que le seul Gluck savait faire de la musique théâtrale, parce que le seul Gluck avait fait des tragédies. *Atys* même, qu'on regardait

comme un des ouvrages les plus dramatiques et les plus intéressants de Quinault, *Atys* n'avait pas paru assez *tragique* depuis que nous avions eu les *fureurs d'Oreste* sur le théâtre de l'Opéra. Il fallait donc, pour décider la question, que Piccini se mesurât corps à corps avec Gluck dans un même sujet, et c'est ce qu'il a fait dans l'*Iphigénie en Tauride*, et au grand étonnement des gluckistes, avec un succès complet. Il était difficile d'avoir à vaincre plus de préjugés et d'obstacles. Sans parler de la cabale active et puissante de Gluck, rien n'est vu plus défavorablement dans ce pays-ci que le projet de refaire ce qu'un autre a fait. Cette intolérance même est peut-être portée plus loin en musique qu'en littérature; et après le succès de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, on ne concevait pas à Paris, ce qui aurait paru tout simple à Rome et à Naples, qu'un autre compositeur osât traiter le même sujet Enfin Piccini a cru nécessaire, le jour de la représentation de son opéra, de rendre compte au public, dans une lettre insérée au Journal de Paris, des motifs qu'il avait de hasarder une *Iphigénie* après celle de Gluck, et il proteste sur-tout contre toute idée de concurrence et de rivalité Il se borne à dire qu'ayant commencé son ouvrage avant que Gluck eût fait le sien, il n'a pas voulu perdre le fruit de son travail. C'est une anecdote remarquable dans l'histoire des arts. qu'un artiste demandant pardon au public d'oser lui offrir un bel ouvrage.

Après tous ceux qu'il a donnés depuis trente ans, il faut que cet homme ait dans la tête un trésor inépuisable de musique, pour avoir trouvé de quoi suffire à cette nouvelle production. C'était bien pour cette fois une tragédie qu'il fallait faire (puisqu'enfin c'est de la tragédie qu'on veut), et il l'a faite. Mais il a prouvé en la faisant, qu'on pouvait être tragique sans hurler, produire de grands effets sans pousser de grands cris, mettre son orchestre en action sans étouffer le chant de l'acteur, placer les plus beaux airs dans les situations les plus fortes, enfin parvenir au pathétique, sans cesser un moment de charmer l'oreille; et l'on peut ajouter, *c'est ce qu'il fallait démontrer*.

Ce qui prouve encore la flexibilité féconde de son talent, c'est qu'il a paru supérieur dans quelques parties qu'il n'était pas accoutumé à traiter avec autant de soin que le reste. En effet, personne ne lui refusait le talent de faire un beau chant; mais on trouvait ses chœurs quelquefois un peu négligés, et l'on désirait aussi qu'il tirât dans quelques occasions un plus grand parti de son orchestre. Il a répondu à tous ces reproches dans son *Iphigénie en Tauride*. Rien n'a été plus applaudi que ses chœurs; rien n'est plus riche et plus heureux que ses accompagnements. L'expression en est toujours claire et distincte, et l'oreille en saisit facilement tous les rapports: rien de confus, rien de trop bruyant.

Quant à ses airs, le mérite n'en est pas contesté. Ils ont été tous applaudis; mais sur-tout trois morceaux consécutifs du troisième acte ont enlevé tous les suffrages et excité des transports redoublés : dans le combat de l'amitié entre Oreste et Pylade, le premier air que chante Oreste, commençant par ces mots qui reviennent en rondeau : *Cruel! et tu dis que tu m'aimes!* un autre chanté par Pylade : *Oreste! au nom de la patrie*, etc. Le premier est d'une vivacité énergique; le second d'une pureté, d'une douceur et d'un éclat auxquels on ne peut rien ajouter. Le contraste a été vivement senti; et lorsque ensuite cette belle scène a été terminée par un *trio* entre Iphigénie, Oreste et Pylade, de la plus touchante mélodie, l'enthousiasme a été au comble, et il ne fallait rien moins pour l'exciter. Car dans les deux premiers actes, une partie des spectateurs semblait résister à son plaisir, et les applaudissements n'avaient pas toujours cette plénitude qui ne se montre guère qu'avec la faveur générale, ou bien dans ces moments rares où le génie maîtrise les ames et force les volontés.

Le poëme est comme celui sur lequel a travaillé Gluck, calqué sur l'*Iphigénie* de Guymond de la Touche, avec cette différence que l'auteur de l'opéra a rendu Thoas amoureux d'Iphigénie; mais heureusement il est fort peu question de cet amour qui ne sert qu'à refroidir un peu le premier acte. Les paroles sont d'une extrême

médiocrité qui va souvent jusqu'à la platitude : le chant couvre tout.

En même temps qu'on applaudissait à l'Opéra cette superbe musique, on entendait à l'académie française d'aussi beaux vers qu'il soit possible d'en faire dans le genre de la poésie descriptive. L'abbé Delille, à la réception de MM. le Mierre et de Tressan, a lu le quatrième chant d'un *Poëme sur les Jardins*, qui a enchanté l'assemblée. C'est véritablement un talent original pour le mécanisme du vers, mérite rare et précieux, après tout ce que nous avons déja d'excellent. C'est un usage presque toujours heureux d'une langue qui avait déja pris tant de formes sous la main de nos grands maîtres; et qui dans les vers de l'abbé Delille semble toujours flexible et pittoresque, sans être jamais bizarre ni recherchée; c'est une rapidité de mouvements naturels et intéressants, une foule d'images justes, de tournures piquantes ou naïves, un sentiment exquis des formes de notre versification propres à rendre les beautés de la nature, et cet art de saisir les rapports de l'harmonie avec l'idée, et l'intelligence de l'oreille avec l'imagination, art sans lequel il n'y a point de style. Enfin, à quelques endroits près, qui m'ont paru manquer ou d'élégance, ou de justesse, et qu'il doit être facile de corriger, cet ouvrage doit faire un honneur durable à son auteur, au moins pour la versification; car pour le fond et l'ensemble du

poëme, on n'en peut juger qu'en le lisant tout entier. L'auteur, il est vrai, lit avec une espèce de coquetterie fort séduisante, et peut-être trop prononcée. Mais si le prestige de sa lecture a pu me dérober quelques défauts, je suis très-sûr qu'il ne m'a point fait illusion sur les beautés.

En qualité de directeur, il répondait aux deux récipiendaires; leurs discours étaient médiocres; les siens, pleins d'esprit et d'agrément, ont fait le plus grand plaisir. On pouvait lui dire ce jour-là, *docte sermones utriusque linguæ;* car sa prose a réussi autant que ses vers. Ceux qu'a lus M. Lemierre n'ont eu aucun succès: c'était une scène d'une tragédie de *Barneveldt*, grand pensionnaire de Hollande. Il est possible que le désavantage de lire une scène détachée d'une pièce qui n'est point connue, ait contribué à refroidir l'auditoire; mais il faut avouer aussi que les vers de M. Lemierre ont besoin de toute l'illusion du théâtre, et le public qui s'assemble à l'académie est un peu plus sévère sur le style que le parterre, et sur-tout le parterre d'aujourd'hui.

*L'Almanach des Muses* de cette année, si l'on en excepte quelques poésies du chevalier de Parny, est d'ailleurs fort peu de chose. J'y remarquai, parmi quelques bagatelles agréables, des vers d'un jeune homme, M. Doigny, l'un de nos concurrents accoutumés pour le prix de poésie que nous donnons, et qui jusqu'ici n'a pas été heureux à concourir. Cette petite pièce est la plus

courte, mais aussi la meilleure qu'il ait faite. Il y a de l'élégance, de la douceur et du sentiment. Que n'écrit-il toujours ainsi? Mais tant de gens ont été jusqu'au madrigal, et n'ont pas été au-delà!

A Zirphé.

« Pourquoi (me dites-vous) votre lyre amoureuse
« Qui célébrait l'empire des plaisirs,
» Maintenant sous vos doigts timide et paresseuse,
« N'est-elle plus que l'écho des soupirs? »
Eh! comment voulez-vous que flexible et sonore,
Ma lyre qui toujours fut la voix de mon cœur,
Soit infidèle à ma douleur,
Quand vous ne m'aimez plus, quand je vous aime encore?
J'ai perdu mon talent en perdant cette erreur
Qui près de vous nous trompe et nous enchante.
Hélas! rendez-moi le bonheur,
Si vous voulez que je le chante.

Si quelque chose est plus ridicule que les plus mauvais vers de ce recueil, c'est la notice qui le termine, et qui contient les jugements du rédacteur sur tous les ouvrages de poésie qui ont paru dans l'année. Il paraît se croire appelé par le choix des muses à juger de toutes les productions de notre Parnasse; mais son jugement, que personne ne lui demande, est souvent inepte et partial, autant que son laconisme est impérieux et insignifiant; et on voit que les muses n'éclairent pas plus leur prétendu secrétaire,

qu'elles n'inspirent la plupart des poëtes qui composent son recueil.

## LETTRE CXLII.

Les différents succès dans ce pays sont sujets au retour, et sur-tout ceux du théâtre. On voit des ouvrages, d'abord peu accueillis, reparaître avec éclat ; on en voit d'autres, après avoir réussi dans la nouveauté, être moins heureux à la reprise. On peut ranger parmi ces derniers l'*OEdipe chez Admète*, de M. Ducis, en dernier lieu remis sur la scène et imprimé en même temps. Il a été abandonné tout de suite, et retiré après trois représentations. Ce n'est pas que les beautés réelles qu'il doit à Sophocle, aient fait moins de plaisir qu'auparavant; mais le public, qui avait espéré que dans l'intervalle de deux ans, il corrigerait les défauts palpables qui font de cette tragédie une espèce de monstre où il y a de belles parties, a paru cette fois moins disposé à excuser ses défauts, et sur-tout l'évidente duplicité d'action, et l'ennui de trois actes étrangers au sujet. D'un autre côté, l'impression a fait sentir davantage les vices du style, les déclamations, les lieux communs, les réminiscences, les disparates, et sur-tout l'impropriété des termes et l'incorrection du langage. Il n'est malheureusement que trop de mode de voir des hommes même de talent, tels

que M. Ducis, se persuader, soit par paresse, soit par impuissance, que toutes ces fautes-là sont assez indifférentes pour l'effet d'une pièce de théâtre. Cela peut être pour le premier moment; mais on n'obtient une estime durable en aucun genre, si l'on ne prend la peine de bien écrire.

L'abbé Delille lui-même n'a pas été tout-à-fait à l'abri de ce retour de sévérité qui suit d'ordinaire les grands applaudissements. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de ses vers qui généralement résisteraient à l'examen, parce qu'il est très-bon versificateur; il n'est question que de ses discours académiques à la dernière assemblée, sorte d'ouvrages toujours épluchés avec la dernière rigueur, par un monde que le nom seul de l'académie avertit d'être sévère, et quelquefois même engage à être injuste. On ne l'a pas été pour l'abbé Delille, qui jouit de la plus grande faveur personnelle dont jamais auteur ait joui; et puisque la mode se mêle de tout dans ce pays, il est trop heureux que le mérite véritable y soit quelquefois de mode. Mais cela n'empêche pas que tous ceux qui avaient entendu parler de ses succès à la séance, ne se soient récriés que ces discours ne leur en paraissaient pas tout-à-fait dignes. Il se pourrait que tout le monde eût raison, et voici comment. Il y a un genre d'écrire plus fait pour être applaudi à une lecture publique que dans le cabinet, et c'est précisément cette manière qu'avait choisie l'abbé Delille, peu accoutumé à écrire

en prose, et désirant beaucoup de réussir. Il a cherché les traits, les saillies, les idées plus éblouissantes que solides; et, parmi beaucoup de choses ingénieuses, il en a laissé qui ont paru recherchées, fausses, affectées ou obscures. On a fait grand bruit de quelques légères fautes de langage qu'on est toujours si charmé de trouver dans un académicien, et qui ne prouvent ici que le peu d'habitude d'écrire en prose.

Le succès d'*Iphigénie en Tauride* se soutient toujours avec le même éclat et le même concours; il force les ennemis mêmes de Piccini à lui rendre hommage. Dernièrement M. Suard, l'un de ceux qui lui étaient le plus opposés, et le plus intolérant des gluckistes, crut devoir lui faire compliment *sur le bel ouvrage* qu'il avait fait, et ajouta: *L'on vous a peut-être dit, monsieur, que j'étais votre ennemi; mais je vous jure que je ne l'ai jamais été. Monsieur*, répondit Piccini, *je le crois d'autant plus aisément, que je ne vous ai jamais fait de mal.*

Aux Italiens on a donné *les Étrennes de Mercure*, pour pièce du jour de l'an : elles ont médiocrement réussi. Ce sont des scènes à tiroir, parmi lesquelles il y en a quelques-unes d'agréables. Mercier a imaginé de faire jouer par les Italiens, qui depuis quelque temps ont obtenu la permission de jouer des comédies, son drame de *Jenneval*, imprimé il y a dix ans, et dont le sujet est le même que celui de *Barneveldt* anglais, mais

affaibli et défiguré. Cet ouvrage extravagant, écrit en prose boursoufflée, a été hué d'un bout à l'autre.

La comédie française n'a pas fait fortune avec le *Jaloux sans amour*, pièce en cinq actes de M. Imbert, dénuée d'action, d'intérêt et de caractères, écrite en vers libres, sorte de versification qui demande un art particulier, comme l'a très-bien observé Voltaire, et dont l'*Amphitryon* de Molière est le meilleur modèle dans le dialogue dramatique. Le style de M. Imbert n'est pas sans esprit, mais infecté du jargon moderne, et tour-à-tour recherché ou négligé. La pièce n'a eu que trois ou quatre représentations.

Il paraît deux livres intéressants et curieux, l'un de faits, l'autre de raisonnement. Celui-ci est un traité qui m'a paru judicieux, *sur les réformes à faire dans notre jurisprudence criminelle*. L'auteur aurait pu prendre pour épigraphe ce vers de Molière :

J'aurais beaucoup à dire, et belle est la matière.

il ne l'a ni épuisée, ni même remplie; mais il l'a traitée avec un bon esprit, et son ouvrage ne peut qu'avancer la réformation que tous les bons citoyens désirent dans nos lois criminelles.

L'autre livre est tiré des manuscrits de feu Duclos; il a pour titre : *Pièces intéressantes et peu connues*. C'est une espèce de répertoire de faits et d'anecdotes, parmi lesquels il y a des mor-

ceaux précieux et des traits fort singuliers. Toute l'histoire de la querelle qui força le comte de Bonneval à s'aller faire Turc, y est consignée dans des lettres originales. Il y en a une sur-tout qui peint parfaitement le caractère de ce célèbre aventurier. C'est la Place qui est l'éditeur de ce recueil, et qui est fait pour tirer parti de l'esprit d'autrui plutôt que du sien.

## LETTRE CXLIII.

Rien n'a fait plus de bruit que le *Compte rendu au Roi par M. Necker*, de l'état des finances de la France. On en a débité jusqu'à trois mille exemplaires par jour, et l'on est au quarantième mille. L'imprimerie royale peut à peine fournir à l'empressement de toute l'Europe. Rien n'est en effet plus intéressant qu'un pareil sujet, si ce n'est la manière dont il est rempli, et qui est à-la-fois d'un bon administrateur et d'un écrivain qui a du talent. Les ennemis de M. Necker ne pouvant guère attaquer le fond, se sont réduits à dire que l'auteur parlait de lui-même d'un ton trop avantageux. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point (1); cependant il faut se ressouvenir qu'il

(1) L'auteur a dans la suite bien autrement mérité ce reproche, sans avoir la même excuse. C'est à l'histoire à le juger, mais on peut dire dès ce moment que les erreurs de

n'y a point de langage plus naturellement élevé que celui de la conscience d'un homme de bien, sur-tout s'il a été calomnié. C'est la première fois qu'un ministre des finances d'un grand royaume n'a pas craint de se mettre ainsi tout entier sous les yeux de l'Europe, et c'est à-la-fois un bel ouvrage et un bel exemple. On a dit que sous Louis XIV, Desmarets en avait fait autant; mais son imprimé n'était qu'un bordereau de caisse, un ouvrage de commis, qui prouvait simplement que c'était un honnête homme qui n'avait rien pris à l'état. L'ouvrage de M. Necker est un système général d'administration fiscale : il y expose les moyens de réforme et d'économie qu'il a trouvés, et ceux qu'il se propose d'essayer encore. Il est aussi intéressant par ce qu'il promet pour l'avenir, que par ce qu'il a fait jusqu'ici; et s'il répare les fautes de ses prédécesseurs, il impose un grand fardeau à ceux qui le suivront.

On a été jusqu'à lui reprocher le bien qu'il disait de madame Necker, femme respectable à tant d'égards, et qui seconde dignement son mari dans ses vues de bienfaisance. Il serait bien dur et bien injuste qu'on défendît à un honnête

---

l'orgueil peuvent faire autant de mal que les complots de la perversité; et quand la plus terrible de toutes les expériences vous crie des quatre parties du monde, *Tu t'es trompé*, on doit s'estimer trop heureux d'avouer le reproche; et l'on ne saurait dire trop haut, *oui, je me suis trompé*.

homme ce plaisir si doux et si légitime de louer ce qu'il doit chérir. Ce morceau, au contraire, ne peut pas être lu sans intérêt.

Les comédiens français restent toujours dans leur inaction ordinaire, et ne donnent aucune nouveauté; mais en revanche ils ont remis pour le carnaval une ancienne farce de Legrand, qui a fait courir tout Paris avec autant d'empressement que l'on courait à *Jeannot.* C'est le *Roi de Cocagne*, qui n'avait pas été joué depuis 1718. Le jeu de Préville et les facéties de Dugazon, qui se trouvait bien placé dans un rôle de charge, ont fait le succès de cette caricature. On en a sifflé une autre à l'Opéra (car il n'y a qu'heur et malheur), imaginée par le danseur Gardel. Cela s'appelait la *Fête de Mirza*, prétendu ballet-pantomime qui n'était qu'un tissu d'extravagances ridicules. L'Opéra avait dépensé quarante mille livres pour cette belle nouveauté, qui a été tellement huée, qu'on ne croit pas qu'elle reparaisse, au moins dans l'état où on l'a vue.

On donne continuellement aux Italiens de petites bagatelles, moitié en chant, moitié en dialogue, que le jeu des acteurs fait supporter pendant quinze jours, et qui sont oubliées dès que les auteurs ont la maladresse de les imprimer: cela ne mérite pas qu'on en parle.

Il a paru un essai de traduction en vers du *Roland furieux* de l'Arioste, dont on ne nous donne encore que le premier chant. Il y a de la

facilité, mais encore plus de faiblesse. L'auteur se permet d'ailleurs beaucoup de liberté, et substitue souvent ses plaisanteries au badinage délicat de l'Arioste, et le poëte italien est fort loin d'y gagner.

J'ai pourtant observé dans cette traduction quelques morceaux où le caractère de l'original est mieux conservé, et dont la poésie est élégante et animée : telle est la comparaison d'Angélique fuyant devant Sacripant, et d'un jeune faon fuyant devant une bête féroce. Le dernier vers est traduit mot à mot : *Esser si crede all' empia fera in bocca.* On peut encore citer ce morceau célèbre, où l'Arioste compare une jeune fille à une rose : *La virginella e simile alla rosa*, etc.

## LETTRE CXLIV.

Parmi les pertes que la nation et les lettres ont faites depuis quelque temps, il faut compter celle de M. Turgot, qui vient de mourir de la goutte à l'âge de quarante-neuf ans. Son père et son frère étaient morts à ce même âge et de la même maladie. Ainsi l'on peut dire que la goutte était héréditaire dans cette famille, comme la probité; car il semble que l'idée de l'honnêteté ait toujours été jointe au nom des Turgot, et c'était une raison de plus pour que celui de Beauvilliers, dont on peut faire le même éloge, lui fût joint par

des alliances. La sœur de M. Turgot a épousé le duc de Saint-Aignan : elle est dévote, mais d'une dévotion douce et éclairée. Au moment où elle vit son frère en danger, on lui proposa de parler de sacrements à M. Turgot, qui n'en avait pas paru jusques-là fort occupé. Elle répondit : « S'il « n'avait pas toute sa tête, je prendrais sur moi « d'agir avec lui selon mes principes ; mais puis- « qu'il a conservé sa raison, je n'ai pas de con- « seils à lui donner. »

C'était un homme d'une ame forte, que rien ne pouvait écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places ; d'une égalité d'ame et d'humeur que rien n'altérait, même au milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère ; d'une activité laborieuse que la maladie même ne pouvait ralentir. Quelques heures avant sa mort, il s'entretenait avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditait. Il n'avait que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des économistes, il la développa dans des édits qui tendaient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion, et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut

être utile ou dangereuse. Il entreprit l'abolition des corvées, l'un des grands fléaux des campagnes, et, quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'achever cet important ouvrage, il a détruit du moins beaucoup d'abus dans cette partie, et montré le bien que l'on pourrait faire. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans la finance, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestait pas la pureté de ses intentions; mais on disputait sur les moyens, et peut-être en effet avait-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisait au bien qu'il voulait effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction (1); mais il lui arrivait de manquer les affaires et de révolter les hommes, tandis qu'en cédant sur de petites choses et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but. C'est un talent qu'a singulièrement M. Necker, l'un de ses successeurs, qui, en opérant de plus grandes révolutions, a excité moins de murmures. Il a eu d'ailleurs la politique de n'embrasser aucun parti : et M. Turgot, qui avait arboré l'enseigne des économistes, avait d'abord soulevé contre lui tous les adversaires de cette secte d'en-

(1) On pourra voir ailleurs à quel point cette prétention des *philosophes-économistes* était éloignée de la connaissance des hommes et des choses.

thousiastes, qui, au lieu de chercher le bien avec simplicité, et de l'examiner avec un esprit de discussion, prenaient l'*évidence* pour mot de ralliement, et avaient la folie de parler en prophètes, même quand ils pouvaient avoir le mérite de penser en bons citoyens. De plus, les gens de la cour ne pouvaient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tout côté, et quoique le roi eût dit un jour en sortant du conseil, *Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple,* peu de temps après il le renvoya.

Jamais homme n'eut plus de moyens d'échapper à l'ennui, qui est, dit-on, la maladie des ministres disgraciés. Il avait des connaissances dans tous les genres, était très-versé dans la littérature ancienne et moderne, dans la physique, dans la géométrie, et avait essayé des vers métriques dans notre langue. Le travail et ses amis remplissaient tous ses moments. Le seul regret qu'il eût pu avoir, eût été celui de la chose publique, et le ministère de M. Necker a dû l'en dispenser; car on doit croire qu'il était assez juste pour ne pas méconnaître le mérite, même dans un homme qui avait annoncé sur plus d'un objet des principes différents des siens, mais qui dans plus d'une occasion a marché sur les mêmes traces.

On débite ici clandestinement la *Vie privée de Louis XV*, en 4 vol., ouvrage d'antichambre et

pourtant recherché, parce qu'il est défendu; compilation faite par des mains subalternes qui ont ramassé tous les bruits populaires et défiguré tous les faits connus. Il y a dans les pièces justificatives quelques morceaux curieux; mais d'ailleurs l'ouvrage est aussi mal écrit que mal composé.

Voici une chanson de madame Saurin, la femme d'un de nos confrères à l'académie: la chanson est morale, et fait honneur à l'esprit et à la raison de l'auteur.

AIR: *Des simples jeux.*

Sans vouloir trop chérir la vie,
Par nos soins sachons l'embellir;
Mais n'ayons pas la fantaisie
De chercher toujours le plaisir.
Pour le trouver, il faut l'attendre;
Qui sans cesse court après lui,
Au moment qu'il croit le surprendre,
Souvent n'embrasse que l'ennui.

Des faux biens craignons l'imposture,
La vanité rend-elle heureux?
Aux vrais plaisirs de la nature
Sagement bornons tous nos vœux.
S'il se peut, de l'amour volage
Fuyons le séduisant attrait:
Trop rarement il dédommage
Des sacrifices qu'on lui fait.

Cependant, si de sa puissance
Nous ne pouvons nous garantir,
Goûtons les plaisirs qu'il dispense,
En attendant le repentir.
Aux douceurs que l'amitié donne,
Qui consacre le plus d'instants,
Éprouvera que son automne
Diffère peu de son printemps.

Gardons-nous d'avoir la manie
De toujours prétendre à l'esprit;
Préférons l'aimable folie;
Ne parlons point comme on écrit.
En tout évitons la contrainte;
Aimons ces premiers mouvements
Où le cœur sans art et sans feinte,
Laisse échapper ses sentiments.

Défendons à l'indifférence
De jamais glacer notre cœur;
Elle éteint toute jouissance;
Par elle on est mort au bonheur.
Finissons, la morale ennuie,
Et de rien ne sait garantir.
Il faut pour jouir de la vie,
Raisonner peu, beaucoup sentir.

## LETTRE CXLV.

La mort de M. de Sainte-Palaye a laissé une place vacante parmi nous. C'était un homme de

mœurs fort douces; ses recherches sur l'antique idiome français et sur les mœurs des chevaliers, l'avaient conduit à l'académie des inscriptions, et la faveur de la feue reine le fit entrer à l'académie française, sans autre titre que son *Histoire de la Chevalerie*, livre assez bien fait, mais qui marquait plus de connaissances que de talents. Son *Histoire des Troubadours* n'est ni moins exacte, ni moins instructive; mais elle pourrait être réduite à moitié. Il avait commencé un glossaire dans le goût de celui de Ducange, mais beaucoup plus étendu. Le premier tome *in-fol.* est rédigé, et il avait amassé pour la suite des matériaux immenses, qui seront mis en œuvre par un homme de lettres qui a travaillé long-temps avec lui.

Sa place à l'académie française est disputée entre M. Bailly et M. de Champfort. L'un, déja membre de celle des sciences, est auteur d'une fort bonne *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne* en deux volumes *in-4°*, écrite avec une élégance et un agrément dont le seul Fontenelle avait donné l'exemple dans les matières abstraites. Il est vrai que si ce dernier pèche par l'affectation et l'abus de l'esprit, l'autre a le défaut de rechercher trop les ornements d'un style figuré. Cette espèce de luxe se fait sentir sur-tout dans ses *Lettres sur les Sciences*, adressées à M. de Voltaire, ouvrage plus amusant que solide, qui porte tout entier sur l'hypothèse très-peu probable

d'un peuple très-ancien, qui, selon l'auteur, est disparu de la terre, après y avoir enseigné tous les arts aux autres peuples. Mais, à l'appui de cette hypothèse qu'on a fort bien combattue, on trouve une foule de recherches curieuses et intéressantes, et le livre entier se fait lire avec plaisir.

M. de Champfort est un homme qui a beaucoup plus d'esprit que de talent. Son meilleur ouvrage est un petit drame en un acte, intitulé *La jeune Indienne*, écrit avec une élégance facile et un naturel intéressant. Ces caractères, qui avaient distingué son coup d'essai, ne se retrouvent dans aucune autre de ses productions poétiques, et paraissent en conséquence n'avoir appartenu qu'à cette sensibilité de la première jeunesse, qu'il a trop tôt perdue. Son style depuis est devenu sec, pénible et froid, quoiqu'en général correct et quelquefois élégant. *L'Éloge de Molière* et celui de la Fontaine sont des discours estimables, mais fort éloignés du degré de supériorité où ce germe d'éloquence a été porté par d'autres écrivains. Quand il a voulu s'élever à la tragédie, après avoir travaillé quinze ans sur un fonds emprunté, il n'a prouvé que l'impuissance absolue de produire jamais rien de dramatique. Son *Mustapha*, malgré toute la faveur de la cour, est tombé à Paris à force de froideur et d'ennui, et cet ouvrage est au rang des morts. Il a fait des contes qu'il lit dans les sociétés, et qu'on dit

pleins d'esprit; mais il faut les voir imprimés. Les suffrages sont partagés entre ces deux concurrents, et le plus heureux ne l'emportera que de deux ou trois voix.

L'activité laborieuse des comédiens italiens forme un contraste frappant avec l'orgueilleuse indolence des comédiens français. Ceux-ci ont donné quatre ou cinq nouveautés dans le cours de leur année; les autres en ont joué trente-six; aussi la part de ces derniers monte à vingt-deux mille livres, et celle des autres à douze ou treize. Cependant l'intérêt même, la plus forte de toutes les leçons, ne les corrige pas, et la vanité et la discorde ont établi parmi eux une espèce d'anarchie, qui ne tourne pas moins au détriment du public et de l'art dramatique qu'à celui des comédiens. La rivalité d'une nouvelle troupe qui leur fait peur, leur serait peut-être utile en les forçant à travailler, à tirer parti de leur fonds, qui est très-riche, et à perfectionner leurs talents, qui se corrompent et se perdent tous les jours.

Mais, tandis que les talents du théâtre tombent de plus en plus, ceux de la société semblent s'accroître dans la même proportion, comme pour nous rendre les plaisirs que nous perdons ailleurs. Les femmes sur-tout, dont l'éducation est plus soignée que jamais, cultivent tous les arts agréables avec un succès étonnant. La musique, le dessin, la peinture, leur sont de plus en plus familiers. Il est bien juste que les

muses leur rendent hommage, et en dernier lieu, je me suis cru obligé de payer d'un léger tribut poétique l'honneur qu'une femme de la cour voulut bien me faire, de dessiner mon portrait. C'était madame de la Fare, femme du comte de la Fare, petit-fils de celui qui a été célèbre dans le dernier siècle par son goût et ses agréments. Celui-ci est digne de porter ce nom; il aime les lettres et fait de jolis vers. Sa femme, qui est d'une figure charmante sans être régulièrement jolie, est excellente musicienne, pince la harpe, touche du clavecin supérieurement, et dessine comme un maître. Pendant qu'elle me peignait, je lui fis les couplets suivants. V. A. I. veut bien permettre que ces bagatelles suppléent au défaut d'autres objets plus intéressants que nous refuse la stérilité de notre littérature languissante.

A MADAME LA COMTESSE DE LA FARE.

AIR: *Des Folies d'Espagne.*

Sous vos crayons tout s'anime et respire,
Et tout s'enflamme au feu de vos regards.
De la beauté c'est peu d'avoir l'empire,
Vous y joignez la couronne des arts.

Lorsqu'à vos pieds ils portent leur hommage,
Par vos leçons vous les embellissez;
Toute leur gloire est dans votre suffrage,
Et d'un coup-d'œil vous les récompensez.

Mais c'est en vain, vous voyant si parfaite,
Que pour vous peindre on les unirait tous;
Il faut qu'Amour prépare la palette,
Et la remette aux mains de votre époux.

A propos de talents et d'agréments, nous avons ici M. le comte de Kzernichew, qui réunit tous les suffrages par la douceur de ses mœurs, son goût et son esprit, qui sont au-dessus de son âge. Il est impossible de mieux réussir dans les sociétés de notre capitale, qui n'est pas toujours indulgente pour les étrangers. Ce jeune seigneur ne sera sûrement pas du nombre de ceux qui ne tirent aucun profit de leurs voyages. Il ne manque aucune occasion de s'instruire, et par-tout où il ira, il acquerra des lumières et laissera des regrets.

## LETTRE CXLVI.

Nos théâtres n'offrent encore rien de nouveau depuis la rentrée, et notre littérature est stérile; car on peut appeler stérilité la malheureuse abondance des brochures insipides ou frivoles dont les titres remplissent les journaux, et fournissent la matière d'extraits aussi ennuyeux que les ouvrages. Une autre ressource tout aussi malheureuse, ce sont les compilations inutiles et les mauvaises traductions. Qu'importe, par exemple, aux bons esprits qui ne lisent que pour leur in-

struction ou leur plaisir, que MM. Letourneur et compagnie traduisent en style barbare les farces barbares de Shakespeare; que M. de l'Isle (non pas le Delille qui fait de bons vers, mais un M. de l'Isle qui fait de mauvaise prose) donne par cahiers l'*Histoire des Hommes*, qu'il est impossible de lire, à moins d'avoir un goût décidé pour le fatras, l'enflure et le verbiage; que M. Turpin, autre phrasier non moins fécond, en récrépissant les vies des grands hommes de la France, écrites par Perrault et ses continuateurs, s'intitule *le Plutarque Français*, lorsqu'il n'est ni Plutarque ni Français; que l'infatigable M. d'Arnaud continue ses *Nouvelles historiques*, contes noirs et extravagants qui ressemblent aux rêves d'un malade? Parmi toutes ces pauvretés et tant d'autres, combien il est rare d'apercevoir du moins l'idée d'un ouvrage utile! Un M. Legrand a donné le prospectus de la *Vie privée des Français*. Son plan paraît sage, et ce livre doit être un aperçu instructif sur les mœurs domestiques de notre nation, depuis les anciens Gaulois jusqu'à nos jours. Mais il faudrait que l'agrément se joignît à l'érudition; il faudrait savoir penser en racontant, exposer les faits avec précision, écrire avec élégance, et tout cela demande du talent; et que le talent est rare! Le plus petit de tous, et qui doit tout son mérite à l'à-propos, c'est celui des bouts-rimés. En voici qui ont été remplis, il y a environ vingt ans, et très-heureusement, par

madame de Lénoncour, qui vivait à la cour de Lunéville dans la société de madame de Boufflers.

BOUTS RIMÉS.

J'ai quatre-vingt-six ans, j'arrive d'... Épidaure;
Esculape a reçu mon premier........ ex-voto.
On aime ses vieux jours autant que son. aurore.
Chacun sur mon voyage avait crié.... haro.
L'espérance soutient, et le succès..... restaure.
Me voilà rajeunie, et presque sans.... bobo.
Mon front était ridé, mon teint celui d'un. Maure.
Quand je parlais, mes dents partaient. ex abrupto.
Une seule restait, servant de......... mémento.
A peine ai-je touché le serpent que j'.. adore,
Vieille comme Baucis, et lourde comme. Io,
Je devins aussi leste, aussi belle que.. Laure.
Remerciant les cieux, j'ai promis..... in petto,
Au moins cinq ou six fois d'y retourner. encore.

M. Imbert, qui avait déja fait paraître, il y a quelques années, un recueil de contes et d'historiettes en vers, vient d'en publier un second volume. Les morceaux qui le composent avaient déja paru séparément à la suite les uns des autres, dans le Mercure de France, auquel M. Imbert travaille, et sont par conséquent déja connus. Le fond en est presque toujours d'emprunt, et tiré sur-tout des anciens fabliaux. Le grand défaut de ces contes est celui de presque toutes nos productions poétiques d'aujourd'hui, de n'avoir aucun des caractères du genre. Le conte, par exemple,

peut être remarquable, ou par la naïveté, ou par la gaieté, ou par l'élégance des détails, ou par un fond d'idées morales et philosophiques, ou par des peintures de mœurs, etc. Aucun de ces caractères ne se trouve dans les historiettes de M. Imbert, et c'est là ce qui fait tomber tant de poésies, et empêche qu'on ne les relise. C'est qu'on n'y voit qu'un esprit qui appartient à tout le monde, et la facilité d'écrire médiocrement et quelquefois agréablement des choses trop communes.

## LETTRE CXLVII.

On a su depuis la mort de M. Turgot, qu'il est l'auteur de plusieurs morceaux satiriques qui avaient fait du bruit, et dont personne ne l'avait jamais soupçonné, tant il y avait de réserve dans son caractère, et de discrétion dans ses amis. Lorsque la Sorbonne publia sa censure contre trente-sept propositions du *Bélisaire* de Marmontel, il parut une brochure qui avait pour titre: *Les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de Bélisaire censurées par la Sorbonne.* Cette brochure fut attribuée à l'abbé Morellet: on assure qu'elle était de M. Turgot.

En 1769, sous le ministère de M. d'Invau, il y eut au parlement une assemblée de grande police, à l'occasion de la cherté des grains. *Messieurs*, qui étaient fort peu instruits de cette

matière, débitèrent beaucoup d'inepties. M. Turgot, qui l'avait beaucoup étudiée, et qui d'ailleurs ne pouvait pardonner au parlement son arrêt contre Labarre, fit alors un petit poëme dans le goût du *Pauvre Diable*, intitulé *Michel et Michau.* C'étaient Michel de Saint-Fargeau et Michau de Monblin, deux arcs-boutants du palais. On n'en a que quelques fragments qui coururent alors, et que tous les gens de lettres crurent de M. Voltaire, tant on avait réussi à saisir sa manière et sa tournure. Les voici :

On distinguait dans la cohorte noire
Un homme au teint de couleur d'écritoire,
Qui pérorait, anonnant, anonnant,
Gesticulait, dandinant, dandinant,
Et raisonnait toujours déraisonnant.
C'était Omer (1) de pédante mémoire,
Des mauvais lieux autrefois le héros,
Et devenu souteneur des dévots;
Omer fameux par maint requisitoire,
Qui depuis peu vient d'enterrer sa gloire
Sous un mortier, pour jouir en repos
De son mérite et du respect des sots.
Un peu plus loin *sortait* d'une simarre
*Un teint* blafard, surmonté d'un poil blond,
Un plat visage emmanché d'un cou long,
Le Saint-Fargeau qui saintement barbare,
Offrait à Dieu les tourments de Labarre.

---

(1) De Fleury.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Très-digne fils de son très-digne père,
Déja Michau, pour être commissaire,
Se présentait, quand l'avocat Séguier
Dit qu'on devait cet honneur à Pasquier,
Grand magistrat, sévère justicier,
Porteur d'esprit du président d'Aligre.
Deux gros yeux bleus où la férocité
Prête de l'ame à la stupidité,
L'ont depuis fait nommer le bœuf-tigre;
Jamais surnom ne fut mieux mérité.
Dans sa jeunesse un certain cailletage,
Fade et diffus, mais facile et fleuri,
L'insinua dans le monde poli.
Voulant depuis jouer un personnage,
De nos prélats il se fit l'ennemi;
Son coup d'essai ne fut pas accueilli.
Mais il a bien repris son avantage,
Et s'est acquis un honneur infini
En inventant le bâillon de Lally.

Les curieux d'anecdotes politiques savent que le traité d'alliance conclu par l'abbé de Bernis entre l'Autriche et la France, et la funeste guerre qui en fut la suite, ont eu pour première cause le mépris déclaré du roi de Prusse pour madame de Pompadour, qui gouvernait Louis XV, et pour l'abbé de Bernis, qui gouvernait madame de Pompadour. Tout le monde connaît ce vers du roi de Prusse, ou plutôt de Voltaire:

Évitez de Bernis la stérile abondance.

Le poëte devenu ministre et la maîtresse méprisée réunirent leurs ressentiments, et la France fut la victime de cet imprudent traité, ouvrage de la vanité blessée. Il courut alors des vers adressés à l'abbé de Bernis, vers dont l'auteur demeura toujours inconnu.

Des nœuds par la prudence et l'intérêt tissus,
Un systême garant du repos de la terre,
Vingt traités achetés par deux siècles de guerre,
Sans pudeur, sans motif en un instant rompus;
Aux injustes complots d'une race ennemie,
Nos plus chers intérêts, nos alliés vendus;
    Pour cimenter sa tyrannie,
Nos trésors, notre sang vainement répandus;
Les droits des nations, incertains, confondus,
L'empire déplorant sa liberté trahie;
    Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie;
De l'Elbe jusqu'au Rhin les Français en horreur,
Nos rivaux triomphants, notre gloire flétrie,
    Notre marine anéantie,
Nos îles sans défense et nos ports saccagés:
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes!
    Trois cent mille hommes égorgés,
    Bernis, est-ce assez de victimes?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
    Vous semblent-ils assez vengés?

Ces vers étaient de M. Turgot, ainsi qu'une autre pièce du même genre, répandue dans le temps que le ministère français eut la lâcheté de faire arrêter le prince Édouard, au mépris du

droit des nations et des lois de l'hospitalité; pièce inégale et faible, mais dans laquelle on remarque quelques vers, entre autres ceux-ci :

J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour;
Mais fût-il relevé par la main de l'Amour,
Belle Agnès, tu n'es plus; le fier Anglais nous dompte,
Et Louis dort en paix dans le sein de la honte, etc.

Quelques personnes de province se sont avisées, je ne sais pourquoi, de me proposer à résoudre cette question : Lequel de M. Turgot ou de M. Necker, avait rendu plus de services. Je leur ai répondu par ces vers :

De deux bienfaiteurs des humains
Pour fixer la prééminence,
Ce n'est pas à mes faibles mains
Qu'il sied de tenir la balance.

Tous deux il faut les célébrer;
Mais la raison permet, je pense,
Et d'admirer sans préférence,
Et de jouir sans comparer.

Leur gloire a quelque différence;
Mais entre eux nous pourrions, hélas!
Trouver un point de ressemblance :
Tous deux auront fait des ingrats.

## LETTRE CXLVIII.

Il a paru un poëme en quatre chants et en vers de dix syllabes, intitulé *Les Styles*. C'est un de ces ouvrages que produit la manie d'écrire sans objet et sans talent; car, après les principes généraux établis par Horace, Despréaux, Pope, dans les poëmes didactiques consacrés à cette matière, un ouvrage sur *les Styles* ne peut guères être qu'une répétition. Si l'auteur veut entrer dans de plus grands détails sur la diction, la poésie le permet peu. Il ne reste donc que le mérite de rajeunir par le style ce qui a été dit, et l'auteur du poëme en question est fort loin de pouvoir lutter contre ceux qui l'ont précédé. Ses quatre chants ne sont qu'une suite de lieux communs usés, très-faiblement écrits; à peine y voit-on de loin en loin quelques bons vers, et pas un bon morceau.

On a donné, il y a quelque temps, une nouvelle édition des œuvres du cardinal de Bernis, avec le portrait de l'auteur. C'est un écrivain dont le talent a été médiocre, et la fortune rare. Il était abbé et homme de condition, deux qualités qui lui ont valu beaucoup plus que celle d'auteur; car, avec de la naissance, on peut prétendre à tout dans ce pays-ci, et rien n'est si facile que d'enrichir un ecclésiastique. L'abbé de Bernis était

d'ailleurs très-aimable; ses petits vers et ses bonnes fortunes l'avaient mis à la mode, et cependant il fut long-temps pauvre et éloigné des graces de la cour. Le cardinal de Fleury, qui n'aimait ni l'esprit, ni les succès en aucun genre, lui dit un jour dans une audience publique : *M. l'abbé, soyez sûr que tant que je vivrai, vous n'aurez point de bénéfice. — Monseigneur, j'attendrai*, répondit l'abbé de Bernis. Cette réponse fit beaucoup de bruit, et mit l'abbé encore plus à la mode. Madame de Pompadour, qui commençait à régner, le prit sous sa protection : on prétend qu'une chanson en fut la cause. La voici.

Les Muses à Cythère
Faisaient un jour
Un éloge sincère
De Pompadour.
Le trio des Graces sourit,
L'Amour applaudit,
Mais Vénus bouda.
Au gué lanlère,
Au gué lanla.

Il obtint une pension et un logement au Louvre, et madame de Pompadour lui donna une toile de Perse pour le meubler. Il sortait de chez elle avec cette pièce sous son bras, quand il rencontra le roi, qui lui demanda ce qu'il emportait : l'abbé, un peu déconcerté, le lui dit : « *Puisqu'elle vous a donné la tapisserie*, dit le roi, *je veux vous payer les clous;* » et il lui fit présent de cin-

quante louis. Tels furent les commencements d'un homme qui est aujourd'hui cardinal, archevêque, ambassadeur, riche de quatre cent mille livres de rente, qui a été ministre, et qui a renversé, par le traité de Versailles, la politique établie en Europe depuis Charles-Quint. Bien des gens regardent ce traité comme le plus mauvais de ses ouvrages. On sait que Voltaire l'estimait peu comme poëte; il l'appelait *Babet la bouquetière*, parce qu'il y a dans ses poésies profusion de fleurs. Son style est froid et affecté, coupé d'antithèses, et tour-à-tour enluminé de figures, ou languissant de prosaïsme. De l'esprit et quelques jolis vers ne rachètent pas ces défauts, et il n'a que trois ou quatre pièces qui aient mérité d'échapper à l'oubli. De ce nombre est l'*Épitre sur la Paresse*, et le petit poëme des *Quatre parties du jour*. Celui des *Saisons* est monotone, trop continuellement descriptif, dénué de verve, d'intérêt et de philosophie, quoiqu'on y remarque de temps en temps des morceaux écrits avec agrément et élégance.

Il fut reçu à l'académie en 1747. Il fut depuis ambassadeur à Venise, ensuite à Vienne, puis ministre. Il se brouilla avec sa protectrice, madame de Pompadour, et fut bientôt renvoyé. Mais, toujours heureux jusques dans sa disgrace, il obtint l'ambassade de Rome, espèce de retraite la plus honorable pour un ministre disgracié.

Voici une petite pièce du comte de Tressan,

qui est peut-être la plus jolie qu'il ait faite. Il y a de la facilité, de la grace et de la douceur, et, ce qui est plus rare chez lui, fort peu de négligences. Il y célèbre sa retraite de Franconville dans la vallée de Montmorency :

Vallon délicieux, ô mon cher Franconville!
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieillesse et consolent mon cœur.
Que rien ne trouble plus la paix de cet asyle,
Où je trouve enfin le bonheur.
Tranquille en cette solitude,
Je passe de paisibles nuits.
Je reprends le matin une facile étude.
Le parfum de mes fleurs chasse au loin mes ennuis;
Je vois le soir de vrais amis,
Et m'endors sans inquiétude.
Souvent conduite par les ris,
De fleurs nouvellement écloses,
Ma petite Fanchon orne mes cheveux gris,
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de roses
Un baiser innocent, baiser tel que Cypris
Quelquefois en donne à son fils.
Que tu me plais, heureuse enfance!
Ni le désir, ni même la pudeur
N'impriment encor la rougeur
Sur un front de douze ans où règne l'innocence.
Fanchon met toute sa décence
A marcher les pieds en dehors,
A ne point déranger son corps,
Quand elle fait la révérence.
Cependant déja Fanchon pense;

Par mille petits soins charmants,
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire,
Qu'elle en a le désir, qu'elle voudrait tout faire,
Pour être utile à tous moments.
Fanchon, croîs, embellis sans cesse,
Attends près de moi tes quinze ans.
Je respecterai ta jeunesse :
Il sied trop mal à la vieillesse
De cueillir les fleurs du printemps.
Je verrai tes jeux innocents,
Tes graces et ta gentillesse;
Et veillant sur tes goûts naissants,
S'il te naît un sixième sens,
Tu le devras à la tendresse
Du plus joli de tes amants.

## LETTRE CXLIX.

La démission de M. Necker et la condamnation de l'abbé Raynal sont les deux objets qui dans ce moment occupent le plus les esprits, et qui montrent le mieux combien dans ce pays, encore plus qu'ailleurs, la gloire en tout genre est près de la disgrace. Il y a six semaines que le *Compte rendu* avait jeté le plus grand éclat sur son auteur, et annonçait à la France un plan de réforme générale dans l'administration; et voilà le ministre réformateur rentré dans la classe des particuliers. D'un autre côté, l'abbé Raynal avait chez lui cet hiver la meilleure com-

pagnie de la cour et de la ville, qui n'aurait pas crue être à la mode, si elle n'avait été reçue à ses déjeûners; et voilà l'homme à la mode obligé de sortir de France, son livre brûlé par la main du bourreau, et l'on croit que l'arrêt de son bannissement perpétuel ne tardera pas à être prononcé.

La réserve que je me suis imposée sur tout ce qui regarde le gouvernement, ne me permet pas de rien ajouter sur M. Necker, si ce n'est que sa retraite a produit l'effet d'une calamité publique. A l'égard de l'abbé Raynal, je hasarderai quelques réflexions.

Il n'y a personne qui ne se soit récrié sur l'imprudence gratuite qui l'a porté à mettre son nom et son portrait à la tête de la dernière édition de son ouvrage; et l'on semble croire généralement que c'est là ce qui a soulevé contre lui le gouvernement et la magistrature. Il est sûr que, sous ce point de vue, le plaisir de s'intituler l'auteur d'un livre que tout le monde savait n'être pas de lui, n'était pas en proportion avec le danger qu'il courait. Mais, en y regardant de plus près, on verra que le danger n'était pas moindre, quand même il n'aurait pas mis son nom. En effet, pourquoi a-t-on sévi contre cet ouvrage dont les premières éditions avaient été tolérées? C'est que l'on pouvait pardonner quelques déclamations hardies sur le gouvernement et la religion, éparses dans un livre dont le fond

est utile et instructif, et dont l'auteur, jusque alors assez obscur, était parvenu à la vieillesse sans avoir excité l'envie. Mais quand cet auteur devenu célèbre par le succès même de cet ouvrage, s'est permis d'y attaquer, non pas seulement les choses, mais les personnes; de tracer dans une apostrophe directe au roi, tout ce qu'on doit faire (selon l'auteur) et tout ce qu'on ne fait pas; de compter, parmi les abus à réformer, la richesse et le luxe des frères du roi et des princes de sa maison; enfin de blesser personnellement le principal ministre du royaume; je demande à quiconque connaît les hommes, si dans la supposition même qu'il ne se fût pas expressément nommé, il ne suffisait pas de la notoriété publique pour exciter contre lui le plus violent orage? Cette notoriété suffit même dans notre jurisprudence pour prononcer d'abord un décret de prise-de-corps sans autre information; et qui doute que le parlement, excité par toutes les puissances, et qui n'avait pas besoin de l'être, n'eût prononcé ce décret? le péril était donc le même dans tous les cas, du moment où l'auteur osait compromettre l'amour-propre et l'intérêt des hommes puissants qu'il est bien plus dangereux d'offenser que la religion et le gouvernement, deux êtres abstraits que personne ne croit représenter.

Mais, dira-t-on, pourquoi braver ce péril? Pourquoi s'exposer, à l'âge de soixante-huit ans,

à quitter son pays pour quelques pages sans lesquelles son livre n'aurait eu ni moins de mérite, ni moins de succès? C'est précisément son âge qui peut le faire concevoir; car, pour bien juger un homme, il faut se mettre à sa place; et alors on comprendra peut-être comment un écrivain qui a passé la plus grande partie de sa vie à chercher la célébrité, finit par n'avoir pas d'intérêt plus cher, et met à la place de toutes les passions que l'âge lui enlève, celle de faire beaucoup de bruit, passion très-vive sur-tout dans ceux qui n'ont pu la satisfaire que fort tard, comme il est arrivé à l'abbé Raynal. On comprendra aussi comment un vieillard célibataire, devenu à-peu-près insensible à tous les charmes de la société de Paris, et à tous les goûts qu'elle fait naître, peut n'être plus retenu par ce premier lien qui attache ici les gens de lettres, et trouver assez indifférent d'aller mourir ailleurs qu'en France. En pensant ainsi, l'abbé Raynal a pu être jaloux de mettre son nom au seul ouvrage qui l'ait rendu célèbre, même sans qu'il se fût nommé. Il a pu, en réimprimant un livre hardi, se savoir gré d'une hardiesse de plus. *Si le ministre veut me faire arrêter*, disait-il, *on me trouvera chez moi; mais si le parlement s'en mêle, je n'attendrai pas les huissiers.* En effet, dès qu'il a su que le procureur-général l'avait dénoncé, il est parti pour le pays de Liége, et il a bien fait. Absent, il sera jugé par contumace,

et l'on se contentera de le bannir; mais si on l'avait tenu, qui sait jusque où les robes noires auraient pu porter la mauvaise humeur? Le parlement est sur cet article en toute liberté, par l'ordonnance de 1767, qui condamne à la mort *tout auteur d'écrits tendant à émouvoir les esprits* (1). Ce sont les propres mots de l'édit, et, d'après ce texte, je ne vois guère que les écrivains froids qui soient sûrs de n'être pas pendus.

Les biens de l'abbé Raynal ont été saisis par le décret du parlement, mais seulement pour la forme. La cour a réellement disposé des pensions qu'il avait sur le Mercure. La moitié est donnée à M. de Rochefort, de l'académie des belles-lettres, l'autre moitié est partagée entre deux autres personnes qu'on ne nomme pas encore, mais qui probablement n'ont jamais *tendu en aucun genre à émouvoir les esprits.*

---

(1) Je ne prétends nullement prendre le parti des *mauvais livres* * qui certainement sont punissables, puisque la publication d'un mauvais livre est une mauvaise action; mais des expressions aussi vagues que celles de l'édit sont inexcusables; et de plus, la peine de mort indistinctement prononcée était hors de toute mesure. Aussi cet édit était-il du chancelier Maupeou, brouillon forcené qui se croyait homme d'état, qui croyait faire de grandes choses en opérant de grands renversements sans rien reconstruire, preuve infaillible d'incapacité et d'ignorance.

* On appelle ainsi génériquement les livres contre la religion, la morale, et les autorités légitimes.

Les rentes qu'avait l'abbé Raynal sur la ville et sur le trésor royal, ne sont pas même saisies, et la plus grande partie de sa fortune est dans un porte-feuille qu'il a augmenté depuis trente ans par le commerce. Lui-même m'a dit plusieurs fois qu'il était beaucoup plus riche qu'il n'avait besoin de l'être.

Au reste, cette dernière édition de *l'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes*, en cinq volumes *in*-4°, ou en dix volumes *in*-8°, est considérablement augmentée et améliorée par les nouveaux mémoires que plusieurs gouvernements ont fait passer à l'auteur, et sur lesquels il a rectifié et étendu ses calculs et ses exposés. A l'égard du style, il est toujours le même; inégal, décousu, mêlant la déclamation à l'éloquence, le faux et l'exagéré à l'utile et au vrai, l'emphase des figures à l'impropriété des termes; composé de morceaux d'emprunt et de pièces rapportées, et manquant presque par-tout de mesure; mais en général animé et attachant, sur-tout par la nature des objets et la hardiesse de tout dire.

## LETTRE CL.

A la Comédie-Italienne, le goût dominant est aujourd'hui celui du vaudeville : c'est l'idole du jour, et tout le reste est sacrifié, comme c'est la

coutume chez nous. Nous sommes un peu comme les enfants; nos goûts sont extrêmes, exclusifs et passagers. On n'aurait pas imaginé, il y a vingt ans, de donner ailleurs qu'à la foire un spectacle entier composé de vaudevilles; et c'est pourtant ce que font aujourd'hui les Italiens, et tout Paris y court. On a donné en dernier lieu, le même jour, *le Printemps*, *les Vendangeurs* et *la Veillée villageoise*, toutes pièces en vaudevilles, et tout était plein. Le lendemain on jouait *le Tableau parlant* et *la bonne Fille*, deux chefs-d'œuvre de musique, et il n'y avait personne. Au reste, ces vaudevilles ne sont ni sans agrément, ni sans quelque mérite, du moins à la représentation. Le plus joli de tous est *la Veillée villageoise*; c'est une suite de petits tableaux champêtres qui plaisent par la vérité et la gaieté. Le fond de l'intrigue pourrait fournir un joli conte; il y a quelques couplets ingénieux et faciles, et les airs sont en général bien adaptés aux paroles et aux situations. Tout irait bien, si chaque chose était à sa place et dans sa mesure; mais l'engouement gâte tout. Il y a de l'excès à composer de vaudevilles un spectacle de trois heures. Une petite pièce de ce genre suffirait de reste; car, pour quelques couplets jolis, il y en a beaucoup de plats et d'insipides, et enfin il ne faut risquer en rien la satiété.

*Le Théâtre de Société* de madame de Genlis est d'un genre fort différent. On doit bien s'at-

tendre qu'il ne vaudra pas son théâtre d'*Éducation :* la vraie comédie est tout autrement difficile que ces petites pièces morales arrangées pour l'enfance; cependant ces deux nouveaux volumes ne seront pas lus sans plaisir et sans intérêt. On y retrouve les trois premières pièces de l'auteur qui avaient déja paru, *la Mere rivale, l'Amant anonyme*, et *les Fausses délicatesses. La Mère rivale* aurait, je crois, du succès au théâtre, ainsi que *la Curieuse,* mise aujourd'hui en cinq actes, et qui est peut-être le meilleur ouvrage de l'auteur. Il y a un art très-heureux à l'avoir su arranger de manière que les situations mettent sans cesse en jeu le principal caractère, et que le vice de ce caractère forme le danger des situations. On ne peut aller plus directement à son but, et cette marche est vraiment théâtrale.

Nous avons actuellement à Paris un spectacle de moins, depuis l'incendie de l'Opéra. La salle, qui était la plus belle de Paris (ce qui ne veut pas dire qu'elle fût fort belle), a été consumée en une demi-heure, parce qu'il ne s'est point trouvé d'eau dans les réservoirs pour arrêter le feu dans sa naissance, et que les pompes n'étaient pas disposées. La police de Paris a pourtant de grands secours pour les incendies; mais elle ne sait pas assez mettre les précautions avant les secours. Le désastre de l'Opéra qui est une perte de deux millions, et qui a coûté la vie à une vingtaine de personnes, nous apprendra peut-

être enfin que dans un lieu aussi singulièrement combustible qu'une salle de spectacle, il faut être en faction contre le feu, comme on l'est dans un camp contre l'ennemi. Les moyens sont faciles, connus et employés dans d'autres pays; et en vérité le danger où l'on exposerait deux mille personnes, si le feu prenait pendant le spectacle, vaut bien la peine que l'on y oppose du moins autant de factionnaires qu'il y en a pour empêcher le parterre de faire du bruit. On ne sait pas encore où l'Opéra sera rebâti : en attendant, on donne des concerts aux Tuileries, les jours où l'Opéra avait lieu. Il n'y avait que onze ans que cette salle était construite : l'Opéra avait déja été brûlé en 1763 : voilà deux incendies en moins de vingt ans. La leçon est forte : en profitera-t-on, ou bien y aurait-il dans le caractère du Français un fond de vivacité et de légèreté tellement indomptable, qu'un système de précautions journalières ne soit pas en son pouvoir, et qu'il lui soit impossible, même pour éviter un grand danger, de faire aujourd'hui ce qu'il a fait hier, et de le faire encore demain?

Nous n'avons pas été heureux en oraisons funebres : l'impératrice Marie-Thérèse n'a pas été célébrée comme elle le méritait. Le discours de l'évêque de Blois, prononcé au catafalque de Notre-Dame, a paru généralement mauvais. On y voyait tout l'embarras d'un homme d'esprit hors de sa place et de sa portée. Le discours de

l'abbé de Boismont, prononcé à l'académie française, était beaucoup meilleur, et offrait des beautés réelles qui prouvaient encore le talent; mais on y voyait que ce talent avait vieilli, et que l'abbé de Boismont en était au point où Gilblas disait à l'archevêque de Grenade, *Monseigneur, plus d'homélies.* Il y a toujours eu dans son style de l'affectation et du faux goût; mais il lui est arrivé cette fois ce qui arrive à tous les écrivains qui oublient le *solve senescentem* d'Horace. Ses défauts sont augmentés outre mesure, et il n'a plus assez de forces et de moyens pour les faire pardonner. C'est d'ailleurs une chose déplorable qu'un académicien donne l'exemple du néologisme le plus bizarre, du style précieux, louche, emphatique, entortillé, de tous les abus de l'esprit et de tous les vices de diction. Rien ne prouve mieux la contagion générale, puisque le talent même en est infecté.

M. le duc de Chartres fait graver à Londres, à la manière noire, une estampe représentant madame de Genlis, occupée de l'éducation de ses deux filles qui ont treize à quatorze ans, et des deux petites filles de M. le duc de Chartres, âgées de trois ou quatre ans, et dont elle est gouvernante. *La Gouvernante* est le titre de l'estampe; on m'a demandé des vers pour mettre au bas, et j'ai donné ceux-ci :

Entre l'enfance et la jeunesse,
Partageant ses leçons, ses devoirs, sa tendresse,

La nature et le zèle occupent ses moments.
Tous deux ont pris en elle un même caractère.
On ne distingue pas à ses soins vigilants,
La gouvernante de la mère,
Ni les élèves des enfants.

On a publié un petit volume de lettres de M. de Voltaire à l'abbé Moussinot, écrites depuis 1736 jusque en 1742, pendant son séjour à Cirey. Cet abbé Moussinot était un chanoine de Notre-Dame, trésorier de son chapitre. M. de Voltaire, qui lui connaissait de l'intelligence pour la manutention de l'argent, et qui, dans l'éloignement où il était de la capitale, avait besoin que quelqu'un prît soin de ses affaires et de sa fortune, avait prié l'abbé Moussinot de vouloir se charger de tout ce détail; et l'on voit par les lettres qui viennent de paraître, que ce détail ne laissait pas que d'être laborieux, et que M. de Voltaire occupait bien son homme d'affaires. Ce qu'on voit encore mieux, c'est combien il en était occupé lui-même, et sur combien d'objets il distribuait son attention, sans en oublier aucun. C'est une chose curieuse que de le voir en même temps enfoncé dans l'étude des mathématiques, faisant venir de Paris les instruments et les livres relatifs à cette science, et même un géomètre pour l'aider dans ses travaux et ses expériences de physique; poursuivant l'abbé Desfontaines chez tous les ministres et à tous les tribunaux, pour obtenir justice d'un libelle (*la Voltairoma-*

*nie*), justice qui se borna au désaveu du libelle; faisant travailler sans cesse son argent, et ne perdant jamais de vue ni les termes des remboursements, ni les placements avantageux, ni l'échéance des arrérages; payant le chevalier de Mouhi pour être solliciteur de ses procès, et son chef de meute au parterre, Linant, Lamarre et quelques autres pour lui faire des préfaces et des avertissements; enfin tourmentant sans cesse et de toutes les manières, son argent, son trésorier, ses débiteurs et ses ennemis. On est toujours étonné de l'incroyable activité de cette tête-là. Il n'est pas moins curieux d'observer l'opinion qu'il avait dès-lors de ce pauvre d'A** qui depuis quarante ou cinquante ans s'obstine à faire de la prose et des vers. M. de Voltaire ne cesse de répéter à l'abbé Moussinot que *le jeune d'A** n'a qu'un seul moyen de faire fortune; c'est d'apprendre à écrire*. On pourrait croire qu'il est question de style; mais point du tout, il n'est question que d'écriture. On peut imaginer si un homme qui, depuis si long-temps, aspire à une réputation d'auteur, doit être content que M. de Voltaire n'ait pas cru avoir de meilleur conseil à lui donner que d'apprendre à former ses lettres. Je ne sais pas s'il en a profité : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas formé son style.

## LETTRE CLI.

Un voyage que j'ai fait à Montbéliard avec M. le comte de Schowalow, qui s'en retourne à Pétersbourg, a suspendu pendant quelques semaines les fonctions dont V. A. I. a bien voulu m'honorer. Au moment où je m'empresse de les reprendre, j'ose espérer qu'elle daignera en excuser l'interruption, en faveur des motifs qui ont occasionné mon absence. Ce n'était pas seulement le plaisir d'accompagner, du moins jusqu'à nos frontières, des amis tels que M. et madame de Schowalow, dont j'allais peut-être me séparer pour bien long-temps; c'était sur-tout le désir de faire ma cour à une famille auguste qui a l'honneur d'être alliée à la vôtre, monseigneur, et qui a eu le bonheur de faire à la Russie et à V. A. I. un présent inestimable (1). Je ne saurais dire avec combien de bontés j'ai été accueilli par leurs altesses sérénissime et royale, et par tout ce qui leur appartient : un pareil détail aurait trop l'air de l'amour-propre, pour que je le permette même à la reconnaissance.

On a donné au Théâtre-Français, pendant mon

(1) Madame la grande-duchesse, née princesse de Wirtemberg, et qu'on a vue à Paris sous le nom de la comtesse du Nord.

absence, une tragédie, ou plutôt une rapsodie de *Richard III*, dont le sujet est tiré de la pièce du même nom, de Shakespear. Cette pièce, quoique sifflée outrageusement à la première représentation, n'a pas laissé d'être jouée quatre ou cinq fois, au grand scandale des honnêtes gens, révoltés qu'une farce si plate et si barbare fût tolérée. Mais, comme on a dit quelque part, le parterre des Tuileries joue de son reste, et il faut bien le laisser faire : son règne, dit-on, ne sera pas encore bien long. La Comédie-Française doit être transportée l'année prochaine à la nouvelle salle du faubourg Saint-Germain, où le public doit être assis : grande révolution.

Mercier qui, toujours semblable à la Serre,
Volume sur volume incessamment desserre,

vient de publier *le Tableau de Paris* : il y a, comme on voit, beaucoup à dire. Tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable dans son livre, a déja été dit cent fois avant lui et souvent beaucoup mieux; mais on reconnaît bien vîte Mercier à ce qui lui appartient en propre, à ses hérésies littéraires, à son aversion pour le bon style et pour le bon goût, à son ton d'illuminé, à ses anathèmes contre tous ceux qui n'écrivent pas comme lui pour *le peuple* (1); à sa poétique extravagante qui n'est jamais que celle de son

(1) Cet homme, comme on voit, était *révolutionnaire né*.

amour-propre, aux louanges emphatiques qu'il donne aux plus mauvais écrivains, par exemple, au trop fécond Rétif de la Bretonne, qui nous a fait présent de soixante ou quatre-vingts volumes de folies, d'ordures et de galimatias; aussi Mercier s'écrie-t-il plus d'une fois dans son enthousiasme risible, *Oh! Rétif de la Bretonne!* Il ne manque plus que d'entendre M. Rétif de la Bretonne s'écrier, *Oh! Mercier!* et ce sera le concert de *Gryphon et Syphon* dans l'épigramme si connue de Rousseau.

Pour suivre l'histoire des sottises et des scandales de notre littérature, il faut dire un mot d'un *Éloge de Dorat* par M. le chevalier de C***. Il parle de Dorat comme d'un poëte *supérieur à Voltaire pour le coloris;* dans un autre morceau, il met Colardeau *au-dessus de Racine pour l'harmonie.* C'est un délire sérieux qui pourrait être plaisant, s'il ne devenait pas trop commun. Mais aujourd'hui qu'il n'y a plus aucune police au Parnasse, la basse littérature s'est mise à parodier la bonne; elle a cru qu'en déraisonnant avec confiance et avec audace, elle prendrait l'air d'autorité qui convient à la raison et au goût. Ainsi, depuis que l'académie a décerné des éloges aux grands hommes de la nation, le plus mince barbouilleur de papier, le plus obscur artiste est sûr qu'avec l'annonce de son enterrement on mettra son *éloge* dans le *Journal de Paris.* On a fait l'Éloge de Voltaire au moment où la France

l'a perdu, et voilà qu'on nous donne l'Éloge de Dorat. Rien ne ressemble plus à ces bouffons de la foire, qui, lorsque le danseur de corde a exécuté un tour de force, le contrefont et tombent sur le nez, pour faire rire les spectateurs.

D'éloges on regorge, à la tête on les jètte,
Et mon valet-de-chambre est mis dans la gazette.

C'est ce que dit le Misanthrope avec l'exagération de l'humeur : combien aujourd'hui cette exagération serait au-dessous de la vérité !

Je n'appliquerai point cette réflexion aux vers que l'on vient de faire pour le portrait de M. Thomas, et qui m'ont paru bien faits, à un mot près : d'ailleurs la louange est méritée.

On ne sait en l'aimant ce qu'on chérit le plus
De son ame ou de son génie.
Par ses *vastes* talents il irrite l'envie,
Et la soumet par ses vertus.

Au lieu de *vastes talents*, je mettrais *nobles talents;* car un homme qui n'a réussi que dans le genre oratoire, n'a point de *talents vastes.* C'est ce qu'on pourrait dire d'un homme qui en réunirait un grand nombre : mais ceux de Thomas se ressentent de la *noblesse* de son caractère.

*Vérité bonne à retenir.*

(C'est sous ce titre que courent les vers suivants.)

Sous Louis-Quinze on vit l'abbé Terray,
Fripon hardi justement abhorré,

Le bras armé de la toute-puissance,
Tromper son maître et dévorer la France.
Jusqu'à la fin d'un règne désastreux,
Il fut en place et fit des malheureux.
Sous Louis-Seize on trouve un honnête homme
Que l'on chérit, que l'Europe renomme,
Qui sans fouler les peuples écrasés,
Remplit du roi les coffres épuisés,
Qui des traitants fuit les secours perfides
Et sans impôts sait trouver des subsides.
Eh bien! cet homme est soudain terrassé.
L'enfer s'émeut, l'Olympe est courroucé.
Sa fermeté prend le nom de l'audace.
Faites le bien, et vous serez chassé :
Faites le mal, vous resterez en place.

## LETTRE CLII.

Le prix de poésie pour cette année, dont le sujet était *la Servitude féodale abolie dans les domaines du roi sous le règne de Louis XVI*, a été remis pour la seconde fois. L'académie n'a point trouvé que ce sujet fût rempli; elle a seulement distingué trois pièces dont elle citera des morceaux qui lui ont paru estimables. En général, ce qui manque à la plupart des jeunes gens qui s'occupent aujourd'hui de littérature et de poésie, c'est d'avoir des idées et de suivre un plan. Ils ne savent jamais où ils vont; ils ne songent qu'à la tournure du vers qu'ils attrapent

quelquefois, à force d'en avoir lu; et la tête toute pleine de formes poétiques qui leur ont paru les plus heureuses dans nos bons écrivains, ils les font venir comme ils peuvent, et souvent mal-à-propos. Ils sont trop pauvres de leur propre fonds, parce qu'ils n'étudient et ne réfléchissent pas assez. C'est d'eux que Boileau a dit :

Leur feu follet s'éteint faute de nourriture.

Ce n'est pas sans regret que l'académie s'est vue forcée à être sévère deux années de suite. Elle a bien senti qu'il était fâcheux que ce sujet ne fût point couronné, et que la malignité ne manquerait pas de dire qu'il avait été proposé par flatterie sous le ministère de M. Necker, et rejeté après sa disgrace. Ce calcul est trop aisé à faire, pour échapper aux ennemis les moins adroits de l'académie. Mais ceux qui seront de bonne foi, verront bien en lisant les pièces, qu'elle n'a pas dû faire autrement; et d'ailleurs, en laissant pour l'année prochaine la liberté des sujets, elle n'exclut pas celui-là.

Elle a été plus heureuse en prose, quoiqu'elle n'ait eu que neuf discours; elle a trouvé de quoi donner un prix et un *accessit*. Le sujet était l'*Éloge de Montausier :* le prix a été donné à M. Garat qui a déja remporté le prix de l'*Éloge de Suger*, et l'*accessit* à un avocat, M. de Lacretelle, connu par quelques essais de jurisprudence qui annonçaient un esprit sage. Les deux ou-

vrages m'ont été communiqués; car je n'étais pas au jugement. Celui de M. Garat m'a paru d'un homme d'esprit beaucoup plus que d'un orateur. Il me semble que cet écrivain qui veut sur-tout être penseur, est plus fait pour la philosophie (1) que pour l'éloquence. Il a fort peu d'imagination, encore moins de sensibilité; et son style est absolument dénué de mouvements. Il veut donner à toutes ses phrases une tournure réfléchie; et ce ton toujours sentencieux produit la monotonie et la pesanteur, c'est-à-dire l'opposé de la marche oratoire, qui doit toujours être aisée, vive et entraînante. Ce défaut même est porté chez lui au point que presque toutes ses phrases jetées dans un même moule, sont combinées avec les mêmes mots, *vertu*, *gloire* et *génie*. Ces trois mots reviennent sans cesse et jusque au dégoût; tant l'art de bien écrire, sur-tout dans le style noble, dans le style des orateurs, est encore loin de ce qu'on appelle esprit!

Le discours qui a obtenu l'*accessit* a, dit-on, été corrigé depuis, de manière qu'il n'est plus possible d'établir une comparaison exacte entre le mérite respectif au moment du concours. Mais

---

(1) Oui, pour celle qu'on appellera toujours *la philosophie du dix-huitième siècle*, et l'on sait déja ce que c'est : quant à la philosophie proprement dite, il en est encore bien plus loin que de la véritable éloquence. C'est ce qu'on verra en temps et lieu.

tel qu'il est, quoiqu'il y ait plus de fautes que dans le premier, il me paraît beaucoup meilleur, parce qu'il y a des beautés qui sont du genre. C'est l'ouvrage d'un homme dont le goût n'est pas formé, mais qui paraît avoir une tête solide et une ame assez sensible. Il y a beaucoup plus d'incorrections, de disparates, d'inégalités que dans son concurrent; mais il a aussi bien plus de mouvements et d'effets, une diction plus naturelle et plus animée, des traits plus forts, plus frappants. M. Garat n'a guère que de bonnes phrases, et celui-ci a des morceaux, tels que celui du caractère de Richelieu, de l'enfance des rois, de la leçon donnée au dauphin par Montausier, quand il le fit entrer dans la chaumière d'un paysan, et plusieurs autres qui tous ont le mérite d'être sentis, et d'avoir le caractère du genre et du sujet. Il fait connaître son héros, on le voit, on l'entend, et ce qu'il en cite fait quelquefois couler des larmes. L'orateur émeut alors, parce qu'il est ému lui-même, et c'est ce qui manque totalement à M. Garat. Enfin, il y a peut-être dans ce discours une moitié qu'un homme de goût voudrait refaire; mais l'autre moitié est telle qu'un homme de talent a dû l'écrire.

Au reste, ce concours déja intéressant par l'amitié qui règne entre les deux concurrents, le devient encore davantage par une très-bonne action qu'il a occasionnée. J'ai été chargé de remettre à l'académie l'écrit suivant.

« Une personne qui aime les lettres et sur-tout « les littérateurs honnêtes, est instruite du re- « gret que doit témoigner l'académie de n'avoir « pas un second prix à donner à l'*éloge de Mon- « tausier* qui a obtenu l'*accessit.* Cette manière « de penser de l'académie fait espérer qu'elle dai- « gnera recevoir comme un hommage rendu à « ses décisions, les fonds nécessaires pour une « autre médaille. Elle est suppliée de l'accorder « au discours qu'elle désirait distinguer, et d'as- « socier ainsi son estimable auteur au triomphe « de son ami.... »

Cette proposition a été acceptée avec d'autant plus de plaisir, que l'on savait que M. de Lacretelle est fort mal partagé du côté de la fortune. Il recevra une médaille de six cents livres, comme M. Garat, et je la crois bien méritée.

Le discours de réception de M. de Champfort est un peu diffus. Le morceau qui a fait le plus de plaisir est celui où l'auteur peint l'inviolable union qui a toujours subsisté entre M. de Sainte-Palaye et son frère. Ce tableau, quoique trop étendu, est tracé avec intérêt, et offre même des traits de sentiment, mais plus étudiés qu'il ne convient à la vraie sensibilité : elle doit toujours être d'épanchement, et c'est ce qu'on ne voit pas dans cet auteur. Le morceau de la chevalerie, amené à propos de l'ouvrage de M. de Sainte-Palaye sur cette matière, est d'un ton de plaisanterie, déplacé dans un discours sérieux et d'ap-

parat. Le style de M. de Champfort est toujours ingénieux et correct, mais sa délicatesse recherchée devient subtilité; il s'attache à de petits rapports, et souvent son esprit s'échappe et s'évapore comme dans un alambic. M. Séguier, qui lui a répondu, n'a guère montré dans son discours que la facilité de délayer des idées communes; mais il est louable en ce qu'il a gardé une juste mesure dans les éloges donnés au récipiendaire, ce qui est la vraie maniere de louer. Il loue *la jeune Indienne* et deux discours qui ont obtenu le prix de l'académie; mais quand il vient à *Mustapha et Zéangir*, il s'en tire en courtisan, et ne félicite l'auteur que d'avoir tracé la peinture de l'union qui règne entre les frères du roi.

## LETTRE CLIII.

La lecture publique des deux discours couronnés le jour de la Saint-Louis a pleinement justifié le jugement que j'en avais porté. Les choses bien pensées et bien écrites qui se trouvent de temps en temps dans le discours de M. Garat, ont été approuvées froidement comme elles avaient été composées, et les endroits vraiment éloquents de celui de M. de Lacretelle ont été sentis vivement par le public, comme ils avaient été conçus par l'auteur. Le second prix qu'a obtenu M. de Lacretelle, s'est trouvé double

par une circonstance assez singulière; c'est qu'au même moment où l'on avait déposé dans mes mains les fonds de ce second prix de la valeur de six cents livres, une autre personne avait déposé la même somme entre les mains de M. d'Alembert, dans la même intention; et, comme M. le comte de Montausier avait ajouté six cents livres au prix, l'académie a trouvé convenable que le second fût de la même valeur que le premier: elle a accepté les deux donations.

On a proposé pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1783, l'*Éloge de Fontenelle*. Ce sujet, comme celui de Molière, sort du ton et du genre ordinaire de ces sortes de discours; il se refuse absolument à la grande éloquence, et ce sera plutôt un morceau de discussion qu'un ouvrage oratoire. Peut-être l'académie, dans le choix de ses sujets, devrait-elle ne pas perdre de vue l'objet principal de ces fondations, qui doit être surtout d'encourager et de former des orateurs; et de conserver et récompenser la véritable éloquence qui, presque entièrement corrompue dans la chaire comme dans le barreau, n'a guère produit depuis vingt ans de vraiment belles choses que dans quelques-uns des concours académiques, ou dans les compositions du même genre. Elle devrait aussi faire une extrême attention à ne décerner ces sortes d'hommages publics et presque nationaux, qu'à des hommes dont la gloire est pure et la supériorité incontestable. Le choix que l'académie fait

aujourd'hui ne sera pas à l'abri de la censure. Ce qui peut l'excuser à un certain point, c'est que l'esprit de Fontenelle peut être considéré comme une espèce d'époque, en ce qu'il a marqué le passage du siècle de l'imagination à celui de la philosophie. Il apprit à ses contemporains l'esprit d'analyse et d'observation, et depuis on ne s'est pas contenté d'examiner; on a trop voulu détruire. C'est une chose digne de remarque, que l'*Histoire des Oracles* qui aujourd'hui serait un ouvrage presque religieux, fut regardé lorsqu'il parut comme un livre très-hardi. Mais cet ouvrage qui indique beaucoup plus qu'il ne développe, servit à faire penser, et accoutuma du moins à soumettre à l'examen des choses que l'on confondait trop avec celles qui sont au-dessus de la raison. La même manière règne dans ses *Éloges des Académiciens*, écrits d'ailleurs avec tant d'esprit et d'agrément. Ce même agrément se retrouve dans la rédaction des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, et sur-tout dans la préface de ce grand ouvrage. Ce mérite rare, ces services rendus aux sciences et à l'esprit humain, sont sans doute dignes de louange; mais d'un autre côté l'on ne peut nier que s'il a été un des premiers qui aient contribué aux progrès de la raison, il a été aussi un des premiers corrupteurs du bon goût que le siècle de Louis XIV nous avait transmis. L'affectation, l'abus de l'esprit, un mélange d'afféterie et de familiarité, d'ex-

pressions mignardes et de pensées trop déliées, tous ces défauts règnent plus ou moins dans tout ce qu'il a écrit, et font que son style, quoique très-agréable, est à celui des bons écrivains de l'autre siècle ce que la coquetterie la plus séduisante est aux graces naturelles. Fontenelle d'ailleurs a produit une foule d'ouvrages très-médiocres, et dans ses meilleurs il ne s'est point élevé aux grandes beautés. Voilà bien des reproches à lui faire, et il est difficile qu'un panégyrique, quel qu'il soit, ou les dissimule, ou les excuse, ou les fasse oublier. Je n'étais pas à Paris quand ce sujet a été proposé : il n'aurait pas eu mon suffrage.

La Comédie-Française ne donne aucune nouveauté, faute d'acteurs. La fuite de Monvel a laissé un vide qui n'est pas rempli, et cet acteur, quoique médiocre, n'est pas remplacé. On dit qu'il est allé à Stockholm, où il doit être à la tète d'une troupe française.

Depuis l'incendie de l'Opéra, on a donné pendant quelque temps des concerts au château des Tuileries, qui n'ont point attiré de monde. Aujourd'hui l'on exécute des fragments sur un petit théâtre de l'hôtel des menus-plaisirs du roi. On y a remis *Narcisse*, opéra en trois actes du fameux Gluck : il n'eut aucun succès dans sa nouveauté, et il n'en méritait pas. Apparemment qu'on l'a trouvé mieux placé dans un petit cadre, ou qu'on est devenu moins difficile; car il est

fort applaudi sans être devenu meilleur. Il est bien extraordinaire qu'on ait choisi un pareil sujet de pièce : cette fable a pu fournir de beaux vers à Ovide; mais rien ne se refuse plus à l'illusion théâtrale, rien n'approche plus même du ridicule que la folie d'un homme que l'on voit sur la scène se regarder dans une fontaine, et devenir amoureux de lui-même. Pour qu'on ait toléré ce spectacle, il faut toute la corruption du goût actuel, et sur-tout l'engouement du parti gluckiste.

Au reste, quoique cet opéra soit aussi mal écrit que le sujet est mal choisi, il finit par un assez joli morceau qui se chante en chœur, et que j'ai cru devoir en extraire, comme la seule chose de l'ouvrage qui mérite d'être conservée.

Le dieu de Paphos et de Gnide
Anime seul tout l'univers.
Au haut des airs,
Il atteint l'oiseau rapide;
Il embrase la Néréïde,
Jusque dans le sein des mers.

Il embellit la sagesse;
Il réunit la grace à la beauté;
C'est lui qui pare la jeunesse
Des attraits de la volupté.

C'est encor lui qui nous console
Lorsque nous perdons ses faveurs :
Ce dieu charmant, quand il s'envole,
Nous laisse l'Amitié pour essuyer nos pleurs.

## LETTRE CLIV.

On vient de donner un exemple remarquable et peut-être unique de nos jours : c'est l'oraison funèbre d'un curé, prononcée par un évêque. L'orateur est l'évêque de Sénez; son héros qui est en même temps celui de l'humanité, est l'ancien curé de Saint-André-des-Arcs, Claude Léger; car son nom mérite bien d'être conservé. C'est un homme dont on peut faire un grand éloge en deux mots : il a passé sa vie à faire du bien (1). Il était adoré dans sa paroisse, et généralement respecté dans cette capitale, quoiqu'il ait eu à essuyer quelques tracasseries de l'archevêque, sur des soupçons de jansénisme que rien n'a justifiés. L'abbé de Beauvais élevé sous sa direction dans la communauté de Saint-André, et fort éloigné d'être janséniste, aujourd'hui évêque de Sénez, m'en a conté vingt traits plus touchants les uns que les autres. Il n'était pas rare de voir enlever son dîner de sa table pour être porté à des malades qui manquaient de bouillon, et à de pauvres femmes en couche. Il se privait même du nécessaire; et, s'il est vrai qu'il n'y a point de détails de bienfaisance qui soient trop petits pour la sensibilité, il doit être permis de raconter que

---

(1) *Pertransiit, bene faciendo.*

dans un hiver très-rigoureux, les sœurs de la Charité de sa paroisse lui ayant représenté qu'il était à peine vêtu avec une soutane usée, le forcèrent pour ainsi dire à se couvrir par-dessous d'une camisole de laine. Le soir même il ne l'avait plus; et comme on l'en grondait : *J'ai trouvé*, dit-il, *dans un grenier un pauvre homme qui était nu; je lui ai donné ma camisole et j'ai eu assez de ma soutane.*

L'évêque de Sénez a craint apparemment que la dignité de la chaire ne se prêtât pas à la simplicité de ces détails. J'en suis fâché; car il y a peu de phrases qui vaillent de pareils traits pour l'effet et pour l'exemple, puisqu'il est impossible de les raconter ou de les entendre sans verser des larmes. Mais, quoiqu'il n'ait pas voulu, ou qu'il n'ait pas su en faire usage (car je suis persuadé qu'il n'y a rien là que l'éloquence ne comporte), son discours ne laisse pas d'être fort bon. Il est simple, intéressant, et l'on y entend à tout moment le cœur d'un élève qui a du plaisir à louer son maître. Il est le quatorzième évêque sorti de la communauté que dirigeait ce bon curé, et l'hommage qu'il vient de lui rendre, fait honneur à son ame et à l'épiscopat. Certes si quelque chose peut consoler les honnêtes gens de toutes les indignes louanges prodiguées en chaire à des hommes qui ont déshonoré leurs titres et leurs dignités, c'est le plaisir d'y entendre louer un homme qui n'a eu que de la vertu. D'ailleurs un

intérêt particulier m'a rendu ce plaisir encore plus cher : c'est ce respectable pasteur qui m'avait fourni le modèle du curé de *Mélanie*, que j'ai tâché de peindre dans les vers suivants, qui, s'ils n'ont pas d'autre mérite, ont au moins celui de la vérité sans aucune exagération.

Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
Il ne se borne pas à parler dans les temples ;
Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui ;
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins ; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,
Et s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer :
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressemblait au Dieu dont il était le prêtre.

En même temps qu'on rendait cet hommage à la vertu, on faisait une justice publique de la basse et scandaleuse méchanceté. Le lieutenant de police, à propos de quelqu'une des grossières insolences de l'*Année littéraire*, a fait venir le petit Fréron à son audience, lui a fait ôter son épée publiquement, en vertu des ordonnances de police qui défendent de la porter, à moins qu'on en ait le droit par sa naissance ou par son état, et l'a traité devant tout le monde comme

le dernier des misérables. *Vous êtes*, lui a-t-il dit en propres termes, *vous et vos coopérateurs, de la vile canaille que je ferai punir.* On lui a ôté le privilége de son journal, qu'on a laissé par commisération à sa mère. Le journal continuera d'être rédigé par quelques pédants mercenaires; mais ce malheureux libelle depuis long-temps traîne dans la poussière des colléges et des cafés. Il y a aussi un autre journal du même genre, qu'on appelle *Journal de Monsieur*, et fait par un abbé Geoffroi et un abbé Royou, mais encore moins lu que l'*Année littéraire*, et qui dans ce moment est arrêté faute de souscripteurs; ce qui prouve que les revenus de la méchanceté sont quelquefois aussi casuels que d'autres.

Le salon de peinture que l'on vient d'ouvrir au Louvre a eu plus de succès que les derniers n'en avaient eu. Ce n'est pas que l'histoire y soit brillante; presque tous les grands tableaux de ce genre sont plus ou moins mauvais; sur-tout ceux dont les sujets ont été puisés à la source de la poésie et de la peinture, dans l'*Iliade*. Assurément le génie d'Homère n'a pas inspiré MM. Vien et Doyen, l'un dans son tableau de *Briséïs enlevée de la tente d'Achille*, l'autre dans le *combat de Mars contre Minerve.* Ce dernier sur-tout a paru excessivement mauvais. M. Vien est beaucoup plus correct dans sa composition; mais on lui reproche d'être froid avec beaucoup de science. Parmi plusieurs tableaux de Vernet qui sont tous

remarquables par le fini de l'exécution et la vérité des détails, il y en a sur-tout qui est fort admiré, et qui représente l'embrasement d'un vaisseau. Mademoiselle Valayer et M. Spaendonck paraissent avoir porté très-loin, sur-tout le dernier, le talent du coloris dans la peinture des fruits et des fleurs. Il y a aussi quelques tableaux agréables de Lagrenée l'aîné; mais celui qui réunit le plus de suffrages, est de M. Ménageot, et heureusement c'est un tableau d'histoire, ce qu'on n'avait pas vu depuis long-temps. Il représente *Léonard de Vinci mourant dans les bras de François I*. On en loue beaucoup l'ordonnance, l'expression des têtes, le coloris, la sagesse des détails, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne tienne à l'ensemble du tableau, ensemble qui est sensible pour les moins connaisseurs. Dans la sculpture on a distingué un *Voltaire* assis, de Houdon, qui est aussi l'auteur d'une *Diane*, que l'on trouve trop belle et trop nue pour une statue exposée en public. A l'égard des quatre statues faites par ordre du roi, et qui représentent *Catinat, Tourville, Montausier, et Pascal*, il paraît que c'est à ce dernier qu'on a donné la préférence : il est de Pajou.

Les comédiens français ne sachant que faire, se sont avisés de remettre le *Pyrrhus* de Crébillon, qu'il a plu à Molé d'appeler dans le Journal de Paris une *superbe tragédie*, quoiqu'il n'y ait de remarquable qu'un beau moment au cinquième

acte, encore est-il prévu depuis le troisième. Tout le reste est un échafaudage d'héroïsme romanesque et de sentiments faux, exprimés en très-mauvais vers. Rien ne ressemble plus aux conversations de la Calprenède; aussi cette pièce a-t-elle été remise sans aucun succès.

Un M. Digeon, qui a été long-temps dans les Échelles-du-Levant, vient de publier de nouveaux *Contes turcs et arabes*, traduits de ces deux langues; mais ils sont presque tous assez insipides, et fort éloignés de valoir ceux de Galland et Petit de Lacroix. Ils sont précédés d'un abrégé de l'*Histoire de la Maison ottomane et du gouvernement d'Égypte*, traduit de l'arabe, et qui peut servir à faire connaître la manière dont les Orientaux écrivent l'histoire. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans ce recueil, c'est le *Code égyptien* rédigé par le fameux Soliman II. Ce morceau fait voir combien ce conquérant turc était loin d'être un barbare, et combien il avait de lumières et d'équité. Le traducteur donne aussi quelques imitations de poésies turques, qui prouvent fort peu de talent, au moins dans la version française.

## LETTRE CLV.

On vient d'imprimer un petit volume qu'on a intitulé, *OEuvres du chevalier de Boufflers*. Il

contient le petit conte de *la Reine de Golconde*, dans lequel l'auteur paraît avoir cherché la manière d'Hamilton. Ce conte est fort joli; c'est une saillie d'imagination, heureuse et originale. Mais combien cela est encore loin de *Fleur d'Epine* pour l'invention, l'intérêt, la variété, le naturel et le goût! tout cela se trouve et abondamment dans *Fleur d'Epine*. Il est vrai que c'est le chef-d'œuvre d'Hamilton, et que ses autres contes, quoique toujours ingénieux et amusants, même dans leur folie, ne valent pas, à beaucoup près, celui-là; mais le chevalier de Boufflers qui n'en a fait qu'un, aurait dû s'en approcher davantage. Il a, dans sa manière de conter, une tournure piquante, mais trop de jeux de mots et trop de fautes de style, et c'est aussi le défaut du peu de vers que l'on connaisse de lui. Les plus agréables sont ceux qu'il a adressés à M. de Voltaire, ceux qu'il a faits pour une femme à qui il envoyait les fables de la Fontaine, la pièce grivoise intitulée *le Cœur*, que l'on appelle un *poëme* dans cette prétendue édition de ses œuvres, et le conte en vers intitulé *l'Oculiste*. Il y a aussi de lui quelques jolis couplets, quelques bagatelles de société, qu'on n'a point recueillies. Au reste, il n'a aucune part à cette édition qu'il a désavouée, et dans laquelle on a mis fort mal-à-propos plusieurs morceaux qui ne sont pas de lui, et qui ne méritent pas d'en être, entre autres deux lettres mêlées de prose et de vers qu'on

trouve aussi dans des *Mélanges de M. de Voltaire*, et qui n'en sont pas moins mauvaises pour lui avoir été attribuées, tant les éditeurs sont ignorants et maladroits. Mais on a très-bien fait de mettre du moins dans ce petit recueil bâtard les lettres du chevalier sur son voyage de Suisse, qui sont peut-être ce qu'il a écrit de meilleur goût. Il y a des traits charmants, et son style épistolaire est plein d'une gaieté originale. Il fit dans sa première jeunesse quelques articles pour l'*Encyclopédie*, qu'on n'a point réimprimés ici, entre autres *gaieté* et *générosité*, etc. Ils sont fort courts, et c'est d'abord un mérite, trop rare dans ce grand dictionnaire; mais de plus ils sont bien pensés et bien écrits, quoiqu'il y ait laissé quelques défauts de justesse. On retrouve dans ces *OEuvres du chevalier* une épître que lui a adressée M. de Bonnard, que j'aimerais mieux que tout ce qu'a fait M. de Boufflers. Cette épître est du ton des meilleures de Voltaire, écrite avec une élégance qui n'ôte rien à la facilité; c'est un petit chef-d'œuvre en ce genre. Ce même M. de Bonnard a semé depuis dans les journaux d'autres poésies fugitives, qui ne sont pas de la même perfection, mais qui montrent toujours un vrai talent. Il est actuellement sous-gouverneur des enfants du duc de Chartres.

On dit que cette édition informe nous en procurera une autre plus complète. Quelle qu'elle soit, on n'y mettra pas probablement les vers

de l'auteur à sa mère, ou contre sa mère, qu'il fit en différentes occasions, et qui la plupart, soit qu'il la loue, soit qu'il l'attaque, sont d'un genre de satire ou de louange qui doit blesser les oreilles chastes, encore plus les oreilles pieuses.

Un de ses grands défauts, c'est de chercher trop souvent ce qu'on appelle le trait dans ce qui n'est qu'un pur jeu de mots; et cet artifice est aussi aisé que frivole. L'équivoque est le sel de ses écrits, comme de ceux de Voiture, avec qui généralement il a trop de ressemblance. Je me borne à un exemple pris dans les couplets qu'il fit dernièrement pour madame de Sabran qui le peignait, et qu'on n'a pas encore imprimés.

D'un procédé sûr et nouveau,
Vous vous servez, ma jeune Apelle.
Pour animer votre pinceau,
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différents,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre.
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même.
Quand mon portrait sera *parlant*,
Il vous dira que je vous aime.

C'est l'équivoque du mot *parlant* qui fait la pointe

du madrigal. Observons que ce genre d'esprit n'est nullement celui de Voltaire, ni de Chaulieu, ni d'aucun de ceux qui ont été les modèles du genre. Il y a quelques abus de mots dans la prose d'Hamilton; mais en général il plaît surtout par le naturel, et il a excellé dans l'art de raconter en vers, avec cette gracieuse aisance qu'un peu de négligence ne gâte pas.

Une plaisanterie fort gaie de la jeunesse du chevalier de Boufflers, c'est l'idée qu'il eut de mettre en chanson un petit voyage qu'il fit chez une grosse et grasse princesse allemande, vers qui le feu roi de Pologne Stanislas l'avait député. Il y arriva malade d'une fluxion, et n'en fut pas très-bien accueilli; voici comme il raconte son aventure en pot-pourri.

Enivré du brillant poste
Que j'occupe récemment,
Dans une chaise de poste
Je m'embarque fièrement;
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade,
Et que lui se porte bien.

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux;
La princesse boursoufflée
Au lieu d'une en avait deux;
Et son altesse sauvage

Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

« Princesse, le roi mon maître
« Pour ambassadeur m'a pris.
« Je viens vous faire connaître
« L'amour dont il est épris.
« Quand vous seriez sous le chaume,
« Il troquerait, m'a-t-il dit,
« La moitié de son royaume
« Pour celle de votre lit.

« Par l'union de vos personnes,
« L'Europe avec plaisir verrait
« Sur une tête deux couronnes,
« Et deux têtes dans un bonnet. »

La princesse à son pupître
Compose un remerciement,
Et me remet une épître
Que j'emporte lestement;
Et je descends dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue,
Le plaisir de la quitter.

Dans ces beaux lieux en revenant,
Je quitte l'*excellence*,
Et reçois pour mon traitement
Cent vingt livres de France.

La petite cour de Lunéville et de Commercy était en possession de réunir la société la plus

choisie de France en fait d'esprit et de goût, la marquise de Boufflers, mère du chevalier, M. le comte de Tressan, M. de Saint-Lambert, madame du Châtelet, madame de Lénoncour, et pendant quelque temps M. de Voltaire. Le chevalier fut élevé, comme on voit, dans une assez bonne école, et il aurait pu en profiter davantage. C'est le comte de Tressan qui lui dit un jour en le rencontrant sur une grande route : *Ah! monsieur le chevalier! je suis enchanté de vous trouver chez vous.* Il était toujours par voie et par chemin, et lui-même a fait ainsi son épitaphe.

Ci gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

L'abbé Porquet son précepteur n'était point déplacé dans cette société. C'était un homme d'esprit et de goût, qui faisait avec un grand soin et encore plus de scrupule, de petits vers élégamment tournés. Il rêvait trois mois à un quatrain; sa petite stature et sa petite santé ont été pour la marquise de Boufflers une source inépuisable de plaisanteries, auxquelles il se prêtait de fort bonne grace. Vous en verrez un échantillon dans ce couplet fort plaisant, sur-tout pour ceux qui connaissent la tournure de l'abbé Porquet, et son rabat et sa perruque, qui étaient, après ses vers, ce qu'il soignait le plus.

Jadis je plus à Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire :
Il devenait plus coquet ;
Je devenais moins sévère.
J'estimais son rabat,
J'admirais sa perruque ;
Aujourd'hui j'en rabats,
Car je le crois eunuque.

Dans un autre couplet, elle le faisait parler lui-même :

Hélas ! quel est mon sort !
L'eau me fait mal, et le vin m'enivre ;
Le café fort
Me met à la mort.
L'amour seul me fait vivre.

Il est bon de remarquer qu'il n'avait que le souffle, et qu'il disait de lui-même : *Je suis comme empaillé dans ma peau.* Madame de Boufflers le fit recevoir aumônier du roi Stanislas ; mais la première fois qu'il en fallut faire les fonctions à table, l'abbé ne savait pas son *benedicite.* Sa protectrice eut quelque peine à raccommoder cela auprès du vieux roi qui ne badinait pas sur le *benedicite.* Le feu prince de Conti était plus facile à vivre sur cet article : il voulut avoir pour aumônier l'abbé Prévôt, le faiseur de romans : *Monseigneur*, dit l'abbé, *je n'ai jamais dit la messe.* — *Cela ne fait rien*, dit le prince ; *moi, je ne l'entends jamais.*

## LETTRE CLVI.

*Les Maris corrigés*, pièce annoncée par quelques journalistes après la première représentation, comme nous promettant un auteur comique de plus, n'ont eu cependant qu'un fort médiocre succès, et quand la pièce a été imprimée, ces mêmes journalistes ont rétracté le bien qu'ils en avaient dit. Le fond de l'ouvrage est pris partout, dans *les Fausses Infidélités* de M. Barthe, dans *le Préjugé à la mode* de la Chaussée, etc. Rien de plus trivial que l'intrigue, des déguisements, des scènes de bal, des femmes en hommes, etc. Il y a dans le style quelque facilité; mais bien plus souvent de la faiblesse et de l'incorrection, même jusqu'à pécher contre les règles de la mesure. Le seul mérite de l'auteur est d'être exempt de jargon : c'est quelque chose; mais ce n'est pas assez d'être naturel; il faut l'être avec élégance et avec esprit. On s'aperçoit en lisant la préface, que l'auteur ne peut guère avoir ni de l'un ni de l'autre. Il y règne un ton d'amour-propre trop ridicule pour pouvoir jamais être celui d'un homme de beaucoup d'esprit. Il est difficile d'ailleurs d'écrire plus mal en prose, d'être plus ignorant et plus mauvais juge. Il commence par citer M. Cailhava comme un *des meilleurs auteurs comiques de notre siècle.* Que

dirait-on de plus de ceux qui ont fait *le Glorieux, la Métromanie, le Méchant?* Le seul ouvrage de M. Cailhava resté au théâtre, est de la dernière médiocrité; c'est un vieux canevas italien qui roule sur une intrigue de valet, et dont le dénouement est absurde. L'auteur des *Maris corrigés* nous parle ensuite de MM. Palissot et Barthe, comme *de ce que nous avons de plus précieux dans le genre de la comédie*. La petite pièce des *Fausses Infidélités* est sans doute un très-joli acte; mais tout ce que l'auteur a fait depuis, quand il a voulu s'élever au comique de caractères, est mort en naissant, et ne méritait pas de vivre. Il y a loin encore du talent de faire un acte même le meilleur possible, à celui de faire un grand ouvrage dramatique. A l'égard de Palissot, ses *Philosophes* ont réussi dans la nouveauté, et avec justice, quoi qu'on en ait dit, mais bien plus comme satire que comme drame. La pièce est écrite avec pureté et élégance; il y a une jolie scène et quelques traits de comique; mais l'intrigue n'est qu'un croquis des *Femmes savantes*, et l'ouvrage est sans intérêt, sans caractères et sans action. Il n'a point reparu depuis la nouveauté, parce que le piquant de la satire personnelle ne suffit pas pour faire vivre une pièce. On voit que si ce sont là nos richesses comiques, elles n'ont rien de bien *précieux*. La vérité est que depuis *le Méchant*, nous n'avons pas eu en ce genre un seul ouvrage de marque.

Quelques actes plus ou moins agréables ne sont pas des titres qu'on puisse citer comme ceux *du siècle*, et nous attendons encore un bon comique qui vienne prendre sa place auprès de Destouches, de Piron et de Gresset, même auprès de Boissy, puisqu'il a fait *l'Homme du jour*.

M. de la Chabeaussière (c'est le nom de l'auteur des *Maris corrigés*) se trompe encore plus lourdement, lorsqu'à propos des contrastes de caractères qu'il dit n'avoir pas cherchés, il parle de ceux qui en ont fait *une des règles de l'art dramatique*. Il affirme avec assurance que Molière ne faisait contraster *ses caractères qu'avec les situations, et jamais entre eux*. Rien de plus opposé à la vérité. D'abord on n'a pas fait de ces contrastes précisément *une des règles de l'art dramatique*; mais on les a regardés avec raison comme un moyen comique et une source de beautés. A l'égard de Molière, pour oser dire qu'*il n'a jamais fait contraster ses caractères entre eux*, il faut n'avoir jamais lu *l'École des Maris*, *les Femmes savantes*, *le Misanthrope*, etc. Certes s'il y eut jamais de contrastes des caractères bien décidément marqués, c'est celui d'Alceste et de Philinte, celui des deux frères dans *l'École des Maris*, celui de l'ignorant Chrysale et des *Femmes savantes* dans la comédie de ce nom. Pour le nier, il faut prouver qu'il n'y a nul contraste entre un misanthrope et un complaisant, entre un tuteur jaloux et brutal qui enferme

sa pupille, et celui qui laisse toute liberté à la sienne, sur ce principe que

Les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles;

entre le bon Chrysale qui ne se sert de Plutarque que pour *mettre ses rabats*, et une femme qui renvoie sa servante pour avoir mal parlé français. Il faut prouver du moins que c'est sans intention et sans y penser, sans savoir ce qu'il faisait, que Molière qui, selon notre auteur, *ne faisait jamais contraster ses caractères entre eux*, en a trouvé de si diamétralement opposés. Après tant de bévues sans excuse et à peine concevables, on ne doit pas s'étonner que l'auteur dise en propres termes : *J'ai trop de connaissances théoriques sur l'art sublime de la comédie, pour ne pas voir*, etc. La comédie, qui est un très-bel art, n'est point un art *sublime*, et *les connaissances théoriques* de l'auteur sont, comme on vient de le voir, égales à ses *connaissances pratiques*. Ailleurs il parle de *sa gloire*, et du *triomphe de son ouvrage*. Comme l'auteur du *Cid*, celui d'*Athalie*, celui de *Zaïre*, n'ont dit nulle part ma *gloire*, et n'ont jamais parlé du *triomphe de leurs ouvrages*, il est juste que ces expressions soient réservées à l'auteur des *Maris corrigés*, qui ont eu au Théâtre-Italien sept ou huit représentations. C'est une chose digne de remarque, que cet oubli total de toutes les bienséances,

ce honteux et risible excès du plus plat égoïsme, qui est aujourd'hui un des caractères de notre littérature dégénérée.

Voici en revanche de jolis vers d'une femme qui se fait honneur d'être l'amie de tous ceux qui sont encore les soutiens de cette littérature. C'est madame la comtesse d'H***. Les amateurs ont recueilli quelques vers d'elle, dans ce genre de madrigaux si fort à la mode au siècle dernier, genre qui a produit quelques morceaux charmants parmi une foule de platitudes, et qui n'est pas supportable quand il est médiocre. Il demande de la délicatesse dans les idées, et de l'elégance et de la douceur dans l'expression. Il me semble que l'un et l'autre sont réunis dans les vers suivants.

MADRIGAL A DAMON.

Quand je pense, Damon, qu'une flamme constante
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Par l'espoir de t'aimer toujours.
Non, je ne crains pas de survivre
A la perte des biens que tu me fais goûter;
S'ils pouvaient cesser d'exister,
Serait-ce la peine de vivre?
Par un si triste sentiment
Mon ame n'est point poursuivie.
Malheureux qui croit en aimant
Ne pas aimer toute sa vie!

AUTRE.

A rendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux, employez votre pouvoir suprême.
Pour son bonheur faites qu'il aime;
Pour le mien, qu'il aime toujours.

## LETTRE CLVII.

L'académie et les lettres ont perdu M. Saurin. C'était un très-honnête homme, un esprit sage, et un écrivain estimable. Nous avons de lui quelques ouvrages de théâtre, dont aucun à la vérité n'est au-dessus du médiocre, mais dont presque aucun n'est sans mérite. Ses deux petites comédies des *Mœurs du Temps* et de *l'Anglomanie*, sont ingénieuses et agréables, sur-tout la première, et toutes deux sont restées. Le drame de *Beverley*, imité du *Joueur anglais*, quoique très-défectueux dans la contexture, est intéressant par le fond, et du très-petit nombre des drames dans lesquels l'intérêt du sujet rachète du moins les vices du genre et de l'ensemble. Il a fait trois tragédies, *Aménophis* qui est tombé, et qui le méritait, quoique l'auteur d'*Hypermnestre* en ait tiré depuis le tableau de son dénouement; *Spartacus*, qui eut peu de succès, pièce mal conçue, durement et incorrectement écrite, mais dans laquelle il y a des traits de

force et des morceaux d'effet; elle n'a pas été reprise depuis sa nouveauté(1); mais je crois que si le rôle de Spartacus était bien joué, on pourrait la remettre de temps en temps; enfin *Blanche et Guiscard*, sujet imité encore d'une pièce anglaise ( *Tancrède et Sigismonde*), et tiré originairement d'un épisode de Gilblas. Les trois premiers actes sont intéressants, et le rôle de Blanche est ce que l'auteur a fait de plus théâtral; malheureusement la pièce est finie au quatrième acte; les deux derniers sont sans intérêt, et le dénouement est produit par un double meurtre froidement atroce. C'est pourtant le seul ouvrage de lui que l'on joue quelquefois, parce que les actrices aiment à paraître dans le rôle de *Blanche*. Joignez à cela *le Mariage de Julie*, comédie en un acte qui n'a pas été jouée et qui est très-faible; *Mirza et Fatmé*, petit roman de féerie assez amusant, quelques épîtres médiocrement écrites, et quelques chansons passables : voilà tout ce qu'a composé cet académicien dans une carrière de soixante-seize ans, dont une constitution délicate, quoique assez saine, ne lui a pas permis de faire un usage plus laborieux.

Il a paru deux ouvrages relatifs à la Russie; l'un en deux volumes par M. de Kéralio, n'est qu'une gazette très-sèche qui contient l'histoire de la guerre de 1731 contre les Turcs : l'autre par

(1) Elle l'a été depuis.

M. Lévèque, en cinq volumes, est une histoire générale de Russie, puisée dans les sources les plus authentiques : elle m'a paru disposée avec méthode et narrée avec clarté. C'est en ce sens une compilation utile, et un travail digne d'estime ; mais il m'a semblé que le sujet était au-dessus des forces de l'auteur, sur-tout dès qu'il arrive au règne de *Pierre-le-Grand*, qui n'est ni caractérisé ni apprécié, qui demanderait la plume d'un homme de génie, et M. Lévêque en est bien loin.

Il court une plaisanterie du chevalier de Parny, qui est gaie et de bon goût ; elle est intitulée, *à Messieurs du camp de Saint-Roch.*

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie :
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger ;
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battants ou battus ;
Messieurs du camp et du blocus,
Terminez de façon ou d'autre ;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades ;
Mais hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;

Ou s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire, Je vous entends.

Quatre ans ont dû vous rendre sages.
Laissez donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchements,
Retirez-vous, vieux assiégeants :
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfants,
Si toutefois Dieu les protége.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien ;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point,
Et grace à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse,
Ne périront que d'embonpoint.

Nous sommes d'ailleurs inondés de mauvaises brochures en tout genre, de mauvaises satires manuscrites ou imprimées. Le goût de la farce et de l'ordure semble devenu l'esprit à la mode, et il y a de bonnes gens qui appellent tout cela de *la gaieté;* ce n'était pas du moins celle de Molière ni d'Hamilton. A propos de *gaieté,* il y a un chevalier de C*** qui veut à toute force hériter de celle de feu Dorat, et qui s'est fait la mauvaise

copie d'un mauvais original. Il a rempli les journaux de ces petits vers que Gresset appelle *vers innocents*, quoiqu'il y ait souvent dans ceux-ci l'intention d'être malins. S'il y a quelque chose d'aussi plat, ce sont les vers de M. P*, qui a pris la peine de rimer dans le Journal de Paris de longues apologies et de longs panégyriques du vaudeville et même du calembourg. Toutes ces pauvretés ne laissent pas que d'exister vingt-quatre heures, et meurent les unes après les autres. Les gens de goût peu curieux d'y toucher, aiment beaucoup mieux rechercher quelques-unes des jolies bagatelles échappées aux bons faiseurs, qui ne prennent pas même la peine de les recueillir. Tel est ce madrigal adressé par M. de Saint-Lambert à madame la princesse de Beauvau à qui l'on donnait pour étrennes deux petits amours en biscuit de Sèvre, dont l'un était entouré des attributs des arts.

On vous propose deux amours :
L'un par ses talents peut vous plaire,
L'autre ne sait qu'aimer toujours :
Voyez quel choix vous voulez faire.
Mais le choix n'est pas dangereux :
Ces amours vous verront tous deux ;
Ils prendront une ame nouvelle,
Et vous allez dans un instant
Rendre aimable l'amour constant,
Et l'amour aimable, fidèle.

La célèbre marquise du Châtelet a fait un *Traite*

*sur le bonheur*, dans lequel il y a beaucoup de mauvais esprit: j'aime mieux son inscription pour les jardins de Cirey, que voici.

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans ma solitude,
Voilà mon sort : il est heureux.

Le comte de Tressan qui était aussi propre à la galanterie qu'à la satire, adressa un jour ces vers à une jeune femme qu'il avait connue enfant, et qui venait de l'embrasser.

Je vous aimai dès votre enfance;
Mais il est temps de fuir vos coups.
J'ai bien senti mon imprudence,
En goûtant un plaisir si doux.
Mon cœur d'un seul baiser frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'aperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Quand c'est l'amour qui le reçoit.

Le même auteur envoya autrefois le couplet suivant à sa maîtresse, à propos d'une chûte qu'il avait faite sur la glace en sortant le soir de chez elle.

Le destin dans la balance
A mis les biens et les maux,
Et tous ceux qu'il me dispense
Me paraissent bien égaux.
Le jeu, la cour, la disgrace,

M'ont frappé de mille coups.
Hier je tombai sur la glace,
Mais j'avais soupé chez vous.

Il ne serait pas juste de confondre les *Lettres sur la Suisse*, traduites de l'anglais, de M. Coxe, avec les inutilités littéraires dont nous sommes accablés. Cet ouvrage estimable est à-la-fois instructif et intéressant; on y reconnaît cet esprit d'observation qui caractérise les Anglais, et cette sensibilité pour les beautés naturelles qui appartient plus particulièrement aux esprits réfléchissants et même un peu mélancoliques. Le voyageur a vu et senti; son imagination élevée par la grandeur des objets, les peint avec énergie et enthousiasme, et il sait à-la-fois décrire en poëte, et penser en philosophe. Ce n'est point un homme qui a suivi les grandes routes en chaise de poste; il a gravi les montagnes et foulé les neiges, les glaces et les rochers; il est entré dans les maisons des paysans et dans les assemblées publiques. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que son traducteur, M. Ramond, a visité les mêmes contrées dans le même esprit et avec les mêmes yeux, et s'est trouvé en état de joindre ses observations à celles de l'auteur anglais, en sorte qu'elles sont confirmées, étendues et quelquefois suppléées les unes par les autres. Ce traducteur est un homme qui paraît versé dans l'étude de l'histoire et de l'antiquité. Son travail joint à celui de M. Coxe, suffit pour donner une

idée complète de la Suisse, de la nature du pays, des mœurs et du gouvernement.

## LETTRE CLVIII.

L'ouverture de la nouvelle salle de l'Opéra n'a pas été heureuse; elle s'est faite par *Adèle de Ponthieu*, opéra de M. de Saint-Marc, mis autrefois en musique par M. de la Borde, et joué avec quelque succès. L'auteur l'a arrangé d'une nouvelle manière pour la nouvelle musique, et l'a donné à Piccini; mais soit que l'ouvrage qui est très-faible pour le fond et pour le style, n'ait pas inspiré le génie du compositeur, soit que ce génie commence à s'épuiser, il est certain qu'on n'a point reconnu dans la musique d'*Adèle* l'auteur de *Roland*, d'*Iphigénie* et de tant de chefs-d'œuvre admirés dans l'Europe. La musique, à deux ou trois airs près, qui même ne sont qu'agréables, est très-commune et très-médiocre, et cet opéra est fort peu suivi. Il est vrai aussi que la salle, quoique d'une forme élégante, est fort mal placée pour attirer du monde; elle est à la porte Saint-Martin, à une extrémité de Paris. On a oublié, en adoptant ce plan, que l'on est accoutumé ici à regarder l'Opéra comme un rendez-vous, et qu'en conséquence il faut qu'il soit placé dans un centre.

On a remis, pour réchauffer le public, *le Sei-*

*gneur bienfaisant*, opéra dont un incendie a fait tout le succès; car actuellement les bûchers et les incendies font réussir toutes les nouveautés, et l'on disait fort plaisamment de *la Veuve du Malabar*, qu'on y courait *comme au feu*. *Cela est vrai*, a-t-on dit encore; *mais tous les fagots ne sont pas au cinquième acte*. Vous voyez que le genre du calembourg se soutient.

On a donné à la Comédie-Française un drame imité de l'allemand, intitulé: *La Discipline militaire du Nord*, titre assez singulier, et qui semblerait dire qu'il n'y en a pas ailleurs. Le sujet de ce drame est froid et stérile; il prouve que les Allemands ont le génie fort peu dramatique. Le capitaine Walton, le principal personnage de la pièce, est un homme d'un mérite très-distingué. Il a épousé la sœur de son colonel, et ses services tout récents le mettent dans le cas d'espérer les plus grandes récompenses. C'est d'ailleurs un homme sévère et très-rigoureux observateur de la discipline militaire. Deux soldats de sa compagnie désertent du piquet, et exposent l'armée à être surprise par l'ennemi. Le général irrité envoie au colonel ordre de mettre le capitaine Walton aux arrêts pour n'avoir pas mieux choisi ses sentinelles pour un poste de confiance. Le colonel déclare cet ordre à son beau-frère, en y mêlant quelques reproches de négligence. Au mot d'arrêts, le capitaine Walton, qui vient de prêcher pendant un quart-d'heure la discipline et la su-

bordination, met l'épée à la main contre son colonel, son beau-frère, son ami, devant trente officiers. On l'arrête, et son procès lui est bientôt fait : il n'y a pas la plus légère excuse, et lui-même en convient. Tout le monde le plaint; mais il est absolument impossible de ne le pas condamner. Ce trait de folie qui semble presque incompréhensible, se passe entre le premier et le second acte, d'où l'on voit qu'il est de toute impossibilité de soutenir la pièce pendant cinq actes. Il n'y a rien à attendre, rien à espérer, point de nœud, point d'intrigue, point de suspension. Sa femme, qui arrive au camp sur ces entrefaites, le colonel qui aime tendrement son beau-frère, les soldats qui le chérissent, tout se désole et se lamente inutilement jusqu'à la fin, sans que la situation puisse changer un moment. Rien n'est plus anti-dramatique, plus opposé à tout effet théâtral qu'un plan de cette nature. Aussi au quatrième acte, le public a pris le parti de ne plus écouter, et quand la grace est arrivée à la fin, elle n'a produit aucune émotion. Le style d'ailleurs n'était pas capable de racheter la pauvreté du fond : c'était la prose la plus plate et quelquefois la plus ridicule. On a joué ce drame la seconde fois en quatre actes; mais on le mettrait en trois qu'il n'en vaudrait pas mieux; et il n'y a pas d'apparence qu'il ait plus de trois représentations, malgré les efforts de Molé, qui, n'ayant nulle part plus de talent que dans le drame, sou-

tient de toute sa force ce mauvais genre qui ruine la comédie, ennuie le public, et dont l'abus est devenu intolérable.

Voici une très-jolie énigme qui mérite d'être distinguée de la foule de celles qu'on envoie journellement au Mercure. Aussi n'y a-t-elle pas été envoyée, que je sache.

Nous sommes deux aimables sœurs,
Qui portons la même livrée,
Et brillons des mêmes couleurs.
Sans le secours de l'art l'une et l'autre est parée.
La fraîcheur est dans nous ce qui charme le plus.
Sans marquer entre nous la moindre jalousie,
L'une de nous sans cesse a le dessus,
Et plus souvent encor l'une à l'autre est unie.
Nous nous donnons toujours dans ces heureux instants
De doux baisers très-innocents,
Jusqu'au moment qui nous sépare.
Alors, et cela n'est pas rare,
On voit pour un oui, pour un non
Se détruire notre union;
Mais l'instant qui suit la répare.

La librairie s'occupe actuellement d'une grande entreprise : c'est une nouvelle édition de *l'Encyclopédie* par ordre de matières; et non plus par ordre alphabétique; ou plutôt c'est une Encyclopédie nouvelle, bâtie sur les fondements de l'ancienne. Il est sûr qu'il y a dans cet immense dictionnaire beaucoup à retrancher, à corriger, à suppléer. Les suppressions sont faciles : il suffit

de convenir qu'un livre de ce genre ne doit rien contenir d'inutile, et l'on élaguera les déclamations sans nombre dont il est surchargé. Les fautes d'exactitude ne sont pas non plus difficiles à réformer : il n'y a qu'à consulter avec plus d'attention les sources où l'on a puisé. Mais, pour suppléer tout ce qui manque, il faut beaucoup de talent, et il fallait, je crois, un choix de coopérateurs mieux dirigé et plus réfléchi. Des parties très-importantes sont confiées à des hommes très-médiocres : la *Philosophie* à M. Naigeon, homme érudit, mais écrivain sec et lourd, et très-porté pour la doctrine de l'athéisme; l'*Économie politique* à l'abbé Baudeau, économiste le plus phrasier et le plus diffus de toute la secte; la *Finance* à un M. Digeon, qui n'a jamais su écrire; les *Beaux-Arts* à MM. Suard et l'abbé Arnaud, qui tous deux ont du goût et des connaissances, mais qui, entièrement livrés à l'esprit de parti, déposeront leurs préjugés dans un livre où il ne faut que consacrer des vérités. Ce même esprit de parti a présidé, comme on le voit, au choix des coopérateurs. Le libraire Panckoucke qui est à la tête de l'entreprise, a choisi tous ceux que lui a désignés M. Suard, son beau-frère; et c'est ainsi que toutes les entreprises littéraires seront conduites, quand il y aura un libraire à la tête. Un *Prospectus* fastueux contient l'éloge de tous les ouvriers de l'édifice, qu'il n'eût fallu louer qu'après qu'il aurait été construit. On y dit en

propres termes que M. de Condorcet *est un des plus beaux génies du siècle*. Que diraient les *génies* du siècle précédent, s'ils voyaient qu'aujourd'hui ce titre est prostitué sans pudeur par la plus basse flatterie et la plus ridicule partialité? Où en sommes-nous, bon dieu! si on donne le nom de *génie* à un homme pour une douzaine d'éloges historiques qui supposent de l'esprit sans doute, mais d'un genre si aisé qu'il n'en coûte pas beaucoup plus pour faire ces sortes d'éloges que pour dicter une lettre sérieuse. Quand M. de Condorcet a voulu s'élever à l'éloge oratoire qui demande de l'éloquence, de l'imagination, de la sensibilité, du style, il a fait voir combien il était dénué de toutes ces qualités. Son *éloge de l'Hôpital* qu'il envoya à l'académie, était sec, diffus, ennuyeux, à une page ou deux près, et en total si mauvais qu'on lui préféra celui de l'abbé Remy, qui était lui-même assez médiocre. Voilà l'homme à qui l'on donne le nom de *beau génie!*

Il en est de ces louanges de société comme de celles des journalistes : on sait depuis longtemps ce qu'elles valent. Par exemple, on nous dit dans le journal de Paris, que M. de Réganhac a *tout ce qu'il faut pour traduire Horace en vers*. Apparemment que les journalistes de Paris ne font pas entrer en ligne de compte le talent poétique; car assurément il n'y en a pas. L'ouvrage est en deux volumes; le second est composé d'odes imitées d'Horace, à ce que dit l'auteur, et

dans lesquelles il serait bien difficile de retrouver l'original. Mais il faut avouer que le premier volume, qui contient une traduction en prose, n'est point sans mérite, et peut même être fort utile aux jeunes gens, parce qu'elle se rapproche assez fidèlement du caractère de l'original. C'est qu'il faut être poëte pour écrire en vers, et qu'il n'est pas nécessaire de l'être pour traduire un poëte en prose. Il n'est pas nécessaire de l'être non plus pour faire avec quelque agrément ce qu'on appelle des vers de société, des bouquets, des couplets de fête. En voici de ce genre que le comte de Ségur, jeune seigneur fort aimable et fort instruit, a faits pour la maréchale de Luxembourg, en lui donnant pour étrennes un *loto,* jeu qu'elle aime beaucoup.

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort long-temps en crédit :
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau.
L'amour-propre si despotique
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grace et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie!
Quoi! vous jouez à ce jeu-là!

Peu de personnes ont mis dans ces sortes de bagatelles une tournure plus piquante que la marquise de Boufflers. On peut en citer pour exemple l'impromptu suivant :

Voyez quel malheur est le mien,
Disait une certaine dame.
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme,
Je n'ai pu réussir à rien.

Un autre quatrain d'un ton un peu différent, mais non pas moins agréable, c'est celui-ci que l'on dit être de la même main.

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie;
Je ne cherchais qu'un simple amusement.
L'amusement devint un sentiment;
Le sentiment le bonheur de ma vie.

Le nom et l'esprit, et même le caractère de la marquise de Boufflers peuvent rappeler cette madame de Verrue, amie de M. de la Faye et de quelques gens de lettres du commencement de ce siècle. Elle aimait beaucoup les arts et le plaisir; on l'appelait la *Dame de Volupté*. Elle fit elle-même son épitaphe que voici :

Ci gît dans une paix profonde
Cette dame de *volupté*,
Qui pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

J'ignore de qui sont les vers suivants, mais ils

sont à coup-sûr d'une femme, et dignes d'être cités après ceux que je viens de transcrire : ils s'adressent à un portrait.

Absente de Damon, de ma douleur profonde
Quelques moments du moins tu charmeras l'ennui.
Mon amant me tient lieu de tous les biens du monde :
Toi seul me tiendras lieu de lui.

J'ai donné il n'y a pas long-temps au Théâtre-Français qui commence enfin à devenir plus accessible, la tragédie de *Jeanne de Naples* qui a eu du succès. Les représentations en sont fort suivies et fort applaudies. Dès qu'elle sera imprimée, je m'empresserai d'en faire hommage à V. A. I., etc.

## LETTRE CLIX.

Notre littérature, à ce renouvellement d'année, n'offre rien que de très-ordinaire à cette époque des almanachs et des étrennes. De ces étrennes, il en est bien peu qui fussent dignes des regards de V. A. I., ou pour mieux dire, je n'en connais aucune qui soit de quelque prix. Quoique nous ayons des almanachs de toute espèce, celui de Gotha est encore le meilleur de l'Europe. Nos *Étrennes lyriques*, *poétiques*, *littéraires*, ne sont, sous différents titres, que des recueils de pauvretés, faits par de pauvres gens. A peine pourrait-on y distinguer une jolie chanson, ou une

pièce de vers passable. Pour trouver du bon, il faut lire ce qu'on réimprime, et non pas ce qui est nouveau; encore se met-on à mutiler les monuments de l'autre siècle. Par exemple, M. Suard vient de nous donner un *Abrégé de la Bruyère*, en un petit volume. Et pourquoi toucher à un livre original? pourquoi abréger ce qui n'est pas trop long? ne dirait-on pas que la Bruyère est un bavard? Cet extrait est précédé d'une notice en général bien pensée, et purement écrite, mais qui n'est pas exempte du défaut des éditeurs ordinaires, d'exagérer le mérite de leur auteur, au lieu de se borner à le faire sentir et à l'apprécier. Il y a pourtant à cet égard des choses bien vues dans la notice de M. Suard; mais quelquefois il veut entendre trop de finesse à ce qui est fort simple, et donner trop de prix à des choses communes, ou qui même sont répréhensibles. Par exemple, sur ce passage: *Il y a dans quelques femmes un mérite paisible, mais solide;* l'éditeur fait cette remarque: *Ce mérite paisible offre à l'esprit une combinaison d'idées très-fines, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé.* Il me semble à moi que, sans avoir le goût fort *délicat* ni fort *exercé*, et avec le simple bon sens, tout le monde entend ce que signifie ce *mérite paisible;* mais que pour y voir une *combinaison d'idées très-fines*, il faut toute la finesse du subtil éditeur.

« Il n'y a rien ( dit ailleurs la Bruyère ) qui « mette plus subitement un homme à la mode, « et qui le *soulève* davantage que le trop grand « jeu. »

L'auteur cite cet endroit comme un exemple d'expression pittoresque. J'avoue que je n'approuve pas le mot *soulever*, qui n'est ici accompagné de rien, qui en détermine le sens. Il ne suffit pas de hasarder un mot hardiment figuré : l'art consiste à le placer et à l'entourer de manière que le sens de l'expression, quoique détournée, saute aux yeux, pour ainsi dire, et frappe l'imagination. C'est par cet art qu'on est heureusement hardi, sans avoir l'air de l'être.

L'éditeur s'étonne que Boileau ait dit, en parlant de la Bruyère, qu'il s'était épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage, les transitions. M. Suard ne trouve pas *cette observation digne d'un si grand maître*. « Il y a, dit-il, dans « l'art d'écrire, des secrets plus importants que « celui de trouver ces formules qui servent à lier « les idées et à unir les parties du discours. »

Il paraît que c'est M. Suard qui n'a pas assez réfléchi sur les *secrets de l'art d'écrire*, pour pénétrer tout le sens de la remarque de Boileau. Il se trompe fort, s'il croit que tout l'art des transitions consiste dans les formules qui servent à lier les idées et les parties du discours. Il a cru parler apparemment des particules; mais l'art des transitions, tel qu'il est en effet, et tel que

Boileau le connaissait parfaitement, est celui qui apprend à disposer les idées principales de manière que l'une semble naître de l'autre, que cet ordre leur donne plus d'effet et de clarté, et que le lecteur soit mené insensiblement par cette succession d'objets, sans apercevoir jamais ni vide à remplir, ni intervalle à franchir, ni les efforts de l'auteur pour passer d'une chose à une autre. Or, il est sûr qu'après le talent naturel qu'il faut toujours supposer, ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'exceller dans cette partie de l'art d'écrire, l'une de celles qui constituent le bon écrivain, et qui font relire le plus souvent les ouvrages, mais par la même raison, l'une des plus méconnues du vulgaire, des auteurs et des critiques.

## LETTRE CLX.

M. de Condorcet a été enfin élu pour remplacer M. Saurin à l'académie française. On ne se souvient point de mémoire d'académicien, qu'il y ait jamais eu pour une élection une assemblée si nombreuse, ni un semblable partage de voix. Nous étions trente et un; M. Bailly a eu quinze voix, et M. de Condorcet seize. *Il a frisé la corde*, disait M. d'Alembert, et l'on peut juger de l'intérêt qu'il y mettait par ces propres paroles qu'il dit tout haut après le scrutin : *Je suis plus content d'avoir gagné cette victoire, que je ne le se-*

*rais d'avoir trouvé la quadrature du cercle*. Un géomètre ne peut rien dire de plus fort. Cependant il faut avouer qu'il n'y a pas trop de quoi se glorifier d'une pareille victoire. Il est triste de ne l'emporter que d'une voix, et de couper ainsi par la moitié une compagnie où l'on veut entrer. M. de Condorcet, savant, philosophe et homme d'esprit, secrétaire de l'académie des sciences, aurait dû naturellement trouver moins d'obstacles, si ses méchancetés connues, ses libelles anonymes, n'eussent indisposé contre lui, d'autant plus qu'il se présentait en concurrence contre un homme qui avait eu douze voix à la dernière élection, et à qui l'on ne faisait aucun reproche personnel. Quoi qu'il en soit, le zèle dévorant de M. d'Alembert l'a emporté, et M. de Condorcet sera reçu le 21 de ce mois.

Ce qui dans ce moment occupe le plus l'attention publique, c'est madame de Genlis, d'abord par le choix que M. le duc de Chartres a fait d'elle pour faire les fonctions de *gouverneur* auprès des princes ses fils, chose extraordinaire et même sans exemple, ce qui, comme on peut l'imaginer, a excité beaucoup de murmures; ensuite par son livre sur l'*Éducation*, qui a paru en même temps, et qui a pour titre *Adèle et Théodore*. C'est un recueil de lettres en trois volumes in-8°, composé d'un assez grand nombre de correspondances diverses, mais qui toutes se rapportent plus ou moins à l'éducation. L'au-

teur ajoute dans le titre cette phrase qui a paru singulière : *Ouvrage relatif aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes.* Il semblerait d'abord que l'auteur ait voulu établir une différence entre les *princes* et les *hommes;* mais au fond le mot *hommes,* qui veut dire les jeunes garçons, n'est opposé ici qu'aux mots de *jeunes personnes,* qui signifie les jeunes filles. Il eût fallu rendre ce titre plus net et plus correct.

Cet ouvrage est très-lu et très-critiqué. On ne peut nier qu'il ne soit écrit avec beaucoup de naturel et de facilité, quelquefois même avec une élégance heureuse. Il y règne en général un assez bon esprit et un goût délicat : voilà ce qui en rend la lecture agréable. Il y a des caractères qui ont de la vérité, des personnages qui sont intéressants; la jeune Adèle est une créature charmante, et sa mère, madame d'Almane, serait admirable, si elle-même ne s'admirait pas toujours par l'organe de tous les autres personnages, à qui elle fait chanter ses louanges. Il est trop clair que l'institutrice, qui n'est autre que madame de Genlis sous le nom de madame d'Almane, n'a pas compté la modestie au nombre des vertus qu'elle veut enseigner à ses élèves.

Tout ce qui tient d'ailleurs à l'éducation dans ce livre, est généralement bien pensé, et annonce sur-tout une grande connaissance du monde, qualité qui manque absolument dans l'*Émile*

*de Rousseau*, et qui tient au tact d'une femme, et d'une femme d'esprit. Ce qui concerne l'éducation d'un jeune homme et celle d'un jeune prince, est beaucoup moins approfondi et moins intéressant que tout ce qui a rapport à Adèle. On sent que l'auteur est mère, que madame d'Almane est madame de Genlis, et qu'Adèle est sa fille. De là naît un charme que rien ne peut remplacer; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer aussi de ces lettres d'excellents préceptes et des exemples très-utiles pour élever et instruire un homme et un prince.

Madame de Genlis, à l'exemple de Rousseau, a donné à son livre une forme de roman, et y a mêlé beaucoup d'épisodes qui ne manquent pas d'intérêt; mais j'avoue que je suis moins content de cette partie que de celle qui est purement didactique. Plusieurs de ces épisodes sont trop longs, ne tiennent pas assez à l'objet principal, occupent trop de place et sont trop détaillés, si on ne les donne que comme des exemples, et ont trop l'air de pièces rapportées, prises dans le porte-feuille de l'auteur, et faites seulement pour donner à l'ouvrage un attrait de plus dont il n'a pas besoin, et grossir un livre qui ne perdrait rien à être plus court. On peut reprocher aussi à l'auteur quelques préjugés, quelques idées fausses, un plan de lecture qui n'est pas bien dirigé, une sorte de contradiction qui consiste à établir la croyance religieuse comme la base de toute in-

stitution, et à rejéter avec horreur les secours que la religion apporte aux mourants, l'administration des sacrements et les prières de l'agonie. Voilà ce que la critique peut lui reprocher; mais ce que le monde lui reproche beaucoup plus et lui pardonne bien moins, ce sont cinq ou six portraits satiriques auxquels il ne manque que les noms, et qui peignent des personnes très-connues et plus ou moins considérables. L'auteur se défend par l'exemple de la Bruyère; mais il faut convenir que dans un ouvrage d'éducation, il eût mieux valu éviter tout ce qui pouvait donner lieu à des applications malignes, et que dans un livre de morale, il ne faut pas donner l'exemple de la satire personnelle.

On a remis, par ordre exprès de la reine, une tragédie de *Manco-Capac*, de M. le Blanc, jouée il y a vingt ans avec peu de succès. Il ne paraît pas que l'auteur ait mis ce temps à profit pour la rendre meilleure. On croirait au contraire, vu son âge, qui est de soixante ans, que son esprit s'est affaibli; car il a rendu sa pièce beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'était. Elle roule sur le contraste de l'homme sauvage et de l'homme civil, sujet plus philosophique que théâtral, et qui, pour s'adapter à la tragédie, demandait infiniment plus d'art et de talent que n'en a M. le Blanc. La pièce manque à-la-fois de bon sens, d'intérêt et de style. On sait que Manco-Capac civilisa les Péruviens. L'auteur lui oppose une

nation féroce et indisciplinable, *les Antis*, qui ont pour chef Huascar. Que ce sauvage préfère son indépendance et ses forêts aux avantages dont Manco fait jouir ceux qui se sont volontairement sommis à ses lois, cela se conçoit; mais qu'il vienne à main armée ravager les états de Manco, et attaquer ceux qui ont voulu être les sujets de ce roi, voilà ce qui n'est plus ni juste ni raisonnable. Huascar qui ne cesse d'attester la liberté primitive, devrait se souvenir que par la même raison qu'il est le maître de vivre dans les bois, et que personne ne va l'y chercher, il doit laisser tranquilles(1) ceux qui aiment mieux vivre dans une ville policée. Il suit de là que son rôle, à quelques vers près qui ont de l'énergie et de la vérité, n'est en total qu'une déclamation insensée, et un plagiat de la prose de Rousseau en mauvais vers. C'est bien pis quand on voit ce même Huascar enlever le fils de Manco, et l'armer contre son père; quand on le voit deux fois captif et deux

---

(1) On voit que l'auteur de cette *Correspondance* n'a jamais été à *la hauteur* de cette *philosophie* qui, de nos jours, est venue au monde pour le *républicaniser* avec un million de baïonnettes. On commence à désavouer un peu cette grande et belle conception, et c'est dommage : c'est une preuve que nous *rétrogradons*. Mais ce pauvre le Blanc, l'un des hommes les plus bornés que j'aie jamais connus, et qui se croyait le *Jean-Jacques* du théâtre, était bien de force pour cette *philosophie* comme pour la littérature de l'Institut.

fois épargné par Manco, opposer une férocité absurde et brutale à la bonté de Manco, qui devient imbécillité. Joignez à cela un grand-prêtre qui s'avise de devenir amoureux au troisième acte, une scène entre ce grand-prêtre et Huascar, où ces deux personnages, en se regardant tous deux comme ennemis et capables de toute sorte de trahisons, se font les plus étranges confidences : il en résulte l'assemblage des plus ridicules absurdités qu'on ait vues sur la scène, et le style est digne du reste. La pièce a fait beaucoup rire à la première représentation qui a été à peine entendue ; à la seconde, où il n'y avait personne que les amis de M. le Blanc, on a crié *bravo* comme de coutume, et l'on a demandé l'auteur. Il a eu la simplicité de paraître, et ceux même qui l'avaient appelé se sont mis à rire ; et quelques jours après la pièce a disparu.

Il court une épigramme assez plaisante, en deux vers que voici :

Chloé belle et poëte a deux petits travers ;
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Il n'y a qu'une objection à faire contre cette épigramme, c'est que cette femme (du moins celle que l'on nomme) n'est pas plus belle qu'elle n'est poëte, et qu'en supposant qu'elle *fasse son visage*, cet ouvrage-là ne vaut pas mieux que les autres, à l'exception de ses yeux qu'elle ne saurait faire, et qui sont beaux. On peut encore observer que

ses ouvrages sont si mauvais qu'il n'y a pas de raison pour les lui disputer; aussi cette épigramme lui fait-elle beaucoup moins de tort que les ridicules vers à sa louange dont tous les rimailleurs du bas Parnasse ont farci les journaux.

## LETTRE CLXI.

On peut compter dans le petit nombre de nos nouveautés estimables, les *Lettres sur les animaux*, que l'on vient de réunir en un petit volume : elles avaient paru autrefois, du moins en grande partie, dans le *Journal étranger*, sous le titre de *Lettres d'un Physicien de Nuremberg*. C'est un recueil d'observations très-sérieuses et très-philosophiques sur les mœurs des *animaux*: l'auteur est M. le Roy, capitaine des chasses de Versailles. On connaît de lui une autre petite brochure qui a pour titre, *de la Jalousie*, et qui a pour objet de prouver que M. de Voltaire avait été jaloux de M. de Buffon. Cette brochure n'était pas digne de l'auteur des *Lettres sur les animaux*. On est étonné qu'un esprit sage ait donné tant d'importance à quelques traits de critique indirecte que M. de Voltaire s'était permis contre le style de l'*Histoire naturelle* qu'il trouvait trop peu convenable au sujet; en quoi j'ose n'être pas de son avis. M. de Buffon a fait des plaisanteries beaucoup plus piquantes sur les *Coquilles* de

M. de Voltaire, et sur sa mauvaise physique. Il avait toute sorte d'avantages à cet égard ; il combattait sur son terrain, et l'auteur de *la Henriade* pouvait sans conséquence être un fort mauvais physicien. M. de Voltaire même prit la plaisanterie d'assez bonne grace, quoiqu'il fût battu, et se contenta de dire qu'*Il ne voulait pas se brouiller avec M. de Buffon pour des coquilles*. Quelque temps après des amis communs les réconcilièrent, et en cela firent beaucoup mieux que M. le Roy qui imprima que M. de Buffon *voulait déraciner un grand arbre avec un canif*. Il n'y avait dans tout cela ni *arbre* ni *canif*, et pour cette fois le zèle de M. le Roy ne fut pas *selon la science*.

Celui de madame la comtesse de Turpin pour la mémoire de son ami l'abbé de Voisenon, a été encore bien plus maladroit. Elle s'est avisée de rassembler toutes les productions tant imprimées que manuscrites de cet abbé, l'esprit le plus frivole que nous ayons eu, et d'en faire un gros recueil en cinq volumes *in*-8°. Presque toutes ces bagatelles plus ou moins médiocres, plus ou moins mauvaises, avaient paru séparément pendant la vie de l'abbé, sans beaucoup d'inconvénient; mais cinq gros tomes de futilités mettent trop en évidence le néant de l'auteur, et l'esprit de l'abbé de Voisenon ressemble sous cette forme à un papillon écrasé dans un *in-folio*. Deux ou trois petits actes d'opéra écrits passablement, quelques jolis vers de *la Coquette*

*fixée*, la seule de ses pièces qui ait été jouée quelquefois aux Italiens malgré son excessive froideur, quelques contes libertins où l'ordure est mise en calembourgs, tels que *Misapouf et Tant mieux pour elle :* voilà ce qui peut tout au plus se lire sans ennui, et ce qui aurait pu fournir un petit volume *in*-18, emblême de l'écrivain, de l'homme et de l'abbé. Mais on nous donne vingt comédies ou actes d'opéra à la glace, et dont les titres même étaient oubliés, des anecdotes sur les écrivains de ce siècle, où l'on voit que l'auteur, aussi fidèle à l'épigramme qu'étranger au bon goût et indifférent pour la vérité, croit avoir tout fait quand il a attrapé un bon mot, ou plus souvent une fort mauvaise facétie; des fragments historiques qui heureusement ne tiennent pas grande place, et qui sont encore trop longs, tant l'auteur est loin de ce genre d'écrire; des poésies fugitives au-dessous des plus plates qui se fassent aujourd'hui; enfin un discours à l'académie française, fort vanté dans son temps, et qui n'est le plus souvent qu'une déclamation emphatique.

Il est à remarquer que l'abbé de Voisenon, dans ses comédies allégoriques, critiques, lyriques, s'élève souvent contre le mauvais goût, et son style en est le plus parfait modèle. C'est l'entortillage le plus fatigant, l'enluminure la plus fade; c'est une monotonie d'antithèses vides de sens et roulant sur les mêmes mots, un jar-

gon épigrammatique, précieux, maniéré, et pourtant cet homme qui eût fourni à Molière et à Despréaux un si grand fonds de ridicule, a eu trente ans dans Paris et dans la France la réputation d'un bel-esprit, d'un poëte charmant, a passé pour l'auteur des pièces de Favart, homme de talent, qui n'en a eu, il est vrai, que dans un genre subalterne, mais qui valait cent fois mieux que cent abbés de Voisenon; enfin cet abbé a remplacé à l'académie française l'auteur de *Rhadamisthe*. C'est qu'il était homme du monde, et que ceux qu'on appelle gens du monde ne demandent pas mieux que de se persuader à eux-mêmes et aux autres que quand ils veulent s'en donner la peine, ils sont égaux, ou même supérieurs aux gens de lettres, dont ils sont assez communément jaloux. C'est aussi que les gens de lettres eux-mêmes, jaloux les uns des autres, et sentant bien au fond la faiblesse d'un talent tel que celui de l'abbé de Voisenon, le louaient d'autant plus volontiers qu'ils le craignaient moins. Voilà l'histoire de tant de réputations éphémères ; et le résultat de ces exemples trop fréquents, c'est le peu de valeur que l'on doit attacher à l'opinion du moment, qui n'est le plus souvent que celle des petits intérêts et des petites passions, bien différente de celle qui s'établit avec le temps, lorsque tous les intérêts passagers n'existent plus, et qu'on n'entend que la voix des connaisseurs qui est celle de la vérité et de la justice.

Il faut maintenant jeter un coup-d'œil sur les spectacles dont la clôture est prochaine. A l'Opéra, on a donné *Colinette à la cour*, imitation très-faible de *Ninette à la cour*. La musique est de Grétry, et l'on reconnaît sa manière à deux ou trois morceaux de choix, parmi une foule de choses communes : les ballets ont soutenu cet opéra comme tant d'autres. Une plus grande entreprise, c'est celle de Gossec, qui a mis en musique le *Thésée* de Quinault, tentative où de nos jours plusieurs musiciens ont échoué. Le poëme est réduit en quatre actes, et a subi quelques autres changements. La musique est dans le genre de celle de Gluck; peu de chant, mais des effets d'orchestre et d'harmonie, et beaucoup de cette espèce de récitatif, analogue au goût des Français qui aiment la déclamation notée dans le dialogue et un grand bruit dans les chœurs : le tout a eu du succès. Tout ce qui n'aspire qu'à imiter Gluck, et non pas à lutter contre lui, est sûr d'une grande faveur parmi nous.

Les Italiens ont remis *Aucassin et Nicolette*, paroles de Sedaine, musique de Grétry : celle-ci est encore plus faible que celle de *Colinette à la cour*. A l'égard de la pièce, le sujet est tiré d'un ancien fabliau : c'est le fils d'un comte de Ponthieu, qui devient amoureux d'une paysanne, laquelle se trouve à la fin être la fille d'un souverain. Il y a dans ce roman si commun, arrangé

assez mal, un tableau assez intéressant de Nicolette entretenant, la nuit, son amant à la grille de la prison où il est renfermé par ordre de son père. Cette situation, et le jeu de madame Dugazon, aujourd'hui la plus parfaite actrice des trois théâtres, ont fait réussir cette petite pièce qui dans sa nouveauté n'avait eu aucun succès. Pour le style, il n'en faut pas parler, c'est du Sédaine tout pur.

La maladie de Brizard a empêché qu'on ne remît au Théâtre-Français *Jeanne de Naples*, avec les changements que j'ai cru devoir faire au cinquième acte. Elle ne pourra plus être reprise qu'après la rentrée, et c'est ce qui m'oblige aussi d'en différer l'impression. On a donné une comédie en cinq actes et en vers, *le Flatteur*, de M. Lantier, auteur de *l'Impatient*, petite pièce en un acte que le jeu des acteurs fait revoir quelquefois au théâtre avec plaisir. Il y a loin de là à une pièce en cinq actes, et à un sujet aussi difficile que *le Flatteur*. Rousseau le lyrique y avait échoué : son intrigue est froide, et son style peu comique. L'intrigue de M. Lantier est beaucoup plus mauvaise, et a plus de gaieté dans les détails; mais cette gaieté est souvent de mauvais goût. Cette comédie, après quatre représentations, a fait place à un drame en trois actes et en prose, *Henriette*, donné sous le nom de mademoiselle Raucour. On prétend qu'il est de Durosoy, d'autres disent de Monvel : ce qui est

sûr, c'est qu'il n'y a qu'un très-mauvais écrivain qui soit capable de cette absurde et plate rapsodie. C'est la fille d'un lieutenant-général, une jeune veuve qui, pour suivre un colonel qu'elle aime sans qu'il le sache, imagine de se faire soldat dans son régiment, comme pourrait faire la maîtresse d'un caporal. Elle déserte aussi follement qu'elle s'est enrôlée, parce qu'elle voit le colonel baiser la main à une femme, et cette femme est sa sœur. On est prêt à casser la tête à la femme déserteur, dont le sexe reconnu, comme on s'y attend bien, fait le dénouement de la pièce. Voilà les pauvretés, dignes des tréteaux des boulevards, qui sont représentées aujourd'hui sur la scène française. Elles y ont été huées, il est vrai, mais n'est-il pas bien honteux qu'on ait osé les jouer? Mademoiselle Raucour a joué en homme dans sa pièce, et elle est si bien sous cet habit, que, quoique son drame ait été continuellement sifflé, hors une seule scène, on y retournera deux ou trois fois pour la voir en homme. Toutes ces malheureuses nouveautés qui se succèdent si rapidement sur le théâtre de la nation, et qui ne devraient jamais y reparaître deux fois, accusent en même temps et la décadence des talents et la corruption du goût.

## LETTRE CLXII.

M. de Condorcet a pris séance à l'académie française, le 21 du mois dernier. Son discours de réception a fait peu de plaisir : il roule sur l'utilité des sciences et de l'esprit philosophique, sujet usé que le récipiendaire n'a pas rajeuni. C'est une suite de lieux communs débités dans un style froidement grave, souvent abstrait, pénible, obscur, dénué de mouvements, de grace et d'intérêt. L'éloge qu'il a fait de M. Saurin a paru à tout le monde ridiculement exagéré. Il parle du *grand succès* et du *grand mérite* de ses tragédies, reconnues pour très-médiocres, dont l'une (*Aménophis*) est tombée à la première représentation; l'autre, *Blanche et Guiscard*, a été jouée six ou sept fois dans une telle solitude qu'on se souvient encore de l'application plaisante que l'on fit d'un vers que disait Blanche :

Que parles-tu de trône? un désert et Guiscard.

vers qui était l'histoire de la pièce. On la joue encore de temps en temps; mais elle est dans le rang des ouvrages de peu d'effet et de peu de réputation. La troisième (*Spartacus*) jouée avec aussi peu de succès, n'a jamais été reprise (1);

(1) Elle l'a été depuis.

elle est froide et durement écrite. Quand on veut élever de telles productions trop au-dessus de leur valeur, on nuit à son jugement sans profit pour celui qu'on loue. M. de Condorcet n'a pas montré plus de goût dans ce qu'il a dit du *drame*, à propos du Béverley de M. Saurin, imité du *Joueur anglais*. Il a voulu exalter ce genre qu'il fallait mettre à sa place, sur-tout à l'académie française. Tout cela prouve que l'esprit philosophique, fort utile à beaucoup d'égards, n'est pas un guide bien sûr en fait de goût.

Le discours de M. le duc de Nivernois, directeur, n'a pas répondu à ce qu'on attendait de sa manière d'écrire, en général délicate et fine, soit que sa mauvaise santé l'ait affaibli, soit qu'il n'ait trop su que dire au récipiendaire, dont le mérite, fort bon pour l'académie des sciences, est peu de chose pour l'académie française. Mais ce qui a fait un plaisir général, c'est le premier chant du *Poëme sur les Jardins*, qu'a lu l'abbé Delille. Son débit, le plus séduisant qu'il soit possible, ajoutait à l'effet des vraies beautés dont son ouvrage est rempli, et cachait les défauts qu'on peut apercevoir sur le papier. Deux morceaux qu'on a imprimés dans le Mercure font craindre que l'auteur, un peu gâté par la complaisance des sociétés, et peut-être aussi par le jargon moderne qu'on a voulu mettre à la mode, ne donne pas toute la perfection dont il est capable, à un ouvrage qui pourrait être classique

au moins pour le style. Il y a dans ces morceaux de la négligence et du mauvais goût, parmi les beautés qui s'y font remarquer. Voici le premier :

Là du sommet lointain des roches buissonneuses.
Je vois pendre la chèvre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu'impérieux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son air animé,
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde,
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds,
Soit que livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes;
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Il me semble que ces deux vers si admirables de Virgile,

*Non ego vos posthàc viridi projectus in antro,*
*Dumosâ pendere procul de rupe videbo....*

que le poëte français a voulu imiter, ne sont pas heureusement rendus. *Buissonneuses* est un mot de l'invention de l'auteur : je doute qu'il fasse

fortune : il n'est ni assez noble, ni assez agréable à l'oreille pour faire pardonner le néologisme. Je serais encore bien plus blessé de cet hémistiche qui veut être pittoresque, *je vois pendre la chèvre : pendre* est un mot très-mal choisi, quand on veut exprimer une image agréable : *au rocher suspendue*, était le mot propre et nécessaire. *Les cris de mille agneaux* que *l'écho porte de coteaux en coteaux*, sont encore d'un effet faux et manqué. *Les cris* sont un mot trop vague : il fallait exprimer le bêlement plaintif, et alors l'auteur aurait senti que cette marche de l'*écho de coteaux en coteaux*, est beaucoup trop imposante pour la scène champêtre dont il s'agit. Son *air animé* est bien faible après le premier hémistiche qui annonce davantage. *Pesant*, *ardent*, *trident*, *jouant*, *courant*, *frissonnant*, *luttant*, font trop de consonnances en huit vers; c'est de la négligence. Le *fleuve accoutumé* rend bien le *flumina nota* du latin; mais dans cet hémistiche, le *flot qui blanchit et qui gronde*, les deux *qui* sont une petite faute, et *gronde* n'est-il pas beaucoup trop fort pour rendre le murmure de l'eau sous un cheval qui se baigne? M. de Saint-Lambert a dit :

> L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre
> Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

*Gronde* est là supérieurement placé et du plus grand effet : il rappelle bien le vers de Boileau :

> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Il me paraît une véritable impropriété de terme dans le vers de l'abbé Delille. *Beau d'orgueil et d'amour* a paru hasardé : je le trouve heureux. Le second morceau est beaucoup plus égal et plus fini :

Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide.
Là tout est enchanté : c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture,
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus.
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes;
Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

On ne peut, ce me semble, reprendre ici que

deux hémistiches : *Et dans l'air s'enflammant :* est-ce *l'air* qui s'enflamme ; ou sont-ce les fleuves qui s'enflamment dans l'air? Cette amphibologie est déplaisante. *Tout bosquet est un temple*, est un peu dur; le reste ne mérite que des éloges. Ces remarques peuvent paraître sévères, mais dans un ouvrage où il ne peut guère y avoir d'autre mérite et d'autre travail que celui du style, puisqu'il roule sur le fond le plus commun, et qu'il n'y a ni fable ni invention, on n'est pas excusable de négliger ses vers, et d'y laisser des fautes graves en plus d'un genre.

M. d'Alembert a terminé la séance par un éloge du marquis de Saint-Aulaire, et c'est avec chagrin qu'on est forcé de convenir qu'il a été mal accueilli. Le public même a eu l'air de dire assez durement à notre secrétaire-perpétuel, comme Gilblas à l'archevêque de Grenade, *Monseigneur, plus d'homélies.* Il est vrai qu'après une séance déja longue, après des vers qui avaient fait un très-grand plaisir, c'était mal prendre son temps pour faire pendant trois quarts-d'heure l'éloge d'un homme qui n'est guère connu que pour avoir vécu cent ans, et avoir fait quelques jolis morceaux : c'est passer la mesure en tout. Fontenelle, en ce genre, ne la passait point : il y a chez lui tel éloge qui n'a que quatre pages. Il y a déja quelques années que j'ai observé que M. d'Alembert tombait de bonne heure dans le défaut des vieillards, de croire que tout ce qui est

bon dans une conversation, l'est aussi dans un livre. Il ramasse trop d'anecdotes usées, trop de bons mots connus; il prouve trop ce qui est clair, et analyse trop ce qui est simple. La force, en écrivant, consiste à rejeter et à choisir, et quand elle manque, c'est signe de faiblesse, c'est le moment de la retraite. Lorsque vers la fin de l'éloge, M. d'Alembert a dit ces mots, *enfin Saint-Aulaire mourut,* il s'est élevé un applaudissement général qui était une cruelle épigramme. On avait été blessé aussi, et avec raison, de cette phrase, qui ne peut être qu'une phrase d'humeur, et qui était sur-tout bien déplacée dans une assemblée remplie de femmes : *La duchesse du Maine, quoique femme et princesse, aimait véritablement les lettres.* Ce trait de satire porte à faux. On n'a jamais reproché aux femmes de ne pas aimer les lettres : c'est un des goûts les plus naturels et les plus vifs dans celles qui sont bien élevées. Ce qui a pu contribuer encore au mauvais succès de cet éloge, c'est le mécontentement d'une grande partie du public, de ce que M. d'Alembert avait fait entrer M. de Condorcet à l'académie française presque de force, comme ce même M. de Condorcet s'était déja autrefois emparé de la place de secrétaire de l'académie des sciences par un ordre du ministère.

M. Lebrun a fait une nouvelle ode à la louange de M. de Buffon, et contre ses détracteurs; elle n'est pas encore imprimée, mais je l'ai eue entre

les mains, manuscrite. Ce M. Lebrun est un poëte sans idées, mais non pas sans quelque verve, très-inégal dans son style, souvent dur et presque toujours enflé; plein de mauvais goût, mais qui *étincelle* quelquefois comme Brébeuf, *malgré son fatras obscur.* Voici la meilleure où plutôt la seule bonne strophe de son ode : c'est un lieu commun rajeuni; mais le ton est animé et poétique.

Quoi! tour-à-tour dieux et victimes,
Faut-il voir marcher les talents
Entre l'Olympe et les abymes,
*Entre la satire et l'encens!*
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Les trois derniers vers me paraissent d'une belle hardiesse d'expression. Mais il n'y a qu'un homme absolument sans goût qui ait pu tomber de *l'Olympe et des abymes à la satire et à l'encens*, sans s'apercevoir combien cette chûte d'un vers à l'autre est lourde et plate. Tel est en général cet écrivain qui ne saurait faire quatre pas sans tomber sur le nez.

## LETTRE CLXIII.

M. de Laclos, officier d'artillerie, connu par quelques jolies pièces de vers insérées dans les journaux, vient de publier un roman en lettres et en quatre parties, qui a pour titre, *les Liaisons dangereuses*. L'auteur paraît avoir voulu renchérir sur le Versac des *Égarements* de Crébillon fils, et sur le *Lovelace* de Richardson. Son héros, M. de Valmont, est beaucoup plus raffiné que le premier, et beaucoup plus atroce que le second, et ce n'est pas peu dire. Un des plus grands défauts de ces sortes de romans, c'est de donner pour les *mœurs du siècle* (c'est ainsi que l'auteur s'exprime dans son épigraphe), ce qui n'est au fond que l'histoire d'une vingtaine de fats et de catins qui se croient une grande supériorité d'esprit pour avoir érigé le libertinage en principe, et fait une science de la dépravation. Cette vile espèce, obligée de s'admirer beaucoup elle-même, parce qu'elle est universellement méprisée, ne se doute pas que sa prétendue science, en mettant même toute morale à part, est le comble de la sottise et de la duperie. Car qu'y a-t-il de plus sot que de se faire un travail sérieux et une étude pénible de ce qui pour les autres est un plaisir, ou du moins un amusement? La belle découverte en fait de jouissance, que de se défendre d'aimer

aucune femme, et de se faire une loi de les tromper toutes! Le plus habile intrigant dans ce genre peut-il se flatter d'avoir autant de plaisir qu'un homme franchement amoureux, ou même franchement libertin, que celui qui n'aime qu'une femme, ou celui qui les aime toutes? Ceux-ci du moins ont tous les plaisirs du cœur, ou tous ceux des sens. Quels sont ceux du fat? les plaisirs de la vanité. Comparée aux autres, cette jouissance, je le répète, n'est-elle pas un plaisir de dupes? A cet inconvénient qui rend si froids les romans de ce genre, se joint souvent un autre vice essentiel, l'invraisemblance des moyens, et ce vice ne peut pas être porté plus loin que dans *les Liaisons dangereuses*. Des artifices grossiers, des atrocités gratuitement révoltantes, des horreurs absurdes, voilà le fond de l'ouvrage; et cependant l'auteur est un homme d'esprit; mais il y a loin encore de cette légèreté d'un style agréablement frivole, et de ce persifflage si facile dans la conversation et si rarement bon dans un livre, au talent de composer et d'émouvoir. Tous les ressorts du roman de M. de Laclos sont faux et manqués. Il est absurde que l'amie de Valmont et son ancienne maîtresse, madame de Merteuil, qui est avec lui en société de perfidies et de noirceurs, mais qui est peinte comme la femme la plus habile en méchanceté, s'amuse à écrire sur son propre compte toutes les horreurs imaginables, sans nécessité et par forme de commerce

epistolaire : on ne veut laisser à personne de pareilles preuves contre soi. Il est absurde que M. de Valmont, qui de son côté a mis entre les mains de madame de Merteuil des secrets qui peuvent le perdre, et qui depuis long-temps n'est plus amoureux d'elle, pousse si loin la sotte fantaisie de redevenir son amant, qu'il lui propose l'étrange alternative, ou de le reprendre, ou de l'avoir pour ennemi. Il est encore plus absurde que cette femme, à qui sans doute un homme de plus ou de moins ne fait pas grand'chose, se brouille avec celui de tous qu'elle a le plus d'intérêt à ménager. Mais on voulait finir tragiquement, et il se trouve que madame de Merteuil est assez insensée pour communiquer à un ami de Valmont des lettres qui prouvent une trahison de celui-ci, mais qui doivent en même temps la perdre elle-même, en prouvant qu'elle était complice. Valmont est tué par son ami de deux grands coups d'épée ; madame de Merteuil déshonorée au point de ne pouvoir se montrer, ruinée par un procès qu'elle perd, tombe malade de la petite-vérole, devient affreuse, borgne, pauvre, et s'en va porter tout cela en Hollande. Une dévote que Valmont a séduite avec beaucoup de peine, et qu'il a quittée en l'outrageant avec une férocité brutale, meurt de désespoir dans un couvent. Une jeune personne de condition, autre victime de Valmont, se retire aux carmélites, et voilà où conduisent *les Liaisons*

*dangereuses*. Fort bien; mais la plus honnête femme peut être défigurée par la petite-vérole et ruinée par un procès. Le vice ne trouve donc pas ici sa punition en lui-même, et ce dénouement sans moralité ne vaut pas mieux que le reste.

A l'occasion de l'établissement d'un hôpital pour les militaires et ecclésiastiques malades et pauvres, l'abbé de Boismont, notre confrère, a prononcé un sermon dans l'église de la Charité, avec peu de succès auprès de son auditoire; mais il en a eu beaucoup à la lecture. C'est en total un bon ouvrage, et peut-être le meilleur de l'abbé de Boismont; la seconde partie sur-tout a de l'intérêt et des beautés touchantes. Les critiques qu'avait essuyées son oraison funèbre de l'impératrice-reine, l'ont averti apparemment de mettre plus de naturel dans son style; et, quoiqu'il y ait encore quelques recherches dans les tours et dans les expressions, le discours est en général du ton qui convient à la chaire. L'orateur a montré la religion sous le point de vue le plus intéressant, celui de la bienfaisance.

Je prendrai la liberté de transcrire ici une petite pièce de vers que j'ai faite pour une jeune dame de beaucoup d'esprit, madame la comtesse Charles de Damas, avec qui j'ai passé une partie de l'automne à la campagne. Elle s'amusait à faire un roman, et ce fut l'occasion de ces vers, espèce d'impromptu de société qui a toujours besoin de quelque indulgence.

Aglaé, dont l'esprit charmant
Sait joindre la gaieté badine
A la douceur du sentiment,
Veut être l'auteur d'un roman:
Elle en serait mieux l'héroïne.
Ce n'est pas qu'on puisse douter
Du génie heureux qui l'inspire;
Sans doute on n'a qu'à l'écouter,
On sent comme elle doit écrire.
Votre art dans cet aimable écrit,
Aglaé, fera honte au nôtre:
Que vos acteurs auront d'esprit,
Si vous leur donnez tout lc vôtre!
Cependant comment ferez-vous
Pour nous retracer une image
De ce dieu séduisant et doux
De qui vous repoussez l'hommage?
Je crois vos pinceaux merveilleux;
Mais, pour faire un portrait fidèle,
Il faut regarder son modèle,
Et vous en détournez les yeux.
Ah! c'est en vain qu'on s'en défie;
Il faudra bien qu'il ait son tour;
Dans les romans et dans la vie,
Il faut toujours un peu d'amour.
Osez le voir, osez le peindre
Tel qu'il veut être à vos genoux,
Prêt à se corriger pour vous,
A tout souffrir, à ne rien feindre,
A vous cacher même ses vœux,
Prêt à donner la terre entière
Pour un regard de ces yeux bleus

Dont Vénus aurait été fière.
Aglaé, dans vos fictions,
Dans le pays des aventures,
Il doit naître sous vos crayons
De bien ravissantes peintures;
Et vos talents et votre goût
Supposent bien des dons ensemble;
Mais vos crayons qui peuvent tout,
Ne feront rien qui vous ressemble.

## LETTRE CLXIV.

Le vieux Laplace s'est avisé, à l'âge de soixante-dix-sept ans, d'une idée assez originale: au lieu de songer à faire son épitaphe, il a voulu faire celle du genre humain. En conséquence, il a imaginé d'imprimer un recueil d'épitaphes commençant par Adam, et finissant par M. de Maurepas; et il a soin d'observer savamment dans sa préface, qu'on ne connaît point *d'ouvrage dans notre littérature de ce genre, ni dans celle d'aucune autre nation*. Au reste, c'est le plus sérieusement du monde que dans ce recueil d'épitaphes qui a deux volumes(1), il a mis celles de tous ses amis et de tous les gens qu'il connaît; et le bon de

(1) Je ne sais même s'il ne l'a pas porté depuis jusqu'à quatre; je ne suis pas assez sûr de ma mémoire pour affirmer le fait

l'affaire, c'est qu'ils sont tous vivants, et tous plus jeunes que lui. Il se contente d'observer dans une note, qu'il espère que l'épitaphe *ne servira pas de long-temps;* mais c'est toujours autant de fait. Il faut convenir que c'est une galanterie d'une nouvelle espèce à faire à ses amis. Au surplus, il a ramassé toutes les épitaphes connues ou inconnues; il y en a quelques-unes de jolies; les plus mauvaises de toutes sont les siennes. Il y a joint une notice historique sur chaque personnage, qui, quoique mal faite, donne quelque valeur à son livre, parce qu'au moins on y trouve des faits.

Une des meilleures pièces de ce singulier recueil, c'est une ancienne épitaphe trouvée dans une vieille église, et dont on ignore l'auteur, mais qui était déja par-tout.

Ici gît le corps tout usé
Du lieutenant civil Rusé,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré c...
A son frère il n'en coûta rien,
Et si pourtant il le fut bien.
De ce genre il en est assez;
Priez Dieu pour les trépassés.

Diderot vient de donner une nouvelle édition de sa *Vie de Sénèque*, augmentée et divisée en deux volumes au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron;* il y a une note sur *les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau

qui vont paraître, et dans lesquelles on dit que Diderot est mal traité. Il a voulu prendre les devants, et dans sa note il l'appelle un *artificieux scélérat*, un *hypocrite*, un *monstre*, etc., en un mot, c'est un amas des plus virulentes invectives. Il faut avouer que nos philosophes apprêtent beaucoup à rire à leurs ennemis, et j'en suis fâché pour la philosophie, qui n'y est pour rien.

Diderot a dédié son livre à M. Naigeon son ami, qui vient de nous donner une nouvelle traduction du *Manuel d'Épictète*, écrite avec plus de soin que celle de Dacier, ce qui n'est pas beaucoup dire. Ce petit ouvrage, imprimé chez Didot, et dont l'exécution typographique est charmante, commence la collection des *Moralistes anciens*, que le même imprimeur promet de publier dans le même format.

Auger qui jouait les valets à la Comédie-Française, vient de se retirer. Quoique ce fût un acteur médiocre, il n'était pas sans talent, quand il était placé, et c'est encore une perte pour le Théâtre-Français, qui ne cesse d'en faire et qui n'en répare aucune. Auger n'était pas mauvais dans les valets à *grande casaque*, et en général dans les rôles de fripon, où son masque le servait fort bien. Il jouait avec succès le Commandeur dans *le Père de famille*, et Bazile dans *le Barbier de Séville*. Du reste, il est impossible d'être plus ignorant et d'avoir moins d'esprit. Il estropiait tous les vers, et c'est à lui qu'il est arrivé dans le

rôle de l'Intimé des *Plaideurs*, de dire ainsi les vers suivants :

.................... Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf.
Mon père pour sa part en remboursait *dix-huit.*

Il faut être bien étrangement brouillé avec la rime pour manquer celle-là.

## LETTRE CLXV.

Si l'ouverture du nouveau Théâtre-Français au faubourg Saint-Germain a été brillante par l'affluence des spectateurs, le début des comédiens n'a pas été heureux. On a commencé par une petite pièce en forme de prologue, intitulée *l'Inauguration du Théâtre-Français;* c'était assurément une pauvre inauguration. L'auteur (M. Imbert) avait composé sa pièce de personnages allégoriques, tels que *la Cabale*, *la Critique*, *le mauvais Goût*, *le Génie* de Corneille, celui de Molière, celui de Racine, etc. Il y a long-temps que l'on sait que l'allégorie est la plus froide de toutes les fictions poétiques, sur-tout au théâtre, et celle dont il faut user le plus sobrement, et avec le plus d'art, et cet art n'est guère connu de M. Imbert. Tous ces personnages, amenés sur la scène sans objet, y dialoguaient sans esprit; et puis, comment personnifier *le génie* de Cor-

neille et de Racine? Le langage qu'il leur prêtait ne servait pas à les faire reconnaître; le style était aussi mauvais que l'invention. Il s'était de plus avisé d'une idée fort bizarre : à peine avait-on dit douze vers, que les prétendus *Génies* aux ordres d'Apollon se mettaient à danser. On a trouvé très-plaisant que le théâtre de Melpomène et de Thalie s'ouvrît par des danses; et l'on a dit avec raison que *le mauvais Goût*, *personnage muet* dans la pièce, était celui qui parlait le plus, et qui soutenait le mieux son rôle. Le public a sifflé ce beau prologue, qu'il a fallu retirer après la seconde représentation. On y a substitué une autre pièce relative aussi à l'ouverture de ce théâtre, intitulée *Molière à la nouvelle salle*, ou *les Audiences de Thalie.* Ici la fondation du nouveau théâtre, dont il n'est guère question que dans la première scène, n'a servi qu'à établir un cadre comique, où Molière, en sa qualité de fondateur de l'ancien Théâtre-Français, est amené par Apollon, pour être témoin de la solennité qu'on prépare, et voit passer en revue devant lui différents personnages qui retracent les travers et les ridicules du jour, la manie d'écrire et de juger, l'ignorance impertinente des journalistes, le mauvais goût des écrivains modernes, la folie qui fait courir tout Paris aux spectacles du boulevard et aux vaudevilles de la Comédie-Italienne, la poétique insensée des dramaturges, le néologisme, les cabales de l'ancien parterre, la mode

des calembourgs, etc., etc., etc. Tel est le plan de cet ouvrage, qui a beaucoup plus d'étendue que n'en comporte ordinairement un acte. Tout ce qu'il m'est permis d'ailleurs d'en dire, c'est qu'il a été joué anonyme comme *les Muses rivales*, qu'il est du même auteur, et qu'il a eu le même succès; car il fait courir tout Paris. J'ajouterai seulement, comme une chose assez remarquable, que les comédiens ne se sont déterminés qu'avec peine à le jouer, et ne l'ont fait passer qu'après la pièce de M. Imbert; mais il est juste d'avouer aussi que la pièce leur avait été lue anonyme. Au reste, la nouvelle salle a paru belle, du moins quant à l'intérieur: quoiqu'on y trouve des défauts et des inconvénients, la forme du vaisseau en est élégante et noble. Tout le public y est assis, et c'est du moins une victoire que le bon sens et le goût ont enfin remportée sur la barbarie. Quant aux dehors, ils manquent de dignité; mais en France il est rare qu'on fasse pour les arts quelque chose qui ait un caractère de grandeur: les calculs d'argent s'opposent à tout.

On a entremêlé dans les représentations de *Molière à la nouvelle salle*, qui ont duré deux mois, *les Tuteurs*, pièce en deux actes, de Palissot, froide et d'un comique chargé qui approche du burlesque: il a fallu la retirer tout de suite. Puis il nous est venu un *Agis*, tragédie nouvelle de M. Laignelot, qui débute par cet ouvrage dans la carrière dramatique. Il est difficile sur

ce coup d'essai d'espérer beaucoup de l'auteur. Son sujet est la mort d'Agis, roi de Lacédémone, condamné par les Éphores, pour avoir voulu faire revivre les lois de Lycurgue. Ce sujet, même entre des mains habiles, serait difficile et ingrat : M. Laignelot n'en a rien tiré; il n'a rien expliqué, rien fondé, rien développé. Ce sont des scènes sans action et sans suite, des personnages sans caractère, des vers faits avec de la mémoire, des déclamations et des lieux communs, et une diction souvent plate ou incorrecte. Il n'y a d'ailleurs aucune connaissance de l'art ni du théâtre. Les Éphores, cette magistrature si terrible qui faisait trembler les rois, y jouent un rôle qui fait pitié. L'auteur a donné à la mère d'Agis le caractère de cette Lacédémonienne qui rendit graces aux dieux de ce que son fils était mort pour la patrie; et lorsqu'au cinquième acte on apporte Agis blessé d'un coup mortel dans un combat où il a tué son ennemi Léonidas, Agésistrate sa mère fait éclater des transports de joie qui glacent le spectateur. Ce n'est pas ainsi que les vertus républicaines doivent être adaptées à l'effet dramatique. Aussi cette tragédie, quoique reçue avec l'indulgence que l'on a volontiers pour un premier ouvrage, a eu très-peu de succès, et la seconde représentation a été presque abandonnée.

M. de Rochefort, de l'académie des inscriptions, qui prétend, on ne sait pourquoi, aimer

beaucoup les anciens, qu'assurément il ne traduit pas en homme qui les a sentis, vient de nous donner une *Electre*, imitée, dit-il, de Sophocle, qui serait à plaindre si on le jugeait sur cette imitation. Il avait déja donné un *Ulysse* d'après l'Odyssée d'Homère, et qui n'était que faible et froid; mais son *Electre* est ridicule, et d'un homme aussi étrânger à la poésie qu'à la tragédie. Il tue tout ce qu'il touche, et non content d'anéantir toutes les beautés de son original, il hasarde de temps en temps de prétendues corrections qui sont la plus étrange chose du monde. Il se félicite sur-tout du dénouement qu'il a substitué à celui de Sophocle, et dans lequel Clytemnestre force son fils à la tuer, et conduit elle-même l'épée d'Oreste pour s'en percer le sein. N'est-ce pas là une idée bien tragique?

L'Opéra n'a encore rien donné de nouveau. Les Italiens (qui ne sont plus Italiens, puisqu'ils ne jouent plus que du français), ont ouvert aussi leur théâtre par deux petites pièces en forme de prologue et de compliment, qui ne valaient guère mieux que *l'inauguration* de M. Imbert.

Si la plupart de nos nouveautés théâtrales et littéraires ne sont pas des prodiges, nous avons en d'autres genres nombre de thaumaturges qui nous promettent des merveilles. Tel est, par exemple, un M. Blanchard, qui nous annonce depuis long-temps un navire volant, auquel il a

attaché de grandes ailes de quarante pieds, avec lesquelles il doit fendre le fluide de l'air comme une barque ou une galère fend les eaux avec des rames. Tout Paris a été voir sa machine qu'il démontre de son mieux, et qui est l'occasion de beaucoup de paris. La véritable démonstration sera le fait même qu'il promet de réaliser incessamment. D'un autre côté, il nous est venu de province un nommé *Bléton*, qui possède les vertus de la baguette divinatoire, c'est-à-dire qui reconnaît une source souterraine aux affections spasmodiques dont il est agité en approchant de l'endroit où elle se trouve. Un jeune homme nommé Parangue, il y a quelques années, prétendait être doué de la même vertu, et fut convaincu d'imposture : nous verrons ce qui arrivera de Bléton.

On a vérifié deux inventions un peu plus réelles; l'une est une espèce de boulet rouge qui met le feu à un bâtiment avec tant de promptitude et de violence qu'il est impossible de l'éteindre par les moyens ordinaires; mais un autre homme a découvert en même temps une espèce de fluide si actif, qu'il éteint en quelques minutes l'action du feu le plus terrible et des matières les plus inflammables. Voilà le mal et le remède. Ainsi l'esprit humain s'agite en tous sens pour détruire ou pour conserver; mais le temps seul peut nous apprendre ce que produiront ces efforts.

## LETTRE CLXVI.

En continuant les représentations de *Molière à la nouvelle salle*, on a donné encore *l'Homme dangereux*, comédie en trois actes et en vers, de Palissot, imprimée il y a dix ou douze ans. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est le singulier projet que l'auteur avait conçu et qu'il développe dans sa préface fort longuement et avec un grand air de satisfaction. Il avait imaginé de peindre son *Homme dangereux*, tel qu'on eût pu l'y reconnaître lui-même, et croire que la pièce (qu'il comptait faire jouer anonyme) était une vengeance des philosophes, qui en conséquence l'auraient applaudie beaucoup jusqu'au moment où il aurait eu le plaisir de leur dire : Cette pièce que vous croyez faite contre moi, c'est moi qui l'ai faite. Il trouvait ce stratagème si heureux qu'il répandit le bruit que c'était une satire affreuse contre lui que ses ennemis voulaient faire jouer, et il courut chez ses protecteurs pour en empêcher la représentation, en même temps que d'autres qui étaient dans le secret pressaient le moment de la jouer. Toute cette farce fut découverte par l'abbé de Voisenon, qui ne se piquait pas d'être discret. On sut que la pièce était de Palissot, qu'il y avait de nouvelles attaques contre les philosophes. Ma-

dame Geoffrin qui avait du crédit, obtint de M. de Sartine, alors lieutenant de police, que la pièce affichée pour le lendemain, fût retirée du théâtre, et l'auteur prit alors le parti de l'imprimer.

Il est difficile de concevoir ce qu'il pouvait trouver de si plaisant dans ce prétendu tour qu'il voulait jouer à ses ennemis. Son *Homme dangereux* est un monstre de noirceur et d'ingratitude, et il a mis dans la bouche de ce monstre toutes les satires de la philosophie qui faisaient le fond de sa comédie *des Philosophes*. Il y a là-dedans une double inconséquence qui semble inexplicable. Il est évident qu'en effet si la pièce eût été jouée anonyme, tout le monde aurait cru que Palissot était le monstre qu'on avait voulu peindre; et quand il serait venu dire, C'est moi qui ai fait le portrait, aurait-il été plus agréable d'en être le modèle? Où est donc le fin de tout cela, et que peut-on gagner à se jouer soi-même, et à se faire reconnaître à un portrait horrible? Y a-t-il là-dedans le mot pour rire? Inutilement aurait-il dit que ce portrait était tracé d'après le caractère que ses ennemis lui prêtaient: on lui aurait toujours répondu: Il faut bien que cet homme-là soit vous, puisque vous lui avez donné votre esprit et votre doctrine. Voici l'autre inconséquence qui choque dans cet ouvrage: la satire y est plus mesurée et plus restreinte que dans *les Philosophes* du même auteur, et il n'y

attaque que les abus trop réels de la philosophie. Tout ce que dit là-dessus *l'Homme dangereux*, est très-sensé et très-conforme à la vérité; et comment imagine-t-on de mettre la vérité dans la bouche d'un scélérat? Est-ce-là le moyen de la faire adopter? Cette opposition entre le caractère et les principes n'est-elle pas absolument contraire à l'unité de l'effet dramatique; et y a-t-il rien de plus maladroit que de forcer le spectateur à détester la conduite de celui dont il approuve la morale? Ce contraste, il est vrai, se rencontre dans la société; mais au théâtre on ne s'y prête point du tout : là, tout doit être un, et pour y établir la vérité, il faut la mettre dans la bouche d'un homme digne de la dire. *Le Méchant* de Gresset a beaucoup d'esprit et d'agrément; mais quand il est en scène avec Ariste, l'honnête homme de la pièce, c'est celui-ci qui a raison, et *le méchant*, avec tout son esprit, est écrasé par l'ascendant de la vertu. Voilà comme on marche au but dramatique. Au contraire, dans *l'Homme dangereux*, Dorante qui est honnête et vrai, joue le plus pauvre rôle, et se défend très-mal contre son adversaire. Enfin, il y a une telle contradiction dans le dessein de l'auteur, qui est de dénigrer la philosophie, et dans l'exécution de l'ouvrage, que s'il eût voulu faire l'apologie de ce qu'il attaque, il n'aurait pas pu s'y prendre autrement. Car peut-on mieux louer la philosophie que de lui donner pour détracteur un homme d'un caractère abominable?

Cette comédie n'a d'autre mérite que le style qui est généralement de bon goût, mais qui est plus celui d'une épître que d'une comédie. Beaucoup de jolis vers ont été applaudis; mais il ne faut pas que la satire même la plus piquante fasse seule le fond d'un ouvrage de théâtre : cela ne suffit pas pour le faire vivre, et ce n'est pas ainsi que Molière a fait *les Femmes savantes*. Il faut du comique de situation et de caractères, et il n'y en a point dans *l'Homme dangereux*, non plus que de plan et d'intrigue. Nul ressort bien imaginé, nulle scène dont l'idée soit plaisante, nulle gaieté; aussi cette pièce, applaudie dans les détails, n'ira sûrement pas loin, et ne servira qu'à prouver qu'avec de l'esprit et même du talent pour les vers, on peut encore ne pas faire une bonne pièce.

Notre confrère le Mierre n'a rendu un bon service ni à l'académie ni à lui-même, en rassemblant ce qu'il appelle ses *Poésies fugitives*, éparses dans des recueils éphémères, où elles n'avaient paru que pour amuser un moment par le ridicule, qui seul en avait fait conserver quelque souvenir. Il semble qu'il ait voulu prouver à quel point il était mauvais versificateur. Jamais depuis feu Chapelain, on n'a fait de plus rudes et de plus étranges vers; et le bon de l'affaire, c'est qu'il croit de la meilleure foi que sa dureté est de la force, et que sa bizarrerie grotesque est de l'originalité. Il se félicite beaucoup dans sa pré-

face de ce qu'il appelle une *langue poétique*, et cette langue poétique n'est autre chose que le burlesque de Scarron, qui consiste à mettre en vers les expressions les plus triviales et les plus populaires. N'est-ce pas là un beau secret? ne croirait-on pas en effet entendre Scarron, lorsqu'on lit des vers tels que ceux-ci?

Le peuple hébété qui s'obstine
A ne vouloir jamais sortir
De *l'ornière de la routine*....
*La plus pleureuse* des neuf Sœurs
De *son poignard taille ma plume*...
Faisant raccourcir ta *rapière*,
Change-la *pacifiquement*
*En épée à la financière*...
Ce lieu, le plus beau *des séjours*,
Servit de résidence aux graces,
Et de *pied-à-terre* aux amours...
L'impérieuse Catherine (1),
*Jalouse de ses volontés*,
Dans les liens de sa tutelle,
Tenait ses fils *emmaillottés*...
Mais comme toi la maladie
M'a surpris par *analogie*...
*Moi grand coureur d'après-dînée*...
Esculape *mure ta cave*...
Sensible aux *accords turbulents*
De ta voix *méridionale*...
Une beauté chère à Catulle

(1) Médicis.

*Raffola* jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule
Et *la roture* de l'oiseau...
Par les vampires littéraires
Le sage n'est point *amaigri*...
*M'accouderai-je* à mon pupître?...
Tout ce peuple féminin
Qui pour pupître sous sa main
N'eut jamais que des *chiffonnières*...
Et tu caches dans ta retraite
Ton *Amarillis en sabots*...
Iras-tu descendre pour elle
Du Parnasse à *la basse-cour*,
Mettre ton Pégase à *l'attache*,
Tout à côté de ses *dindons*,
Et tirer le lait de *sa vache*? etc., etc.

Ce sont ces gentillesses du Pont-neuf que le pauvre le Mierre prend pour de la poésie! Il y a pourtant deux ou trois pièces passables, et quelques vers épars dans les autres; mais le mauvais goût prédomine tellement qu'il est difficile de déterrer quelques parcelles dans ce tas de fumier. Voici pourtant celle qui m'a paru la meilleure, et que je transcris d'autant plus volontiers qu'elle est courte.

Pourquoi crier à l'inconstance,
Quand ma flamme se refroidit?
De moi vous vous plaignez, Hortense,
Moins par amour que par dépit.
Vous vous abusez, ce me semble,
En murmurant de ce retour:

Croyez-moi, le temps et l'amour
Ne font pas longue route ensemble.
Eh! le moyen qu'un faible enfant,
Tout semblable au peuple naissant
Que par la lisière on promène,
Puisse, sans bientôt perdre haleine,
Suivre les pas de ce géant
D'une vigueur inépuisable,
Dont le jarret infatigable
Jamais ne s'arrête en marchant.
L'amitié plus forte, au contraire,
Que le jeune essaim des amours,
Faite aux voyages de longs cours,
Ne demeure point en arrière.
Elle suit l'immortel vieillard,
Et bien avant dans la carrière,
Marche plus ferme qu'au départ.
De compagnie et sans murmure,
Allons tous trois avec le temps,
Sans craindre de mésaventure;
Les chemins sont moins attrayants,
Mais la route est beaucoup plus sûre.
Le plus heureux des sentiments
Est sans doute celui qui dure
Jusqu'au dernier de nos moments.

## LETTRE CLXVII,

### AU COMTE SCHOWALOW.

Comme j'imagine que rien dans le moment actuel ne peut vous intéresser autant que les détails relatifs à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, ma lettre roulera tout entière sur cet objet, qui doit m'être d'ailleurs très-agréable à traiter sous tous les rapports. Vous saurez donc qu'ils ont été accueillis ici avec l'empressement que nous prodiguons toujours aux princes étrangers; mais ce qui n'est pas aussi commun, c'est qu'on a été jusque ici également et constamment enchanté d'eux à la cour et à la ville. C'est beaucoup pour ce pays, où vous savez que le premier jour est pour la curiosité et l'engouement, le second pour la critique, et le troisième pour l'indifférence. Ils ont toujours dit à tout le monde ce qu'il y avait de plus agréable à dire et de plus à propos, et l'on n'a pas été peu surpris de les voir fort instruits par avance sur la plupart des objets qu'on leur présentait. Ils parlent notre langue avec facilité et même avec grace : vous en pouvez juger par cette phrase de la comtesse du Nord, que je rapporte sans y changer un seul mot. Le jour qu'elle nous a fait l'honneur de venir à une séance de l'académie,

elle a demandé si M. de Buffon était à Paris, et sur ce qu'on lui dit qu'il était dans ses terres : *J'irai donc*, a-t-elle dit, *faire ma cour à son cabinet*, *ne pouvant pas la lui faire à lui-même*. Une femme d'esprit de la cour de France ne s'exprimerait pas plus ingénieusement. Elle a parlé sur le même ton à M. de Malesherbes, à M. d'Alembert, à M. de Marmontel, qu'elle a honorés d'une attention distinguée. M. le comte du Nord n'est pas moins affable qu'elle, mais il parle moins, si ce n'est dans la conversation particulière, où l'on voit davantage combien il a de connaissances et d'esprit. J'ai à me féliciter d'avoir rempli presque toute la séance à laquelle il a assisté, et qui est devenue à-peu-près publique par la foule qui s'était rassemblée dans la première pièce pour le voir passer, et dont une partie est entrée dans notre salle avec sa suite. J'ai lu d'abord des vers que j'ai cru devoir lui adresser, et que vous trouverez ci-après; ensuite l'abbé Arnaud a lu un petit morceau de prose sur Jules-César. C'était une mauvaise amplification de rhétorique, où l'auteur avait répété en style entortillé ce qu'ont dit en cent endroits les anciens et les modernes qui ont parlé de César. Lorsqu'il eut fini, je lus une épître *sur la poésie descriptive*, dont leurs altesses connaissaient déja un fragment sur la mélancolie. Cette épître vous est assez connue : c'est celle que je vous adressai pendant mon voyage de Lyon. Les lectures finies, on leur

fit voir les portraits des académiciens, et tous deux ont eu la bonté de nous promettre le leur et de recevoir un jeton.

En mon particulier, je ne puis qu'être très-touché des bontés qu'ils m'ont témoignées; ils m'ont fait l'honneur de m'inviter à dîner, et votre ami est le premier qui ait été introduit chez eux le jour même de leur arrivée, par votre ministre M. de Baratinski. J'ai eu une heure de conversation tête-à-tête avec monseigneur le grand-duc, dont l'entretien n'a pas été au-dessous de ce que vous m'en aviez dit : vous devez sentir tout ce que vaut cet éloge. *Molière à la nouvelle salle* est la première pièce qu'ils aient voulu voir. On doit leur donner incessamment *Warwick*, et peut-être *les Muses rivales*, si on a le temps de les remettre avant leur départ. A la cour, on leur a donné deux opéras dans la grande salle de Versailles, *la Reine de Golconde*, *Iphigénie en Aulide*, et un concert dans la galerie.

VERS A M. LE COMTE DU NORD,

*Récités à l'Académie française, le lundi* 27 *mai* 1782.

Pierre est votre modèle, en votre ame il respire :
Pour se créer un peuple, il quitta son empire.
A mériter la gloire instruit par les travaux,
De ses profonds desseins sa grandeur fut l'ouvrage;
Il sut voir et penser, et voyager en sage,
Avant de régner en héros.

Au loin dans l'avenir sa vue allait s'étendre;
Capable de tout faire, il voulut tout apprendre,
Interroger les cours, observer les états :
L'étude infatigable y conduisit ses pas.
Tandis qu'il parcourait cette carrière immense,
La méditation le suivit en silence,
Et lui développa tous les secrets des arts,
Qui fécondaient son ame en charmant ses regards.
Riche de leur conquête, il couvrit la Russie
Des trésors amassés dans son vaste génie,
Sema dans les déserts qu'il changeait en cités,
Ces germes que leur sol n'avait jamais portés,
Ces fruits que transplantait sa main savante et sûre,
Ces fruits dont Catherine embellit la culture.
Aujourd'hui ce grand homme ouvre les yeux sur vous;
Son ombre est de vos pas la compagne assidue,
Et pour voir Petrowits au Louvre descendue,
Vous contemple assis parmi nous,
Dans ce même Lycée où jadis sa présence
Honora les beaux-arts qui régnaient dans la France.
Il vint les conquérir, et vous les possédez.
Que ses mânes émus d'une noble tendresse,
Doivent à votre aspect tressaillir d'allégresse!
Que son peuple, hâtant ses destins retardés,
Venge le long oubli qui couvrit ses ancêtres!
Graces à vos progrès, à vos hardis travaux,
Russes, ceux qu'autrefois vous appeliez vos maîtres,
En vous avant le temps ont trouvé des rivaux.
La Baltique blanchit sous vos nombreux vaisseaux.
Et porte avec orgueil vos poupes triomphales;
Elle baigne à Cronstadt ces arsenaux, ce fort,
Cet immense dépôt des richesses navales;

Et ce génie altier, le dieu-des mers du nord,
Au fond de son palais de glace,
Se réveillant au bruit de vos fiers armements,
Vient s'asseoir sur vos bords où la victoire entasse
Les dépouilles des Ottomans.

Vous mêlez dans vos jeux la pompe asiatique,
Et des Européens le luxe ingénieux,
Et la fierté guerrière, attribut héroïque
Des Scythes, vos premiers aïeux.
Moscow, célébrant vos conquêtes,
Du Capitole antique a retracé les fêtes;
Et ce spectacle si vanté,
Ce comble des grandeurs où peut atteindre l'homme,
Pour la première fois à sa solennité
A joint ce qui manquait aux triomphes de Rome,
La justice et l'humanité.

Mais ce n'est point assez d'être grand, redoutable;
La gloire s'embellit du talent d'être aimable.
Les leçons des neuf sœurs, le goût, l'urbanité,
Tous les arts, ornements de la société,
Le secret de jouir, le désir de connaître
Les plaisirs épurés que l'étude fait naître,
Seuls des peuples polis achèvent le bonheur,
Font chérir encor plus les vertus d'un grand cœur.
Les vôtres ont ce charme: oui, prince, et leur puissance
Nous fait sentir que désormais
Le Russe, heureux en tout, ne peut plus aux Français
Envier que votre présence.
Le pauvre près de vous trouve la bienfaisance;
Tout ce qui vous approche y trouve la bonté.

Avec vous le sage s'éclaire;
Votre enjouement, votre gaieté,
Au courtisan jaloux apprendraient l'art de plaire.
Le talent par vous écouté
Apprend à juger son ouvrage,
Et de votre entretien remporte un vrai suffrage,
Et le plaisir d'être goûté.

Déja, prince, votre jeunesse
Du sang dont vous sortez a rempli la promesse.
L'héritage brillant qui vous est présenté,
Avant de l'obtenir, vous l'aurez mérité.
Vous connaissez le poids du rang qu'on vous destine.
Époux de Wirtemberg et fils de Catherine,
Le bonheur de toutes les deux
Est le prix le plus doux d'un cœur tel que le vôtre;
Et quel pays jamais peut offrir à vos yeux
Rien de plus beau que l'une, et de plus grand que l'autre.

FIN DU SECOND VOLUME DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.





